

Histoire de l'Inde

Alain Daniélou

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HISTOIRE DE L'INDE

Alain Daniélou

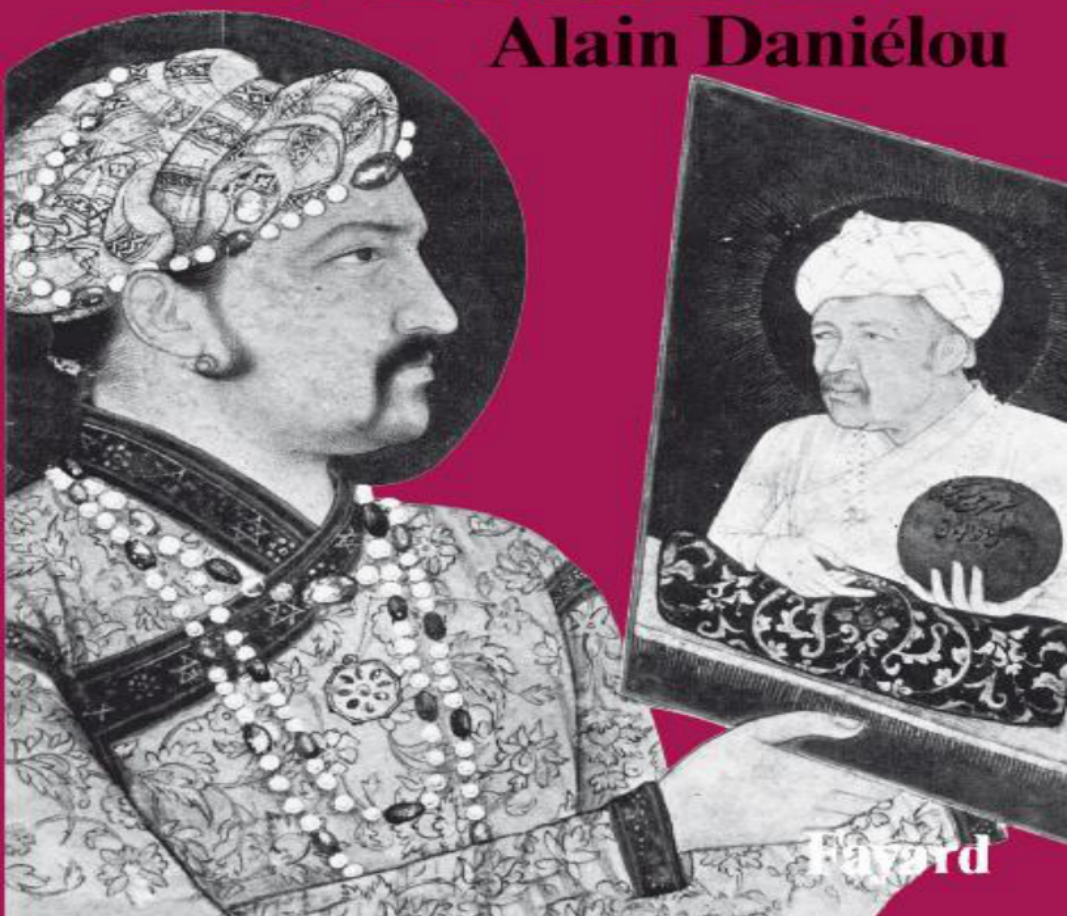


Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

DU MÊME AUTEUR :

Préface de la 2^e édition

Introduction

Première partie - Les origines

1 - La première civilisation : les proto-australoides

2 - La deuxième civilisation : les Dravidiens

Le monde préaryen

La civilisation de l'Indus

Les sources archéologiques et littéraires

Les religions dravidiennes

L'Inde du sud, dernier refuge du monde dravidien

3 - La troisième civilisation: les Aryens

Les Aïla

La grande guerre du Mahabharata

La religion védique

Deuxième partie - Les débuts de l'histoire

1 - Les sources

La langue sanskrite

Les ouvrages historiques

Les sources étrangères

2 - L'empire du Magadha et le bouddhisme

La période Shishunaga-nanda (642-320 av. J.-C.)

Le bouddhisme

La dynastie des Nanda (425-325 av. J.-C.)

3 - La deuxième conquête aryenne

Les Iraniens

L'Inde et la Méditerranée

Les Grecs

Alexandre

Les successeurs d'Alexandre

L'influence grecque sur la culture de l'Inde

Troisième partie - Les grands empires

1 - L'empire maurya

Chandragupta

Arts, culture, religion

Bindusara

Ashoka

2 - Les Shunga et les Kanva

Les Shunga (187-75 av. J.-C.)

Les Kanva (77 à 30 av. J.-C.)

3 - Romains, Scythes et Parthes

Les Romains

Les Scythes (Shaka) et les Parthes (Pallava)

Yueh Chi Kushana

Kanishka

Les satrapes de l'ouest

4 - L'empire andhra

Les Satavahana (du I^{er} siècle av. J.-C. au III^e siècle ap. J.-C.)

Kalinga

Les Barashiva (III^e et IV^e siècles)

5 - L'âge d'or des Gupta (300-600 après Jésus-Christ)

Chandragupta (319-330)

Samudragupta (330-380)

Vikramaditya (380-415)

Les Huns (V^e siècle)

Le déclin de l'empire gupta

L'administration des Gupta

Les derniers Gupta

6 - Les royaumes du Deccan (III^e-VII^e siècle)

Les Vakataka

Les Kadamba et les Ganga

Les Chalukya de Badami

7 - Les Vardhamana

Harsha

Hiuen Tsang

Yashovartman de Kanauj

Quatrième partie - L'époque médiévale (VIII^e-XII^e siècle)

1 - Royaumes de l'est et du sud

Les Rashtrakuta de Malkhed (700 à 1000)

Les Pala du Bengale

Les Pallava de Kanchi

Les Pandya

Les Chola de Tanjore

Les Chalukya

2 - Les Rajpouts (IX^e-XII^e siècle)

Les Rajpouts

Les Gurjara-Pratihara

Les Paramara de Malva (Ujjain)

3 - L'expansion coloniale

Cinquième partie - La domination musulmane

1 - Arabes, Turcs et Afghans

Les Arabes

Mahmoud de Ghazni

Muhammad de Ghour et la dynastie des esclaves

La dynastie des Khalji

La dynastie tughluq

Timur

Les Sayyid et les Lodi

Les royaumes musulmans

2 - L'empire de Vijayanagar

3 - L'empire mongol

Babour

Houmayoun

Sher shah

Akbar

Jahangir (1605-1627)

Shah Jahan (1628-1658)

Aurangzeb Alamgir (1658-1707)

Les Sikhs

Les Rajpouts

Le Deccan

Les Mahrattes

Nadir shah

Les derniers « empereurs »

La renaissance politique des Hindous

Sixième partie - Les Européens dans l'Inde

1 - Les pionniers

Les Portugais

Les Hollandais

2 - La Compagnie anglaise des Indes orientales

Les Français

3 - Les conflits anglo-français

4 - Le développement de la puissance britannique

Les annexions territoriales

La révolte de 1857-1859

L'Inde après la révolte

5 - La fin de l'empire et l'indépendance

L'éveil du nationalisme

Les changements constitutionnels (1906-1937)

Gandhi

Le Congrès national indien

L'Inde et le Pakistan

L'Indépendance

Nehru

Indira Gandhi

La naissance du Bangladesh

Le Jana Sangh

Problèmes sociaux et économiques

Le sort des tribus

L'avenir de l'Inde

Le Pakistan

La mort d'Indira Gandhi

Chronologie

Bibliographie

© Librairie Arthème Fayard, 1971
pour la première édition; 1983 pour l'édition
revue et augmentée
978-2-213-63953-6

DU MÊME AUTEUR :

Shiva et Dionysos, mythes et rites d'une religion préaryenne, Fayard, Paris, 1980.

La Fantaisie des dieux et l'aventure humaine, Nature et destin du monde dans la tradition shivaïte, Le Rocher, Monaco-Paris, 1985.

Le Chemin du labyrinthe, mémoires, souvenirs d'Orient et d'Occident, Laffont, Paris, 1981.

Le Bétail des Dieux et autres contes gangétiques (Les Fous de Dieu), 2^e édition, Buchet-Chastel, Paris, 1983.

Le Polythéisme hindou, 3^e édition, Buchet-Chastel, Paris, 1982.

La Sculpture érotique hindoue, édition illustrée, Buchet-Chastel, Paris, 1975.

Le Temple hindou, édition illustrée, Buchet-Chastel, Paris, 1977.

Les Quatre Sens de la vie; la structure sociale de l'Inde traditionnelle, Buchet-Chastel, 3^e édition, Paris, 1984.

Théâtre de Harsha, trois pièces traduites du sanskrit, Buchet-Chastel, Paris, 1977.

Inde du Nord, traditions musicales, Buchet-Chastel, 2^e édition, Paris, 1985.

Yoga, méthode de réintégration, l'Arche, 3^e édition, Paris, 1983.

Sémantique musicale, Hermann, 2^e édition, Paris, 1978.

Le Roman de l'anneau, (Shilappadikâram), traduit du tamoul, Gallimard, 2^e édition, Paris, 1981.

Le Shiva Svarodaya, ancien traité de présages et prémonitions, traduit du sanskrit, Archè, Milan, 1982 et Dervy-Livres, Paris.

Les Secrets des tantras dans « le Congrès du monde », Ricci Editore, Milan, 1979.

EN PRÉPARATION :

Théorie de la musique classique, de l'Inde du Nord.

La Musique dans la vie et la société de l'Inde, édition illustrée.

Visages de l'Inde médiévale, édition illustrée.

L'Histoire de l'Inde (première édition 1971) a reçu le prix Broquette-Gonin attribué par l'Académie française en mai 1972.

Préface de la 2^e édition

Depuis la préhistoire et jusqu'à nos jours l'Inde a été en rapport constant avec le monde méditerranéen. Qu'il s'agisse de commerce, de religion, d'art, de philosophie, on ne peut comprendre l'histoire de l'Europe ni celle de l'Inde sans tenir compte des échanges entre ces deux mondes.

En cherchant à retracer en un court volume l'histoire de l'Inde j'ai probablement été trop ambitieux. Il s'agit de périodes si longues, d'un continent si vaste, d'empires si nombreux, si puissants et si riches qu'on est obligé, si on ne veut en ignorer la plupart de ne mentionner, que brièvement le plus grand nombre. Ceci tend parfois à n'être guère plus qu'une énumération, utile comme référence, mais un peu déroutante et ennuyeuse pour le lecteur qui risque de se perdre parmi tous ces noms peu familiers, de lieux ou de personnages. Pourtant il s'agit parfois d'empires aussi vastes que l'Empire romain, de cités d'une dimension égale aux plus grandes cités du monde, de périodes de développement architectural aussi riche que le Moyen Age ou le XVIII^e siècle européen.

Il n'était pas possible de suivre un ordre strictement chronologique, j'ai donc dû souvent, pour un moment, suivre l'histoire d'une dynastie, d'un peuple, d'un empire, ce qui conduit à des retours en arrière. C'est qu'il s'agit d'états plus nombreux que ceux de l'Europe dont les rapports, les frictions, les guerres s'étendaient sur de longues périodes.

Nous avons probablement beaucoup à apprendre de l'Inde, de la manière dont une civilisation, proche à l'origine de celle de l'Occident, a abordé les problèmes religieux, sociaux, raciaux, moraux, l'organisation de l'Etat, les relations des diverses classes sociales et professionnelles et le perpétuel conflit entre la liberté individuelle et l'intérêt général.

Je suis très conscient de n'avoir fait qu'aborder beaucoup de ces questions mais je crois qu'un lecteur avisé, en laissant peut-être de côté certains passages qui ne concernent que des guerres entre puissances rivales, peut y trouver matière à des réflexions utiles concernant les problèmes de notre temps.

J'ai dû remodeler le dernier chapitre qui concerne plutôt l'actualité que l'histoire, car ce que j'annonçais comme des prédictions, dans la première édition, la séparation du Bangladesh

et du Pakistan, l'échec temporaire d'Indira Gandhi et la montée du
Jana Sangh se sont, entre-temps, réalisés.

Janvier 1983.

Introduction

Bien qu'il ne subsiste dans les langues indiennes qu'assez peu de chroniques proprement historiques, sauf pour des époques relativement récentes, l'Inde, par sa situation, son système social et la continuité de sa civilisation, constitue une sorte de musée de l'histoire où ont été préservées, dans des compartiments séparés, les cultures, les races, les langues, les religions qui se sont rencontrées sur son vaste territoire sans qu'elles se mélangent ou se détruisent mutuellement, sans que jamais l'envahisseur élimine entièrement la culture des populations plus anciennes, sans que les croyances ou les connaissances nouvelles suppriment les croyances ou les connaissances antérieures.

Aujourd'hui encore, nous rencontrons, dans cet étrange pays, d'anciennes populations primitives restées à l'âge de la pierre, des marins qui cousent leurs barques car ils ignorent l'usage des métaux, des civilisations dont le niveau technologique correspond à celui d'époques que nous appelons généralement préhistoriques, et pourtant ces civilisations ont conservé jusqu'à nos jours leurs langues, leurs coutumes, leurs traditions, leur philosophie, leur religion. Nous y trouvons la mystérieuse et antique civilisation dravidienne et, à côté d'elle, à tous ses niveaux d'évolution, la grande civilisation indo-aryenne, venue du nord mais qui développa dans l'Inde la culture sanskrite et qui, aujourd'hui, coexiste avec des vestiges importants d'influences iranienne, grecque, scythe, parthe, chinoise, tibétaine, mongole, persane, arabe et européenne. Nous trouvons dans l'Inde d'anciennes formes de judaïsme, des survivances du christianisme des premiers âges, des Parsis réfugiés de l'Iran islamisé.

L'observateur inexpérimenté est surpris par cette profusion de races, de langues, de coutumes diverses et a quelque mal à démêler les fils de cet écheveau embrouillé. Pourtant une étude plus approfondie permet assez aisément de replacer chaque groupe, chaque aspect de la vie dans son cadre original et de reconnaître les îlots survivants d'époques presque oubliées ailleurs, mais qui sont ici miraculeusement préservées et peuvent parfois jeter une étonnante lumière sur l'histoire des autres parties du monde.

Si nous voulons comprendre l'histoire de l'Inde et en utiliser les données, nous devons l'approcher par des méthodes différentes de celles que nous pouvons employer pour d'autres pays. C'est que

l'histoire de l'Inde n'est pas une chronologie, une série de récits de batailles, de conquêtes, de révolutions de palais. Elle ne repose que par moments sur des listes dynastiques, qui semblent éphémères devant la permanence des institutions. Cette histoire est trop longue et trop vaste pour que les événements d'une époque y jouent un rôle définitif, et les Hindous n'ont jamais attribué une grande importance à l'actualité. L'histoire de l'Inde, c'est l'histoire de l'homme, de notre humanité, avec ses découvertes dans le domaine des sciences, des arts, des techniques, des structures sociales, des religions, des concepts philosophiques.

L'Inde n'a pas été, dans son passé lointain, un pays isolé comme elle l'est devenue parfois dans les siècles récents. Les grandes invasions, les développements de civilisations successives, les efforts de l'esprit humain pour découvrir la nature profonde du monde, proviennent souvent des mêmes sources que celles qui ont forgé l'histoire des autres peuples et nous ouvrent des horizons sur ce qu'a pu être notre préhistoire. L'histoire de l'Inde nous transporte parfois des îles de l'Océanie jusqu'aux rives de l'Atlantique. Mais, par un curieux phénomène de l'esprit indien, les divers courants qui se sont rencontrés sur le territoire de l'Inde, au lieu de se détruire, de se substituer l'un à l'autre, sont, une fois arrivés sur cette terre magique, demeurés figés, immuables, côte à côte, dans une extraordinaire atmosphère d'éternité, où l'évolution semble abolie et où des événements appartenant à des civilisations séparées ailleurs par des millénaires apparaissent presque comme contemporains.

Parmi les points de vue sur l'histoire ancienne de l'Inde qui ont été adoptés dans la première partie de cette étude, beaucoup sont encore aujourd'hui contestés dans le détail, bien qu'ils soient, dans leur ensemble, conformes aux vues des historiens qui ont cherché à avoir un aperçu général de l'aventure humaine. Nous ne devons pas oublier que la conception compartimentée de l'histoire des différents peuples est née à une époque où le monde occidental refusait de croire à l'ancienneté de l'humanité. A la fin du XVIII^e siècle, « très peu de savants, y compris les géologues, étaient prêts à accepter que la création du monde puisse être antérieure à l'an 4004 avant Jésus-Christ, date fournie par l'exégèse de l'Ancien Testament ¹ ». Encore à la fin du XIX^e siècle, l'évêque théosophe Lightfoot, suivant les calculs de Kepler, calculait, sans se couvrir apparemment de ridicule, que le monde avait été créé à 9 heures du matin le 23 octobre 4004 avant notre ère. Mon propre oncle, curé de Saint-Pierre de Chaillot, affirmait au début du XX^e siècle que « Dieu étant tout-puissant, rien ne l'empêchait de créer le monde avec des cadavres », pour expliquer les découvertes de la préhistoire qui

semblaient contraires à des articles de foi, aujourd'hui prudemment oubliés.

Les conclusions de la géologie, de l'archéologie, de la préhistoire n'ont pas encore suffisamment révisé des conceptions de l'histoire héritées du XIX^e siècle et considérées comme établies, alors qu'elles sont construites sur des données erronées et sur des conceptions évolutionnistes à court terme, absolument injustifiables, au nom desquelles on a rejeté comme fantaisistes tous les documents indiens contraires aux théories nouvelles. Il nous faut aujourd'hui les reprendre. Sur aucun plan, fut-il religieux, linguistique, artistique, philosophique, il n'existe une évolution perceptible se développant à partir de formes primitives élémentaires, durant les quelques millénaires que nous considérons comme « historiques ». Or l'histoire qui ne tient pas compte de l'héritage des civilisations plus ou moins volontairement oubliées ne sera jamais qu'une fiction faussement scientifique.

« Certaines périodes qui étaient autrefois considérées comme appartenant à la préhistoire sont entrées dans l'histoire. En Egypte et en Mésopotamie, l'histoire commence maintenant vers 3000 avant Jésus-Christ. Il en sera de même pour l'Inde, lorsque l'écriture des cités de l'Indus sera déchiffrée². La période qui s'étend de 5000 à 3000 avant Jésus-Christ peut être appelée protohistoire, car c'est durant cette période de deux mille ans que beaucoup des éléments de la période historique ont été formulés et ont pris forme³. »

C'est sur cette période protohistorique et sur les périodes précédentes que l'Inde nous apporte les documents les plus surprenants, documents littéraires et archéologiques, mais aussi documents vivants, miraculeusement préservés qui nous permettent de revivre des âges oubliés et de comprendre l'origine et la nature de nos croyances, de nos rites, de nos institutions, de nos langues, dont nous attribuons souvent arbitrairement l'invention à des époques et des civilisations beaucoup plus tardives, donnant aux civilisations récentes une importance qu'elles n'ont pas et nous faisant de l'ignorance et de la barbarie des époques plus anciennes une image puérile que rien ne justifie.

L'histoire de l'Inde couvre un espace de temps si vaste qu'il est impossible d'en donner un tableau complet. Nous avons donc cherché à développer certains points saillants, caractéristiques des diverses époques, et laisser à peine indiqués les événements ou les périodes qui semblaient moins significatifs.

Les dates indiquées après les noms des souverains sont celles de leur règne.

¹ H. D. SANKALIA: *Prehistory and Protohistory of India and Pakistan*.

² Le déchiffrement de l'écriture des cités de l'Indus a été réalisé en 1969 par des savants danois. Il faudra quelques années avant que les inscriptions ne soient éditées et traduites.

³ SANKALIA: *op. cit.*, p. XV.

Première partie

Les origines

La première civilisation : les proto-australoides

Avant l'apparition de l'homme, la faune indienne se caractérise par une grande abondance d'anthropoïdes (fouilles de Shivalik). Les limites de ce que nous appelons l'humain ne sont pas toujours faciles à déterminer. Des fouilles peu nombreuses et faites un peu au hasard ont révélé la présence, dès les âges les plus lointains, plus de 50 000 années, d'une grande variété de civilisations que nous appelons préhistoriques, classées d'après la nature des instruments qu'elles emploient, bien que, dans l'Inde, certaines de ces civilisations se continuent jusqu'à nos jours. L'étude que nous pouvons faire des populations primitives qui survivent en Inde permet d'avoir une image probablement assez exacte du mode de vie, des mœurs, des croyances de certains groupes d'hommes appartenant à ce que nous appelons l'âge de la pierre, parce que, ailleurs, seuls des silex taillés ou polis ont pu résister à l'action destructrice des siècles et des envahisseurs. Nous découvrons ainsi, comme nous aurions pu nous en douter, que technologie et civilisation ne sont pas toujours synonymes. Des hommes, vivant dans des conditions matérielles extrêmement simples, ont, en fait, développé les institutions sociales, les concepts religieux, philosophiques et artistiques qui sont la base même des civilisations modernes, et cela souvent à un niveau de raffinement, avec une intuition des réalités du monde visible et invisible, devant laquelle nos propres conceptions peuvent apparaître enfantines et vraiment « primitives ». D'immenses périodes de civilisation, de réflexion, de savoir, transmis par tradition orale, ont précédé l'introduction de l'écriture, aboutissant à des croyances, des systèmes sociaux, des connaissances dont la transmission se continue souvent jusqu'à nos jours et dont l'écriture n'a fait que fixer certains aspects à une époque donnée. Les prophètes hébreux et les sages védiques appartenaient à des civilisations du type que nous appelons aujourd'hui préhistorique, où le système de transmission orale est extrêmement organisé et efficace. Ce qui explique pourquoi la transmission orale est encore la seule qui soit considérée comme valide par les Brahmanes pour les hymnes védiques, dont les plus anciens sont l'œuvre de poètes et de sages qui ignoraient l'écriture. Le caractère sacré de la transmission orale a survécu, bien que

certains textes soient écrits depuis plus de quatre mille ans. Nous retrouvons cette importance attachée à la tradition orale chez tous les peuples y compris les occidentaux, les Celtes, en particulier. Encore aujourd'hui, les paroles de la consécration dans l'Eglise catholique ne sont considérées comme « efficaces » que si elles sont transmises oralement. L'étude des populations qui, dans l'Inde, ont refusé l'usage de l'écriture, le développement de l'agriculture et tout changement dans les institutions sociales et les croyances nous est précieuse pour mieux mesurer l'apport, très relatif, des civilisations plus récentes.

Dans la haute vallée de l'Indus, on distingue cinq cycles glaciaires qui, comme ailleurs dans le monde, marquent des changements de climat, lesquels ont été inévitablement accompagnés de vastes mouvements de population. C'est à la fin du deuxième cycle glaciaire qu'apparaissent des instruments de silex bifaces de type chelléoacheuléen. Après le troisième cycle, on rencontre une industrie de galets de quartzite à tranchant unique, retouchés des deux côtés, du genre dit de la Sohan. Le premier type se retrouve également dans les vallées de la Krishna et de la Godavari, dans l'Inde du sud et le deuxième près de la Narmada, en Inde centrale. C'est dans l'Inde centrale qu'on a trouvé aussi des microlithes géométriques et des outils d'os. Les tribus khasi de l'Assam ont continué jusqu'à nos jours la fabrication des microlithes ; et il n'y a aucune raison de croire que, sur le plan général de la civilisation, du mode de vie, de la structure sociale, ils diffèrent sensiblement des peuples qui vécurent dans l'Inde il y a plus de cinquante mille ans. Les jarres funéraires et les peintures rupestres à l'hématite des plus anciennes couches préhistoriques ne diffèrent guère de celles qui sont faites aujourd'hui.

Nous retrouvons aussi sur toute la côte sud-est de l'Inde des populations de pêcheurs qui construisent leurs barques, souvent de très grande taille, sans l'aide de métaux. Les bois sont adroitement façonnés et pliés au feu, percés également au feu et « cousus » à l'aide de cordes d'étoupe. Ces barques sont probablement identiques à celles qui permirent aux navigateurs préhistoriques des voyages maritimes lointains et expliquent la grande diffusion des plus anciens peuples de l'Inde vers la Malaisie, les îles de la Sonde, la Mélanésie, l'Australie, l'île de Pâques et la côte du Chili, et d'autre part vers Madagascar, Socotra, l'Arabie, l'Egypte et la Mésopotamie.

Dans diverses régions, en particulier celle de Bellari en Inde centrale, le fer apparaît comme le premier métal. On a parfois voulu en conclure que l'origine de l'usage du fer était indienne. Il ne faut toutefois pas généraliser, d'après des données trop sommaires. Le fer

était connu des Hittites dès 1500 avant l'ère chrétienne. Dans la vallée du Gange, l'usage du fer est antérieur au VIII^e siècle avant Jésus-Christ. On a pu, dans certaines parties du monde, préférer un métal à un autre pour des raisons d'ordre pratique mais aussi pour des raisons religieuses, un caractère magique étant attribué à certains métaux, le fer en particulier. La découverte des techniques de la métallurgie ne suit pas nécessairement partout la même évolution. L'Inde n'a apparemment pas connu d'âge du bronze; elle passe directement de la pierre polie au fer. En tout cas, dans les populations proto-australoides, qui sont les héritières de cette première culture, c'est le fer et non l'or, le cuivre ou le bronze qui, encore aujourd'hui, joue un rôle rituel et sacré. C'est un anneau de fer, ou parfois de fer et de cuivre, qui est échangé par les époux. On met à la jeune épouse des bracelets de fer vierge, minerai fraîchement extrait et traité dans les petits hauts fourneaux en terre cuite de la tribu.

Ces hauts fourneaux sont faits d'une colonne de terre à brique d'environ un mètre de hauteur et de cinquante centimètres de largeur. Le combustible est du charbon de bois. Deux outres de peau de buffle servent de soufflets. La peau supérieure est soulevée pour faire entrer l'air au moyen de cordes et de contrepoids. Le trou d'aspiration au centre est alors fermé avec le talon, par un jeune garçon debout sur l'outre, et qui, de toute la force de son poids, renvoie l'air par le bec du soufflet dans le haut fourneau. Sautant d'une outre à l'autre, il maintient une soufflerie suffisante; ainsi la chaleur du four fond le fer, ou l'amollit assez pour qu'on puisse le battre en forme de pointes de flèche ou de petits bijoux. Ces fabriques de pointes de flèche se rencontrent encore chez les tribus très isolées qui vivent dans les forêts de l'Inde centrale. Ces tribus maintiennent, d'ailleurs, sur le plan social, religieux, moral, etc., des traditions immuables, sans que l'on puisse remarquer une influence quelconque provenant des autres populations du continent indien. La technique du fer devait atteindre, dans l'Inde, un très haut niveau de perfection. Nul ne sait, même de nos jours, comment ont été fabriqués les piliers de fer aux chapiteaux ouvragés qui ont été érigés à l'époque maurya (III^e siècle av. J.-C.) et qui ont défié le temps et la rouille.

Le système social des populations proto-australoides, les plus anciennes de l'Inde, est constitué de petits groupes formant des tribus ayant chacune une zone de la forêt qui est son territoire de chasse. L'agriculture est considérée comme immorale, un outrage à la terre que l'on blesse, et une déchéance pour ceux qui la pratiquent. L'économie des survivants de ces populations tourne

autour de la chasse et des droits territoriaux. Si l'on prive un groupe de ses territoires ancestraux, il dépérit et disparaît rapidement, car ces peuples extraordinairement stabilisés s'adaptent très difficilement à de nouveaux modes de vie. Cela explique probablement la permanence remarquable de leurs coutumes, de leur langue, de leurs institutions. Le régime social de ces populations est le matriarcat. C'est la vieille femme qui commande et gouverne. Nous retrouvons ce type d'organisation dans certaines cultures évoluées, mais dérivées du fond proto-australaloïde, comme celle du Kerala au sud de l'Inde. La polyandrie, très répandue, découle du système matriarcal ; soit qu'elle prenne la forme d'un libre choix, soit que la femme épouse un homme et ses frères (comme c'est le cas chez les Khasa). Cette forme de polyandrie est commune également au Tibet. Elle est mentionnée dans le grand poème épique, le *Mahabharata*, dont les principaux héros sont cinq frères, les Pandava, et leur épouse commune Draupadi. Bien que les Pandava appartiennent probablement à une deuxième couche de civilisation, la civilisation dravidienne, on peut y voir l'influence, comme c'est toujours le cas, de la plus ancienne culture du pays sur les institutions des civilisations ultérieures. Nous pouvons retrouver de telles survivances jusque dans les civilisations les plus modernes de l'Europe et de l'Asie.

Les premiers habitants dont il existe des survivants non assimilés dans l'Inde parlaient et parlent encore des langues munda, groupe linguistique dont les origines n'ont pas été clairement établies. Ils sont directement apparentés aux plus anciennes couches de la population de la Birmanie, de la Malaisie, de l'Indochine, aux Vadda de Ceylan, aux Tala des Célèbes, aux Batin de Sumatra, ainsi qu'aux anciennes populations d'Australie. Le groupe des langues munda est « le plus largement diffusé sur la terre. On en trouve la trace, de l'île de Pâques, près des côtes de l'Amérique du Sud à l'est, jusqu'à Madagascar à l'ouest, et de la Nouvelle-Zélande au sud jusqu'au Panjab au nord ». Vers l'Occident, les invasions successives ont effacé les traces ethniques et linguistiques de cette première civilisation, mais certains indices et certaines survivances dans les coutumes, la musique, les rites, etc., tendraient à faire croire qu'elle a pu s'étendre, comme ce sera le cas pour les civilisations ultérieures, au bassin de la Méditerranée et à l'Afrique. Des parentés très frappantes entre la culture des peuples munda et celle des Pygmées pourraient faire croire que les Pygmées représentent une branche éloignée de ce grand groupe ethnique et culturel, repoussé de l'Europe par les Nordiques, puis du nord de l'Afrique par les Noirs, enfin par les Arabes.

Dans l'Inde, ces anciennes populations ont été repoussées par les envahisseurs successifs, dravidiens, puis nordiques, et se sont retirées dans les forêts et dans les montagnes, où elles mènent aujourd'hui une vie simple et poétique. Mais on aurait tort de considérer ces peuples comme sauvages. Leurs concepts sociaux, moraux, religieux, la richesse de leur langue évoquent un long passé qui dut être autrefois plus fortuné. C'est à ce groupe ethnique qu'appartiennent les Mom-Khmers, et la floraison des monuments d'Angkor indique leur aptitude à développer des formes de haute civilisation. Dans l'Inde, une partie des anciens peuples proto-australaloïdes s'est mêlée aux envahisseurs et forme l'une des composantes raciales de la population. D'autres groupes se sont refusés au mélange racial, religieux, social et culturel, et nous présentent presque intacte, bien qu'aujourd'hui à un niveau de vie relativement rudimentaire, l'une des cultures les plus anciennes du monde.

Les groupes ethniques qui, dans l'Inde, ont maintenu les caractères sociaux de ces anciens peuples et les langues munda, sont nombreux. Les principaux sont les Santal, qui sont environ aujourd'hui trois millions, puis les Gond, évoqués par Ptolémée sous le nom de *Gondaloï*, les Bhil, probablement les anciens Villavar, ou « tireurs à l'arc » et les populations de l'Inde centrale et de l'Orissa parlant le kui, le kolami, le kondhi, enfin les populations des îles Nicobar dans le golfe du Bengale, et les Khasi de l'Assam. Les Vadda de Ceylan font aussi partie de la même culture. Ils appartenaient, d'après la légende, au clan des Naga (serpents). Ceylan était appelée l'île des Naga (Naga-dvipa). Parmi les peuples mentionnés par les anciens auteurs sont les Minavar (pêcheurs), dont sont issus les Mina (poissons), peuple dont nous retrouverons le nom jusqu'en Egypte, puis les Naga, cités dans beaucoup de légendes indiennes comme un peuple d'être semi-divins d'une prodigieuse richesse. Les Abhira, appelés aujourd'hui Ahir, ont conservé beaucoup de leurs coutumes mais perdu la langue de leurs ancêtres. L'ensemble des tribus munda non-assimilées que les Hindous appellent Adivasi (les premiers habitants) compte encore plus de quarante millions d'individus.

Les langues munda, particulièrement riches en voyelles et demi-consonnes, utilisent des préfixes, suffixes et infixes, le singulier, le duel et le pluriel. Elles ne font pas de distinction entre le masculin et le féminin mais entre les genres « animé » et « inanimé ». Il n'y a pas d'adjectifs, mais des substantifs juxtaposés, jouant le rôle de qualificatifs. Quelques travaux ont été faits sur les langues munda, mais il ne semble pas que l'on ait cherché des survivances

éventuelles de ces langues, très anciennes, dans le Proche-Orient, en Europe et en Afrique (Madagascar excepté). Dans le domaine de la musique, en revanche, il subsiste des formes qui semblent apparentées, non seulement en Malaisie, en Polynésie, en Australie, mais aussi chez les peuples montagnards de l'Asie et de l'Europe et dans le centre de l'Afrique. Il existe des similarités frappantes entre certains chants populaires avec yodel du Caucase, du Tyrol ou des Pygmées, et ceux des Gond de l'Inde.

La religion de ces premiers habitants du continent indien est fondée sur des croyances animistes qui maintiennent les gens toujours en alerte et attentifs aux besoins supposés du monde hostile des esprits. Tout tourne autour des augures et des rites propitiatoires, dont les vestiges existent chez presque tous les peuples sous la forme de gestes employés pour conjurer le mauvais sort. Ces gestes et ces rites sont, dans la religion des peuples proto-australaloïdes, une préoccupation constante, qui conditionne tous les actes. Les *Yaksha*, les esprits qui habitent certains arbres, certains animaux, doivent être honorés pour qu'on soit assuré de leur bienveillance. L'arbre appelé *Karam* ou *Karma* joue un rôle très important. Le roi du Karam et la reine du Karam sont des esprits particulièrement puissants. Des branches de Karam sont essentielles à toutes les cérémonies. Mais, avant de pouvoir les obtenir, il faut trouver dans la forêt un arbre qui veuille bien accepter de donner ses branches et permettre qu'elles soient coupées. Les danses karam jouent un rôle très important, qu'elles aient lieu autour des arbres ou sur *l'akhra*, le terrain de danse du village. Les textes et les mélodies qui accompagnent les danses sont d'un caractère généralement très archaïque. Seule la danse, par sa valeur magique d'exorcisme, crée un climat de réelle sécurité. C'est pourquoi le terrain de danse se situe au centre même de l'organisation du village. Il joue en fait le rôle de temple, de lieu de communication avec les esprits. Le temple du Ciel à Pékin, qui n'est lui aussi qu'une plate-forme, est peut-être un souvenir de cette première culture. Parmi les survivances préceltiques dans les îles Britanniques et en Bretagne, nous retrouvons le culte des arbres et l'importance sociale et magique de la danse. La présence d'une branche de l'arbre sacré dans tous les rites druidiques est mentionnée par Pline.

Dans un roman tamoul du III^e siècle, le *Shilappadikaram* 2, nous pouvons lire une description remarquable du terrain de danse dans un village de laitiers ahir, ainsi que de la pratique propitiatoire de la danse au moment où les plus grandes tragédies menacent les héros. Ces danses, et l'esprit dans lequel elles se pratiquent, ne diffèrent pas de celles des Gond ou des Ahir d'aujourd'hui et ne sont pas sans

parenté avec celles des tarentulés des Pouilles, en Italie du sud. La solidarité de la vie communautaire se reflète dans les fêtes et les réjouissances, pour lesquelles les danses et le Karam en particulier jouent un rôle essentiel. Le rôle psychologique que joue la danse collective pour créer un sentiment d'isolement, une zone de sécurité, est un héritage universel de la culture animiste et n'est pas sans rapport avec les danses que pratique une certaine jeunesse occidentale moderne dans les discothèques d'aujourd'hui.

Une autre pratique dont la valeur incantatoire est à noter consiste dans le recours aux paroles et aux gestes obscènes pour conjurer les influences néfastes. Les obscénités sont indispensables dans certaines fêtes, et surtout lors des mariages. Nous en retrouvons les survivances dans toute l'Inde populaire. Des poteries couvertes de dessins érotiques, peints de couleurs brillantes, servent à transporter les cadeaux de noces. Les danses érotiques sont indispensables pour assurer le bonheur des futurs époux, ainsi que pour les fêtes des semailles et du printemps, dont nous retrouvons un vestige dans nos carnivals et dans les gestes à caractère obscène qui servent à conjurer le mauvais sort en Italie du sud et dans tous les pays méditerranéens.

Les animaux jouent aussi un rôle familier et presque humain. Les histoires du *Livre de la jungle* de Kipling proviennent de la littérature orale des Munda, ainsi que les fables sanskrites du Panchatantra, dont s'inspirent Esope et La Fontaine. Souvent les pratiques magiques exigent une identification de la tribu ou de l'individu avec un animal. Lors des mariages – chez les Baija, en particulier – le père, frère ou oncle paternel du fiancé est possédé par le dieu tigre et se saisit d'un chevreau qu'il tue avec ses dents et dont il boit le sang. Le corbeau passe pour un savant qui connaît les herbes médicinales. Ses comportements doivent être étudiés, car ils servent d'augures. L'idée de consulter les augures d'après le vol des oiseaux ou les entrailles des animaux, si répandue dans le monde antique, appartient certainement aux concepts de cette première civilisation.

Nous ne rencontrons chez les peuples munda aucune des restrictions alimentaires, aucun des interdits sociaux, aucune des conceptions religieuses ou morales qui caractérisent les Hindous. En revanche, nous trouvons souvent dans l'hindouisme populaire, comme d'ailleurs dans bien d'autres pays, quelques traces des croyances, des rites et des pratiques de la grande civilisation préhistorique, dont nous sommes peut-être tous issus, mais dont les seuls « témoins » authentiques semblent être les peuples munda de l'Inde et quelques tribus « primitives » de la Malaisie et de l'Australie. Nous connaissons encore trop mal l'Afrique, ses langues

multiples et ses concepts religieux, rituels, philosophiques, pour pouvoir y discerner les divers courants qui ont contribué à la formation des anciennes civilisations africaines, dont il ne reste, le plus souvent, que des vestiges inextricablement mêlés.

Des recherches commencées il y a une trentaine d'années ont révélé l'importance et le niveau de culture de ces peuples qui occupaient et occupent encore aujourd'hui le centre du continent indien et qui étaient restés archéologiquement inconnus. C'est seulement par des références aux voyages entrepris par Bouddha et par Mahavira vers le VI^e siècle avant Jésus-Christ, pour prêcher la bonne parole, que nous connaissons l'existence des seize puissantes républiques (*samgha*), qui s'étendaient entre Ujjain, au sud du Rajpoutana, et Mithila en Bihar. D'après les textes annexes des Védas et d'après les Puranas nous savons qu'il existait de puissants états dont certains étaient – comme ils le sont toujours aujourd'hui – de culture munda, dans les régions que nous appelons l'Assam, les Provinces-Unies, l'Inde centrale, le Rajpoutana, le Maharashtra (Vidarbha), le Gujerat (Saurashtra) et dans le sud jusqu'au cap Comorin.

¹ *Cambridge History of India*, vol. I, p. 43.

² Voir *Le Roman de l'Anneau (Shilappadikaram)* de Ilango Adigal traduit par ALAIN DANIELLOU, Gallimard, Paris, 1961, réédition 1981.

La deuxième civilisation : les Dravidiens

Le monde préaryen

Un peuple brachycéphale, au teint bronzé, aux cheveux noirs et lisses parlant des langues agglutinatives appelées dravidiennes, apparaît dans l'Inde à une époque très ancienne aux côtés des peuples munda. On a attribué à ce peuple une origine étrangère, mais, dès le quatrième millénaire avant notre ère, sa diffusion était immense dans l'Inde. Quel était ce peuple et d'où venait-il ? Des squelettes identiques à ceux des anciens Dravidiens ont été trouvés dans les tombes prédynastiques d'Égypte. La civilisation qui, dans l'Inde, parlait le dravidien ancien semble l'une des branches d'une couche de civilisation parfois appelée méditerranéenne et qui s'étendait de l'Espagne jusqu'au Gange avant le troisième millénaire¹. Plusieurs historiens de l'Antiquité avaient parlé d'une grande civilisation dont on trouve les traces de l'Inde jusqu'à l'Europe du sud à partir du VI^e millénaire avant notre ère. « Nous devons aujourd'hui nous rendre compte qu'une ancienne culture s'étendait de la Méditerranée à la vallée du Gange et que tout l'Orient ancien a derrière lui cet héritage commun². » « Il a été établi sans aucun doute possible que l'Inde a joué un rôle dans cette ancienne et complexe culture, qui donna sa forme au monde civilisé avant l'arrivée des Grecs³. »

« D'après les anthropologues modernes, les Dravidiens forment une branche de la race méditerranéenne. Il a dû forcément exister des relations entre les Dravidiens de l'Inde et les autres branches de la grande race méditerranéenne, les Ibères, les Pélasgiens, les Etrusques, les Libyens, les Minoens de Crète, les Chypriotes, les Égyptiens, les Hittites et les Sumériens. Il n'y a donc rien d'étrange à ce que certains caractères de l'écriture de Mohenjo Daro aient une ressemblance avec ceux de l'écriture de ces nations⁴. »

D'après Elliot Smith, les Égyptiens de la période pré-dynastique appartenaient à la race méditerranéenne, comme les Sumériens. D'après Stössinger, les soixante crânes trouvés dans les sépultures

prédynastiques de l'Egypte sont dolichocéphales et identiques à ceux qu'on a trouvés dans l'Inde. A la même race appartiennent les Libyens et les Berbères, qui, d'après Jéquier, occupaient tout le bassin de la Méditerranée avant l'invasion aryenne. Cette race n'a rien d'aryen ni de sémitique. Il s'agit là d'une immense couche de population, qui joua un rôle fondamental dans la naissance de toutes les grandes civilisations de l'Inde à l'Extrême-Occident, mais qui n'est pas la couche aborigène, et probablement pas originaire de l'Inde, bien qu'elle se soit établie dans l'Inde à une époque très ancienne. Toutefois, « il n'y a pas de doute que les langues dravidiennes étaient parlées dans l'Inde du nord-ouest à l'époque où furent introduites les langues indo-européennes, par des invasions aryennes ⁵ ».

« Il existe un ancien art commun à toute l'Asie, qui a laissé sa marque également sur les rives de l'Hellas, sur l'ouest de l'Irlande, l'Etrurie, la Phénicie, l'Inde et la Chine. Tout ce qui appartient à cette phase de l'art est l'héritage commun de l'Europe et de l'Asie⁶. »

La branche indienne des anciens peuples de culture dravidienne comprenait, du point de vue ethnique, l'ensemble des populations des bassins de l'Indus et du Gange, ainsi que de l'Inde centrale. Les peuples du sud qui, seuls, parlent aujourd'hui les langues dravidiennes, sont en revanche très mêlés aux plus anciennes populations aborigènes, munda, négrito et autres, avec un apport d'éléments africains et malgaches. Ils ne représentent pas le type ancien du Dravidien. Au contraire, les Brahmanes du sud, importés du nord à une époque relativement récente et qui passent pour aryens, sont le plus souvent de type purement méditerranéogangétique, c'est-à-dire dravidien ancien.

Les Indiens du nord parlent aujourd'hui principalement des langues indo-européennes. Toutefois l'élément racial nordique aryen a été presque complètement dissous dans des populations locales beaucoup plus nombreuses. Les types très blancs d'Indiens du nord sont souvent des Parthes ou des Scythes venus beaucoup plus tard, assimilés par l'hindouisme, et souvent ensuite par l'islam. Dans l'Inde, comme d'ailleurs dans d'autres pays, les divisions linguistiques ne correspondent pas nécessairement aux divisions raciales ou ethniques. Les populations qui parlent certaines langues aujourd'hui ne sont pas celles dont c'était originellement le langage, sauf dans le cas de groupes très isolés, tels que les tribus primitives qui parlent encore des langues munda, lesquelles semblent bien être leur parler originel. Les autres langues ont été parfois transférées à des populations différentes. Les langues dravidiennes subsistent aujourd'hui dans le sud de la péninsule sous quatre formes

principales : le tamoul, le telugu, le kannada et le malayalam. Le kurukh et l'oraon de l'Orissa sont également des langues dravidiennes archaïques, et il subsiste un îlot dravidien, le brahui dans le Bélouchistan, près de la frontière de l'Iran. Le type racial des populations parlant aujourd'hui le brahui est turco-iranien, mais ce n'est pas une indication, car, ne pratiquant aucune exclusivité en matière de mariage, ils ont assimilé le type environnant.

Le mot « dravidien » provient d'un nom ethnique *Dravida* ou *Dramida* ou *Dramila* (pali : *Damila*), dont est dérivé l'adjectif moderne « tamil » ou « tamoul ⁷ ». Le nom de *Termilai*, qu'Hérodote donne aux anciens habitants de la Grèce, serait le même que *Dramila*. Les langues dravidiennes sont apparentées au géorgien et au peuhl et, d'après certains auteurs, au sumérien. Sumer n'aurait été qu'une branche de cette première civilisation indoméditerranéenne. C'est aussi de l'Inde, en passant par Socotra et par le sud de l'Arabie, que seraient venus les ancêtres des Egyptiens, qui se reconnaissaient une origine orientale. On a cherché à dériver de *dravida* le mot « druide », qui est préceltique. De même de Mina (peuple du poisson), les Minoens de Crète. Ces parentés ne sont pas invraisemblables, si l'on admet qu'une grande civilisation indoméditerranéenne a réellement existé. Au point de vue ethnique, il n'y a pas de doute que les anciennes populations gangétiques autres que les Munda sont les mêmes que celles de la Méditerranée à la période protohistorique.

Au nord-ouest de l'Inde et jusqu'au Gujerat, les migrations aryennes ultérieures effacèrent les Dravidiens, racialement et linguistiquement. Chez les Mahrattes, la langue disparaît, mais non les caractères ethniques. Il en est de même pour le Kalinga (l'Orissa moderne), sauf dans le sud, où le telugu est encore parlé. L'ensemble de la population gangétique a conservé le type dravidien, tout en étant presque entièrement aryanisé du point de vue linguistique.

L'introduction dans les langues indo-aryennes de l'Inde des consonnes « cérébrales », caractéristiques des langues dravidiennes et ignorées des langues indo-européennes, prouve toutefois avec certitude que la langue générale de l'Inde avant l'invasion aryenne était dravidienne. Il en est de même des structures grammaticales de la langue hindie, où subsiste un substrat dravidien, malgré un vocabulaire presque entièrement aryanisé. Les parentés de langues non indo-européennes, ailleurs que dans l'Inde, avec les langues dravidiennes n'ont pas été clairement établies ⁸; mais peu de recherches ont été tentées pour les discerner. Certaines suggestions ont été faites concernant le basque (Ibères de l'ouest), le géorgien (Ibères de l'est), le sumérien et même le turc. Le sumérien et le

hurrien semblent les langues les plus directement apparentées au dravidien.

La civilisation de l'Indus

Lorsque furent découvertes, à la fin du siècle dernier, les ruines ensablées de ce que l'on appelle aujourd'hui la civilisation de l'Indus, un horizon nouveau s'ouvrit sur les origines de l'histoire de l'Inde, comme sur celles du Proche-Orient et de l'Occident. Ces ruines, qui couvrent un territoire considérable, et dont une faible partie seulement a été explorée, ont révélé l'existence, entre le troisième et le deuxième millénaire avant notre ère, d'une des civilisations les plus évoluées et les plus raffinées du monde antique. On s'aperçut peu à peu que cette civilisation n'était pas limitée à la vallée de l'Indus, mais s'étendait jusqu'à la vallée du Gange et, le long de la côte, vers l'actuelle Bombay. Mohenjo Daro, la mieux conservée des villes de cette civilisation, est d'un modernisme unique, avec ses rues à angles droits, ses maisons à balcons, ses salles de bains, ses bijoux, ses sceaux gravés, son système d'écriture, etc. Une telle ville constitue l'aboutissement d'une très longue culture, et certains de ses caractères permettent d'expliquer des aspects restés obscurs dans l'histoire des autres pays. L'art et l'écriture sumériens présentent des parentés évidentes avec l'art et l'écriture de Mohenjo Daro et d'Harappa. Toutefois l'aire de la civilisation sumérienne est très petite, comparée à l'immense territoire et aux vastes cités du nord de l'Inde. « Si les Sumériens, comme on le pense généralement, furent des intrus en Mésopotamie, il semble probable que l'Inde fut le berceau de leur civilisation et se trouve donc, à travers eux, à la source de celles de Babylone, de l'Assyrie et de l'Asie occidentale en général⁹. » Il en est de même de la civilisation de Chogha Mish, en Iran, qui florissait du V^e au III^e millénaire avant Jésus-Christ et qui est très visiblement apparentée à celle de l'Indus et de Sumer.

Les Sumériens semblent avoir été une race méditerranéenne¹⁰. Leurs plus anciens documents remontent à 4000 avant Jésus-Christ. « Il n'y a pas de doute que l'Inde a dû être l'un des centres les plus anciens de la civilisation humaine, et il semble naturel de considérer que l'étrange peuple non sémitique et non aryen qui est venu de l'Orient pour civiliser l'Occident était d'origine indienne, particulièrement lorsque nous voyons à quel point les Sumériens étaient Indiens d'apparence ¹¹. » Dans les plus anciens villages de la

vallée du Gange, où les archéologues modernes ont pu faire des fouilles, on trouve des poteries du même type que celles de l'Iran. Le carbone 14 a permis à l'université de Pennsylvanie de les dater d'environ 2000 avant notre ère ¹².

Les Egyptiens attribuaient une origine orientale à leur culture, et tout porte à croire que la théorie, encore contestée aujourd'hui, de Heras sur l'origine indienne de l'ancienne civilisation méditerranéenne, ou du moins sur l'existence d'une civilisation commune, la première des grandes civilisations qui ait laissé des traces monumentales et des systèmes évolués d'écriture, deviendra, dans un proche avenir, un fait historique incontesté.

Les Egyptiens déclaraient être venus de l'est par la mer, du pays de « Punt » (l'Arabie du sud), et les communications maritimes, les transports de marchandises des bouches de l'Indus au sud de l'Arabie et jusqu'à la côte égyptienne étaient très importants à la haute époque égyptienne et avaient toujours existé. Le fait que les Egyptiens aient construit un canal du Nil à la mer Rouge implique qu'il y avait un trafic commercial considérable vers le sud et l'est. Le centre des échanges commerciaux maritimes entre l'Inde et la Méditerranée semble avoir été le sud de l'Arabie et Socotra (probablement la Paa-enka égyptienne), la Dioscorida grecque, appelée par les Indiens Sukhadhara dvipa, l'île Heureuse ¹³.

Les parties géographiques des *Puranas* mentionnent, parmi les lieux saints, La Mecque, sous le nom de Makheshvara, et sa pierre noire emblème du dieu Shiva. *Le Périple de la mer Erythrée* (au I^{er} siècle de notre ère) raconte la fondation de la ville d'Endaemon, l'Aden moderne. « Dans les premiers temps, lorsque le voyage d'Inde en Egypte n'était pas courant et que l'on n'osait pas naviguer de l'Egypte aux ports (de l'Inde) au-delà de l'océan, tous se retrouvaient dans ce lieu et recevaient les cargos des deux pays. » Le *Périple* indique qu'Endæmon avait été fondée par des marchands indiens, les Mina, que Strabon appelle Minaéens. Pline parle des Minaéens comme le plus ancien des peuples commerçants et mentionne la relation entre les Minaéens et le roi Minos de Crète. Le prophète Ezéchiel relate que leurs expéditions commerciales arrivaient jusqu'à la cité phénicienne de Tyr ¹⁴.

La première période minoéenne semble appartenir au troisième millénaire avant Jésus-Christ. Nous trouvons des Minaei dans le Yémen, des Minya en Béotie et en Grèce du nord. Hérodote nous rappelle que les anciens habitants d'Athènes, venus de Crète, avaient un chef appelé « Pandion », nom typique des familles royales dravidiennes (voir plus loin). D'après Sergi, « les Egyptiens et tous

les autres peuples hamitiques sont venus d'Asie ». Et d'après Haddon, « au début de l'histoire, des Asiatiques vinrent en Egypte, d'abord par le sud, amenant éventuellement le bronze et probablement la charrue et le blé ».

Saint Isidore qui, au VII^e siècle, résume dans son *Encyclopédie* les connaissances dérivées des anciens auteurs grecs et latins dont beaucoup d'œuvres ont aujourd'hui disparu, parle des « Ethiopiens » dans son *Etymologiarium*. « Ils vinrent dans les temps anciens de la rivière Indus, s'établirent en Egypte entre le Nil et la mer, vers le sud dans les régions équatoriales. Trois nations en sont issues : les Hespériens à l'ouest, les Garamantes en Tripolitaine et les Indiens à l'est ¹⁵. » Les Hespériens sont les anciens habitants de l'Espagne. Le mot Garamantes peut être rattaché à Karama (« ville » en dravidien), et les Indiens sont ici les habitants de l'Ethiopie, toujours confondus dans la littérature antique avec les habitants de l'Inde.

Les rapports entre l'Inde et le Proche-Orient, entre le sixième et le premier millénaire avant notre ère, sont évidents. Des pierres précieuses, les amazonites, venant des Nilgiri (Inde du sud) ont été trouvées à Our dès la période Jemdet Nasr (antérieure à 3000 av. J.-C.). Des sceaux indiens se retrouvent à Bahrein et en Mésopotamie, dans les couches présargoniques antérieures à 2500 avant Jésus-Christ¹⁶. On trouve également des traces de coton indien, et il y a des indications archéologiques de commerce par mer avec l'Inde, dans la période de Larsa (2170 à 1950 avant notre ère). Les poutres du temple de la Lune, à Our en Chaldée, et celles du palais de Nabuchodonosor (VI^e siècle av. J.-C.), étaient en bois de tek et de cèdre venant du Malabar. En Bélouchistan, les couches de civilisation pré-Mohenjo Daro, où l'on trouve des poteries de type mésopotamien, remontent à 3400 ou 3200 avant Jésus-Christ¹⁷. « Les nombreux motifs (de l'art indien) antérieurs à l'influence hellénistique ont un caractère nettement ouest-asiatique, suggérant des parallèles avec les cultures sumérienne, hittite, assyrienne, mycénienne, crétoise, troyenne, lykienne, phénicienne, achéménide et scythe¹⁸. »

Les anciens sarcophages en terre -cuite des sites « préhistoriques » du sud de l'Inde sont de type mésopotamien, ainsi que les structures de certains types de bateaux encore existants. Les poteries et objets de l'époque dravidienne de l'Inde sont identiques aux objets similaires trouvés en Asie orientale et en Europe. Il y a donc tout lieu de considérer que la grande culture néolithique indo-méditerranéenne est en relation avec les Dravidiens, quel que soit leur habitat originel. Il paraît en tout cas certain que les constructions de larges pierres plates appelées dolmens

appartiennent à la civilisation dravidienne et que le mot « dolmen » lui-même vient de *dramila* (« dravidien 19 »). Les crânes trouvés dans les dolmens d'Espagne sont dolichocéphales, préceltiques et du même type que les crânes dravido-indiens. Parmi les institutions que l'on peut rattacher à cette grande culture fondamentale du monde préaryen de l'Inde et de l'Europe se trouve probablement celle de la royauté, par opposition aux organisations par tribus.

Dans la tradition des *Puranas* indiens on retrouve de nombreux mythes et légendes qui sont connus également en Mésopotamie. L'une de ces histoires légendaires est celle du Déluge, qui nous est venue par les Sumériens à travers Babylone. Un fragment hurrien s'y référant a été trouvé à Boghazköy. Cette histoire constitue l'un des mythes fondamentaux de la tradition préaryenne de l'Inde. Le héros du Déluge est appelé Manu. Manu vient de la racine dravidienne *man*, qui veut dire « glaise ». Manu est l'« être de glaise », comme Adam, c'est-à-dire l'homme en général, dont il est le progéniteur. Le surnom de Manu est Satya Vrata, nom probablement connecté à *vratya*, terme par lequel les Dravidiens sont mentionnés dans l'*Atharva Veda* et le *Panchavimsha Brahmana*²⁰.

Le *Mahabharata*, le *Matsya Purana* et le *Bhagavata Purana* appellent Manu « roi et prophète » (Rishi). Il était un adepte du yoga. Le *Bhagavata Purana* l'appelle « roi de Dravida ». L'arche fut, dans la version indienne, dirigée par un poisson ; et un culte très important subsiste dans l'Inde du sud, à Madurai, rappelant le poisson (mina) et la déesse Minakshi (aux yeux de poisson), qui sont les divinités tutélaires des Mina, le peuple du poisson, l'un des principaux clans dravidiens.

« En dehors de l'emploi du bois de tek dans les ruines de Mugheir Our, une ancienne liste de vêtements babylonienne appelle *sindhu* (de l'Indus) la mousseline, qui est le *sadin* de l'Ancien Testament, le *sin* des Grecs. Le mot tamoul *arisi* (riz) a donné le mot grec *orydsa*, mentionné par Théophraste et par Arrien. Les singes sont appelés *kophim* dans la Bible, un mot proche de l'égyptien *gofe*, du grec *kebos* ou *kepos*... Le mot sanskrit *kapi* est, lui aussi, emprunté au dravidien. De même, le mot *tukkim* (paon) de la Bible et le *taos* grec viennent du dravidien *toka* ou *tokai*. On pense que l'égyptien *eb* (éléphant) et le grec *el-ephas* viennent du dravidien *ipa* 21. » Le terme hébreu pour santal est *almug*, proche du tamil *valgu*, tandis que le grec *santalon* vient du sanskrit *chandana*.

La civilisation de l'Indus, d'après Mortimer Wheeler²², s'étendait vers le sud au moins jusqu'aux estuaires de la Narmada et de la Tapti. C'est la région du Gujerat qui semble avoir été connue en

Mésopotamie et en Egypte sous le nom de Meluhha. D'après Leemans²³ « il serait étrange que le nom du pays où se trouvait la civilisation de l'Indus n'ait pas été connu en Mésopotamie, alors que, d'après l'évidence de l'archéologie, les relations ont dû être fréquentes dans les périodes d'Akkad et de Our III. Aucun autre nom que celui de Meluhha ne peut être envisagé ». C'est d'ailleurs, d'après Basham, la région du Gujerat qui maintint le plus longtemps l'indépendance de la civilisation de l'Indus. Les Aryens n'y pénétrèrent qu'à partir de l'époque du *Shatapatha Brahmana* (vers l'an mille avant notre ère).

Dans l'Inde, les principaux centres de cette culture préaryenne, dont des sites importants ont survécu, sont, en dehors de Mohenjo Daro et des autres cités de l'Indus, connues mais non explorées, la ville de Harappa et divers centres moins importants. La ville de Bénarès date certainement de cette époque, mais les fouilles très sommaires qui ont été faites jusqu'à présent ne sont pas descendues à des niveaux plus anciens que ceux de l'âge maurya (III^e siècle av. J.-C.), bien que les niveaux de construction se continuent à une grande profondeur. A l'époque où Bouddha prêcha son premier sermon à Sarnath, faubourg de Bénarès, cette ville passait pour la plus ancienne du monde. Les dates données par les *Puranas* font remonter la fondation de Bénarès au-delà du sixième millénaire.

La civilisation de Harappa est la dernière phase, et aussi la plus raffinée, d'une longue évolution culturelle dont le centre n'était pas nécessairement la vallée de l'Indus, bien que ce soit dans cette région et en Bélouchistan (culture kulli) que les conditions climatiques et géographiques ont permis aux vestiges archéologiques de se maintenir.

Le Kalinga (Orissa) resta longtemps l'un des centres de l'ancienne culture dravidienne, jusqu'à son écrasement par l'empereur maurya, Ashoka, vers 264 avant Jésus-Christ. Pline appelle la capitale du Kalinga « Patalis ». Le pays est resté l'un des centres de l'ancien shivaïsme, dont les prêtres, même aujourd'hui, ne sont pas des Brahmanes. Une langue dravidienne, le telugu, est encore parlée par une partie de la population qui a maintenu des caractéristiques raciales purement dravidiennes. « Les principaux adversaires de l'avance aryenne furent les Dravidiens, qui avaient développé une série d'états fortement centralisés et organisés et qui avaient fait de l'Inde une grande nation d'exportateurs. Ils avaient établi et maintenu un commerce intérieur et extérieur florissant, bien avant l'arrivée des Aryens²⁴. » Les Dravidiens, que les *Védas* appellent Dasa ou Dasyu, sont représentés dans les textes aryens comme des peuples prestigieux et démoniaques, fameux par leur science, leurs

institutions et la splendeur de leurs cités.

La conquête aryenne mit fin à la civilisation de Mohenjo Daro. Cela ne se fit pas en un jour ni en un siècle, mais a correspondu à un long processus de destruction et d'assimilation d'une civilisation urbaine très développée par des hordes de pasteurs et de guerriers barbares venus du nord. Ce phénomène, qui n'est pas particulier à l'Inde, ravagea tout le Proche-Orient et l'est de la Méditerranée. Seule l'Egypte par sa situation géographique périphérique, semble avoir échappé à ces invasions, et nous trouvons dans ses monuments une continuité qui n'est pas apparente ailleurs. En Inde, les Aryens vivaient dans des villages de huttes qui n'ont pas laissé de traces. Après la destruction des cités (les Puras) dravidiennes, il faudra attendre le Ve siècle avant notre ère pour retrouver d'importants monuments de pierre et de brique.

Les anciens peuples furent graduellement asservis et traités en esclaves (*dasa*) par les Aryens. Toutefois, comme ce fut le cas pour les Grecs, les conquérants assimilèrent peu à peu une partie de la culture des peuples conquis. Le monde dravidien ne put maintenir sa langue que dans les anciennes colonies du sud, appelées aujourd'hui pays dravidien. L'une des dynasties dravidiennes du sud, les Pandya de Madura, appartenait à une ancienne tribu appelée Marar. Ses descendants au début de notre ère se considéraient comme les héritiers des Pandava du *Mahabharata* ²⁵. Le grammairien Panini (IV^e siècle avant l'ère chrétienne) reconnaît cette filiation. Les rois chola du Coromandel appartenaient à la tribu des Tiraiyar, et la dynastie des Chera du Malabar à la tribu des Vanavar, qui sont peut-être le « peuple des singes » (Vanara) du *Ramayana*. Strabon mentionne une ambassade d'Auguste, vers 22 avant Jésus-Christ, auprès du roi « Pandion ». A cette époque existait déjà une importante ville romaine près de l'actuelle Pondichéry.

Mégasthènes rappelle la légende selon laquelle Héraklès (le dieu héros Krishna du *Mahabharata*) avait établi sa fille (ou épouse) Pandaia comme souveraine des pays du sud. « Là où les perles sont extraites de la mer. » L'Héraklès de Mégasthènes est indéniablement Krishna. L'identification, souvent proposée, Héraklès-Shiva est impensable du point de vue de la mythologie indienne ; en particulier, l'idée que Shiva puisse avoir une fille. La cité de Krishna, Mathura, est dans le nord de l'Inde. La création d'une Mathura (Madura) au sud est probablement associée à l'établissement d'un Pandava dans une colonie du sud.

Jusqu'au début de l'ère chrétienne, l'influence de la culture aryenne se fit peu sentir dans le sud de l'Inde ; quelques groupes de

Brahmanes avaient acquis une certaine position dans la littérature et dans la religion, mais ne jouaient aucun rôle dans la vie du peuple. Les castes n'existaient pas. Les religions préaryennes, l'ancien shivaïsme et le jaïnisme, restaient les formes principales de la religion. Le bouddhisme, en tant que réforme de l'hindouisme, s'inspirant du jaïnisme, y avait pris aussi une place importante.

Les sources archéologiques et littéraires

Que savons-nous de la civilisation de l'Indus ? Les principaux documents fournis par l'archéologie sont, outre les objets d'usage courant, des sceaux gravés, portant des images et des caractères écrits. Nous pouvons en tirer quelques conclusions sur la religion et la culture, bien que l'écriture, dont on a proposé diverses lectures, n'ait pas été définitivement déchiffrée. Mais nous trouvons dans les anciens livres historiques des Hindous, les *Puranas* (Anciennes Chroniques) et les *Itihasas* (Récits légendaires), beaucoup de données, mélangées à des éléments mythologiques, qui se rapportent certainement à une civilisation très ancienne, qui ne peut être que la grande civilisation dravidienne. Une étude critique de ces textes, transcrits d'après des traditions orales ou traduits tardivement en sanskrit, de langues oubliées, permettrait de réunir un grand nombre de données sur l'Inde protohistorique.

Il ne subsiste sous sa forme originale aucun document littéraire concernant l'ancienne civilisation dravidienne. Les anciens poèmes en langue tamoule, formant ce que l'on appelle le premier *Sangham* (Club des poètes), sont probablement très postérieurs à l'âge védique, bien que la tradition tamoule leur attribue une grande antiquité. Nous possédons toutefois d'autres sources d'information, importantes mais de seconde main. Nous ne devons pas oublier que les Indiens védiques étaient illettrés²⁶. Ce n'était certes pas le cas des habitants de l'Inde avant eux. Il était donc inévitable que le développement de la culture aryenne se fondât presque essentiellement sur la littérature historique, religieuse et scientifique de leurs prédécesseurs. Une partie de cette littérature avait pu survivre aux persécutions pendant de nombreux siècles, grâce à la transmission orale. L'histoire et la religion étaient maintenues par une classe spéciale de clercs, analogues aux bardes celtiques. Ces dépositaires de la littérature sacrée s'appelaient *suta*. Le *Vayu Purana* (I, 31-32) explique le rôle des *suta*. « Le devoir du *suta*, tel que l'entendaient les hommes de bien de l'ancien temps, était de

préserver les généalogies des dieux, des sages, des prophètes et des rois les plus glorieux, ainsi que les traditions des grands hommes. » Les *Magadha* étaient une autre sorte de bardes, et l'institution des bardes était attribuée, d'après tous les *Puranas*, au « premier roi » Prithu, qui donna son nom à la terre (Prithivi).

Tout le développement de la pensée sanskrite a puisé dans les sources présanskritiques. Nous trouvons, dans la littérature védique tardive (1000 av. J.-C.), beaucoup d'éléments de rituel, de philosophie, de religion qui proviennent de cette ancienne culture. Nous en retrouvons aussi l'influence dans les arts et les sciences, la médecine, l'astronomie, les mathématiques. Mais ce qui présente pour nous l'intérêt le plus grand, ce sont les *Anciennes Chroniques*, les *Puranas*. Nous voyons réapparaître à toutes les époques des textes, des récits, des rites, des techniques qui étaient restés dissimulés pendant des siècles et se retrouvaient soudain tout normalement dans la vie et la culture, comme si rien ne s'était passé. C'était là aussi un phénomène particulier à l'Inde. La matière des *Puranas* se réfère presque entièrement à l'histoire, à la cosmologie et à la religion préaryennes. Ils furent traduits en sanskrit à une époque assez tardive, lorsque l'ancienne religion shivaïte eut été complètement assimilée par le brahmanisme. Nous ne savons pas de quelle langue furent traduits les *Puranas*. Il s'agit certainement d'une ancienne langue dravidienne, probablement différente du tamoul. Il existe en tout cas des versions tamoules, qui sont, dans certains cas, plus anciennes que les versions sanskrits. Il existe aussi des *Puranas* de tradition orale, dans diverses langues de l'Inde, parmi les populations shivaïtes, considérées aujourd'hui comme de caste inférieure.

Les *Puranas* sont de vastes ouvrages un peu similaires à la Bible. Nous y trouvons des généalogies remontant jusqu'au VI^e millénaire avant Jésus-Christ, généalogies de rois aussi bien que dynasties de sages, mais nous y trouvons également des informations sur les guerres, les villes, les coutumes, le droit, les sciences et les arts. Il existe dix-huit *Puranas* principaux et dix-huit *Puranas* secondaires. Certains sont des ouvrages considérables. Le *Skanda Purana*, à lui seul, est en vingt volumes. Presque rien de cette littérature n'a été traduit dans des langues européennes, et on n'en a fait que très peu d'études critiques. Certains *Puranas* ne sont même pas imprimés en entier. Quant aux *Puranas* de tradition orale, nous n'en savons à peu près rien.

À côté des *Puranas* survivent deux grands poèmes épiques, les *Itihasas* (il était une fois), appelés *Mahabharata* et *Ramayana*, qui, l'un et l'autre, se réfèrent à des événements remontant au-delà ou au

début de l'invasion aryenne. Bien qu'ils aient été réécrits et adaptés en sanskrit, ils contiennent eux aussi des informations très importantes sur l'Inde prévédique. Le *Mahabharata*, à lui seul, comprend dix-huit livres. Sa forme actuelle est considérée comme un résumé d'un ouvrage beaucoup plus vaste encore, dont on pourrait retrouver des éléments dans les diverses versions orales ou manuscrites existantes.

Les rares études faites sur les textes des *Puranas* et des *Itihasas*, pour y rechercher des informations sur l'Inde préaryenne, ont donné des résultats intéressants. Il faut citer ici les travaux de Pargiter et de Heras. Mais le plus gros d'un travail de critique pour dissocier les éléments originaux des additions ultérieures reste à faire, et c'est une immense entreprise. Les *Puranas* contiennent de nombreuses références à des pays et des civilisations extérieurs à l'Inde et situés sur les sept continents (*sapta-dvipa*).

Les textes des *Puranas* furent adaptés pour les rendre conformes aux conceptions théologiques aryennes, qui considéraient les Védas comme des textes révélés, représentant la source originelle de toute connaissance, de toute religion. Toutefois, ces adaptations n'affectèrent que très peu l'ensemble des informations contenues dans les *Puranas*. L'extrême antiquité de ces textes est reconnue, et le fait que *Parashara*, le narrateur du *Vishnu Purana*, soit considéré comme un petit-fils du sage Vashishtha, qui composa le septième chapitre du *Rig Veda*, n'est probablement qu'une justification pour permettre d'incorporer ces textes, si profondément non aryens quant à l'esprit, dans la littérature sacrée des Hindous. D'après l'*Atharva Veda*, *Parashara* était un contemporain de *Parikshit*, célèbre roi des Kuru aryens. L'*Atharva Veda* (XI, 8, 7) parle de « ceux qui connaissent les *Puranas* » (*puranavid*) comme un équivalent du mot lettré.

Contrairement aux Védas, apanage d'une classe très limitée de prêtres, les *Puranas* étaient et sont restés le fond de la littérature religieuse populaire de tous les Indiens, à l'exception des Munda. Ils représentent l'ancienne tradition, commune à tout le peuple indien, et qui survécut à l'invasion aryenne et finalement l'assimila. Certains des *Puranas* dans leur forme actuelle faisaient partie de la littérature courante, au IV^e siècle avant Jésus-Christ. Mégasthènes en cite certains éléments. Kautilya, dans son *Artha Shastra* (IV^e siècle av. J.-C.), en recommande la lecture aux princes. « Il s'agit des mêmes *Puranas* qui existaient depuis les temps védiques... et dont le contenu se retrouve, à peu près exactement dans les parties anciennes des *Puranas* existants [27](#). »

Les *Puranas* ont incorporé peu à peu des éléments ultérieurs provenant de diverses cultures, y compris la culture aryenne. C'était parfaitement conforme à leur caractère de livres historiques auxquels de nouveaux chapitres étaient sans cesse ajoutés. C'est ainsi que le grand commentateur des *Védas*, Sayana, mentionne, comme un exemple typique de la littérature des *Puranas*, l'histoire de Pururava et de la nymphe Urvasi. Or ceux-ci, qui sont mentionnés dans le *Rig Veda* (x, 95), sont considérés comme les ancêtres de la grande race des Aila, c'est-à-dire des Aryens²⁸.

Il existe six *Puranas* shivaïtes, appelés *Matsya*, *Kurma*, *Linga*, *Shiva*, *Skanda* et *Agni*. Six *Puranas* dédiés au créateur Brahma, qui s'appellent *Brahmanda*, *Brahmavaivarta*, *Markandeya*, *Bhavishya*, *Vamana* et *Brahma* ; et six *Puranas* vishnouïtes, c'est-à-dire, se rapportant aux héros divins, assimilés à des incarnations de Vishnou. Ce sont les *Vishnou*, *Narada*, *Bhagavata*, *Garuda*, *Padma* et *Varaha puranas*. Les *Upa-puranas* (*Puranas* secondaires) forment une collection à peu près équivalente à celle des *Puranas* principaux.

Chaque *Purana* couvre en principe cinq sujets :

1. La création du monde ;
2. Les cycles cosmiques et les créations et annihilations successives des mondes ;
3. Les généalogies des dieux et des prophètes ;
3. Les « grandes époques » de l'humanité et les cycles d'évolution qui la ramènent périodiquement à son point de départ ;
5. L'histoire des dynasties royales. L'un des récits qui nous donne un aperçu particulièrement

intéressant sur le monde préaryen est celui du *Ramayana*. Ce récit, dont nous avons plusieurs courtes versions dans les *Puranas*, fut rédigé d'après des sources anciennes, sous la forme d'un long poème épique sanskrit, par un sage appelé Valmiki, à qui sa puissance de yogi permit de « voir » les événements de ce passé lointain. L'époque de cette rédaction n'est pas déterminée, mais est certainement ancienne. Le *Ramayana* fut alors incorporé parmi les livres sacrés des Hindous. Bien que, dans la version de Valmiki, il soit adapté, pour ne pas heurter les conceptions du brahmanisme aryanisé, aucun des éléments importants du récit ne permet de le placer dans l'époque aryenne. Le *Ramayana* est certainement une adaptation de textes non sanskritiques très anciens.

D'après les généalogies des *Puranas*, comme d'après la tradition, Rama, le héros du *Ramayana*, se situe au moins cinq siècles

(Pargiter) avant Krishna, qui participa à la grande guerre du *Mahabharata*, opposant les Pandu dravidiens aux Kuru aryens. Nous en reparlerons plus loin. Rama, comme Krishna, est un prince à peau sombre. La chronologie hindoue, plaçant la guerre du *Mahabharata* vers 3000 avant notre ère, donnerait environ 3500 avant Jésus-Christ pour Rama. La chronologie occidentale propose 2000 avant Jésus-Christ. A l'époque du *Ramayana*, beaucoup de sites, tel que le confluent du Gange et de la Jumna, sont encore couverts de forêts, alors que, dans le *Mahabharata*, nous y trouvons déjà des villes importantes.

Le *Ramayana* est l'histoire d'un prince d'Ayodhya (au nord de Bénarès), appelé Rama, qui, par suite des intrigues d'une jeune épouse de son père, s'exile dans la forêt, et dont l'épouse Sita est enlevée par le roi de Lanka (Ceylan), Ravana. *Rama* veut dire « charmant » et représente le prototype du « prince charmant » des légendes européennes. Avec l'aide de l'armée des singes (les tribus aborigènes munda), Rama conquiert Lanka et délivre Sita.

Nous reparlerons plus loin de Krishna, l'autre héros divin des anciens Dravidiens et du grand poème épique appelé le *Mahabharata*, puisque la « grande guerre », qui en est le thème principal, symbolise celle qui opposa les Dravidiens aux conquérants aryens.

Les religions dravidiennes

La religion de la civilisation de l'Indus comprend le culte de la Mère et celui de Shiva, dont on retrouve des emblèmes phalliques, identiques à ceux qui sont en usage aujourd'hui, et des images dans une posture de yoga. On se rappellera que dans l'hindouisme le yoga est une discipline créée par Shiva, et qu'il a conservé un caractère strictement shivaïte dans sa philosophie et dans sa technique, tendant à sublimer et utiliser à des fins spirituelles et magiques les énergies sexuelles. Il s'agit là de formes et de pratiques religieuses tout à fait inconnues des Védas et des Aryens. Le mot *shiva* veut seulement dire « favorable ». C'est un adjectif qu'on utilise pour éviter de prononcer le nom magique du dieu. Ce nom semble avoir été An en dravidien ancien (éventuellement, à l'origine du culte de sainte Anne, en pays breton).

D'après les *Puranas*, c'est vers le VI^e millénaire avant Jésus-Christ que le dieu Shiva se manifesta sur la terre indienne et enseigna aux hommes la religion, la philosophie, les arts et les sciences. Le

shivaisme est resté la religion dominante de l'Inde jusqu'à l'arrivée des Aryens, qui attaquèrent violemment le culte de Shiva, et en particulier la vénération du phallus. Mais, graduellement, le shivaïsme, qui resta toujours la religion du peuple, fut intégré dans la religion brahmanique et en forme aujourd'hui un aspect essentiel. La contribution de l'ancienne philosophie préaryenne est beaucoup plus importante dans la pensée que nous appelons aujourd'hui hindoue que celle des Aryens védiques.

La religion connue dans l'Inde sous le nom de shivaïsme semble avoir eu une immense extension dans la protohistoire du monde indo-méditerranéen, et elle a joué, sous des formes diverses, un grand rôle dans le monde antique. Le mythe d'Osiris en Egypte est une variante de l'une des histoires de Shiva, décrite dans les *Puranas*. Les Egyptiens, d'ailleurs, considéraient qu'Osiris était venu de l'Inde monté sur un taureau, qui est le véhicule de Shiva. Le dieu itiphallique Min était considéré comme d'origine asiatique.

Le culte de Dionysos en Grèce et de Bacchus en pays latin sont des branches du shivaïsme. Les Grecs parlent d'ailleurs de l'Inde comme du territoire sacré de Dionysos. Les historiens d'Alexandre identifient le Shiva indien et Dionysos et mentionnent les histoires et les dates des *Puranas* comme se référant à Dionysos. C'est dans la ville de Nysa, près de la moderne Djelalabad, dans la vallée de Kaboul, que les Grecs d'Alexandre prirent contact avec les shivaïtes indiens. Homère parlait déjà de ce centre du culte dionysiaque. Il mentionne Lycurgue l'Edonien, qui « autrefois pourchassait les nourrices de Dionysos furieux près de la montagne sainte de Nysa ». Il s'agit en fait d'un récit mythologique concernant le fils de Shiva, Skanda, et ses sept nourrices. Skanda (dieu de la beauté et de la guerre) et Shiva, sont souvent confondus dans les traditions du Moyen-Orient, de la Grèce et de Rome.

Ptolémée, dans sa *Géographie*, appelle la ville de Nysa, Nagara (la ville) ou Dionysopolis. Le nom grec du dieu Dio-nysos est apparemment le « dieu de Nysa », dérivé du nom de ce centre de son culte. Les Edoniens étaient un peuple thrace, établi aux bords de la rivière Strymon. Leurs coutumes aussi étaient bacchanaliennes. Mégasthènes, parlant des philosophes, nous dit que certains d'entre eux, qui vivent dans les montagnes, sont des adorateurs de Dionysos, et donne, comme preuve qu'il vécut parmi eux, le fait que la vigne pousse à l'état sauvage seulement dans leur pays, et que ni le lierre, ni le laurier, ni le myrte, ni le buis et autres plantes toujours vertes n'existent au-delà de l'Euphrate, excepté dans des jardins où ils demandent beaucoup de soins. La vigne, originaire de l'Inde, aurait donc été un apport de l'ancienne civilisation indo-

méditerranéenne au monde occidental.

Shiva est représenté dans les textes hindous comme un adolescent lubrique et nu, errant dans la forêt primitive et séduisant les femmes des ascètes. Son emblème est le phallus. Ses fêtes sont orgiastiques. Mais s'il est le dieu des forces procréatrices, Shiva est aussi le prêtre qui enseigne le moyen de les maîtriser et de les transformer en forces intellectuelles et spirituelles. Il est le créateur du yoga, et de ses extraordinaires méthodes de contrôle physique et mental.

L'invention des arts, de la musique en particulier, est également attribuée à Shiva, qui représente la figure centrale de la religion dravidiennne préaryenne de l'Inde et de tous ses prolongements dans le Proche-Orient autour de la Méditerranée, jusque dans l'Europe préceltique. Il s'agit là certainement d'une grande religion fondamentale, dont la rareté des documents a fait sous-estimer l'importance dans la formation des religions ultérieures, mais qui fut presque universelle, et dont l'ensemble de la tradition n'a été préservé jusqu'à nos jours que dans l'Inde. Toutefois, quelqu'un de familier avec les rites, avec les symboles et les fêtes shivaïtes, en reconnaît aisément des survivances évidentes dans le rituel des grandes religions, ainsi que dans les coutumes de tous les peuples, qu'il s'agisse des pardons bretons, des rites druidiques, des récits légendaires, des carnivals ou des danses, rites et superstitions populaires. La plupart des rites dionysiaques décrits par les auteurs grecs existent encore aujourd'hui dans l'Inde. Le dithyrambe, avec ses danses extatiques, est aujourd'hui encore appelé *Kirtana* (chant de gloire). Le nom de Bacchus, commun au dieu et à ses fidèles les bacchants, est certainement dérivé du terme *bhakta* (participant), qui est toujours employé aujourd'hui pour désigner les adeptes de l'amour divin, ceux qui chantent et dansent jusqu'à l'extase.

A côté des rites fondamentaux du shivaïsme, qui se pratiquent encore de nos jours dans les temples de l'Inde, ont existé et subsistent toujours des cultes associés, que l'on appelle tantriques, dans lesquels les aspects érotiques et magiques sont prédominants. Parmi ces aspects il faut citer la présence du dieu sur les bûchers funèbres, et l'usage qu'il fait des cendres des morts ; la pratique de l'ivresse, qui aide à créer des états mystiques ; les rites orgiaques et lubriques. Les anciennes sectes pratiquant ces formes du shivaïsme, telles que celles des pashupata, des kapalika, des kalamukha, etc., sont fréquemment condamnées par le brahmanisme puritain, tout à fait comme les rites de Dionysos-Bacchus le furent par les Chrétiens. Le culte du principe féminin est aussi pratiqué par ces sectes, ainsi que l'usage de l'intoxication et des rapports sexuels comme moyen de réalisation spirituelle.

C'est dans les cultes tantriques, qui restent très importants dans l'Inde, mais ont toujours un caractère secret, que se continue la religion dionysiaque, sous la forme qu'elle avait dans l'Antiquité. Il existe une très importante littérature sacrée appartenant aux sectes shivaïtes qui vénèrent le phallus et à celles qui pratiquent la vénération du principe féminin. Ce sont les *Tantras* et les *Agamas* dont très peu de textes ont été publiés. C'est aussi à ces sectes qu'appartiennent les sacrifices humains, et la pratique d'offrir sa propre tête en sacrifice à la déesse Kali, l'épouse de Shiva. On trouve de nombreuses représentations de ces sacrifices dans les temples du sud de l'Inde, des époques pallava et chola. Ils sont aussi mentionnés dans le *Shilappadikaram*.

La pensée hindoue, à partir des *Upanishads* qui sont les plus anciens ouvrages philosophiques, cosmologiques et moraux de la littérature annexe des Védas, s'est considérablement inspirée de l'ancienne philosophie shivaïte. Les textes mentionnent des sages, maîtres spirituels des *Asura* (les Titans, antidiéux ou dieux des ennemis), dont les enseignements furent adoptés par les Aryens. Le yoga devint un élément essentiel de l'enseignement brahmanique. Les rapports de Dionysos et des Titans dans les écrits orphiques, la destruction des Titans par Zeus, dieu des Aryens, et la renaissance de Dionysos parmi les « nouveaux hommes », sont un récit transparent d'un fait historique certain. L'hindouisme, tel que nous le connaissons, et la philosophie de l'Inde sont pour une grande part des adaptations et des continuations du shivaïsme préaryen, qui fut la religion principale des peuples qui établirent la civilisation de l'Indus. Nous pouvons aisément en retrouver la trace en Grèce, en Egypte, à Rome et même dans tout le monde chrétien.

À côté du shivaïsme, nous rencontrons dans l'Inde ancienne une très importante religion, le jaïnisme. « Contrairement à ce qui se passe pour le bouddhisme, il y a toute une préhistoire de l'Eglise jaïna : le Maître, dont le canon reproduit l'enseignement, *Mahavira*, est donné comme le dernier d'une série de prophètes ou patriarches dont les origines plongent dans un passé insondable²⁹. » Le jaïnisme est une religion moraliste et athée, car il considère que l'intervention directe du surnaturel et des dieux ne joue aucun rôle dans la vie des hommes. L'homme se perfectionne par ses actes au cours de sa vie et, à sa mort, renaît dans un autre corps, jusqu'à ce que, après de nombreuses vies, il atteigne la perfection et se dissolve dans l'absolu. Le jaïnisme ne nie pas la possibilité d'un être ou d'êtres transcendants, mais il nie la possibilité pour l'homme d'avoir des contacts avec de tels êtres, ou la possibilité d'obtenir une preuve quelconque de leur existence. Il est par conséquent entièrement

inutile et futile de se préoccuper du monde surnaturel. C'est du jaïnisme que viennent la théorie du *Karma* et de la réincarnation, ainsi que celle de la non-violence, qui prescrit, comme suprême vertu, de ne faire souffrir aucun être vivant, pas même le moindre insecte. Nous pouvons encore aujourd'hui voir de pieux jaïnas porter un masque de lin blanc, de crainte qu'un insecte n'entre dans leur bouche, et marcher avec précaution de peur d'écraser une fourmi. Le végétarianisme résultant de la non-violence est aussi, dans l'Inde, d'origine jaïna. La vertu de la nudité complète, des purifications, les ablutions fréquentes, sont des idées jaïna, ainsi que le suicide par le jeûne et l'idéal de la vie monastique.

L'Artha Shastra, grand livre sur l'art politique, écrit par Kautilya vers 300 avant Jésus-Christ, décrit les devoirs du moine jaïna : « Il doit contrôler les organes des sens, se détacher des choses du monde et des communications avec les hommes. Il doit mendier sa nourriture, vivre dans la forêt sans s'installer longtemps dans aucun endroit. Il doit se maintenir dans la plus grande propreté, extérieurement et intérieurement, s'abstenir de faire du mal aux êtres vivants, être sincère, chaste, libre d'envie, bon et patient. » Nous retrouvons ces règles presque mot pour mot dans beaucoup de textes jaïna. Des règles similaires furent adoptées par les moines bouddhistes et par les ascètes errants brahmaniques.

Il semble que des missionnaires jaïna aient fréquemment visité le Proche-Orient, la Grèce et l'Egypte avant et après le début de l'ère chrétienne, et la pensée jaïna a certainement joué un rôle dans les conceptions des Esséniens et des premiers Chrétiens. Mais l'influence la plus profonde du jaïnisme s'exerça sur le bouddhisme, une religion qui naquit au V^e siècle avant Jésus-Christ et qui fut une réforme de l'hindouisme, une révolte contre le brahmanisme védique, contre sa hiérarchie, ses rites et ses sacrifices, et qui s'inspira principalement des concepts de la morale et des pratiques du jaïnisme. Mahavira et Gautama Bouddha étaient contemporains et tous deux disciples d'un ascète nommé Gosala.

Il est probable que les sages nus de l'Inde, qu'ont connus la Grèce et tout le monde antique, étaient des Jaïnas. Au début de l'ère chrétienne, l'ensemble de la population de l'Inde appartenait à l'une des quatre grandes religions : le brahmanisme, le shivaïsme, le jaïnisme et le bouddhisme. Ces quatre grandes religions se côtoyaient à l'époque historique et vivaient en relative harmonie, comme nous pouvons le voir dans le *Shilappadikaram*, le roman tamoul du III^e siècle, que nous avons déjà mentionné. Mais, alors que le bouddhisme s'est peu à peu résorbé dans l'Inde, le jaïnisme compte encore aujourd'hui de nombreux adeptes.

Beaucoup d'historiens du siècle dernier, très attirés par le bouddhisme, et voulant y voir la source d'un certain courant de pensée religieuse, ont affirmé que le dernier prophète jaïna, Mahavira (559 à 487 ou 468 av. J.-C.), était le fondateur réel du jaïnisme, et que la longue liste de ses prédécesseurs était une fiction inventée après coup. Cette théorie ne résiste pas à une étude sérieuse. On a maintenant reconnu la réalité historique de Parshvadera, le prophète jaïna qui précéda Mahavira de deux siècles et demi. Mais il n'y a aucune raison de douter de la tradition jaïna et de ses vingt-quatre prophètes ou *tirthamkara*, qui font remonter l'origine du jaïnisme à plusieurs millénaires et en font l'un des grands courants de la pensée religieuse indo-méditerranéenne, dont on peut retrouver des reflets dans les courants de pensée les plus anciens de l'Occident et de l'Orient.

D'après les textes jaïna, le fondateur du jaïnisme fut le roi Rishabha, qui renonça au trône après avoir transmis le pouvoir à son fils Bharata. Celui-ci devint le premier des « souverains de l'univers » (*chakravartin*). Nous retrouvons Rishabha et Bharata, qui donna son nom au continent indien, parmi les personnages les plus anciens que mentionnent les *Puranas*. Ces personnages, très antérieurs à la guerre du *Mahabharata*, ne peuvent appartenir qu'à la civilisation préaryenne. Lorsque des études sérieuses auront été entreprises (semblables à celles qu'on a consacrées à la Bible) sur les données historiques des *Puranas*, la réalité historique des traditions que relatent ces vastes ouvrages ne pourra plus être mise en doute : « L'un des textes anciens de la littérature sacrée du bouddhisme mentionne soixante-trois écoles différentes de philosophie, toutes probablement non brahmaniques, qui existaient à l'époque de Bouddha. Certains passages de la littérature jaïna mentionnent un nombre encore plus important de ces doctrines « hérétiques ». Nous pouvons donc envisager que la révolte contre les doctrines brahmaniques date de temps beaucoup plus anciens que celui de Gautama Bouddha et de Vardhamana Mahavira, le fondateur, ou plutôt le réformateur de l'Eglise jaïna³⁰. » Sur les vingt premiers prophètes ou *tirthamkara* (« passeurs de gué ») qui suivent Rishabha Deva, nous n'avons que des informations très limitées, extraites de la *Vie des saints* jaïna. Le dix-neuvième prophète, Malli, semble avoir été une femme. Le vingt-deuxième prophète, Arishkanemi, passe pour avoir été un contemporain de Krishna et de l'épopée du *Mahabharata*, c'est-à-dire de la conquête aryenne de l'Inde.

Parshva, l'avant-dernier des prophètes jaïna, mourut deux cent cinquante ans avant Mahavira. Il vivait donc au VIII^e siècle avant Jésus-Christ ³¹. Il existe à son sujet une vaste littérature. Dans le

Kalpasutra jaïna, écrit par le pontife Bhadrabahu au IV^e siècle avant Jésus-Christ, nous apprenons que Parshva appartenait à la noblesse, à la caste des guerriers (*kshatriya*) et non pas à celle des Brahmanes. Il était le fils d'un roi Ashvasena de Bénarès et de son épouse Vama. Il n'y a pas de roi de ce nom dans les généalogies brahmaniques, mais un roi des Naga (serpents). Ceci peut être une indication intéressante, car le titre de *kshatriya* fut souvent accordé aux familles royales de descendance dravidienne. C'est le cas encore de nos jours pour certaines familles royales, telle que celle de Vijayanagar, qui sont certainement d'origine dravidienne et ne se marient qu'avec des familles non aryennes, mais ont falsifié leur généalogie pour être considérées officiellement comme des Rajpouts *kshatriya*, donc des Aryens.

Parshva vécut trente ans dans la splendeur des palais royaux et se maria. Renonçant ensuite au monde, il se fit moine. Il passa quarante-quatre jours en méditation, au bout desquels il atteignit l'illumination. Il devint prophète et vécut dans la plus parfaite sainteté. C'est à l'âge de cent ans qu'il atteignit la libération, le nirvana, au sommet du mont Sammeta, entouré de ses disciples. Le mont Sammeta, aujourd'hui appelé Parshvanatha, est une colline abrupte qui se trouve dans le Bihar, entre Bénarès et Calcutta, et reste l'un des centres importants du jaïnisme.

La doctrine de Parshva était la continuation de celle de ses prédécesseurs. Il exigeait quatre vœux : « Ne pas détruire la vie, ne pas mentir, ne pas voler, ne rien posséder. » La chasteté ne faisait pas partie de son programme ; elle fut introduite par Mahavira. De plus, Parshva permettait à ses disciples de porter deux pièces de vêtement. Il n'exigeait pas la nudité absolue, qui semble avoir été la règle ancienne que Mahavira rétablit et qui fut la cause d'un schisme. La communauté se sépara en « jaïnas vêtus de blanc » (*shvetambara*) et « jaïnas vêtus d'espace » (*digambara*), c'est-à-dire nus. Ce fut Keshin, strict adhérent de la doctrine de Parshva, qui s'opposa à Mahavira et fonda la secte dissidente.

La vie et les enseignements de Mahavira sont connus par de nombreux textes, en particulier par l'*Acharanga* et le *Kalpasutra*. Mahavira aurait été engendré par un Brahmane, Rishabhadatta, et son épouse Devananda, à Kundapura, un quartier de Vaishali dans le Bihar. Les dieux transférèrent l'embryon dans le sein d'une princesse du Magadha, appelée Trishalà, épouse du prince Siddharta et apparentée au roi Bimbisàra. Le transfert d'embryon est visiblement un emprunt à la légende de Krishna. Des événements fantastiques accompagnent la naissance du futur *tirthamkara*.

Comme Parshva, Mahavira est élevé dans le faste princier, cultive les arts et les sciences, épouse une noble jeune fille, Yashodà, dont il a une fille. A l'âge de vingt-huit ans, il perd ses parents, renonce au monde et quitte sa famille avec la permission de son frère aîné. Il revêt la robe de moine et se fixe d'abord dans un parc proche de sa ville natale. Au bout de treize mois, il abandonne tout vêtement et mène pendant douze ans la vie errante du moine mendiant. Il est alors le disciple d'un ascète de basse extraction appelé Gosala qui est aussi le maître de Gautama qui deviendra le Bouddha. Après une méditation de deux jours, précédée de longues mortifications, il reçoit l'illumination sous un arbre, près d'un village, et il devient omniscient, c'est-à-dire *jina* (vainqueur). Mahavira continua sa vie errante et mourut près de Patna à l'âge de soixante-douze ans, en récitant des textes sacrés. La date de sa mort n'est pas certaine. « D'après les chroniques jaïna, Chandragupta, le Sandrakottos des Grecs, commença de régner en 313 avant Jésus-Christ, et Hemachandra déclare qu'à ce moment cent cinquante-cinq années s'étaient écoulées depuis la mort de Mahavira. Ce qui donne 468 avant Jésus-Christ³². » Cette date ne saurait être très éloignée de la réalité.

Pendant trente ans, Mahavira visita toutes les grandes villes du Bihar, particulièrement les royaumes de Magadha, Anga et Videha. Il rencontra fréquemment le roi Bimbisara et son fils Ajatashatru. Il fit de nombreuses conversions parmi les membres de la haute société. Il eut de fréquentes discussions avec les Bouddhistes. Ces entretiens sont rapportés dans les textes bouddhistes, mais non dans les textes jaïna. C'est que le bouddhisme à ses débuts n'était pas une religion importante, devant le très puissant et ancien jaïnisme. Mahavira recommandait la nudité absolue, les plus sévères disciplines et le suicide par inanition, comme les meilleures façons d'atteindre la « libération ». Il se sépara de Gosala et ils devinrent de mortels ennemis. Gosala fut le réformateur de la secte des Ajivika, qui n'a laissé aucun document écrit. Des onze prêtres ou chefs d'écoles nommés par Mahavira, un seul, Sudharman, lui survécut.

Le canon jaïna contient des éléments très intéressants pour l'histoire ancienne, et il existe des ouvrages historiques dont les versions sanskrits remontent originellement aux environs du III^e siècle avant notre ère, mais ont été remaniées et mises à jour jusqu'au X^e siècle. Nous ne savons rien des textes antérieurs aux textes sanskrits. Toutefois les immenses bibliothèques des monastères jaïna n'ont pas été explorées, et les anciens manuscrits en langues dravidiennes, en ancien kannada, en particulier, pourraient apporter des documents très importants sur certains

aspects de l'histoire de la pensée de l'Inde, remontant vraisemblablement aux périodes les plus anciennes de la civilisation préaryenne.

L'Inde du sud, dernier refuge du monde dravidien

L'Inde du sud, qui semble avoir été à l'origine une colonie de la civilisation dravidienne du nord, lui servit de refuge lorsque les envahisseurs nordiques ravagèrent les fertiles plaines de l'Indus et du Gange. La protection que lui assurait le plateau du Deccan et son éloignement permirent à la culture dravidienne de maintenir, sous beaucoup d'aspects, son intégrité, jusqu'à nos jours. L'Inde du sud est restée, en fait, un pays culturellement et même politiquement indépendant. La domination éventuelle des empires du nord resta toujours temporaire et plutôt nominale. L'archéologie indique que les royaumes du sud avaient des relations commerciales directes avec l'Egypte, avec Babylone, avec l'Arabie et la Palestine, dès le II^e millénaire avant Jésus-Christ et probablement bien avant. Depuis une très haute antiquité, les royaumes du sud ont bénéficié d'une stabilité et d'une continuité dans leurs institutions que le nord de l'Inde n'a plus connues après l'invasion des Aryens. Les tissus enveloppant les momies égyptiennes sont teints avec de l'indigo qui vient de l'Inde du sud. Nous avons vu que le bois de tek employé pour les constructions de Babylone venait du Kerala. D'après la Bible, le roi Salomon importa de l'Inde du sud de l'ivoire, des singes et des paons. De nombreux termes employés dans les langues anciennes de la Méditerranée sont dérivés du tamoul.

Alors que les plaines du nord subissaient périodiquement les ravages et la domination d'envahisseurs, le sud sut maintenir à travers les âges son autonomie et un niveau de civilisation très élevé. Au I^{er} siècle avant Jésus-Christ, le commerce avec Rome était considérable, consistant surtout en poivre, en perles et en pierres précieuses. Les villes étaient très cosmopolites. Les rois employaient des soldats grecs et romains. Il y avait une importante colonie romaine dans la région de Pondichéry. Le sud était resté fidèle aux anciennes religions préaryennes, animistes, shivaïte ou jaïna. Le brahmanisme n'y pénétra que sous une forme superficielle, et seulement dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, en même temps que le bouddhisme, le christianisme et le judaïsme. Les concepts brahmaniques ne formèrent qu'une sorte de supra-structure ajoutée aux coutumes de la société traditionnelle, qui conserva ses

cultes anciens et, dans une grande mesure, la polyandrie et le matriarcat. Les castes, aussi, restèrent une institution surajoutée, avec des Brahmanes importés, et quelques parias, tenus à l'écart de la société, mais peu de traces des autres castes.

Les royaumes tamouls s'étendaient du cap Comorin, au sud, aux monts Tirupathi, au nord. Ils étaient et restèrent divisés en trois régions, gouvernées depuis les temps protohistoriques par trois dynasties, les Chola, les Pandya et les Chera. Les Tamouls attribuent à leur culture une grande antiquité, dont témoigne la littérature des académies de poètes, les Sangams. La création du premier Sangam est attribuée au sage non aryen Agastya, qui aurait résidé à Madura et fut ultérieurement accepté dans l'aréopage des sages védiques. D'après la tradition, le premier Sangam se développa sous le patronage successif de quatre-vingt-neuf rois pandya ; il comprit cinq cent quarante-neuf poètes et aurait duré 4 440 ans. Les œuvres du premier Sangam furent détruites lorsque Madura fut submergée par la mer. Plus tard fut établi le second Sangam, patronné par cinquante-neuf rois pandya, auquel participèrent trois mille sept cents poètes, et qui dura 3 700 ans. Après la disparition du deuxième Sangam, un troisième fut établi qui fut patronné par quarante-neuf rois pandya et qui dura 1 850 ans. Il ne subsiste en principe que des œuvres de ce troisième Sangam, qui s'acheva au début de l'ère chrétienne. En marge de cette littérature existe une grammaire de la langue tamoule, le *Tolkappiyam*, qui est généralement daté aujourd'hui du II^e siècle avant Jésus-Christ, et l'on croit que les deux célèbres romans tamouls en vers qui ont survécu, le *Shilappadikaram* et le *Manimekhalai*, ont dû être composés vers le II^e ou le III^e siècle de notre ère.

On a souvent traité de pures fictions les dates attribuées aux divers Sangams. Toutefois on n'a pas pour cela de raisons valables. L'humanité ne date pas de quelques siècles ni de quelques millénaires. Les arts et la poésie ont certainement existé aux époques préhistoriques les plus reculées. Le fait que certaines traditions en aient conservé la mémoire n'a rien en soi qui doive nous surprendre. Les langues les plus anciennes apparaissent à un degré d'évolution et de perfection remarquable, et la « prudence scientifique », qui consiste à nier tout ce sur quoi nous n'avons pas de documents archéologiques tangibles, fausse parfois complètement les perspectives sous lesquelles nous envisageons les origines des civilisations « historiques ». Si les Sangams n'ont pas existé, il y a certainement eu, dans ces époques reculées, des royaumes et des poètes. Qu'y aurait-il d'étrange à ce que la tradition en ait gardé le souvenir, si sommaire qu'il soit ?

La religion du Sangam était originellement l'ancien shivaïsme, qui est resté prédominant, particulièrement les cultes de Shiva et de Murugan (ou Skanda), fils de Shiva. Graduellement, le culte de Vishnou prit également une place importante, et on lui rattacha le culte des dieux héros préaryens, mais acceptés dans le panthéon brahmanique : Rama, Krishna et Balarama. Les femmes occupaient une place importante dans la société dravidienne et participaient activement à la vie littéraire et artistique. Le système matriarcal, où toute la propriété familiale appartient à la femme, et où c'est la fille qui hérite de la mère, reste encore aujourd'hui le système pratiqué au Kerala. Même dans les familles royales, le trône passe de mère en fille, et le roi n'est qu'un consort. Cette pratique est considérée comme la seule manière efficace d'assurer la transmission du sang royal. Selon l'ancien dicton indien. « Quand un père dit, voici mon fils, c'est la foi ; quand une mère le dit, c'est la connaissance » ; or les institutions sociales doivent reposer sur des réalités et non sur des croyances.

Les trois monarchies tamoules, qui sont considérées comme d'une antiquité immémoriale, sont mentionnées, pour la première fois dans des documents archéologiques indiens, dans les édits d'Ashoka (III^e siècle avant J.-C.). Le royaume pandya occupait l'extrême-sud, comprenant les districts modernes de Kanya Kumari (cap Comorin), Tirunelveli, Ramnad et Madura. Madura était la capitale. Le royaume chera, à l'ouest, correspond au moderne Kerala. La capitale en était Vanji. Le royaume chola, à l'est, comprenait la plaine et l'embouchure de la Kaveri et la plaine qui s'étend entre deux rivières, qui portent toutes les deux le nom de Vellaar. La capitale était Uraiyur. Les Pandya sous le règne de Nedunjelian avaient conquis Coorg et Mangalore, au nord du Kerala. Les Chola, sous Karikala (vers 190 de notre ère), acquirent une position prédominante, qu'ils conservèrent jusque vers 550.

1 A. DANIÉLOU: *Shiva et Dionysos*, Fayard.

2 A. K. COOMARASWAMY: *History of Indian and Indonesian Art*, p. 5.

3 H. FRANKFORT: *The Indus Civilisation and the Near East*, dans *Annual Bibliography of Indian Archaeology*, VII, p. 12.

4 HERAS : *Studies in Proto-Indo-Mediterranean Culture*, p. 63.

5 *Cambridge History of India*, vol. I, p. 37.

6 A. K. COOMARASWAMY : *op. cit.*, p. 14.

7 *Cambridge History of India*, vol. I, p. 537.

8 *Cambridge History of India*.

9 A. K. COOMARASWAMY : *op. cit.*, p. 5.

10 George A. BARTON : *Semitic and Hamitic origins social and religious*, University of

Pensylvania, Philadelphie, 1934, p. 39.

11 H. R. HALL : *The ancient History of the Near East*, Londres, 1913, p. 174.

12 Voir SANKALIA : *Prehistory and Protohistory of India and Pakistan*, p. 201.

13 HERBAS : *Studies in Proto-Indo-Mediterranean Culture*, p. 359.

14 *Ibid.*, p. 441.

15 *Etymologiarium*, IX, 2, 128 ; HERAS, *op. cit.*, p. 401.

16 LOUIS RENOU et JEAN FILLIOZAT : *L'Inde classique*, t. I, p. 122.

17 *Ibid.*, t. I, p. 123.

18 A. K. COOMARASWAMY: *History of Indian and Indonesian Art*, p. 11.

19 Voir A. K. COOMARASWAMY: *op. cit.*, p. 6.

20 HERAS : *Studies in Proto-Indo-Mediterranean Culture*, p. 44.

21 *Ibid.*, p. 7.

22 R.-E. MORTIMER WHEELER, dans la revue *Antiquity*, 1958, XXXII, p. 246.

23 *Foreign Trade in the old Babylonian Period*, p. 164.

24 Hewitt cité par HERAS : *Studies in Proto-Indo-Mediterranean Culture*, p. 6.

25 Voir *Shilappadikaram*, p. 192.

26 H. D. SANKALIA: *Prehistory and Protohistory of India and Pakistan*, p. 271.

27 GYANI : *Agni Purana, a Study*, pp. 28-29.

28 Voir PARGITER : *Ancient Indian Historical Tradition*, p. 38.

29 Louis RENOU: *L'Inde classique*, t. II, p. 628.

30 *Cambridge History of India*, vol. I, p. 134.

31 JAMES HASTINGS : *Encyclopedia of Religion and Ethics*, Edimburg, 1953-1959 (12 vol.), vol. I, p. 202.

32 *Cambridge History of India*, vol. I, p. 139.

La troisième civilisation: les Aryens

Les Aila

Les Aryens védiques n'étaient pas le premier des peuples du nord à descendre vers l'Inde. On retrouve avant eux des squelettes préhistoriques au crâne rond, d'apparence celtique. Les tribus aryennes étaient des tribus nomades d'hommes grands aux yeux bleus, dolichocéphales apparentés aux Iraniens, aux Achéens, aux Celtes, aux Ligures et aux Germains, qui graduellement envahirent l'ouest de l'Asie et l'Europe. Le type racial indo-aryen subsiste au Kashmir, au Panjab, entre l'Indus et la latitude d'Ambala (76° 46' E) et au Rajpoutana. La stature est plutôt haute, le teint clair, les yeux sombres, la barbe abondante, la tête longue, le nez étroit et proéminent, mais pas particulièrement long. La région aujourd'hui occupée par des populations de ce type forme la partie orientale du vaste territoire colonisé par les Aryens dans l'époque historique la plus ancienne, la période du *Rig Veda* ¹. Ces régions ont d'ailleurs été fortement ré-aryanisées par les invasions scythe et parthe.

Selon les *Puranas*, la terre était à l'origine occupée par cinq races (*vamsha*), descendant d'un ancêtre commun Yayati. D'après Pargiter², la race aryenne était appelée par les Indiens védiques *Aila* ; « *arya* », qui veut dire « noble », n'est qu'un adjectif. Les peuples de langue munda étaient appelés *Saudyumna*. Les *Manva* étaient les Dravidiens, qui occupaient le reste de l'Inde. La langue des Aryens de l'Inde, le sanskrit védique, est la plus ancienne des langues que l'on a appelées indo-européennes et dont des documents écrits et des formes parlées subsistent. C'est à la même famille linguistique qu'appartiennent le grec, le latin, le breton, le lituanien, le persan, les langues germaniques. C'est ce groupe de langues qui, peu à peu, par suite des invasions successives, recouvrit le fond dravidien des langues et des cultures indo-méditerranéennes, auquel semblent appartenir l'ancien tamoul, le sumérien, le géorgien, le crétois, l'étrusque, l'égyptien, le touareg, le basque, l'albanais, le peuhl, etc.

Ce sont probablement des changements climatiques qui chassèrent les pasteurs aryens de leur habitat primitif en Russie et en Asie centrale. « Le climat, dans une grande partie de l'Asie, a changé durant la période historique. Les pluies ont diminué et cessé. Des terres autrefois prospères sont devenues des déserts. L'Iran et le Turkestan, les deux réservoirs d'où s'est écoulé le flot des migrations vers la vallée de l'Indus, ont été affectés par cet assèchement de la terre. Le Turkestan, région qui était un centre de communication non seulement entre la Chine et l'Inde, mais entre la Chine et l'Europe, est devenu un obstacle presque infranchissable. Les mêmes causes ont séparé l'Inde de l'Iran³. »

La séparation des Aryens védiques et des Iraniens est antérieure à 2800 avant Jésus-Christ. C'est à partir de cette époque que les premiers commencèrent à émigrer très progressivement dans l'Afghanistan actuel et le nord-ouest du continent indien (aujourd'hui le Pakistan). D'après la chronologie hindoue, la séparation des Iraniens et des Aryens védiques se situerait près d'un millénaire plus tôt. « Les Indo-Aryens vinrent de la Bactriane, traversant les cols de l'Hindoukoush pour descendre vers le sud de l'Afghanistan, puis, par les vallées de la rivière de Kaboul et celle du Kourram et du Goumal – qui toutes sont connues des poètes du *Rig Veda* – dans la province frontière du nord-ouest et le Panjab. A l'époque du *Rig Veda*, ils étaient divisés en cinq peuples, comprenant chacun de nombreuses tribus et où les femmes étaient de la même race que leurs maris... Nous pouvons donc être certains que les invasions n'étaient pas de simples expéditions armées, mais des déplacements graduels et progressifs de tribus entières, mouvements qui eussent été impossibles plus tard, lorsque les changements climatiques altérèrent la condition physique du pays⁴. »

Les occupants aryens, tels qu'ils se présentent dans les hymnes du *Rig Veda*, étaient des nomades intellectuellement et matériellement assez peu développés. Leur langage, leur religion, leurs institutions sociales étaient de type indo-européen, comme ceux des anciens Perses de l'*Avesta* et des Grecs des poèmes d'Homère. Ils étaient peu habiles dans les arts et le travail des métaux. La descente des Aryens sur l'Inde fut progressive et très probablement du même type que les invasions mongoles et musulmanes, qui, bien des siècles plus tard, transformèrent la civilisation indienne exactement de la même façon, détruisant les grands centres culturels et les monuments et imposant la langue d'un envahisseur relativement primitif à des peuples culturellement plus évolués.

Le désastre que représente la conquête aryenne peut être aisément réalisé si l'on songe qu'il n'existe dans l'Inde aucun monument qui

ait été construit entre la fin de Mohenjo Daro et l'époque bouddhiste (V^e siècle av. J.-C.). La colonisation aryenne fut, à ses débuts, sous bien des aspects, analogue à celle de l'empire inca par des aventuriers espagnols illettrés et fanatiques. La population entière fut réduite au statut d'esclaves (*dasa*), sans aucuns droits civiques.

C'est dans la *Purusha-sukla*, qui appartient aux hymnes les plus tardifs du Rig Veda, que nous trouvons la première mention d'un statut accordé aux esclaves, et l'emploi du terme *shoudra*, appliqué aux esclaves considérés comme une quatrième caste dans la hiérarchie de l'Etat aryen. Le terme *shoudra* provient probablement du nom d'une population non aryenne réduite à l'esclavage, mais que l'on commença alors à reconnaître comme formée d'êtres humains. On n'avait plus le droit de les tuer à volonté, mais ils n'avaient pas non plus le droit de s'élever au-dessus de leur condition sans subir les châtiments les plus sévères. Cet état de choses a duré pratiquement jusqu'à nos jours.

C'est du védique, la langue des tribus aryennes, qu'est dérivé le sanskrit classique, ainsi que toutes les langues du nord de l'Inde, appelées autrefois les prakrits, et dont les principales sont aujourd'hui l'hindi, le bengali, le gujerati, le marathi, le panjabi, le sindhi, toutes apparentées au sanskrit, mais avec des apports et des mélanges divers, provenant des langues antérieures de l'Inde.

L'utilisation comme esclaves des populations munda et dravidiennes, vaincues mais provenant d'un milieu culturel plus évolué, ne pouvait manquer d'influencer la langue des Aryens. En dehors de l'introduction de l'écriture et de la série des lettres « cérébrales », on rencontre en sanskrit et dans toutes les langues de l'Inde un grand nombre de mots et de formes qui n'ont pas de relation avec le vocabulaire et avec les structures des langues indo-européennes. Le développement extraordinaire du sanskrit comme langue littéraire, ainsi que la domination politique et culturelle des Aryens, conduisit à l'abandon et à la perte de presque tous les ouvrages écrits dans d'autres langues. C'est ainsi que disparurent peu à peu les anciennes littératures dravidiennes. C'est seulement en langue tamoule qu'ont survécu quelques œuvres poétiques et littéraires anciennes, malheureusement très peu nombreuses et de date incertaine.

Les invasions ultérieures ont laissé peu de traces linguistiques. Le prestige du sanskrit était trop grand. Même le persan, qui fut la langue officielle de l'empire musulman pendant quatre siècles, n'a laissé que relativement peu de traces, à l'exception de la langue urdue, forme persianisée de l'hindi et parlée par les Musulmans de

l'Inde et du Pakistan. Il en sera de même pour l'anglais, qui est encore une langue commune de l'Inde, mais n'a jamais atteint l'ensemble de la population ni produit d'oeuvres littéraires originales notables, et qui, par conséquent, ne pourra jamais remplacer le sanskrit et ses dérivés, comme instrument de culture et de communication, quels que soient les avantages qu'il présente pour les échanges internationaux et interprovinciaux.

Les Indiens védiques étaient carnivores. Ils cuisaient la viande dans des pots de terre ou de métal ou bien la faisaient rôtir à la broche. Comme chez les Grecs de l'époque d'Homère, « tuer un bœuf était toujours une sorte de rite, de sacrifice, particulièrement indiqué pour honorer des hôtes. Ce caractère apparaît dans le titre du héros Divodasa, " Atithihva " (tueur pour ses hôtes), et dans la coutume de tuer un bœuf pour les fêtes de mariage... Il n'y a pas de contradiction entre l'habitude de manger de la viande, en particulier celle du bœuf, et le développement du caractère sacré de la vache, que le Rig *Veda* appelle déjà *aghnya* (à ne pas tuer). Ce développement résulte seulement de la valeur attribuée à cet animal utile, source du lait, qui avait une grande importance dans la vie séculaire et rituelle des Indiens védiques ⁵ ». En fait, le caractère sacré du taureau, véhicule de Shiva, et plus tard de la vache, sont d'origine dravidienne. Le taureau sacré est représenté maintes fois sur les sceaux de Mohenjo Daro. Le caractère sacré de la vache et le végétarianisme étaient des notions absolument étrangères aux Aryens, mais qu'ils empruntèrent aux anciens Dravidiens shivaïtes et jaïnas. Même aujourd'hui, l'idée que toute vie vertueuse est liée au végétarianisme (idée venue du jaïnisme) et au respect de la vie, celle de la vache en particulier (idée venue du shivaïsme), est si profondément ancrée dans la conception populaire du bien et du mal que même les Chrétiens ou les Musulmans qui veulent avoir une influence sur les masses indiennes sont obligés de pratiquer ou de prétendre pratiquer ces « vertus ».

La boisson intoxicante des Aryens védiques était appelée *soma*. Il paraît aujourd'hui quelque peu difficile de déterminer sa nature, parce que, probablement, le même nom s'est attaché suivant les époques à diverses boissons. « Il est difficile de ne pas admettre que d'abord le *soma* fut une boisson populaire dans le pays d'où les Indiens védiques sont venus. Dans l'Inde, ils ne trouvèrent aucune plante qui correspondît à celle dont le *soma* était auparavant extrait. Ils furent donc forcés de trouver des substituts. La boisson populaire était le *sura*, qui semble avoir été un alcool de blé. Il était extrêmement toxique et les prêtres en désapprouvaient l'usage⁶. » Le vin fait de raisin sauvage était une boisson utilisée par les Shivaïtes

dionysiaques. Le *soma* utilisé dans l'Inde était, d'après les descriptions de sa préparation données dans les *Védas*, une boisson non fermentée, faite avec du chanvre indien ou haschich. Cette boisson reste encore aujourd'hui une boisson rituelle et sacrée, appelée le *bhanga*. C'est le principal des anciens breuvages sacrés de Shiva. Il fut naturellement adopté par les Aryens, lorsqu'ils n'eurent plus accès aux plantes qui servaient à faire le breuvage ancien. Le *bhanga* a un effet très particulier. Il rend les perceptions plus intenses et favorise la concentration mentale. Il est pour cela employé par les yogis. Lorsque les Grecs parlent du « vin » que les adeptes indiens de Dionysos-Shiva utilisaient, ils font très vraisemblablement allusion non seulement au vin de raisin, mais aussi au *bhanga*, dont on fait des boissons savoureuses qui procurent un état d'intoxication très curieux et sans aucun effet nocif.

Les Aryens nomades ne semblent pas avoir eu de musique très évoluée, mais ils adoptèrent rapidement les instruments autochtones. Les *Védas* mentionnent des instruments à percussion, des instruments à cordes et des flûtes. Les tambours étaient employés pour effrayer l'ennemi dans la bataille. Dans le royaume des morts où règne le dieu Yama, on entend les sons de la flûte. Les hymnes étaient chantés.

La grande guerre du Mahabharata

Après une longue période de désastres, limités toutefois aux régions occupées par les Aryens, un soulèvement des princes dravidiens leur permit de rétablir une sorte d'équilibre et d'acquérir, du moins pour la noblesse d'épée, une place dans la hiérarchie. C'est de cette noblesse que sortira la plus grande partie de la caste des *kshatriya* (les princes guerriers), qui, à toutes les époques, s'est opposée à celle des prêtres, les Brahmanes, qui représentent l'élément purement aryen. Toute une tradition religieuse des *kshatriya* se maintiendra, parallèlement à la tradition védique conservée par les Brahmanes, et c'est de cette caste de guerriers que sortiront les grands réformateurs tels que Mahavira et Gautama Bouddha.

C'est la révolte des Dravidiens contre les Aryens qui nous est rapportée, sous une forme symbolisée, dans les récits de la grande guerre du *Mahabharata*. Les armées qui s'opposent sont dirigées, dans le grand poème épique, par deux familles, les « fils de Pandu » (Pandava) et les « fils de Kuru » (Kaurava). Il apparaît qu'à l'époque

de cette guerre, les Aryens avaient déjà profondément assimilé l'ancienne civilisation dravidiennne, et les Dravidiens les institutions aryennes. Le conflit fut un conflit social plutôt que culturel. La victoire des Pandava dravidiens rétablit un certain équilibre, et c'est grâce à elle que se développa la civilisation brahmanique, qui est théoriquement védique, mais qui reprit en fait, dans tous les domaines de la pensée, des rites, des sciences et des arts, la tradition de la civilisation dravidiennne. Le fait que la victoire des « bons » Pândava dravidiens contre les « méchants » Kaurava nordiques soit ultérieurement apparue comme normale indique à quel point la tradition dravidiennne était assimilée.

« A l'époque du *Rig Veda*, les Aryens n'avaient pas dépassé la barrière que constitue le pays séparant la vallée de l'Indus de celle du Gange, bien que la Jumna soit mentionnée dans un hymne (VII, 18, 19) rappelant une victoire gagnée sur ses bords. C'est seulement plus tard que le pays entre le haut cours de la Jumna et celui du Gange, ainsi que la région de Delhi, furent occupés. Mention de cette occupation se trouve dans des vers anciens du *Shatapatha Brahmana* (XIII, 5, 4, 11-14), qui se réfère au triomphe célébré par Daushyanti, de la tribu des Bharata, après ses victoires près de la Jumna et du Gange et à l'étendue de ses conquêtes. Dans leur nouveau pays, les Bharata, qui étaient établis dans la région de la rivière Saravasti à l'époque du *Rig Veda* (III, 23, 4), se fondirent avec les Kuru, et leur territoire devint fameux dans l'histoire sous le nom de Kurukshetra ; (le champ des Kuru)⁷. » La conquête aryenne ne fut pas toujours facile. D'après le *Rig Veda* (VII, 18, 33 et 83), le sage Vishvamitra avait conduit lui-même les Bharata dans une expédition contre l'ennemi, mais avait été vaincu.

D'après les historiens occidentaux, la guerre du *Mahabharata*, dont la bataille décisive se déroule au Kurukshetra près de l'actuelle Delhi, remonterait aux années 1500 à 1000 avant Jésus-Christ. Ceci semble toutefois contestable, car les conditions de l'Inde telles qu'elles sont décrites dans le poème ne sauraient vraisemblablement se situer seulement quelques siècles avant la naissance du Bouddha. Le roi « Parikshit est mentionné comme roi des Kuru dans l'*Atharva Veda*. D'après le *Mahabharata*, il fut nommé roi des Kuru plus de trente-six ans après la grande guerre⁸ ».

Selon la tradition indienne, la guerre du *Mahabharata* eut lieu vers 3000 avant Jésus-Christ. Elle marque le début du kali yuga (l'âge des conflits ou âge sombre), le quatrième du monde. *Kali* veut dire « querelle », *yuga* « ère ». L'ère du *kali yuga* est encore en usage aujourd'hui pour les cérémonies religieuses, initiations, etc. 1980 de l'ère chrétienne correspond à l'année 5082 du kali yuga. « Il n'y a

aucun doute que la guerre des Kuru et des Pandu n'ait réellement eut lieu dans les temps anciens, quels que soient les éléments de légende qui y ont été incorporés et quel que tardive que soit la rédaction du récit qui nous est parvenu⁹. »

L'histoire telle qu'elle est racontée appartient à la tradition littéraire non aryenne, et n'a été, comme les textes du shivaïsme, incorporée dans la tradition du brahmanisme qu'à une époque relativement tardive, alors que la fusion des deux cultures était devenue complète. Elle n'est pas mentionnée dans les *Brahmanas* ou les *Sutras*. La rédaction en est pourtant attribuée au sage Vyasa, qui aurait également rédigé le texte final des Védas. En fait, il s'agit d'une histoire traditionnelle d'origine non aryenne, et qui a dû être traduite et réécrite en sanskrit à une époque relativement ancienne. Le texte original a été certainement remanié et contient de nombreuses additions ; mais l'ensemble du poème représente certainement un événement historique, mentionné plus ou moins brièvement dans les *Puranas* et dans les commentaires des *Védas*.

La version présente du *Mahabharata*, ou une version très rapprochée, existait en sanskrit antérieurement au V^e siècle avant Jésus-Christ. Le nom est mentionné par Panini (IV^e siècle av. J.-C.). Le *Mahabhashya* du grammairien Patanjali (II^e siècle avant J.-C.) fait allusion aux personnages et au style de l'ouvrage. Les références grecques à un Homère indien, et les inscriptions, indiquent que l'ancien héritage dravidien avait été entièrement assimilé et adapté pour pouvoir être employé dans l'histoire légendaire indo-aryenne, comme, plus tard, la vie de Bouddha trouvera sa place dans la Vie des saints des Chrétiens, sous le nom de saint Josaphat.

La célèbre *Bhagavad-gita*, qui fait partie des textes insérés ultérieurement dans le *Mahabharata*, est le discours prononcé par le héros divin Krishna pour rappeler à son devoir de soldat le pandava Arjuna, qui est prêt à se retirer pour éviter les horreurs de la guerre. C'est, d'après le professeur Gode, un traité emprunté à l'ancienne philosophie du Samkhya, et remanié pour l'adapter aux concepts de la philosophie ultérieure du *Vedanta*. Dans sa forme actuelle, le *Mahabharata* est une mine d'informations sur tous les sujets, mêlant les éléments de l'histoire ancienne à des éléments plus tardifs. Le poème, sous sa forme actuelle, comprend dix-huit livres et deux cent cinquante mille vers. Nous trouvons, mentionnés dans le *Mahabharata* les principaux peuples de l'Inde et les grandes cités de l'Antiquité. Le champ de bataille, le « champ des Kuru » (*Kurukshetra*), est situé près de l'actuelle Delhi. Des listes dynastiques détaillées de familles royales qui régnèrent après la guerre nous sont fournies par les *Puranas* en particulier pour les Pu-

ru, les Ikshvaku et les rois du Magadha.

Les Pandava sont des rois dravidiens descendants de Pandu, l'ancêtre dont se réclament les dynasties dravidiennes, les Pandya, jusqu'aux premiers siècles de notre ère et dont parle la littérature tamoule du sud de l'Inde. Les Pandava sont des princes à peau sombre. Ils pratiquent la polyandrie. Ils ont, comme nous l'avons déjà mentionné, une seule épouse, Draupadi, pour eux cinq. Leur conseiller est le héros Krishna, plus tard divinisé. Il a la peau noire. Il est sage et prudent. C'est lui qui leur obtient la victoire, établit la paix et prend la royauté suprême. De nombreuses explications sont données, dans la version sanskrite du *Mahabharata*, pour excuser la polyandrie des Pandava, alors qu'il s'agit là d'une coutume que les Dravidiens avaient empruntée aux Munda et qui n'avait certes pas besoin d'excuses dans la société préaryenne.

Les adversaires des Pandava sont les Kaurava, représentés comme des intrigants, des traîtres sans moralité, qui avaient saisi le pouvoir et contre lesquels les Pandava ont dû fomenter la révolte. Les Kaurava sont les fils des Kuru. Kuru est le nom de l'habitat original des Aryens, dans les steppes du nord appelé « Kuru nordique » (Uttara Kuru) ou « terre des sages », mentionné fréquemment dans la littérature sanskrite. Ce pays est situé au nord de l'Hindoukouch. C'est là que vivaient les anciens sages, ancêtres des Aryens. Dans le nord du Kuru, la nuit et le jour durent six mois.

Pour que le récit de cette victoire des Dravidiens contre les Aryens soit accepté dans la littérature religieuse brahmanique, il fallut de nombreux siècles et surtout que sa signification réelle fût oubliée.

Le dieu héros Krishna, qui joue un rôle central dans la guerre du *Mahabharata*, est, avec Rama, l'un des héros légendaires de la civilisation dravidienne. Les Grecs l'identifient à Héraclès. Son histoire tient une place considérable dans les *Puranas*, et nous en trouvons le reflet dans les mythes de toutes les religions ultérieures ; dans le christianisme, en particulier. Krishna était le fils d'une princesse, mais le roi Kamsa, à qui l'on avait prédit qu'il mourrait tué par un enfant à naître, fit massacrer tous les nouveau-nés. Krishna fut, avant sa naissance, transféré dans le sein d'une bergère, qui devint sa mère « adoptive ». Elevé parmi les bergers, ses amours avec sa demi-sœur Radha et avec les bergères de Vraja sont encore aujourd'hui évoquées avec attendrissement. Il tua finalement le roi Kamsa, devint roi lui-même et aida les Pandava de ses conseils. L'ensemble de ses aventures et de ses amours, est poétiquement relaté dans un *Purana* tardif, le *Bhagavata Purana*. Le brahmanisme

adopta Krishna et Rama, en en faisant des incarnations de Vishnou. Parmi les cultes qui devaient, comme le bouddhisme, reprendre les éléments dravidiens essentiellement antibrahmaniques, il faut citer le développement du mysticisme dévotionnel, la Bhakti, culte de l'amour divin envisagé sous un aspect romantique et sensuel, dont le grand promoteur devait être, beaucoup plus tard, le poète Jayadeva, dans son œuvre célèbre le *Gita Govinda*, qui tourne entièrement autour des cultes traditionnels populaires associés aux noms de Krishna et de Rama. Cette conception de l'amour mystique, présenté comme un mélange de poésie, de musique, de danse, d'extase et de détachement, est directement héritée, comme son nom l'indique, de la *mania* dionysiaque ou shivaïte. Comme nous l'avons vu, *bhakta* veut dire « participant » et correspond aux bacchants de la Grèce.

La religion védique

La religion védique, apportée par les Aryens du Turkestan et des plaines de la Russie, est apparentée à la religion perse et également aux religions de la Grèce et de l'Europe nordique. Les dieux védiques personnifient les forces de la nature, le Ciel (Dyaus), le Soleil (Surya), la Lune (Chandra), le Feu (Agni), l'Espace et le Vent (Vayu), etc., mais aussi, des vertus chevaleresques telles que l'Amitié (Mitra), l'Honneur (Aryamana), la Justice (Shakra), le Savoir (Vishnou), etc. Un des caractères de la mythologie védique est de grouper les dieux par paires, en particulier Mitra et Varuna, et aussi les Ashvin, dieux jumeaux. Il existe également des groupes d'êtres divins, tels que les Marut (troupe de jeunes dieux délinquants et fantasques), les Aditya, (principes souverains), les Vasu (lois universelles). L'élément mâle prédomine dans le panthéon, comme dans la société aryenne. Les déesses ne sont que de pâles reflets de leurs époux, excepté l'Aurore (Ushas) et la Terre (Prithivi).

Le centre du culte védique est le foyer, l'autel au centre de la demeure familiale, où le feu est nourri par des offrandes. Ce feu ne doit jamais s'éteindre ; il représente certainement la survivance d'une époque lointaine, dans un habitat nordique où le feu avait été capturé et domestiqué par une race ancienne, les Ribhu, qui transformèrent ainsi la vie des hommes. Si le feu sacré s'éteint, cela est considéré comme un mauvais augure : le dieu a quitté la maison. Dans les temps anciens et dans l'habitat nordique, la perte du feu pouvait évidemment avoir de graves conséquences pour l'unité familiale, le foyer. Le terme de foyer est d'ailleurs resté, dans la

plupart des langues indo-européennes, comme le symbole de la maison familiale.

Le destin des morts reste obscur. Ils demeurent dans un lieu sombre, où ils conversent avec Yama, roi du monde infernal. Les morts étaient enterrés. La coutume de brûler les morts est peut-être due à l'influence du climat indien. La vie après la mort doit refléter celle du monde des vivants. De cette conception provient la coutume d'enterrer, puis de brûler les veuves, avec leurs époux. Les sacrifices humains ne semblent pas avoir été pratiqués dans la première période de la religion védique.

Lorsque les Aryens envahirent le nord de l'Inde, ils y rencontrèrent une civilisation urbaine très évoluée et qui les surprit. Après des siècles de combats, durant lesquels les institutions et les croyances des anciennes populations de l'Inde étaient décrites comme diaboliques, magiques, maléfiques, les Aryens, peu à peu, prirent contact avec les coutumes et les idées du peuple conquis. Sur le plan de la religion et de la philosophie, les Aryens adoptèrent les dieux et surtout les idées, la cosmologie, la métaphysique des anciens Indiens. C'est de cette influence que naquirent les textes philosophiques appelés *Upanishads* et les rites de l'hindouïsme. Beaucoup de sages mentionnés dans les textes les plus tardifs des *Védas* et dans les *Upanishads* sont d'anciens prophètes ou philosophes des Asura, des hommes noirs, représentés auparavant comme des démons, et auxquels on reconnaît maintenant un statut égal à celui des prophètes aryens.

L'institution même de la prêtrise, du Brahmane, n'était pas, selon Pargiter¹⁰, une institution aryenne, mais une conception du « prêtre » empruntée aux Daitya, Danava et Asura, divers noms donnés aux non-aryens, représentés comme de caractère démoniaque. La religion védique absorba, incorpora et préserva les formes et les rites des autres cultes. Au lieu de les détruire, elle les adapta à ses propres besoins. Elle emprunta tellement aux Dravidiens et autres populations indigènes de l'Inde qu'il est très difficile de démêler des autres éléments les anciens éléments aryens¹¹.

Le brahmanisme, né de la fusion du védisme et des religions préaryennes, prit une énorme extension, comme une religion formaliste, centrée autour de rites de plus en plus complexes. Les grands sacrifices devinrent une partie très importante de la vie indienne. Nous en trouvons l'expression dans les textes appelés *Brahmanas*. Le sacrifice du cheval, rite que devaient accomplir les rois, devint une série de cérémonies employant des milliers de prêtres pendant des mois et engloutissant la plus grande partie des

revenus de l'Etat. La vie entière devint une entreprise rituelle ; les interdits de toutes sortes paralysèrent les relations humaines ; les sacrifices devinrent parfois des hécatombes. La puissance des prêtres domina toute la vie sociale. C'est en réaction contre cette conception de la vie et de la religion que naquit le bouddhisme.

Les textes sacrés des Aryens sont appelés Védas, un mot formé de la racine vid, qui veut dire « savoir ». Ils ont été d'abord de tradition orale et n'ont probablement été écrits que lorsque les Aryens eurent appris l'usage de l'écriture, au contact des populations plus anciennes de l'Inde. Il y a quatre *Védas*, le *Rik*, le *Yajuh*, le *Sama* et l'*Atharva*. Ce sont des recueils d'hymnes employés pour les rites et adressés à diverses divinités. Les noms des auteurs de beaucoup de ces hymnes sont connus, mais les textes eux-mêmes sont considérés comme d'inspiration divine et sont censés représenter un résumé de toute la connaissance révélée par les dieux aux hommes. Les trois premiers *Védas* sont des manuels d'hymnes utilisés par les trois principales catégories de prêtres présents dans les rites des sacrifices, les *yajñas*.

Le plus ancien des Védas est le *Rig Veda* (le *k* final se transforme en *g* devant un *v* en sanskrit). Les hymnes qu'il contient furent composés, pour la plupart, peu après l'arrivée des Aryens dans le nord-ouest indien. Certains hymnes existaient peut-être déjà à l'époque où les Aryens habitaient encore dans l'Asie centrale. Ils gardent en tout cas le souvenir d'un habitat nordique, aux longues nuits d'hiver. Beaucoup d'hymnes font allusion à des rois, à des batailles et surtout à la farouche résistance que les populations indiennes opposèrent aux envahisseurs. Les anciens habitants de l'Inde sont mentionnés comme des démons à peau sombre, habitant de merveilleuses cités.

Le *Rig Veda* constitue un document remarquable sur la vie, la société et la religion des Aryens. Livre sacré des Hindous, le texte en a été préservé avec un soin extrême. Il est transmis rituellement par tradition orale, et le texte écrit n'est considéré que comme un aide-mémoire. Cela fait que des erreurs de copistes n'ont jamais pu s'accumuler et que les hymnes ont été préservés jusqu'à nos jours, sans altérations importantes ni rajeunissement du langage. Le *Yajur Veda*, divisé en deux branches, le *Yajur* blanc et le *Yajur* noir, est postérieur au *Rig Veda* et contient beaucoup d'éléments préaryens. Le *Sama Veda*, recueil d'hymnes chantés, contient très peu d'hymnes qui lui soient propres, mais des versions chantées d'hymnes du *Rik* et du *Yajur Veda*. Il a existé très tôt des notations musicales pour ces hymnes. La tradition de leur enseignement oral par des méthodes complexes qui rendent tout changement de texte ou d'intonation

presque impossible, ont permis à la tradition du chant védique de se conserver jusqu'à nos jours. L'*Atharva Veda* est très différent des trois autres. Il se réfère essentiellement à des éléments rituels, empruntés aux Asura, et présente un aspect caractéristique de l'assimilation des Aryens dans l'ancienne culture indienne. L'*Atharva Veda* est « une collection hétérogène des formules magiques en usage parmi les masses populaires. Son principal enseignement est la sorcellerie... Ces caractères indiquent que ces chants ont leur origine dans les anciennes croyances et pratiques des peuples que les Aila (Aryens) avaient subjugués, de sorte que l'esprit qui souffle ici est celui d'un âge préhistorique ¹². »

Nous retrouvons ici un phénomène caractéristique de l'histoire de l'Inde. Les textes dont la version actuelle apparaît la plus tardive sont souvent par leur contenu les plus anciens.

¹ Voir *Cambridge History of India*, vol. I, p. 38.

² *Ancient Indian Historical Tradition*, chap. xxv, p. 295.

³ *Cambridge History of India*, vol. I, pp. 34-35.

⁴ *Ibid.*, p. 39.

⁵ *Cambridge History of India*, vol. I, pp. 90-91.

⁶ *Cambridge History of India*, vol. I, p. 91.

⁷ *Cambridge History of India*, vol. I, pp. 41-42.

⁸ *Ibid.*, p. 273.

⁹ *Ibid.*, p. 274.

¹⁰ *Ancient Indian Historical Tradition*, p. 306.

¹¹ SARVAPALLI RADHAKRISHNAN, *Eastern Religions and Western Thought*, Londres, 1940, p. 308.

¹² F. E. PARGITER, *Ancient Indian Historical Tradition*, Delhi, 1922, p. 319.

Deuxième partie

Les débuts de l'histoire

Les sources

L'écriture était connue et largement employée avant l'époque aryenne et ce fait va jouer un rôle très important pour expliquer la nature des écrits historiques ultérieurs, car les débuts de la littérature sanskrite ne représentent pas, comme on l'avait cru autrefois, le développement d'une culture écrite, développée par les Aryens parmi des populations encore relativement primitives. Le sanskrit est une langue d'origine nordique qui s'est développée grâce à un système d'écriture appris par les Aryens dans l'Inde, de leurs prédécesseurs dravidiens et qui permit d'abord la transcription de la littérature de tradition orale des envahisseurs puis la traduction et l'adaptation dans leur langue d'une vaste littérature écrite antérieure.

Le fait qu'un récit historique ou une généalogie ancienne, qu'un concept philosophique ou qu'une théorie astronomique apparaissent en sanskrit à une époque relativement tardive n'implique pas que les idées ou les faits auxquels ils se réfèrent ne soient pas beaucoup plus anciens. Il ne s'agissait pas en effet de recueillir une tradition orale, mais de transcrire dans une langue nouvelle un document écrit souvent d'une grande ancienneté. Cette particularité explique le phénomène de la création du sanskrit classique, langue artificielle, inventée pour prendre la place de langues littéraires non aryennes plus anciennes. Un phénomène similaire devait se produire beaucoup plus tard pour la langue anglaise.

Les *Brahmanas* sont d'importants ouvrages rattachés aux divers Védas et qui expliquent la nature et la forme du rituel. Ils comprennent aussi des descriptions et des commentaires théologiques et philosophiques. Ils ont été plusieurs fois remaniés et semblent dans leur ensemble avoir été composés entre le X^e et le VII^e siècle avant Jésus-Christ.

Les *Upanishads* sont des traités philosophiques qui marquent déjà la fusion presque complète de la pensée aryenne et de la pensée préaryenne.

Les Aryens, à l'époque de la composition des premiers hymnes du Rig *Veda*, ignoraient l'écriture ; ces poèmes furent donc transmis, ainsi que les lois, les coutumes, la mythologie, etc., par tradition

orale, jusqu'au jour où les Aryens eurent appris des peuples conquis l'art de l'écriture. Mais, même alors, un préjugé en faveur de la tradition orale entrava la transcription des textes sacrés. Le cas fut d'ailleurs le même pour d'autres branches de la famille indo-européenne. Les druides n'acceptèrent jamais de transmettre par un document écrit les principes de leur enseignement. Il est donc très difficile de dater les hymnes védiques, aussi bien du point de vue de leur composition que de leur rédaction écrite. La Cambridge History of India (vol. I, pp. 99-100) considère, pour la transcription des *Chhandas*, les premiers hymnes védiques, la période 1200 à 1000 avant Jésus-Christ, pour la période des *Mantras* et des derniers hymnes védiques, 1000 à 800 avant Jésus-Christ ; pour les *Brāhmanas*, 800 à 600 avant Jésus-Christ, et pour la littérature des *Sutras*, 600 à 200 avant Jésus-Christ. Ces dates semblent toutefois trop prudentes, si l'on pense que les grands grammairiens du sanskrit classique, Yaska et Panini, ont vécu respectivement au VI^e et au IV^e siècle avant Jésus-Christ, et qu'à l'époque du Bouddha, la littérature védique était aussi archaïque que la Bible peut l'être pour nous. Il a fallu les découvertes récentes de la préhistoire, et surtout le carbone 14, pour qu'il devienne possible de dater plus raisonnablement certains événements anciens. L'élégance « scientifique » exige malheureusement toujours que l'on date les événements historiques le plus tard possible, ce qui conduit souvent à des résultats absurdes.

En ce qui concerne l'avance des tribus aryennes dans l'Inde, les données de l'ethnologie sont entièrement d'accord avec les indications historiques de la littérature. « Dans le *Rig Veda*, les communautés aryennes ont avancé à peine au-delà de la rivière Sarasvati (Sirhind), région dont on parlera ensuite avec vénération comme de la " terre sainte " (Brahmavarta). Dans les *Brahmanas*, le centre de l'activité religieuse est transféré au sud-est, vers la portion supérieure du cours de la Doab, entre la Jumna et le Gange, dans le district de Mathura des Provinces-Unies. C'est la Brahmarishidesha le " Pays des Sages ". C'est là que les hymnes du *Rig Veda* (VIII, 24, 27), composés dans le nord-ouest, pays des sept rivières (le haut cours de l'Indus), furent réunis et arrangés, et que le système religieux et social que nous appelons brahmanisme prit sa forme définitive, qui, sur le plan religieux, est déjà un compromis entre les idées aryennes et des idées indiennes plus anciennes. Dans ses aspects sociaux, il résulte du contact des différentes races 1. »

L'apport aryen ne fut pas considérable du point de vue de la civilisation, mais la race forte et active qui était venue du nord adopta, après l'avoir combattue, la civilisation des vaincus et lui

donna une orientation nouvelle et vigoureuse. Les conceptions religieuses et sociales des Aryens bouleversèrent le monde ancien de l'Inde, comme devaient le faire plus tard celles des envahisseurs musulmans, puis européens. L'apport principal fut celui de la langue sanskrite, qui devait devenir, comme ailleurs le grec, l'une des plus importantes, sinon la plus importante, des langues du point de vue de la culture.

L'ancienne écriture préaryenne est apparentée à l'écriture sumérienne. En revanche, la plus ancienne écriture du sanskrit, le *brahmi*, dérive du phénicien. « Le *brahmi* est apparenté au type d'écriture phénicienne, représenté par l'inscription dans laquelle Mesha, roi de Moab, vers 850 avant Jésus-Christ, rappelle le succès de sa révolte contre Israël. Cette écriture fut probablement importée dans l'Inde à travers la Mésopotamie, par suite du commerce maritime entre Babylone et les ports de l'Inde occidentale. C'est l'ancêtre de tous les alphabets indiens modernes ². » Le *brahmi* fut développé par les grammairiens, pour former une écriture phonétique complète de cinquante-deux caractères, qui peuvent aussi se combiner et qui sont fondés sur toutes les possibilités d'articulation des organes vocaux et, par conséquent, sont capables d'exprimer les phonèmes de toutes les langues, ce qui a toujours été dans l'Inde un problème important. Les diverses écritures indiennes sont toutes construites sur les mêmes divisions phonétiques ; seule la forme des lettres diffère. La plus répandue aujourd'hui de ces écritures, le *devanagari*, est employée pour le sanskrit et pour les principales langues du nord de l'Inde.

Une autre écriture apparaît dans l'Inde vers le VI^e siècle avant Jésus-Christ. C'est l'écriture *kharoshthi*, dérivée de l'écriture araméenne. L'araméen était la langue officielle du gouvernement dans tout l'empire perse. A l'époque où le nord-ouest indien tomba sous la domination perse, l'araméen fut imposé au Gandhara et aux provinces indiennes. Une inscription en araméen a été retrouvée à Taxila. Dans les inscriptions indiennes ultérieures, à partir du III^e siècle avant Jésus-Christ, l'alphabet a été adapté pour inclure les sons supplémentaires, nécessaires à l'expression des langues indiennes, mais il garde des traces de son origine sémitique, par sa direction de droite à gauche et par sa représentation imparfaite des voyelles. C'est pourquoi il céda finalement la place au *brahmi*, beaucoup plus complet et plus commode. Nous retrouvons le *kharoshthi* sous sa forme la plus évoluée dans le Turkestan chinois, vers le III^e siècle après Jésus-Christ, par suite de l'extension de l'empire kushana. Mais, là aussi, comme dans l'Inde, il céda finalement la place au *brahmi*. Il faudra attendre les invasions

musulmanes pour que l'Inde se voie imposer de nouveau un alphabet sémitique, l'alphabet persan, très mal adapté aux phonèmes des langues indiennes.

La langue sanskrite

Le védique était une langue solide et complexe, mais qui ne possédait aucun caractère qui la différenciât des autres langues indo-européennes. Cette langue parlée par les Aryens nomades se développa au contact des diverses langues de l'Inde, et beaucoup de concepts et de mots nouveaux y furent incorporés. C'est de ces contacts que naquirent les divers *prakrits*, ou « langues naturelles », tels que le pali, le maharashtri, le magadhi, etc., dont les langues modernes de l'Inde, hindi, bengali, gujerati, marathi, etc., sont la continuation.

La création du sanskrit, la langue « raffinée », fut une œuvre prodigieuse d'envergure. Des grammairiens et des sémanticiens de génie entreprirent la création d'une langue parfaite, artificielle et permanente, qui n'était celle de personne mais qui devint la langue de toute la culture. Construit sur la base du védique et des *prakrits*, mais avec une grammaire beaucoup plus complexe, établie selon une rigoureuse logique, le sanskrit a un vocabulaire immense et une grammaire très adaptable, qui permet de grouper les mots pour exprimer toutes les nuances d'idées, de trouver des formes verbales qui couvrent toutes les possibilités de temps, par exemple des intentionnels futurs dans le passé, un présent qui se continue dans le futur, etc. De plus, le sanskrit possède une richesse de mots abstraits, de termes techniques et philosophiques, inconnue dans toute autre langue. Des savants modernes indiens de culture sanskritique ont souvent remarqué que beaucoup des conceptions nouvelles de la physique nucléaire ou de la psychologie moderne étaient pour eux très aisées à saisir, car elles correspondaient très exactement à des notions familières de la terminologie sanskrite.

Cette richesse du vocabulaire sanskrit rend souvent très difficile la traduction dans d'autres langues des textes philosophiques, techniques, cosmologiques et autres. Alors que nous devons nous arranger avec trois mots, au sens mal défini, pour exprimer la notion *je-moi-soi*, le sanskrit compte plus de trente mots distincts, que nous devons traduire par des expressions telles que le « sens du moi », la « notion du moi », la « conscience du moi », le « soi universel », le « moi individuel », la « perception du moi », l'« âme

individuelle », l'« entité représentée par le mot je », etc. Le résultat est naturellement confus, alors que le texte sanskrit est parfaitement clair et simple. Le sanskrit fut codifié à une époque assez reculée par plusieurs grammairiens dont les écrits sont presque totalement perdus. Ils furent résumés vers le VI^e siècle avant notre ère par le grammairien Yaska, puis au V^e siècle par le grammairien Panini, dont l'œuvre monumentale reste la base du sanskrit jusqu'à nos jours. Cette grammaire fut développée par le philosophe Patanjali vers 300 avant Jésus-Christ, dans son « grand commentaire », le *Mahabhashya*. Plus tard, vers le VII^e siècle de notre ère, un autre grammairien philosophe, Bhartrihari, dans son *Vakyapadiya*, regroupant l'ensemble des idées antérieures, développa toute une théorie du langage du point de vue de la sémantique, de la psychologie, du symbolisme, un des ouvrages les plus remarquables qui aient jamais été écrits sur la nature du phénomène humain du langage.

La création du sanskrit fut le plus grand accomplissement du monde aryen dans l'Inde. Beaucoup de textes appartenant originellement aux autres langues indiennes furent traduits ou adaptés en sanskrit, et ceux qui ne le furent pas disparurent pour la plupart. Une immense littérature scientifique, religieuse, philosophique et dramatique se développa, dont une partie importante subsiste, mais reste de nos jours souvent inaccessible, demeurant endormie sous forme de manuscrits dans d'innombrables bibliothèques mal classifiées.

Dans le domaine très limité de la théorie musicale, il subsiste, en manuscrits non publiés, plus d'un millier d'ouvrages. Dans d'autres domaines comme la médecine, l'astronomie, la géographie, l'histoire, la philosophie, etc., le nombre des ouvrages inexplorés est immense. Leur redécouverte pourrait un jour changer beaucoup de nos notions sur l'histoire et sur la civilisation dans le monde, car la littérature sanskrite est la seule dont le développement se soit continué sans interruption depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. C'est seulement à une époque relativement récente que la brutale conquête musulmane, puis la colonisation européenne, ont interrompu le cours de son développement.

Les ouvrages historiques

Les Hindous se sont toujours intéressés aux événements de l'histoire, dans la mesure où ces événements représentaient un

exemple, un enseignement. L'événement historique est considéré un peu comme le sujet d'une pièce de théâtre avec une morale. On regroupait autour d'un personnage des faits, des mots, des actes provenant d'autres personnages, pour rendre l'exemple plus frappant. C'est probablement le cas aussi pour les Evangiles des Chrétiens.

Parmi les chroniques historiques en langue sanskrite, qui envisagent l'histoire dans le sens donné aujourd'hui à ce mot, il nous faudra attendre la *Raja Tarangini* écrite au XII^e siècle. Ce vaste ouvrage, s'inspirant des *Puranas*, reprend l'histoire des dynasties depuis le début du *kali-yuga*, qui, selon son auteur, commence en 3102 avant Jésus-Christ, époque de la guerre du *Mahabharata*. Cette date, qui est généralement, à quelques années près, celle que donnent toutes les sources indiennes, a été contestée par la plupart des historiens occidentaux, sans raisons probantes. Après la *Raja Tarangini* apparaissent d'autres chroniques historiques, d'abord en sanskrit, puis dans diverses autres langues indiennes.

Toutefois, en dehors de la vaste littérature des *Puranas*, beaucoup d'autres textes nous apportent des éléments importants sur l'histoire. L'un des principaux est l'*Artha Shastra*, traité d'art politique du III^e siècle avant Jésus-Christ. De nombreux traités de rituel, de symbolisme, d'astronomie, de médecine, de géographie nous apportent occasionnellement des éléments intéressants, des noms de rois, des remarques sur les divisions géographiques et les conditions sociales, les divers contacts avec d'autres nations, etc. Le *Shilappadikaram*, ou *Roman de l'Anneau*, nous donne des informations importantes sur les dynasties régnantes jusqu'au III^e siècle de notre ère, sur leurs contacts avec les royaumes grecs, etc.

Les sources étrangères

Des textes égyptiens mentionnent des divinités indiennes. Les sources hittites mentionnent l'Inde. Les inscriptions de Darius mentionnent le Panjab comme une satrapie. Avant d'annexer l'ouest de l'Inde, Darius avait fait explorer le cours de l'Indus par Skylax, vers 517 avant Jésus-Christ. Le journal de voyage de Skylax est perdu, mais fut utilisé par Hécatee de Milet. Nous avons un fragment de l'*Indika* de Ktesias, médecin de l'école de Knide qui vécut dix-sept ans à la cour du roi de Perse Artaxerxès Mnemon, à partir de 416 avant Jésus-Christ. Hérodote mentionne des événements historiques importants, mêlés à des légendes. Ce sont

les historiens de l'époque d'Alexandre qui apportent au monde occidental les premiers éléments solides sur l'Inde.

Mégasthènes, envoyé à plusieurs reprises en ambassade par Seleukos Nikator, roi de Syrie, auprès de Chandragupta, entre 302 et 297 avant Jésus-Christ a été la source où ont puisé les historiens grecs. Des fragments importants de son ouvrage ont été conservés, notamment par Strabon. Le *Périple de la mer Erythrée*, qui date du début du I^{er} siècle après Jésus-Christ, est un guide anonyme pour les voyageurs et pour les marchands, mais, comme la géographie de Ptolémée, il ne s'intéresse à l'histoire qu'accidentellement. Parmi les documents latins, Trogue Pompée, un Gaulois, avait rédigé une histoire du monde entre 28 et 14 avant Jésus-Christ, dont Justin (II^e siècle) nous a conservé un résumé, qui contient des données intéressantes concernant les relations des Séleucides de Syrie avec les Indiens. Pomponius Mela (I^{er} siècle) parle de l'Inde en géographe. Pline et Strabon donnent des informations sur l'état politique de l'Inde. Il subsiste une carte routière romaine du IV^e siècle, qui comprend l'Inde.

A partir du IV^e siècle après Jésus-Christ, les sources chinoises apportent des documents importants sur l'Inde. C'est par elles surtout que nous connaissons l'invasion scythe. Le moine Fa Hsien visita l'Inde de 399 à 414 et a laissé un ouvrage en quarante chapitres. Le plus grand voyageur chinois fut Hiuen Tsang, qui visita l'Inde de 629 à 645 et a laissé un admirable ouvrage, traduit dans de nombreuses langues. D'autres voyageurs chinois ont relaté leurs impressions de voyages. A partir du VII^e siècle, les Tibétains ont également produit une importante littérature sur l'Inde.

¹ Cambridge History of India, vol. I, p. 41.

² *Ibid.*, p. 55.

L'empire du Magadha et le bouddhisme

La période Shiskunaga-nanda (642-320 av. J.-C.)

Durant la période prébouddhiste et bouddhiste, l'Inde se composait d'une foule de petits états perpétuellement en guerre. Les principaux de ces états, de dimensions et de structures politiques très diverses, étaient au nombre de seize. Leurs conflits, semblables à ceux qui désolaient l'Europe du Moyen Âge, opposaient généralement des armées professionnelles et n'affectaient pas l'ensemble des populations, sauf dans le cas des républiques formées par les tribus munda, qui, elles, défendaient féroce­ment leur indépendance. Les légendes bouddhistes appelées *Jatakas* font constamment allusion aux hostilités entre le royaume de Kashi (l'actuelle Bénarès) et celui de Kosala, situé entre Bénarès et le Népal. Les guerres se soldaient par l'annexion d'une partie du territoire du pays voisin et l'établissement d'une suzeraineté qui était rarement durable. Parfois des alliances matrimoniales établissaient une paix temporaire, mais, en revanche, rendaient possible une alliance contre un autre état. Il arrivait que deux royaumes se trouvent réunis sous un seul souverain tout en gardant leur autonomie administrative. Il fallut le développement du Magadha (l'actuel Bihar), sous Bimbisera et Ajatashatru, pour que se dessinât la suprématie du Magadha et que se préparât l'empire maurya et le règne de l'empereur Ashoka.

Nous retrouvons partout, dans les poèmes épiques, les ouvrages religieux, les livres historiques et le théâtre, la conception de l'idéal du souverain, du *kshatriya* (chevalier), qui doit, pour réaliser la plénitude morale de son état, conquérir tous les états voisins et devenir « souverain du monde ». Il peut faire triompher la justice et la vertu. Selon l'image littéraire, devenue un cliché, la poussière des pieds de l'empereur doit être balayée par les couronnes des rois vaincus prosternés devant lui. C'est seulement alors que le conquérant a le droit d'accomplir le sacrifice du cheval. Un exemple caractéristique de cette conception du « souverain du monde » se

trouve dans *Ratnavali*, une élégante pièce de théâtre attribuée au roi Harsha (VII^e siècle ap. J.-C.).

Avant que ne se développe l'empire du Magadha, c'est le royaume de Kashi (Bénarès) qui jouait depuis longtemps un rôle prédominant dans le nord de l'Inde. L'antique cité de Bénarès, ville sacrée du culte de Shiva et dont les origines se perdent dans la préhistoire, était une sorte de Babylone, de capitale spirituelle et culturelle de l'Inde, ville sacrée, ville de lettrés, ville de plaisirs, le centre de la civilisation de l'Inde, dont les rois ont été les suzerains d'une grande partie de l'Inde du nord et même du sud. Peu de temps avant la naissance de Gautama Bouddha, qui prêcha son premier sermon à Sarnath, faubourg de Bénarès, le royaume de Kashi avait succombé à l'alliance des royaumes voisins et avait été annexé et entièrement intégré dans le royaume de Kosala.

L'annexion de Kashi (Bénarès) avait fait de Kosala un puissant état. Son souverain, à l'époque de Bouddha, était Prasenajit qui fut l'un des rois importants de son temps et les chroniques bouddhistes donnent de nombreuses informations à son sujet. Très pieux, il s'intéressa vivement au bouddhisme et négligea ses devoirs de roi. C'est pendant une visite qu'il rendit à Gautama Bouddha que le ministre à qui il avait confié les affaires de l'état proclama roi le prince héritier Vidudabha. Prasenajit se rendit auprès d'Ajatashatru pour demander son aide, mais mourut en arrivant à Rājagriha.

Vidudabha envahit le pays shakya (un petit état sous la suzeraineté de Kosala), où régnait la famille de Gautama Bouddha. Vidudabha était lui-même le fils d'une fille naturelle d'un roi Shakya, et donc un parent de Bouddha. Les Shakyas se disaient descendants de la race solaire d'Ikshvaku, une ascendance peut-être embellie par les historiens du bouddhisme. Vidudabha massacra toute la famille des Shakyas, y compris les femmes et les enfants.

Au VI^e siècle avant Jésus-Christ, il n'existe pas de pouvoir impérial dans l'Inde. Les trois principaux royaumes dans le nord sont Magadha (le Bihar actuel), Kosala (les Provinces-Unies au nord du Gange) et Vatsa, au sud du Gange, dont la capitale est Kausambi, sur la rivière Jumna, non loin d'Allahabad. Parmi les autres royaumes les plus notables : Kuru (près de Delhi), Panchala (région de Lucknow), Surasena (Mathura au sud de Kuru), Kashi (Bénarès), Mithila (au nord de Magadha), Anga (nord du Bengale), Kalinga (sud de l'Orissa), Asmaka (dans l'état de Hyderabad), Gandhara (Taxila, Peshawar) et Kamboja (est de l'Afghanistan au nord du Kashmir). A certaines époques, le Gandhara a annexé le Kashmir. Hécatée de Milet (549-468 av. J.-C.) mentionne Kaspapyros

(Kashyapapura = Kashmir) comme une des cités du Gandhàra.

Le Kamboja est généralement associé avec le Gandhara. Il représente la province frontière du nord-ouest et le Kafiristan afghan. La capitale est Rajapura (Rajaori), au nord du Kashmir. Deux autres royaumes, celui des Haihaya (probablement Avanti, au sud du Rajpoutana) et celui des Vitihotra (probablement Chedi dans l'Inde centrale) sont mentionnés dans les *Puranas*.

Les frontières de ces états variaient selon les époques. Certains étaient, d'après le grammairien Panini (IV^e siècle av. J.-C.), organisés en républiques, appelées *Samghas* ou *Ganas* ; les autres, en royaumes, appelés *Janapadas*.

Un conflit entre le Magadha, dont la capitale Pataliputra est l'actuelle Patna dans la province de Bihar, et l'Anga, un royaume situé plus à l'est vers le Bengale, se termina par une complète victoire du Magadha. Le roi du Magadha, Bimbisara (525-500 av. J.-C.), que son père Mahapadma avait mis sur le trône à l'âge de quinze ans, était un contemporain du Bouddha. Il appartenait à la famille des Shishunaga, un ancien clan non aryen, et voulait conquérir le monde. Il pratiqua une habile politique d'alliances dans lesquelles les mariages jouaient un rôle important. Selon le *Mahavagga*, il aurait eu 500 femmes. En tous les cas l'une était la sœur de Prasenajit, le roi de Kosala (la région de Lucknow), la deuxième Chellana aussi appelée Vasavi, la fille de Chebaka, l'un des chefs des Lichchavi, un ensemble de tribus qui formaient une grande république au nord de Bihar et dont la capitale était Vaishali. La troisième femme de Bimbisara était Khema, fille d'un roi du Panjab. L'épouse de Kosala lui apporta en dot le royaume de Kashi ; une rapide guerre de conquête lui permit d'annexer l'Anga (nord-ouest du Bengale). Cette concentration du pouvoir fut le début de l'empire du Magadha, qui devait bientôt étendre sa domination sur l'Inde presque entière.

Le succès de Bimbisara fut surtout dû à l'efficacité de son administration. Il était un habile politique, un excellent administrateur et un pieux bouddhiste, mais il sut également se poser en protecteur du jaïnisme. Son appartenance à la religion nouvelle et moraliste qu'était le bouddhisme et l'appui de la religion minoritaire des Jâinas permirent à Bimbisara de se libérer du contrôle des prêtres et de l'orthodoxie hindoue, et d'avoir une politique indépendante, tout en gardant la réputation d'un homme sévèrement religieux, réputation essentielle pour avoir l'appui du peuple indien. C'est la même politique que suivront plus tard l'empereur musulman Akbar et, de nos jours, le Mahatma Gandhi.

Selon les chroniques bouddhiques, c'est à l'instigation de Devadatta, le méchant cousin du Bouddha, qu'Ajatashatru (500-475 av. J.-C.), fils de Bimbisara, tua son père et monta sur le trône. Il continua toutefois l'œuvre de Bimbisara et contribua à développer l'empire du Magadha. Il fomenta deux guerres, l'une contre son oncle Prasenajit de Kosala, l'autre contre les Lichchavi. La première de ces guerres, bien qu'elle n'aboutît pas à une victoire positive, tourna à son avantage : Ajatashatru épousa une fille du roi de Kosala et étendit son influence



politique sur ce royaume. Sa guerre contre les républiques des Lichchavi dura seize ans et fut très difficile. La puissante association de républiques, dont celle des Lichchavi était la principale, se défendit âprement. Ajatashatru réussit à provoquer des dissensions entre les chefs lichchavi et finalement à les soumettre. Il employa pour cette guerre deux nouvelles machines de guerre, une catapulte, le *mahashilahantaka*, et un char, le *rathamusala*, qui roulait sans chevaux ni cocher et écrasait les soldats ennemis.

L'empire du Magadha était maintenant solidement établi. Il devint peu à peu le centre de l'activité politique de l'Inde.

Le fils et successeur d'Ajatashatru fut Udayin ou Udayabhadra, qui fonda la cité de Pataliputra Nagara, connue encore aujourd'hui sous

l'abréviation de Patna, faite des premières syllabes des deux mots. Cette cité, située sur la rive droite du Gange, devait devenir l'une des principales de l'Inde. Selon certaines sources, Pàtaliputra aurait été fondée déjà par Ajatashatru, comme base de ses opérations contre les Lichchavi. Les sources bouddhistes font d'Udayin le meurtrier de son père. Les ouvrages jaïna le considèrent, au contraire, comme un bon fils qui, lors de la mort de son père, se trouvait au Champà, à l'ouest du Bengale dont il était le vice-roi.

Sous le règne d'Udayin, le royaume d'Avanti, dont la capitale était Ujjain près du Rajpoutana, essaya de s'élever en rival et annexa le royaume de Vatsa (Allahabad), entre Ujjain et Bénarès, dont la capitale était Kausambi. Toutefois Avanti et le Magadha évitèrent d'entrer en conflit direct, et le Magadha conserva sa prédominance. D'après le *Vayu Purana*, Udàyin construisit une nouvelle ville appelée Kusumapura (la ville des fleurs). Il était un pieux jaïna et fut assassiné par un novice à la solde de Pàlaka, roi d'Avanti, alors qu'il écoutait les enseignements d'un moine jaïna. Après Udayin régnèrent Anuruddha et Munda, dont nous savons peu de chose. Après eux vient Nàgadasaka, appelé Darshaka dans les *Puranas*. Ensuite régna Shishunaga, qui fit de Girivraja sa capitale, annexa Bénarès, (Kashi) établit sa suprématie sur Avanti, Vatsa et Kosala.

Le dernier roi de la dynastie fut Kalashoka, que Curtius et Diodore appellent Kakavarna (noir comme un corbeau). Il fut assassiné par un barbier, amant de la reine, qui monta sur le trône, fonda la dynastie des Nanda et mit à mort tous les descendants de la dynastie des Shishunaga.

Le bouddhisme

Gautama ou Siddharta, que l'on appelle Bouddha (l'Illuminé), appartenait à une famille princière. Il naquit à Lumbinivana, au sud du Népal, en 563 avant notre ère. On a parfois vu dans son enseignement et surtout dans la propagation de sa doctrine une tentative du pouvoir royal pour se libérer de la domination de la caste sacerdotale et pour réunir dans les mêmes mains le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Il est possible que ces vues n'aient pas été celles de Gautama lui-même, qui fut essentiellement un réformateur religieux, mais il est certain que cette nouvelle religion fut une aubaine politique pour les princes, désireux d'échapper au pouvoir des Brahmanes, et que l'encouragement que reçut le bouddhisme et sa rapide diffusion eurent des raisons politiques.

Gautama réagit violemment contre le brahmanisme ritualiste, contre le caractère inhumain des sacrifices et des interdits. S'inspirant de très près de la doctrine jaïna, il entreprit une réforme de la religion, qui mettait l'accent sur de simples vertus, la bonté, la charité, la non-violence, et préconisait comme idéal de vie l'état monastique, le renoncement au monde.

Cette doctrine humaine, sans mystère, eut un grand rayonnement, surtout dans les classes princières et intellectuelles. Les rois soutinrent la nouvelle religion, qui les libérait de l'empire des prêtres et les dispensait des dépenses énormes que causaient les grands sacrifices. Le bouddhisme devint aussi un instrument puissant d'influence culturelle et le principal véhicule de l'expansion coloniale de l'Inde. Grâce au bouddhisme, l'influence indienne se répandit sur la Birmanie, l'Indochine, et l'Indonésie, sur le Tibet et la Mongolie, et même sur la Chine et le Japon. Vers l'ouest, l'influence du bouddhisme fut moins grande, mais elle a certainement joué un rôle dans les mouvements religieux qui agitèrent le Proche-Orient, l'Egypte et la Grèce, au cours des siècles qui précédèrent la naissance du christianisme. On reconnaît aisément cette influence dans l'élaboration de la doctrine chrétienne des premiers âges. La vie du Bouddha, sous le nom de saint Josaphat, est d'ailleurs incorporée dans la vie des saints.

Dans l'Inde même, le bouddhisme ne semble avoir jamais atteint les classes populaires, toujours conservatrices et très attachées aux rites, aux mystères, aux coutumes. Aussi lorsque, après plus d'un millénaire, de grands philosophes hindous, organisèrent une contre-offensive et s'attaquèrent, dans les joutes de savants, aux principes mêmes de la philosophie bouddhiste, le bouddhisme s'effrita et disparut complètement du continent indien. Il ne survécut que dans les régions périphériques, Népal, Ceylan, Birmanie, Tibet, Indochine, ainsi qu'en Chine et au Japon.

Toutefois, dans plusieurs de ces pays, le Tibet en particulier, le bouddhisme avait été réformé, pour inclure de nombreux éléments des religions antérieures ; en particulier le culte shivaïte et le culte du principe féminin (la *shakti*). C'est ce qu'on appelle le « Grand Véhicule » (Mahâyana), par opposition au bouddhisme originel ou « Petit Véhicule » (Hinayana). Le bouddhisme tibétain, avec ses rites magiques et ses dieux, n'a guère du bouddhisme originel que des noms et des formules.

A partir du V^e siècle avant Jésus-Christ, la naissance puis le développement du bouddhisme apportent une conception nouvelle de l'histoire. C'est à partir de ce moment que nous rencontrons des

textes proprement historiques. Les anciens Hindous voyaient dans les événements humains des manifestations du divin. Ils ne séparaient pas la mythologie de la légende et de l'histoire. Avec le bouddhisme, la religion et l'histoire deviennent des réalités tangibles. Les successeurs du Bouddha sont soigneusement étiquetés. Les rois qui protègent la nouvelle doctrine sont immortalisés. Nous assistons alors au premier grand renversement de la conception religieuse qui affectera la plupart des religions ultérieures. Les dieux ne sont plus des principes abstraits qui se manifestent dans toute la création, mais des êtres humains qui sont déifiés. Les dieux et les saints deviennent des personnages historiques. L'histoire, même si on la falsifie, devient chronologique ; et cette conception de la réalité historique se continuera jusqu'à nos jours.

Les plus anciens documents bouddhistes de caractère historique qui nous sont parvenus viennent de l'île de Ceylan. Ils sont en langue pâli et se réfèrent à l'histoire ancienne de l'île, à la vie du Bouddha et au développement de la communauté bouddhique. Le *Dipavamsha* (Histoire de l'île), fondé sur des documents plus anciens, date du V^e siècle de notre ère. Le *Mahavamsha* ou « Grande histoire » ne trouva sa rédaction finale que vers la fin du V^e siècle. Les chroniques bouddhistes se sont continuées à travers tout le Moyen Age. D'autres ont été écrites en Indochine, au Siam, au Cambodge, en Chine, au Japon, partout où le bouddhisme s'est répandu. Elles nous donnent des informations rétrospectives sur l'histoire à partir de la naissance du Bouddha.

La dynastie des Nanda (425-325 av. J.-C.)

Il existe peu de documents précis sur la dynastie des Nanda du Magadha, et sur sa durée exacte. Les chroniques jaïna et bouddhistes donnent des informations qui ne concordent pas. D'après les textes jaïna, la dynastie aurait duré cent cinquante-cinq ans, d'après les *Puranas* cent ans et d'après les bouddhistes vingt-deux ans. Le fondateur de la dynastie, Mahàpadma, est décrit dans les textes jaïna comme le fils d'un barbier et d'une prostituée. L'historien grec Curtius nous dit que « son père était en fait un barbier qui gagnait à peine de quoi manger chaque jour. Mais il était de prestance agréable et gagna ainsi l'affection de la reine. C'est grâce à l'influence de celle-ci qu'il obtint un poste de confiance, trop près du souverain. Il assassina traîtreusement le roi, et sous

prétexte d'assurer la protection des enfants royaux, usurpa l'autorité suprême, mit à mort les jeunes princes et engendra le roi actuel ». Les *Puranas* appellent Mahapadma « le plus grand des vilains » (*nichamukhya*). Le commentaire du *Mahavamsha* déclare pudiquement que les origines du personnage ne sont pas connues. Le *Mahabodhivamsha* l'appelle Ugrasena (le terrible) équivalent du grec Agrammès. L'Arya *Manjusri Mulyakalpa* explique qu'il fut premier ministre avant de devenir roi, ce qui semble vraisemblable. Tous les textes sont d'accord pour mentionner neuf souverains de la dynastie des Nanda. Mais, d'après les *Puranas*, Mahapadma eut huit fils qui régnèrent à tour de rôle. Nous ne savons donc pas si les neuf Nanda sont Mahapadma et ses fils, où s'il s'agit des descendants de l'un d'eux.

L'accession au pouvoir de Mahapadma causa une violente réaction dans les familles princières des royaumes voisins. Mahapadma s'employa à combattre la coalition avec une extrême férocité ; il réussit à vaincre ces familles et dans bien des cas à les exterminer. Homme de basse origine, il n'observait pas les règles de la chevalerie, et ses viles trahisons eurent raison de princes pour qui la guerre et l'organisation des états étaient des jeux d'hommes bien élevés. Les *Puranas* parlent de Mahapadma comme du « destructeur de l'ordre princier » (*sarva kshatrantaka*). Parmi les familles détruites sont mentionnés les Kuru, les Maithila, les Sùrasena, etc. L'empire de Mahapadma s'étendit du Panjab au Bengale et jusqu'au sud du plateau du Deccan. La cité de Nava-Nanda-Dhera (ville des neuf Nanda), située sur les rives de la rivière Godavari, au sud du Deccan, semble indiquer que l'empire nanda s'étendit solidement jusque-là.

Il existe une inscription dans la grotte appelée Hathigumpha, près de Bhuvanesvar, en Orissa, datant du III^e siècle avant Jésus-Christ, qui fait allusion à la conquête du Kalinga (l'actuelle province d'Orissa sur le golfe du Bengale). D'après des inscriptions de Mysore, Kuntala, au sud de Bombay, faisait aussi partie de l'empire nanda. Nous savons peu de chose sur les relations des Nanda avec les Achéménides, qui occupaient alors le Panjab. Il existe peu d'informations sur les autres Nanda, sauf le dernier, Dhana Nanda. Xénophon parle de ses immenses richesses. D'après les textes bouddhiques, il était extrêmement avare et imposa des taxes très impopulaires. Selon Curtius, son armée comprenait 20 000 cavaliers, 200 000 fantassins, 2 000 chars et 4 000 éléphants.

Mahapadma Nanda créa le premier empire historique de l'Inde. Il fut aussi le premier souverain de basse caste, car il n'appartenait pas au clan des kshatriya (princes guerriers). Les idées révolutionnaires

répandues par le bouddhisme sur le plan religieux rendirent possible une révolution dans l'ordre politique. Les derniers des Shishunaga étaient des Bouddhistes ou des Jâinas. Dévots, recherchant des vertus communes et non pas des vertus princières, ils avaient oublié le grand principe des Hindous, que « les vertus qui ne sont pas celles de votre caste ne sont pas des vertus ». Les rois doivent être justes, courageux, virils et non compatissants et dévots. C'est l'oubli de ce grand principe - que Krishna rappelait à Arjuna dans la *Bhagavad gita* –, qui causa la perte des Shishunaga et permit l'élévation au trône de l'intrigant de vile naissance qu'était Mahàpadma et la ruine de toutes les hautes valeurs de la culture dont les nobles sont les protecteurs. C'est un héros de race royale, Chandragupta qui renversa le dernier des Nanda et s'empara du trône, vers 325 avant Jésus-Christ.

La deuxième conquête aryenne

Les Iraniens

La grande invasion aryenne qui, vers le III^e millénaire avant notre ère, changea la face du monde, se divisa en plusieurs branches, lesquelles se mêlant aux civilisations antérieures, se différencièrent rapidement. Alors que les branches indiennes et achéennes assimilèrent assez rapidement d'importants éléments de la culture des peuples qu'ils avaient soumis et en partie annihilés, une grande partie de la branche appelée iranienne conserva plus ou moins son caractère original de nomades guerriers. Le très riche et fertile pays qui s'étend aux alentours de la Caspienne et du bassin de l'Oxus (Amou Daria), jusqu'à l'Hindoukoush et au plateau iranien, a été l'un des berceaux de la civilisation. Trop exposée aux envahisseurs du nord et de l'est, cette région eut une histoire particulièrement tragique et agitée. Les peuples qui l'occupèrent furent successivement ruinés et asservis par de nouveaux envahisseurs. C'est pourquoi nous connaissons si mal leur histoire.

Les Hurriens, qui occupaient le nord de la Mésopotamie et la région du lac Van en Arménie turque, durant le III^e millénaire avant Jésus-Christ, parlaient un langage caucasien apparenté au sumérien et aux langues dravidiennes de l'Inde. Ils se répandirent en Syrie et en Palestine, puis se retirèrent durant le II^e millénaire. Nous les retrouvons dans la culture d'Urartu, dans le sud du Caucase, au IX^e siècle avant Jésus-Christ. Ils sont les ancêtres des Géorgiens actuels. Des bronzes d'Urartu ont été retrouvés dans les tombes étrusques. Les Etrusques (Tusci, Tursinoi, etc.) venus de Lydie après la guerre de Troie vers 900 avant Jésus-Christ appartenaient apparemment au même groupe préaryen. Ils sont mentionnés par les sources égyptiennes vers 1200 avant Jésus-Christ comme alliés des Lydiens et des Achéens. Ils étaient donc, à l'origine, apparentés aux Ibères d'Espagne et du Caucase et aux premiers habitants de la Sicile, les Sicans, qui, d'après Thucydide, étaient des Ibères chassés d'Espagne par les Ligures aryens.

La grande culture préaryenne servit de base au développement de la culture des envahisseurs. Mèdes, Scythes, Parthes, Iraniens adoptèrent graduellement ce qu'ils avaient laissé survivre des sciences, des arts, des coutumes de leurs prédécesseurs, ceux d'Urartu, et aussi ceux d'Elam, d'Assyrie et de Babylone. C'est pour cette raison qu'il est difficile de démêler ce qu'ils apportèrent plus tard à la civilisation de l'Inde, puisqu'ils avaient eux-mêmes déjà assimilé beaucoup d'éléments de cultures antérieures, étroitement liées aux plus anciennes cultures du continent indien.

Nous savons peu de chose sur les grands empires des Mèdes, des Scythes et des Parthes, établis, par la branche appelée iranienne des envahisseurs aryens, sur les ruines des civilisations antérieures. C'est par le Mède Cyrus, qui créa l'empire achéménide iranien et entra en conflit avec les peuples de la Méditerranée, que les Iraniens entrent dans l'histoire proprement dite. Plus tard, la puissance scythe et parthe se manifesteront dans l'Inde sans que nous sachions très bien ce que fut leur contribution, au point de vue de la pensée, de la science, des arts, de l'organisation militaire et sociale. Cet étrange destin, qui semble vouloir effacer du livre de l'histoire les grands peuples du sud de la Russie, se continuera presque jusqu'à nos jours. Nous oublions facilement qu'une grande partie de la culture que nous attribuons aux Arabes leur vint non seulement de l'Iran, mais des grands centres de civilisation situés dans ce qui forme aujourd'hui le territoire des républiques du sud-est de l'Union soviétique, et le nord de l'Afghanistan. Avicenne était né à Balkh, en Bactriane ; Al Farabi, probablement en Azerbaïdjan. Boukhara, Samarkand, Tashkent, Merv ont été, depuis la préhistoire, des centres de commerce et de civilisation, et jouèrent un grand rôle dans l'élaboration de la culture iranienne et arabe.

« Avant le VII^e siècle avant Jésus-Christ, il existe de nombreuses preuves des relations entre la Perse et l'Inde, par suite du commerce ancien entre l'Inde et Babylone, commerce qui, croit-on, se faisait en grande partie par le golfe Persique ¹. » Le nom de l'Inde dans l'*Avestha*, le livre sacré des Perses, est *Hindu*, et le Panjab, « pays des cinq rivières », apparaît dans le premier chapitre du *Vendidad* avestique, parmi les seize régions contrôlées par les Iraniens. L'Inde et l'Iran avaient conservé des relations régulières, depuis l'époque où les tribus iraniennes et indo-aryennes s'étaient séparées, vers 2500 avant Jésus-Christ. Les sources des *Védas* et de l'*Avestha* sont communes.

Indépendamment de la domination politique, les rapports culturels entre l'Inde et l'Iran étaient constants et profonds. Il serait tout à fait erroné d'envisager le développement des sciences et des

arts comme des phénomènes indépendants dans le Proche-Orient et dans l'Inde. Il s'agissait d'une seule et même culture avant les invasions aryennes ; et les cultures nouvelles développées par les Aryens, qui envahirent l'Iran et le nord de l'Inde, ne restèrent pas, elles non plus, sans contact les unes avec les autres.

L'archéologie ne nous apporte que peu de données sur les périodes où la pierre n'a pas joué un rôle important. Le bois, qui, dans l'Inde, était le matériau essentiel pour la construction des temples et des palais, ne laisse aucune trace dans un climat tropical et humide. Mais les premiers éléments d'architecture et de sculpture sur pierre de l'Inde sont très évidemment inspirés de modèles iraniens.

Cyrus (558-530 av. J.-C.) avait conquis le nord-ouest de l'Inde. Selon Hérodote « il conquiert les pays de la haute Asie et soumet toutes les nations sans en ignorer une seule ». Xénophon, dans sa Vie de Cyrus (I, 1, 4), nous dit que « Cyrus établit sa domination sur les Bactriens (au nord de l'Afghanistan) et sur les Indiens ». Par Indiens, on n'entendait sans doute que les populations de la vallée de l'Indus. Il ajoute (VIII, VI, 20-21) que Cyrus, après avoir réduit Babylone, « se lança dans une expédition durant laquelle on dit qu'il soumit toutes les nations de la Syrie à la mer Erythrée (l'océan Indien), qui était la limite de l'empire de Cyrus à l'est ».

C'est sous le règne de Darius I^{er} (522-486 av. J.-C.) que la domination perse s'établit fermement sur le nord et le nord-ouest du continent indien. La province du Gandhara comprenait les régions de Peshawar et de Rawalpindi, alors que la province « indienne » était formée du Panjab (jusqu'à Delhi), du Sind (à l'est de Karachi) et de toute la basse vallée de l'Indus. Ces régions formaient la vingtième satrapie, qui, en fait, correspond assez exactement à l'actuel Pakistan. Il y avait des régiments de cavalerie et d'infanterie indiens dans l'armée gigantesque que Xerxès rassembla en 480 pour envahir l'Europe. Les Indiens faisaient partie du contingent qui combattit contre Léonidas et les Trois Cents aux Thermopyles, et à Platée. D'après Hérodote (VII, 65), « les Indiens étaient vêtus de coton, avaient des arcs et des flèches de bambou, les flèches avaient des pointes de fer ». Après la défaite de Xerxès à Platée, le pouvoir perse déclina, et après celle de Darius III par Alexandre à Arbela (330 av. J.-C.), les provinces indiennes échappèrent au contrôle des Perses.

L'Inde et la Méditerranée

Les contacts entre l'Inde et le monde méditerranéen, qui avaient existé à l'époque protohistorique, s'étaient continués tout au long de la période aryenne. « Les sources hébraïques mentionnent que, durant le règne de Salomon (970-933 av. J.-C.), un navire équipé par Hiram, roi de Tyr, faisait un voyage tous les trois ans vers l'Orient pour ramener de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons, de grandes quantités de bois de santal (*almug*) et des pierres précieuses. Le port d'où provenaient ces marchandises s'appelait Ophir... appelé aussi Sophara dans le *Septuagint*. Sophir est encore aujourd'hui le nom de l'Inde du sud en langue copte². » L'une des grandes routes du commerce avec l'Occident passait par le col de Khyber et traversait l'Hindoukoush vers Balkh, le grand centre où convergeaient les routes commerciales de l'Asie centrale, de la Chine, de l'Inde, de la mer Noire et de la Méditerranée. Une autre route longeait l'Oxus jusqu'à la Caspienne, et gagnait de là les ports de la mer Noire, une autre encore allait d'Hérat à Antioche, par Ctésiphon et Hécatompylos. Ces routes sont mentionnées par Pline et Strabon.

C'est le développement du pouvoir des Parthes et de leurs successeurs, les Sassanides, qui sépara l'Inde de la Méditerranée par la voie de terre. Il en résulta une grande extension du commerce maritime. Les navires se rendant dans le golfe Persique longeaient les côtes de l'Inde, du Bélouchistan et de la Perse. Ceux qui se rendaient en mer Rouge traversaient l'océan Indien jusqu'en Arabie, et remontaient jusqu'à la région de Suez, d'où les marchandises étaient transportées par voie terrestre en Egypte et aux fameux ports de Tyr et de Sidon. D'autres navires remontaient l'Euphrate et rejoignaient la route terrestre venant de la Perse. Strabon, qui vivait sous le règne d'Auguste, visita le port de Myos Hormos (fondé vers 250 av. J.-C. par Ptolémée Philadelphe) au nord de l'ancien port de Bérénice, sur la côte égyptienne de la mer Rouge. Il mentionne que cent vingt navires voyageaient de ce port jusqu'en Inde. Certains d'entre eux poussaient jusqu'à l'estuaire du Gange.

Les Grecs

« Durant près d'un millénaire, du VI^e siècle avant Jésus-Christ jusqu'au V^e siècle de l'ère chrétienne, il y eut des Grecs dans l'Inde. Ils y voyagèrent comme explorateurs payés par les Perses, comme soldats de l'armée d'Alexandre ; ils vinrent en philosophes itinérants,

en navigateurs commerçants, en artistes, en ambassadeurs, en administrateurs, en princes. Ils fondèrent des royaumes et des villes, et la liste des rois et des reines grecs qui régnèrent dans l'Inde et sur ses frontières est aussi longue que la liste des rois et des reines qui régnèrent sur l'Angleterre depuis la conquête des Normands. Il y a peu de régions de l'Inde où les Grecs n'aient pas pénétré. Ils visitèrent les vallées de l'Indus et du Gange, le plateau du Deccan et les rivages du Gujerat. Comme marchands, ils firent du commerce sur les côtes de Malabar et de Coromandel ; comme mercenaires, ils servirent dans les palais des rois tamouls. Jusqu'à l'arrivée des Anglais, aucune race européenne n'avait si complètement traversé et exploré le grand continent indien ³. » L'influence grecque se fera sentir dans l'architecture, surtout au Kashmir, jusqu'au Moyen Age.

Lorsque Alexandre conduisit ses armées dans l'Inde, en 326 avant Jésus-Christ, il découvrit que beaucoup de ses compatriotes étaient déjà établis dans les montagnes fertiles qui dominent l'Indus. Depuis plus de deux siècles, des Grecs au service des Perses avaient visité l'Inde, y avaient commercé, participé à l'administration. Lorsque Cyrus, le fondateur de l'empire perse, avait asservi les cités grecques d'Asie Mineure, son empire s'étendait de l'Hellespont au-delà de l'Afghanistan ; et l'on y circulait aisément. Des milliers de Grecs étaient enrôlés dans les armées perses et dans l'administration.

En 517 avant Jésus-Christ, un Grec, Skylax, fut chargé par Darius d'explorer la route maritime de l'Indus à la mer Rouge. Il s'embarqua près de la ville de Caspatyros, qui, d'après les informations données par Hécatee de Milet, un contemporain, devait être située non loin de la moderne Peshawar. Skylax descendit l'Indus avec une flotte importante et rejoignit la côte d'Arabie. Son voyage dura deux ans et demi. Il en écrivit le récit, dont un bref fragment nous est parvenu dans les écrits d'un historien obscur, Athenaeus, qui vécut plusieurs siècles plus tard. La seule mention presque contemporaine de cette expédition est celle d'Hérodote, qui naquit une vingtaine d'années après le retour de Skylax.

Les sources sanskrites indiquent que les colonies grecques importantes existaient déjà sur la frontière nord-ouest de l'Inde au Ve siècle avant Jésus-Christ. Le terme par lequel la littérature indienne et les inscriptions, à partir du IV^e siècle avant Jésus-Christ, appellent les Grecs est « Yavana » apparenté au persan « Yauna », et signifiant « Ionien ». Il est toutefois difficile de croire que ce terme n'ait été en usage qu'après la venue d'Alexandre. Il provient certainement de contacts beaucoup plus anciens avec le monde méditerranéen, peut-être avec la Crète, étant employé comme terme

générique pour tous les « barbares » de l'ouest. « A l'est de Bharata (l'Inde) vivent les Kirata et à l'ouest les Yavana⁴. » Le mot « Yavana » apparaît chez le grammairien Panini (IV^e siècle av. J.-C.), qui mentionne aussi l'écriture grecque (*yavanallipyam*). La littérature bouddhiste les appelle « Yona ». D'après la Loi de *Manu*, un texte très ancien mais souvent remanié, dont la version finale date du début de l'ère chrétienne, les Grecs, à cause de leurs vertus guerrières, sont acceptés comme des *kshatriya*, des chevaliers, malgré leurs habitudes impures et leur manque aux rites.

Alexandre

C'est au printemps de l'année 334 avant notre ère qu'Alexandre traversa l'Hellespont, avec l'espoir d'établir le plus grand empire du monde. Son armée de quarante mille hommes était relativement petite, comparée aux vastes armées de la Perse et de l'Inde à cette époque.

Alexandre ne cherchait pas à établir seulement un empire militaire, mais un empire culturel. Il emmenait avec lui trois philosophes célèbres de son temps, Anaxarchus, son disciple Pyrrho et le neveu d'Aristote, Callisthène. Ce dernier devait mourir à Bactre, exécuté ou empoisonné à la suite d'un complot. Anaxarchus fit naufrage à Chypre, sur la voie du retour, et le roi Nicocréon le fit broyer entre les pierres d'un mortier pour le punir de sa mauvaise langue. Seul Pyrrho revint sain et sauf et fonda l'école des sceptiques, dont les enseignements sont inspirés des doctrines des sages jaïna, qui pratiquent la nudité, et dont il avait suivi les enseignements à Taxila. Alexandre mit cinq ans à atteindre les frontières de l'Inde. Traversant la Perse et le Seistan, alors région fertile, il atteignit la zone de Kandahar dans l'Afghanistan actuel. C'est dans cette région, qui devait plus tard être une province frontière de l'empire maurya, qu'Alexandre rencontra pour la première fois les « tribus indiennes ». Il y fonda Alexandrie d'Arachosie. Le nom de Kandahar n'est qu'une forme corrompue d'Alexandrie. Alexandre est appelé Sikandar dans toutes les langues du Proche-Orient. Il avança ensuite sur Ghazni, où il fonda une autre ville. Puis il passa dans la vallée de Kaboul, la Paropanisadae des Grecs. Avançant vers le nord, il rencontra la haute chaîne de l'Hindoukoush, que ses soldats prirent pour le Caucase. Il campa pour l'hiver en face de la ville, alors indienne, de Kapisa, et transforma son camp en une cité Alexandrie-du-Caucase, dont le site

aujourd'hui est connu sous le nom de Begram.

Au printemps, Alexandre traversa l'Hindoukoush par le col de Pansjir-Khawak, pour attaquer le satrape de Bactriane, Bessus, meurtrier de Darius, qui s'était attribué le titre d'empereur. Alexandre le poursuivit à travers la Bactriane, la Sogdiane (Boukhara) et Samarkand, jusqu'à la région de Tashkent, puis il revint pour l'hiver en Bactriane et campa sur les bords de l'Oxus. Il fonda de nouvelles cités, où il installa les nombreux Grecs déjà établis en Bactriane et qui étaient d'anciens mercenaires au service des Perses. Ces cités grecques devaient, longtemps après lui, jouer un rôle important dans l'histoire de l'Inde.

Alexandre retraversa l'Hindoukoush et tourna son attention vers les deux dernières provinces de l'empire des Achéménides, les satrapies du Gandhara (sud de l'Afghanistan actuel) et de la vallée de l'Indus. Les derniers des Achéménides avaient perdu leur contrôle sur ces provinces ; c'est pourquoi, depuis un demi-siècle, les Grecs n'avaient plus de source d'information sur leur géographie et leurs populations. L'erreur d'Hérodote, qui confondait l'Indus et le Gange, donnait une vue très erronée de la géographie de l'Inde. Alexandre, avec l'aide de réfugiés indiens, se fit peu à peu une idée plus nette de la situation géographique et des conditions politiques du continent. L'un de ses informateurs fut un prince du Gandhara, Shashigupta, que les Grecs appellent Sasikottos, qui était entré au service des Perses, puis passa à celui des Grecs. Il reçut aussi la visite d'un jeune réfugié de Magadha, le grand royaume du nord-est de l'Inde, dont la capitale était Pataliputra (l'actuelle Patna). Ce jeune réfugié lui parla du désordre qui régnait dans ce royaume et à la cour de Pataliputra, sous le règne tyrannique d'usurpateurs de basse caste, les Nanda. Ce jeune Sandrakottos n'était autre que le futur fondateur de l'empire maurya, Chandragupta.

Alexandre établit ses plans en tenant compte des rivalités entre les royaumes qui s'étaient reconstitués après le retrait du pouvoir perse. Il reçut une ambassade du roi de Gandhara, Ambhi, qui régnait à Taxila, et qui lui offrit son alliance. Ambhi voulait, en réalité, l'assistance d'Alexandre contre son rival Porus, dont les états s'étendaient entre la rivière Jhelum (Hydapses) et la Chenab, à mi-chemin entre Lahore et Rawalpindi. Après avoir quitté Bactre, Alexandre avait retrouvé Alexandrie-du-Caucase dans un état chaotique. Il dégrada le gouverneur et le remplaça par un de ses confidents, Nicanor. Il y installa ses soldats malades ou blessés, ainsi que des descendants de familles grecques de la région. Il suivit la vallée de Kaboul jusqu'à Jalalabad, où il fonda la ville de Nicaea. C'est là qu'Ambhi, accompagné d'autres princes de la région, vint à

sa rencontre et lui fit présent de vingt-cinq éléphants.

En novembre, Alexandre chargea Ambhi d'accompagner les régiments commandés par son jeune favori, Hephaestion. Celui-ci passa le col de Khyber, mais s'arrêta dans la région de Peshawar, pour assiéger la forteresse de Pushkalavati. Le siège dura un mois. La ville fut détruite, puis reconstruite. Elle devait devenir l'un des grands centres de la culture grecque dans l'Inde. Alexandre, pendant ce temps, franchissait les cols menant à Bajaur, protégeant le flanc gauche d'Hephaestion. Il battit les Aspasiens des montagnes et réduisit, dans la vallée du Swat, les Assaceniens. Il enleva de nombreuses forteresses considérées comme imprenables, y compris celle d'Aornos, sur le haut cours de l'Indus, qui, d'après la légende, avait pu résister même au dieu héros Krishna (Héraclès). Puis Alexandre et ses troupes prirent quelque repos, parmi les aimables populations shivaïtes (dionysiaques) de Nysa, dans la région de Jalalabad, qui pratiquent la bacchanale et boivent du vin.

Les habitants de la ville de Nysa accueillirent le conquérant comme un concitoyen grec. Les Nysan semblent apparentés aux modernes Kafir, aujourd'hui réfugiés dans les hautes vallées de la rivière Kunar, en Afghanistan. Ils étaient shivaïtes, et les Grecs reconnurent dans le pays des Nysan la terre natale de Dionysos. La montagne sacrée de Shiva, le Kailasa du Tibet, avait été confondue, dans la religion populaire, d'une part avec le mont Meru, montagne polaire des Aryens, correspondant au Méros des Grecs, et d'autre part avec la colline de Nysa, centre du culte de Dionysos-Shiva. On se trouvait donc en famille. Plusieurs centaines de Nysan se joignirent à l'armée de leurs frères grecs.

Le personnage d'Alexandre devait demeurer dans le Proche-Orient et en Inde comme celui d'un demi-dieu, d'un héros légendaire. Il n'est pas étranger à la conception de Maitreya, le Boddhisatva, qui représente l'incarnation future du Bouddha né dans les pays de l'ouest. Les légendes d'Iskander aux deux cornes, répandues parmi les Musulmans et les Juifs du Moyen Age, sont dérivées du mythe d'Alexandre. Beaucoup des chefs de clans, dans les régions qui vont du nord du Pakistan jusqu'aux hautes vallées de Gilgit et à la chaîne du Karakoroum, au nord du Kashmir, se prétendent des descendants d'Alexandre. Comme le remarque Woodcock le peu d'attrance qu'Alexandre ressentait envers les femmes ne semble pas justifier une si abondante progéniture. En fait la présence des Grecs dans ces régions, du Ve siècle avant Jésus-Christ au IIe siècle de notre ère, explique pleinement le teint clair et les visages classiques des populations qui se réfugièrent dans les montagnes lors des invasions ultérieures. Les Afridi du nord du Pakistan et les Kafir de

l'Afghanistan prétendent être des Grecs de pure race.

Au printemps de l'année 326, Alexandre, ayant soumis toutes les tribus, traversa l'Indus près d'Attock, sur un pont de bateaux construit par Hephaestion, et, après quelques jours, atteignit Taxila. Ambhi vint à sa rencontre et lui fit présent de cinquante-six éléphants, de nombreux moutons et de trois mille taureaux. Il offrit aussi à chacun des chefs de l'armée une couronne d'or et quatre-vingts pièces d'argent.

Taxila était un grand centre de commerce et de culture, où se pratiquaient les trois grandes religions, brahmanique, jaïna et bouddhique. Alexandre fut fasciné par l'endurance des yogis et par l'étrange vie des ascètes jaïna, qui ne portent aucun vêtement et n'attachent aucune valeur aux biens du monde. Il chercha à persuader l'un des philosophes jaïna, Dandamos, de venir avec lui en Grèce. Selon Arrien, « Dandamos répondit qu'il était le fils de Zeus autant qu'Alexandre lui-même, et qu'il n'attendait rien d'Alexandre puisque ce qu'il avait lui suffisait. Il ne voyait pas pour quelle raison les soldats du conquérant le suivaient si loin, alors que leurs tribulations semblaient sans fin. Il ne désirait rien qu'Alexandre pût lui donner et ne voulait pas que l'on cherchât à le contraindre. Aussi longtemps qu'il vivrait, l'Inde lui offrait tout ce dont il avait besoin et les fruits à leur saison. Lorsqu'il mourrait, il serait délivré d'un compagnon peu intéressant, son propre corps ».

L'un des philosophes jaïna accepta finalement d'accompagner Alexandre. Il s'appelait Calanus et exigeait que les Grecs se missent nus pour assister à son enseignement. Il devait tomber malade à Suze et refuser les remèdes et conseils des médecins grecs, disant qu'il « était content de mourir tel qu'il était, et que cela était préférable à une vie pour laquelle il aurait abandonné ses règles de conduite ». Il fit préparer un bûcher, dit adieu aux généraux grecs, mais dit seulement à Alexandre : « Nous nous retrouverons à Babylone. » Il monta sur le bûcher. Les flammes entourèrent l'ascète immobile. Alexandre, étonné par son courage, fit sonner les trompettes et lui fit rendre les honneurs militaires.

Alexandre nomma Nicanor satrape du Gandhara et installa Philippe à Taxila pour y partager le pouvoir avec Ambhi. Au mois de juin, il commença son expédition contre Porus. Une grande bataille eut lieu sur la rive gauche de la rivière Jhelum (l'Hydapses), près de Jalalpur (entre Rawalpindi et Sialkot). L'armée de Porus comprenait trente mille fantassins, quatre mille cavaliers, trois cents chars et deux cents éléphants. Les combats furent terribles et un grand nombre de Grecs furent tués. Toutefois de grandes pluies, la

veille du combat, avaient rendu le terrain boueux et glissant. Les éléphants, fatigués et en fureur, se retournèrent contre l'armée de Porus et la désorganisèrent. Ils furent pour la plupart tués ou capturés, et la bataille tourna à l'avantage d'Alexandre. Porus combattit jusqu'au dernier moment et ne se rendit que quand il fut blessé. Alexandre alla à sa rencontre et s'arrêta frappé d'admiration devant le roi indien « un homme d'une superbe stature, haut de plus de sept pieds et d'une grande beauté ». Arrien rapporte leur conversation. « Alexandre parla le premier, demandant comment le prisonnier désirait être traité. " Comme un roi ", répondit Porus. Alexandre répliqua : " Mon bon plaisir est qu'il en soit ainsi. Mais n'y a-t-il rien que vous-même désiriez – Tout est inclus dans ce que j'ai dit ", répondit Porus ⁶. » Alexandre lui rendit la liberté, le rétablit sur son trône. Il devait en faire plus tard son vice-roi pour tout le territoire compris entre la Jhelum (l'Hydapses) et la Beas (l'Hyphasis). Il le réconcilia avec Ambhi et, habilement, équilibra le pouvoir de ses deux vassaux.

Pour célébrer sa victoire, Alexandre fonda deux nouvelles villes sur les bords de la Jhelum, l'une, sur l'emplacement de son camp, qu'il appela Alexandrie-Nicaea, et dont la position n'est pas exactement connue, l'autre sur la rive est, sur l'emplacement du champ de bataille, qu'il appela Alexandrie-Bucéphale, en mémoire de son célèbre cheval, qui y mourut, non d'une blessure, mais de vieillesse et de fatigue, car il avait trente ans. Ces deux villes devaient survivre pendant de longs siècles.

Alexandre décida alors de préparer une grande offensive, pour soumettre le puissant empire du Magadha. Il ne mesurait certainement pas la distance que son armée aurait à parcourir pour atteindre Pataliputra (Patna) et le delta du Gange. La description, que lui avait faite le jeune Chandragupta, de la décadence de l'empire des Nanda était certainement exagérée, et le conquérant grec pensait ainsi achever aisément la conquête de l'Inde, alors qu'il avait à peine investi une province frontrière de l'immense continent. Ce sont ces erreurs de perspective qui, souvent, causent la perte des grands conquérants.

Il laissa Craterus pour achever la construction des villes et préparer la flotte avec laquelle il voulait rejoindre la mer, par la voie qu'avait suivie Skylax, deux siècles plus tôt, et il partit vers l'est. C'était la saison des pluies, qui rendaient la marche difficile. Les Grecs parvinrent cependant à réduire un peuple appelé Glanchukayana ; mais, en traversant la rivière Chenab en crue, ils perdirent un certain nombre d'hommes. Ayant traversé le Ravi, Alexandre prit d'assaut la capitale des Katha. Quand il atteignit les

monts de sel (Oromenos), du Panjab du nord, non loin de Lahore, le riche et puissant roi Sophytes vint lui rendre hommage, vêtu de tissus brodés d'or et couvert de précieux bijoux. Sophytes arrangea pour Alexandre une chasse aux lions, à l'aide d'une meute de chiens de chasse d'une espèce particulière.

Le nom de Sophytes n'apparaît pas dans la liste des satrapes et rois vassaux qui se partagèrent plus tard le territoire. Son royaume semble avoir été un centre de commerce plutôt qu'une puissance militaire. Sophytes avait adopté les coutumes grecques et attirait des techniciens étrangers. Les nombreuses monnaies d'argent, finement ciselées à son effigie, qui ont été retrouvées, montrent son visage au profil aryen portant un casque grec. Les nouvelles méthodes minières employées dans l'Inde à partir de cette époque furent probablement dues à une réorganisation par Gorgias, l'ingénieur d'Alexandre, des industries métallurgiques de Sophytes. Ce dernier contrôlait les routes commerciales qui vont du Panjab au Kashmir.

Alexandre continua sa marche jusqu'à l'Hyphasis, prêt à descendre vers la vallée du Gange. Mais il ne devait jamais aller plus loin que la rive occidentale de l'Hyphasis. Il y subit sa première défaite, vaincu par ses propres soldats. Les effectifs étaient grandement diminués, car il avait perdu plus de la moitié de ses troupes. Les survivants, épuisés par la chaleur humide de la mousson, effrayés à la perspective d'affronter l'énorme armée qui les attendait au-delà du désert du Thar, et qui comportait un large contingent d'éléphants de guerre, refusèrent de s'aventurer plus loin. Ils avaient dépassé les limites de l'ancien empire perse. Une dernière opération contre la cité fortifiée de Sangala avait coûté beaucoup d'hommes. En fait, la petite armée macédonienne n'aurait eu aucune chance devant les armées, cent fois plus puissantes, du Magadha. L'organisation démocratique de l'armée grecque lui épargna un désastre comparable à celui que devaient subir plus tard les armées de Napoléon et celles de Hitler en Russie.

Alexandre réunit ses hommes et leur demanda de le suivre jusqu'à l'océan de l'est. Après un long silence, Coenus parla pour les autres : « Roi, la modération dans le succès est une grande vertu. Commandant une armée telle que la nôtre, vous ne craignez aucun ennemi. Pourtant la fortune est changeante et nul ne peut se défendre de ce qui en résulte⁷. » Alexandre s'enferma deux jours dans sa tente. Puis il fit consulter les augures, qui furent défavorables. Il fit construire douze autels, ordonna des sacrifices et des jeux. Philostrate nous dit que, quatre siècles plus tard, Apollonius de Tyane vit encore ces autels. Chandragupta Maurya,

qui, peu d'années après Alexandre, réalisa le rêve du conquérant grec, d'unir toute l'Inde du nord sous un seul sceptre, aurait, lui aussi, offert des sacrifices sur ces autels.

Alexandre revint à Bucéphale et à Nicaea et s'embarqua sur quatre-vingts bateaux, dont chacun avait quinze avirons de chaque côté. L'armée réquisitionna aussi des bateaux locaux. Une armée commandée par Craterus suivit la rive droite ; Hephaestion, avec les éléphants, longeait la rive gauche. Philippe, qui devait rester au Gandhara avec une garnison, couvrait les arrières.

Arrivé à la jonction de la Chenab et de la Jhelum, Alexandre établit un camp et entreprit de soumettre le Panjab du sud. Sa campagne contre les Mahlavi (Malloi), dans la région de la moderne Multan, et contre les Kshudraka (Oxydrakoi), qui étaient des républiques guerrières, probablement des Bhil, et occupaient le bas cours de l'Indus, fut très dure. Le Macédonien fut lui-même blessé, et ses troupes se livrèrent à des massacres, dont furent victimes en particulier les Sibi, « tribu sauvage vêtue de peaux de bêtes ». Il entreprit ensuite la construction de deux nouvelles Alexandries, qui ne furent jamais terminées. Il atteignit enfin Patala (l'actuelle Hyderabad du Sind), sur le delta de l'Indus, et commença d'explorer la région et d'essayer ses navires sur l'océan. Derrière lui, les révoltes commençaient. A Kandahar, les Indiens s'étaient rebellés contre Damaraxus. Dans le Swat, Nicanor avait été tué. Philippe, qui, avec Ambhi, veillait sur Taxila, remplaça Nicanor comme satrape du Gandhara, mais fut lui-même assassiné, en 325 avant Jésus-Christ. Alexandre reconnut Abhisara, roi du Kashmir, qui lui avait prudemment payé tribut. Peithon fut fait satrape du Sind. A l'Alexandrie-du-Caucase régnait Oxyartes père de Roxane, la femme iranienne d'Alexandre.

Les armées furent divisées. Craterus avec les mutilés et les éléphants prit la route facile d'Arachosie, par le col de Mulla. Nearchus partit avec la flotte vers le golfe Persique. Alexandre suivit la côte désertique du Bélouchistan. C'est en 323 avant Jésus-Christ qu'il mourut à Babylone, des suites de ses blessures et de la dysenterie, réalisant ainsi la prophétie de Calanus.

Les successeurs d'Alexandre

Aussitôt après la mort d'Alexandre, Chandragupta commença ses attaques contre les principautés grecques. Les Brahmanes suscitèrent des révoltes contre les impurs étrangers. Peithon se retira en

Arachosie (Kandahar) en 316. Après avoir tué traîtreusement un prince indien, probablement Ambhi, Eudemus quitta l'Inde avec cent vingt éléphants, pour se joindre à l'armée d'Eumenes. Il fut vaincu et mis à mort avec Eumenes par Antigonus, roi de Babylone.

Chandragupta n'eut pas grand effort à faire pour annexer les royaumes grecs qui lui avaient préparé le terrain. Par leurs mœurs « barbares » et impies, les Grecs avaient suscité une profonde hostilité parmi les masses indiennes et les prêtres. Seuls les royaumes grecs au-delà du col de Khyber subsistèrent. Ils devaient jouer un rôle important pendant plus de cinq siècles, dans les échanges culturels, scientifiques, philosophiques et artistiques du monde grec et du monde indien. La disparition de l'empire grec de l'Inde ne signifiait pas la fin des contacts. La grande route commerciale qui va de la Méditerranée à Pataliputra est restée, sauf pour de brèves périodes, ouverte jusqu'à nos jours.

Plus tard, les Grecs de Bactriane, portant les emblèmes d'Alexandre et invoquant son nom, devaient de nouveau descendre dans le Panjab et la plaine du Gange.

Une dizaine d'années après le départ de l'armée d'Alexandre, un autre Grec apparut sur les frontières de l'Inde. Séleucus, roi de Syrie, après avoir pris Babylone à Antigonus le Borgne, annexa toute la région qui s'étend jusqu'à l'Oxus (l'Amou Daria), au nord de l'Afghanistan actuel. En 306, il voulut établir sa suzeraineté sur les provinces annexées par Alexandre et descendit vers l'Indus. Il s'y trouva devant l'énorme armée de Chandragupta, qui comportait plus de neuf mille éléphants de guerre, qu'aucune cavalerie n'était capable d'affronter.

Il est probable que Séleucus renonça au combat. Il conclut un traité d'amitié, qui devait rester en vigueur durant plusieurs générations. Séleucus abandonnait ses prétentions sur les satrapies d'Alexandre, et recevait en échange cinq cents éléphants, maigre dédommagement, mais qui impliquait la reconnaissance de sa suzeraineté sur les provinces du nord, et qui, de plus, devaient lui être très utiles pour poursuivre sa guerre contre Antigonus. Une des filles de Séleucus fut donnée en mariage, soit à Chandragupta, soit à son fils. Il n'est donc pas impossible que le grand empereur Ashoka ait été de mère ou de grand-mère grecque. Cette alliance qui devait durer plus d'un siècle eut aussi pour effet d'augmenter considérablement les échanges commerciaux et culturels entre la Syrie et l'Inde, par la Perse, la Bactriane, Alexandrie-du-Caucase et Taxila.

Délos, pendant la période hellénistique, devint en Occident le

grand centre du commerce entre l'Inde et l'Europe. Des monnaies spéciales étaient frappées en Syrie pour le commerce dans l'Inde. Mégasthènes, l'ambassadeur de Séleucus à la cour de Pataliputra, écrivit sur l'Inde un important ouvrage qui est malheureusement perdu, mais qui a été si souvent cité par les historiens ultérieurs que nous en connaissons une bonne partie. Mégasthènes partit d'Arachosie (la province entre Kandahar et Ghazni) en 302, passa près de dix ans à Pataliputra, visitant les pays voisins jusqu'au delta du Gange et à la région de la moderne Calcutta. Ses observations sont d'une remarquable précision, sauf lorsqu'il reproduit des histoires légendaires.

Nous n'avons que peu d'indications sur les rapports entre les royaumes hellénistiques et l'Inde durant le règne des empereurs maurya. Toutefois, en 206 avant Jésus-Christ, le roi séleucide Antiochus III, après une campagne en Bactriane, descendit la vallée de Kaboul. D'après l'historien Polybe : « Il traversa le Caucase et descendit sur l'Inde, renouvela son traité d'amitié avec Sophagasenus (Subhagasena), roi des Indiens, reçut de nouveaux éléphants jusqu'à ce qu'il en possédât au total cent cinquante ; ayant une fois de plus approvisionné ses troupes, il repartit avec son armée, laissant à Androsthènes de Cysicus le soin de ramener le trésor qu'il avait reçu du roi ⁸. » D'après D. R. Bhandarkar⁹, Subhagasena était un surnom de Salisuka, l'empereur maurya qui régnait à cette époque.

Les royaumes indo-grecs durèrent plus de deux siècles, et nous connaissons l'existence de trente-neuf rois et deux reines d'origine grecque ayant régné sur la Bactriane et le Panjab. L'histoire des Grecs en Asie est, selon A. K. Narain ¹⁰, « l'histoire de l'ascension d'un peuple aventureux, qui remplit le vide créé par l'absence d'une grande puissance. Lorsque, au cours des temps, des peuples nouveaux apparurent sur la scène, ils durent céder devant eux. Les Yavana (Grecs) ne pouvaient se maintenir indéfiniment, et leur puissance devait s'effondrer. Leurs royaumes furent vaincus et leurs fières familles royales se fondirent dans les races mêlées de l'Inde du nord-ouest, jusqu'à ce que leur trace même disparût ». Les destructions des envahisseurs ultérieurs ne laissèrent rien subsister, et ce que nous savons de l'histoire des Grecs de l'Inde et de la Bactriane a été le plus souvent reconstruit d'après les évidences numismatiques, et aussi d'après l'influence de leurs connaissances sur les théories scientifiques des Indiens.

Parmi les successeurs de Séleucus qui régnèrent en Bactriane et dans l'Hindoukoush, les plus importants furent, entre 220 et 150 avant Jésus-Christ, Euthymédos I^{er} Démétrius, Eucratidès et

Ménandre. Les monnaies mentionnent toutefois beaucoup d'autres noms, tels qu'Aghatoklès, Pantalaon, Diodotus, etc.

Eucratidès, roi de Bactriane, et son fils Hélioklès, avaient conquis le Panjab jusqu'à la rivière Jhelum, et Démétrius avait occupé le Sind et la région de Karachi. Strabon nous informe que Démétrius s'était même avancé au-delà de l'Hyphasis jusqu'au Gange et même jusqu'à Pataliputra. Patanjali (II^e siècle av. J.-C.), dans son commentaire de la grammaire de Panini, nous donne comme exemple : « Le Grec a assiégé Saketa (au nord de Bénarès), le Grec a assiégé Madhyamika (Nagari, près de Chitor au Rajasthan). » La *Gargi Samhita* dit que « les cruels Yavana ont massacré des milliers d'hommes et envahi l'Inde centrale ». Ce qui se réfère probablement aux conquêtes d'Eucratidès, de Démétrius et de Ménandre.

Les opinions varient sur la question de savoir si ce fut Démétrius ou Ménandre qui conquiert le Madhyadesha (région s'étendant de l'Indus à Bénarès). Il semble que deux des lieutenants de Démétrius, Ménandre et Apollodotus, s'avancèrent à l'intérieur de l'Inde. Les évidences littéraires et archéologiques indiquent que Démétrius régnait sur la Bactriane en même temps que sur ses possessions de l'Inde. Démétrius dut retourner en Bactriane pour faire face à une révolte d'Eucratidès. Il semble qu'il fut tué dans le combat.

Ménandre, qui régnait vers le milieu du II^e siècle avant Jésus-Christ, est l'un des trois rois grecs qui jouèrent un rôle important dans l'Inde. Il est fréquemment mentionné par Strabon, Plutarque, Trogus, Justin et par la tradition bouddhique. D'après l'ouvrage bouddhique en langue pali, les *Questions de Milinda* (Ménandre), Ménandre fut converti au bouddhisme par un saint homme nommé Nagasena. Comme tous les autres conquérants de l'Inde, les Grecs finirent par être culturellement absorbés par les Hindous.

L'auteur des *Questions de Milinda* décrit Ménandre comme suit : « Il n'avait pas son pareil dans la discussion et était difficile à convaincre, il était supérieur à tous les fondateurs des diverses écoles philosophiques. Par sa force physique, sa vivacité et son courage comme par sa sagesse, Milinda n'avait pas son égal dans l'Inde. »

Après la mort de Ménandre, la domination grecque sur les provinces du nord-ouest dura encore plus d'un siècle, mais ce fut une période de rivalités, de jalousies, d'intrigues et de déclin.

C'est de cet état que tirèrent avantage les Parthes (Pallava), les Scythes (Shaka), les Yueh-Chi (Kushana) et autres peuples du nord qui envahirent le territoire des Indo-Grecs. Le dernier royaume grec

disparut vers 50 avant Jésus-Christ.

L'influence grecque sur la culture de l'Inde

La brève campagne du conquérant macédonien, qui aurait pu être une simple aventure militaire sans conséquences, resserra des rapports déjà anciens entre le monde civilisé de l'Inde et l'autre monde civilisé au-delà du monde perse. Ces rapports devaient se développer plus tard. Les Grecs n'étaient pas des envahisseurs barbares, tels que ceux qui périodiquement descendaient des frontières du nord-ouest. Les deux cultures, en réalité, s'influencèrent l'une l'autre très profondément.

Par ailleurs, en affaiblissant les tribus guerrières du nord-ouest, l'aventure d'Alexandre favorisa et prépara le triomphe des Maurya et l'extension de leur empire. De plus, cette expédition laissa des bases permanentes, sous la forme de royaumes hellénistiques dont certains devaient durer plusieurs siècles. Les royaumes grecs du nord de l'Inde furent une source de contacts artistiques et scientifiques directs, dont nous retrouverons les traces dans les sciences et les arts de l'Inde jusqu'au Moyen Age et, en fait, jusqu'à nos jours. Une forme d'art hybride que l'on a appelé le gréco-bouddhique (bien qu'il s'agisse plutôt d'un art indo-scythe) se développa en Afghanistan (Gandhara) et au Panjab. On en a certainement exagéré la valeur ; mais cet art existait, toujours présent et accessible aux artistes indiens. Les conceptions scientifiques, mathématiques et astronomiques des Grecs, et plus tard des Romains, eurent une influence décisive sur les sciences indiennes. Le *Romaka Siddhanta* et le *Pulisa Siddhanta*, qui remplacèrent les anciens traités d'astronomie, venaient d'Alexandrie. Varahamihira, dans ses ouvrages sur l'astronomie, mentionne des auteurs grecs et sanskritise beaucoup de mots grecs. Certains personnages de la comédie grecque, tels que le bouffon (*vidushaka*) et le parasite bon vivant (*vita*), furent adoptés dans le théâtre sanskrit. Le terme *yavanika* (grecque) est demeuré jusqu'à nos jours pour désigner le rideau du théâtre. En musique, l'influence des théories grecques est manifeste et créa d'ailleurs une grande confusion, car ces théories ne s'appliquaient pas réellement à l'art musical indien. Les monnaies grecques furent imitées. Des mercenaires grecs furent employés comme gardes personnels par beaucoup de souverains. Des commerçants grecs, des ambassadeurs, des savants visitèrent les grandes cours indiennes. Toutefois les

artistes indiens étaient beaucoup trop personnels, trop raffinés et trop évolués pour subir des influences durables.

Il ne faut donc pas exagérer les conséquences de l'expédition d'Alexandre. Les contacts avec le monde grec existaient de toute façon, et le système politique, économique et social de l'Inde n'en fut en rien modifié. Sur les arts et la littérature, l'influence grecque reste un aspect extérieur et secondaire, qui n'en affecte pas les principes. L'art gréco-bouddhique est surtout intéressant en tant que curiosité historique. Mais cet art hybride n'eut aucune influence sur les chefs-d'œuvre de l'art gréco-romain ou de l'art hindou, qui s'orientèrent dans des directions différentes, conformes aux génies de deux cultures très autonomes. Il faudra attendre le Moyen Age et l'art gothique pour trouver en Occident des formes d'art qui, dans leur conception, se rapprochent de celles des Hindous, phénomène que l'on n'a pas encore expliqué. Il est toutefois certain que l'influence grecque n'est pas étrangère à certains aspects du bouddhisme, et que les techniques grecques et perses ont eu une influence sur l'art hindou. Les Indiens n'avaient jusque-là utilisé que le bois et la terre cuite dans l'architecture et les arts plastiques. Il n'existe aucune trace de monuments ou de sculptures sur pierre antérieurs au règne d'Ashoka. Les célèbres piliers qu'il fit ériger, bien que perses par leur style, présentent, dans les détails, dans le traitement des frises d'animaux en particulier, une délicatesse de facture, un réalisme, inconnus des Perses, et sont sans aucun doute l'œuvre d'artisans grecs. Le cheval de Sarnath, le taureau de Ramapurva au Bihar, sont, par leur facture et leur réalisme, des œuvres typiquement grecques. Il n'existe rien de semblable dans l'art indien ou perse de l'époque.

Par ailleurs, les influences indiennes se firent sentir dans le monde méditerranéen. Ashoka envoya des missionnaires en Egypte (à Alexandrie), à Cyrène, en Macédoine, en Epire. Il proclame dans ses édits que, même dans les pays lointains, la loi bouddhique avait des adeptes. Alexandrie fut un des grands centres d'échanges, non seulement commerciaux, mais artistiques, philosophiques et scientifiques entre l'Inde et le monde occidental. Clément d'Alexandrie n'hésitait pas à dire que « les Grecs avaient volé leur philosophie aux Barbares ». Les analogies entre le *Samkhya* et la philosophie pythagoricienne sont évidentes, comme l'a remarqué déjà, à la fin du XVIII^e siècle, William Jones. Au VI^e siècle avant Jésus-Christ, l'époque de Pythagore, l'empire achéménide, qui allait de l'Inde à la Grèce, faisait de la Perse le grand centre des rencontres entre l'Inde et le monde méditerranéen. Schröder a remarqué¹¹ que presque toutes les doctrines philosophiques ou

mathématiques attribuées à Pythagore étaient courantes dans l'Inde, sous une forme beaucoup plus développée à l'époque.

Eusebius, citant Aristoxène, raconte qu'un Indien avait rencontré Socrate et lui avait demandé quel était le but de sa philosophie : « L'étude du phénomène humain », aurait répondu Socrate. L'Indien aurait ri et dit : « Comment un homme pourrait-il comprendre le phénomène humain, alors qu'il ignore les phénomènes divins ? » Cela indique, en tout cas, que les philosophes indiens voyageaient en Grèce et parlaient le grec au ^{ve} siècle avant notre ère. Les concepts fondamentaux du *Samkhya* se retrouvent chez Anaximandre, Héraclite, Empédocle, Anaxagore, Démocrite et Epicure.

L'apport hindou, jaïna et bouddhiste est considérable dans la formation de la pensée des sceptiques, comme dans celle des néoplatoniciens. Beaucoup de sectes qui se développèrent en Palestine au ^{Ier} siècle avant Jésus-Christ s'inspirent des concepts indiens. Les Esséniens et le christianisme à ses débuts furent certainement profondément influencés par les idées venues de l'Inde. Un grand nombre des événements qui entourent la naissance du Christ, tels qu'ils sont relatés dans les Evangiles, rappellent étrangement les histoires légendaires bouddhistes et krishnaïtes. Qu'il y ait des sources indiennes dans la pensée des gnostiques, des néoplatoniciens, ainsi que dans l'Evangile de saint Jean, est un fait généralement accepté. La notion du Logos semble dérivée de la conception de *Vak*.

Il n'y a pas de doute qu'à l'époque où naquit le christianisme, la culture et les religions de l'Inde jouaient un rôle important dans le Proche-Orient. Les similitudes qui existent entre le christianisme et le bouddhisme ne sont pas de simples coïncidences. La structure de l'Eglise chrétienne ressemble à celle du Chaitya bouddhiste ; l'ascétisme rigoureux de certaines sectes des premiers âges chrétiens rappelle celui des jaïna et des bouddhistes. La vénération des reliques, l'usage du rosaire sont des pratiques indiennes. Le bouddhisme est mentionné pour la première fois par Clément d'Alexandrie (150-218 de notre ère). Selon Archélaos (vers 278), Térébinthus se déclarait un nouveau Bouddha¹². L'influence du bouddhisme sur le manichéisme est évidente. L'un des traités manichéens, écrit sous la forme d'un *sutra* bouddhique, parle de Mani en employant le terme jaïna *Tathagata* et mentionne Bouddha et le *Bodhisattva*.

D'après l'écrivain syrien Zenob, il y avait une colonie d'Hindous sur le haut Euphrate dès le ^{IIe} siècle avant Jésus-Christ. C'est

seulement en 304 de notre ère que saint Grégoire détruisit leurs deux temples et en brisa les images.

1 *Cambridge History of India*, vol. I, p. 294.

2 K. M. MUNSHI, *The Age of Imperial Unity*, Bombay, 1960, p. 612.

3 GEORGE WOODCOCK : *The Greeks in India*, p. 13.

4 *Vishnu Purana*, II, pp. 127-129.

5 ARRIEN, ANABASIS of ALEXANDER, dans *The Classical Accounts of India*, par R. MAJUMDAR, Calcutta, 1960.

6 ARRIEN, ANABASIS of ALEXANDER, dans *The Classical Accounts of India*, par R. C. MAJUMDAR, Calcutta, 1960.

7 *Ibid.*, chap. xxvii, p. 56.

8 POLYBE: *Histoire*, XI, 34, cité par R. C. MAJUMDAR, *The Classical Accounts of India*, Calcutta, 1960, p. 449.

9 D. R. BHANDARKAR : *Carmichael Lectures*, Oxford, 1921.

10 A. K. NARAIN : *The Indo-Greeks*, Oxford, 1957.

11 *Pythagoras und die Inder*, Leipzig, 1884.

12 Voir J. W. McCRINDLE: *Ancient India as described by Ptolemy*, p. 185.

Troisième partie

Les grands empires

L'empire maurya

Avec l'empire maurya, l'Inde commence à entrer dans l'histoire, selon le sens que nous donnons à ce mot. C'est à partir de ce moment que nous possédons les originaux de documents importants, écrits par des Indiens et des étrangers, ainsi que de nombreux documents archéologiques et épigraphiques dans des langues que nous pouvons lire et comprendre avec certitude.

L'empire maurya représente le premier grand effort d'unification de l'Inde durant la période historique. Des ambassades grecques furent envoyées à Pataliputra (l'actuelle Patna), capitale des Maurya. Mégasthènes y passa de nombreuses années et écrivit sur l'Inde son important ouvrage, *l'Indika*, dont nous ne possédons malheureusement que des citations et des extraits. L'*Artha Shastra*, ouvrage très important sur l'administration, la justice, la politique de l'empire maurya, écrit par un certain Kautilya (ou Chanakya), ministre de Chandragupta, nous donne un aperçu détaillé sur les conditions de la vie et sur l'organisation de l'état. Ce tableau est complété par une pièce de théâtre de caractère politique, en sanskrit, le *Mudrarakshasa*, de Vishakadatta, dont l'action se passe à l'époque maurya. Les chroniques bouddhiste et jaïna contiennent aussi d'importants éléments d'information. Les édits de l'empereur Ashoka gravés sur pierre et érigés dans les diverses provinces de l'empire marquent les divers événements de son règne. Beaucoup de ces édits ont survécu.

A cette époque, les informations grecques se multiplient. Le premier voyageur grec à visiter l'Inde, et à en donner une description écrite de première main dont quelque chose ait subsisté, avait été Skylax ; mais d'autres sources, plus ou moins bien informées, ont été utilisées par Diodore, Strabon, Arrien, Pline, Plutarque. L'œuvre importante de Mégasthènes fut souvent contestée par ses commentateurs grecs, qui la comparaient aux récits plus ou moins fantastiques d'autres auteurs. L'*Indika* semble toutefois le document étranger le mieux informé qui ait subsisté sur l'Inde de l'époque maurya.

Les monuments de cette époque sont nombreux et indiquent un haut degré de technique et de raffinement artistique. L'usage des

métaux était très répandu, et les piliers de fer, qui ont été retrouvés sans trace d'oxydation, supposent une technique métallurgique inconnue dans les autres parties du monde.

La ville de Pataliputra, au confluent du Gange et de la rivière Sône, était longue de 80 stades (15 kilomètres) et large de 15 (3 kilomètres). Elle était entourée d'un fossé de 20 mètres de profondeur et de 75 mètres de large, rempli d'eau par la Sône et où se déversaient les égouts. La ville était protégée par une palissade massive en bois, construite le long du fossé. Des meurtrières permettaient aux archers de tirer. Le mur de la ville avait 64 portes et 570 tours.

Chandragupta

Chandragupta, fondateur de la dynastie des Maurya, semble avoir été le fils d'une concubine de basse caste du dernier roi Nanda. Des efforts ont été faits plus tard pour lui attribuer une origine noble, bien qu'obscur, mais il était certainement de basse extraction. Justin et Plutarque, qui l'appellent Sandrakottos, mentionnent cette humble origine. Selon les chroniques jaïna, il venait d'un village d'éleveurs de paons (*mayura*), d'où le nom de Maurya.

Chandragupta commença sa carrière par la conquête du Panjab, où le peuple était las de la domination étrangère. Prenant prétexte de l'assassinat du roi Porus par Eudémus, vers 317 avant Jésus-Christ, il rassembla, parmi les tribus républicaines du Panjab, une armée que Justin appelle « une bande de voleurs et de mercenaires ». Il prit la tête d'un vaste mouvement de libération et avec l'aide de son conseiller Kautilya, il parvint à débarrasser le Panjab des étrangers. Il organisa alors une puissante armée et entreprit la conquête des plaines du Gange.

Chandragupta s'allia au « roi des montagnes » (Parvataka), qui lui apporta l'aide d'une armée de Grecs, d'Iraniens et autres peuples du nord. A leur tête, Chandragupta s'attaqua d'abord aux royaumes grecs. D'après Justin : « Après la mort d'Alexandre, l'Inde secoua le joug de la servitude et mit à mort les gouverneurs (grecs). Le libérateur fut Sandrakottos. » Le satrape grec Eudémus jugea prudent de quitter le territoire indien en 317 avant Jésus-Christ. Chandragupta se tourna alors vers l'est et attaqua l'empire des Nanda. Il assiégea la capitale Pâtaliputra et la réduisit aisément. Il mit à mort le roi Dhana Nanda et tous les membres de sa famille. Selon le *Milinda-panha*, il se livra à de grands massacres. Son

conseiller, le Brahmane Chanakya, le sacra empereur, et Chandragupta entreprit de soumettre la totalité du continent indien, ce à quoi il réussit peu à peu, sauf pour l'extrême sud.

L'ancien compagnon d'Alexandre, Séleucus, devenu roi de Syrie, après avoir conquis la Bactriane traversa l'Indus, en 305 avant Jésus-Christ, dans le dessein de rétablir la satrapie grecque de l'Inde. Les sources grecques nous informent qu'il trouva l'entreprise trop hasardeuse et préféra conclure une alliance avec Chandragupta. Chandragupta reconnut la souveraineté de Séleucus, qui dut toutefois lui céder les territoires d'Arachosie (Kandahar), de Paropanisadae (Kaboul), ainsi que certaines parties d'Aria (Hérat) et de Gédrosie (Bélouchistan). Chandragupta offrit à Séleucus cinq cents éléphants. Séleucus donna une de ses filles en mariage à Chandragupta et établit une ambassade à Pataliputra. L'empire de Chandragupta s'étendait alors du Pamir jusqu'au Bengale, et, vers le sud, comprenait l'état de Mysore. Il couvrait donc l'ensemble du continent indien, sauf l'extrême pointe et une partie de l'ancien empire perse. Le Saurashtra (Kathiawar) faisait partie de l'empire.

Une fois son pouvoir consolidé, Chandragupta se consacra à l'unification politique et à l'organisation de ses vastes territoires, selon un système administratif si efficace et si complet que, plus tard, les divers conquérants de l'Inde, y compris les Musulmans et les Anglais, n'y apportèrent que des modifications superficielles.

Chandragupta avait adopté la religion jaïna. Le jaïnisme, et plus tard le bouddhisme, ont toujours été dans l'Inde le refuge des puissants à qui la naissance ne donnait pas de statut dans la sévère hiérarchie des Hindous. Nous verrons, bien des siècles plus tard et pour les mêmes raisons, le Mahatma Gandhi se tourner vers le bouddhisme, qui n'était pourtant plus dans l'Inde qu'une religion fantôme.

Selon la tradition jaïna, Chandragupta renonça au monde dans les dernières années de sa vie et vécut, comme un ascète jaïna auprès du saint Bhadrabahu, à Shravana Belgola, dans l'état de Mysore, qui reste toujours un lieu de pèlerinage, célèbre par sa gigantesque statue d'un ascète jaïna nu. C'est là que Chandragupta se laissa mourir en s'abstenant de nourriture, dans la manière recommandée par le jaïnisme.

Nous connaissons assez bien l'organisation politique de l'empire de Chandragupta, grâce aux informations données par Mégasthènes, mais surtout grâce au grand traité sur l'art de gouverner écrit par Kautilya, le célèbre ministre de Chandragupta. Alors qu'il ne nous reste que des fragments de *l'Indika* de Mégasthènes, le traité de

Kautilya a été conservé dans son entier et constitue un document unique sur l'organisation politique et sociale de l'Inde ancienne. Il représente l'un des plus beaux cours de machiavélisme politique qui aient jamais été conçus. L'empire maurya était un despotisme centralisé, fondé sur le pouvoir militaire, mais déguisé en monarchie constitutionnelle et décentralisé par la division en régions autonomes, qu'administraient des gouverneurs ou vice-rois. Ce système, le seul possible pour un aussi vaste empire, s'inspirait de celui des Achéménides.

L'organisation du gouvernement et la formation des lois étaient confiées au Conseil des ministres (*Mantriparishada*) et à deux assemblées, le « Conseil de la ville » (*paura*) ou « Conseil des bourgeois » et le « Conseil du royaume » ou « Conseil du peuple » (*jana pada*). Les assemblées étaient consultées par le souverain sur toutes les questions importantes de politique et d'administration, avant qu'il n'apposât son sceau, positif ou négatif, sur les décrets. Kautilya établit la règle que le roi doit gouverner en tenant compte du bien du peuple : « La tranquillité du roi dépend du contentement de ses sujets, sa prospérité de la leur ; il ne doit pas considérer comme bien ce qui lui plaît, mais ce qui plaît à ses sujets. »

Le roi est le chef de l'administration. Il a tous les pouvoirs : militaires, juridiques, législatifs et exécutifs. Kautilya méprise les républiques et les démocraties aussi bien que les tyrannies. Il considère la monarchie constitutionnelle comme la meilleure forme de gouvernement. D'après lui, « la royauté est le ressort de l'expansion nationale et du bien commun. Elle représente l'unité des intérêts des diverses sections du peuple, elle est le pouvoir dirigeant qui règle les relations personnelles et politiques et facilite la vie de chaque individu et ses possibilités de progrès ».

La souveraineté repose sur trois forces (*shakti*) : l'habileté politique (*mantra shakti*), l'argent (*prabhu shakti*) et l'enthousiasme (*utsaha shakti*). C'est seulement à l'aide de ces forces conjuguées que celui qui désire vaincre (*vijigishu*) atteint son but. Le roi doit maintenir et consolider son autorité dans son propre royaume. Il doit imposer cette autorité sur les états voisins et sa politique s'appuie donc sur les différents rapports possibles avec les états voisins, divisés en diverses catégories formant les différents degrés de sa « zone d'influence » (*mandala*). Selon la nature des états, il doit pratiquer envers eux l'une des six formes d'action politique : l'entente, la guerre, la neutralité, l'état d'hostilité ou guerre froide, l'alliance, la duperie.

L'établissement de la zone d'influence exige d'abord une entente

permanente avec les états immédiatement voisins, à condition que ces états possèdent tous les éléments de la souveraineté : un gouvernement, un territoire, des places fortes, des ressources financières et des alliés. Autrement, il faut les annexer. Le cercle doit être étendu aux alliés des membres de l'entente, qui sont comme les rayons d'une roue dont le centre est l'empereur.

Les états situés au-delà de la zone d'influence doivent être considérés comme des ennemis potentiels, des indécis ou des neutres.

D'après Mégasthènes le roi entretenait un très grand nombre d'espions. Ceux-ci faisaient des rapports secrets sur toutes les questions importantes concernant la ville et l'armée. Des hommes de confiance étaient choisis pour cet emploi et ils utilisaient les prostituées comme informatrices.

Le roi doit consulter ses ministres. Le rôle du Conseil est « de proposer des réalisations, de mener à bonne fin les travaux entrepris, d'étudier des possibilités nouvelles, de maintenir la discipline dans l'administration ». Lorsque, plus tard, les libéralités excessives d'Ashoka envers les monastères bouddhistes semblèrent mettre en danger l'équilibre financier de l'état, le Conseil lui fit des remontrances, et le roi dut renoncer à certains projets.

Le nombre des ministres semble avoir été variable. Le Shukranitisara, grand traité d'art politique rédigé un peu plus tard, parle de huit ministres comme d'un nombre consacré. Cependant il est parfois fait mention de douze, seize ou même vingt ministres. D'après Kautilya, le nombre ne peut être fixe, car il varie selon les besoins. Le prince héritier, le général en chef, le chambellan, le trésorier, et l'intendant des éléphants assistent au Conseil.

Les ministres représentaient les divers départements appelés *tirtha*. Les dix-huit principaux membres du Conseil étaient, sous Chandragupta :

- 1 le conseiller du roi (*mantri*),
- 2 le grand prêtre (*purohita*),
- 3 le général en chef (*senapati*),
- 4 Le prince héritier (*yuvaraja*),
- 5 le gouverneur du palais (*dauvarika*),
- 6 le chambellan (*antarvanshika*),
- 7 le ministre des Prisons (*prashastri*),

- 8 le ministre du Revenu (*samahatri*),
- 9 le ministre du Trésor (*sannidhatri*),
- 10 le président du Tribunal (*pradeshtri*),
- 11 le ministre des Armées (*nayaka*),
- 12 le gouverneur de la capitale (*paura*),
- 13 le ministre des Mœurs et des Coutumes (*vyavaharika*),
- 14 le ministre des Mines et Manufactures (*karmantika*),
- 15 le président du Conseil (*mantriparishad adhyaksha*)
- 16 l'intendant des Armées (*dandapala*),
- 17 le ministre des Fortifications (*durgapala*),
- 18 le ministre des Frontières (*antapala*).

Pour devenir effectives, les propositions des ministres devaient porter le sceau du président du Conseil, celui du conseiller du roi, avec approbation et finalement le sceau de l'empereur. Le Conseil de la ville (*paura*) et celui du royaume (*janapada*) exerçaient une influence sur le gouvernement. Kautilya décrit leurs fonctions dans le livre VIII, chapitre XVIII de *l'Artha Shastra*. Lorsque le roi imposait des punitions injustes ou des taxes exagérées, le Parlement protestait. Kautilya conseille au roi de gagner la faveur des assemblées. L'assemblée envoyait des pétitions au roi, en cas de détresse, de famines, de vols. Dans son édit de Girnar, Ashoka déclare avoir discuté de questions religieuses avec les membres des assemblées. L'assemblée du royaume représentait les populations rurales aussi bien que celles des villes.

L'empire était divisé en provinces. Les cinq grandes provinces avaient leur capitale : Girnar (au Kathiawar), Taxila (frontière du nord-ouest), Ujjain (Inde centrale), Tosali (golfe du Bengale) et Suvarnagiri (sud). Elles étaient gouvernées par des princes de la famille royale. Les gouverneurs nommaient certains fonctionnaires, mais étaient contrôlés par des envoyés du pouvoir central. Parmi ceux-ci, les *rajuka* avaient pour attributions la justice et les condamnations à mort. Les *pradeshika* (provinciaux) agissaient comme contrôleurs du revenu et magistrats, les *antamahamatra* (ministres des Frontières) surveillaient les populations qui échappaient au contrôle de l'empire.

D'après *l'Artha Shastra*, quatre éléments composaient l'armée :

- 1 des membres de la caste guerrière, soldats de profession, appelés *maula*, qui formaient la base du contingent ;

- 2 des mercenaires (*bala*), recrutés dans les pays soumis et à l'étranger ;
- 3 des conscrits, soldats fournis pour de courtes périodes par les corporations ;
- 4 les guerriers des tribus de la forêt, qui servaient pour détourner ou pour harceler l'ennemi. Ces derniers étaient les plus courageux.

Kautilya considère comme importantes trois armes : l'infanterie, la cavalerie et les éléphants. Il semble que les chars aient été déconsidérés, après les défaites qu'ils avaient subies devant les armées plus mobiles d'Alexandre. *L'Artha Shastra* parle avec grands détails de stratégie et de manœuvres, d'avant-garde, de réserves, de campements, etc. L'équipement était considérable, avec des machines fixes ou mobiles. Les forts avaient des douves, des portes immergées, des entrées secrètes. Kautilya conseille, pour enlever les forts, l'usage des mines, des inondations, du feu et de la trahison. D'après Mégasthènes, le Conseil de guerre comptait trente membres, divisés en six comités, dont les fonctions étaient la marine, les transports, l'infanterie, la cavalerie, les chars et les éléphants.

L'armée comprenait plus de six cent mille hommes. Les soldats recevaient une solde régulière, et l'Etat leur fournissait également les armes et l'équipement. En dehors de leurs obligations militaires, les soldats menaient « une vie de complète liberté et de plaisirs ». Leur salaire était suffisant pour qu'ils puissent vivre confortablement et faire vivre d'autres personnes. Même dans le camp, ils avaient des serviteurs « qui soignaient leurs chevaux, nettoyaient leurs armes, menaient leurs éléphants, réparaient leurs chars et servaient de cochers ».

D'après Arrien : « Les fantassins portent un arc de la hauteur d'un homme. Cet arc repose sur le sol contre le pied gauche du tireur. Les archers lancent leurs flèches en tirant la corde loin en arrière. Leurs flèches ont près de trois mètres de long et rien ne résiste aux flèches indiennes, ni bouclier, ni armure, ni aucune autre protection s'il en existe. Au bras gauche, ils portent un bouclier de peau de bœuf non tannée, moins large que l'homme qui le porte, mais aussi haut. Certains portent des javelots au lieu d'arcs, mais tous une épée à large lame, longue de trois coudées. Lorsqu'ils combattent corps à corps, ce qu'ils cherchent à éviter, ils tiennent l'épée à deux mains pour frapper plus fort. Les cavaliers sont équipés de deux lances et d'un bouclier, plus petit que celui des fantassins. Ils n'ont pas de selles à leurs chevaux ni de mors comme ceux qu'emploient les Grecs ou les Celtes. Ils entourent la bouche du cheval d'une bande de cuir de bœuf, à laquelle sont fixées, tournées vers l'intérieur, des pointes peu aiguës de fer ou de cuivre, parfois d'ivoire si l'homme

est riche. Dans la bouche du cheval, ils introduisent une tige de fer courbée à laquelle sont attachées les brides. Lorsque le cavalier tire la bride, cette tige contrôle le cheval et les pointes dirigent la tête, de sorte que le cheval est forcé d'obéir¹. »

Mégasthènes décrit en détail l'administration de la capitale de Pataliputra. Il semble probable que les autres grandes villes étaient organisées de la même manière. Il existait six comités municipaux, de cinq membres chacun, surveillant respectivement les industries, les étrangers, l'état civil, les marchés, la qualité des produits et le paiement d'une taxe de 10 pour 100 sur les ventes.

« Ceux qui s'occupent de la cité sont divisés en six groupes de cinq personnes. Le premier groupe s'occupe des industries et des arts, le second, du bien-être des étrangers, auxquels on assigne un logement, mais dont on surveille les habitudes au moyen de personnes qu'on leur donne pour les assister, qui les escortent lorsqu'ils quittent le pays et en cas de mort font parvenir leurs possessions à leurs parents. Ils prennent soin d'eux s'ils sont malades et les enterrent s'ils meurent. Le troisième groupe s'occupe de l'état civil, des naissances et des morts, non seulement pour le prélèvement de taxes, mais aussi pour que les naissances et les morts des personnes de haut rang comme de basse origine n'échappent pas à la connaissance du gouvernement. Le quatrième groupe s'occupe du commerce et des affaires. Les membres ont la responsabilité des poids et mesures et veillent à ce que les produits soient vendus à leur saison par enchères publiques. Personne n'a le droit de faire plusieurs commerces sans payer double taxe. Le cinquième groupe a la supervision des industries, dont les produits sont vendus aux enchères publiques. Les objets neufs et les objets usagés doivent être vendus séparément. On paie une amende si on les mélange. Le sixième groupe est formé de ceux qui perçoivent la taxe du dixième du prix de ce qui est vendu. La fraude est punie de mort². » Les six comités étaient ensemble responsables des travaux publics, des temples, des installations portuaires, etc.

D'après *l'Artha Shastra*, la ville était gouvernée par un maire (*nagaraka*), qui dirigeait la police (*sthanika*) en uniforme et la police secrète (*gopa*). La police tenait registre des personnes et des biens, inspectait les hôtels, les maisons de jeux, les lieux de plaisir. Un surveillant des manufactures apposait son sceau sur les produits vendus au marché. Une organisation similaire est proposée pour les villes de l'Inde du sud dans le *Shilappadikaram*. Il y avait des pompiers et la police patrouillait les rues la nuit. Il y avait un couvre-feu et les étrangers errant la nuit étaient arrêtés, sauf les jours de fêtes.

L'administration était contrôlée par divers intendants. Les plus importants étaient les intendants pour l'agriculture, qui surveillaient la distribution des semences, les machines agricoles, les silos, les canaux, les réservoirs, l'irrigation et les conditions de travail. Ils recevaient les produits des terres de la couronne et percevaient un sixième du produit des autres terres.

L'intendant des Mines et Métaux surveillait les travaux des mines et recevait les pourcentages dus à l'Etat. La Monnaie fabriquait des pièces d'or et d'argent. Il y avait des intendants spéciaux pour les mines de sel, les bijouteries, les boucheries, les forêts, etc. Il y avait un bureau pour les passeports et pour la surveillance des étrangers. Kautilya mentionne le cadastre et les diverses mesures en usage pour la terre. Les limites des propriétés étaient contrôlées. En cas de famine dans une région, on transférait les populations. Les maîtres, les savants et les fonctionnaires fidèles recevaient des terres.

L'Etat assurait la subsistance des vieillards, des miséreux, des malades, des faibles, des veuves, des orphelins et des jeunes enfants. Les routes étaient soigneusement entretenues. Sur la grande route royale, qui joignait Taxila à Pataliputra (près de 2 000 kilomètres), des bornes, de mille en mille, indiquaient les distances. Selon Pline, des cantonniers maintenaient cette route en parfait état. C'est cette même route, à peine modernisée, mais réduite en largeur, que les Anglais appelleront le *Grand Trunk Road*. Seuls les ponts ont été reconstruits depuis l'époque de Chandragupta.

Le roi était responsable de la justice ; mais selon Manu et Kautilya, la loi était au-dessus des rois, et les rois eux-mêmes pouvaient, en principe, être punis. Le pouvoir judiciaire était indépendant. Il y avait des tribunaux constitués, avec des scribes et des avocats, où siégeaient les juges pour les procès. Les cas étaient jugés d'après les témoins, par inférence et par analogie au droit coutumier. L'appel était possible et le dernier recours était le Conseil du roi. Même si le roi était absent, la responsabilité des erreurs judiciaires reposait sur lui. Un très bel exemple apparaît dans le *Shilappadikaram*, où le roi meurt de honte pour avoir failli dans son devoir de justice en faisant mettre à mort un innocent sur un rapport de police.

Il y avait deux sortes de cours de justice : la cour civile s'occupait des questions de contrats, d'héritages, de querelles, de mariages, de dot, de prêts et intérêts, et la cour criminelle de toutes les matières concernant la police. Le code pénal était très sévère. Mégasthènes mentionne qu'une personne accusée de faux témoignage était punie par la mutilation d'un de ses membres. Qui mutilait une autre

personne perdait le même membre, et la main en plus. S'il était cause de la perte de la main ou de l'œil d'un artisan, il était mis à mort. Le code permettait la torture, l'ordalie, les mutilations ; mais on pouvait se racheter en payant une amende. Les jugements étaient rendus très rapidement.

Dans les villages, un conseil de cinq anciens arbitrait les conflits usuels. Dans les petites villes, il y avait un conseil de trois juges, aidés de trois légistes. La pratique du « Conseil des cinq » subsiste encore de nos jours dans les villages. Les gens, pour des offenses qui n'intéressent que leur communauté, sont toujours jugés par leurs pairs.

La cour du roi était remarquable par son luxe. Le roi n'apparaissait en public qu'en grande pompe. D'après Curtius, il était porté dans un palanquin doré orné de perles et portait de fines mousselines brodées d'or et de pourpre. Derrière lui défilaient des soldats et des gardes, certains portant des branches d'arbre sur lesquelles étaient perchés des oiseaux. La garde personnelle du roi se composait de femmes, qui l'entouraient même à la chasse, conduisaient les chars, montaient à cheval ou à éléphant. Ces femmes étaient généralement étrangères, le plus souvent grecques.

Les amusements du roi étaient la chasse – il avait des chiens d'une espèce spéciale pour chasser le lion –, mais aussi les courses de bœufs aussi rapides que des chevaux, les combats d'animaux, combats de taureaux, de béliers, de rhinocéros ou d'éléphants. A l'occasion des fêtes religieuses, le roi paraissait suivi d'éléphants caparaçonnés d'or et d'argent, de chars à quatre chevaux, de serviteurs portant des vases d'or et d'argent ornés de pierres précieuses, d'animaux apprivoisés – lions, léopards, buffles, etc. – et de nombreux oiseaux.

Lorsque le roi sortait pour une occasion officielle, sa garde comportait vingt-quatre éléphants. Des perroquets spécialement entraînés volaient en rond autour du palanquin royal. Le palais royal, d'après les auteurs grecs, était « orné de piliers dorés entourés de vignes d'or sur lesquelles étaient perchés des oiseaux d'argent ». Autour du palais s'étendaient de vastes jardins aux arbres toujours verts, avec des lacs artificiels peuplés d'énormes poissons. On se promenait en barque sur ces lacs.

La société était divisée en castes ou corporations, correspondant à des groupes professionnels. Chaque caste avait des privilèges particuliers. Kautilya conteste la prédominance de certaines castes et demande l'égalité devant la loi pour le Brahmane et l'artisan. Le système des « équivalences », au lieu de l'égalité, qui donne à

chaque corporation des droits et des privilèges particuliers, a été un instrument très utile pour éviter la lutte des classes dans la société hindoue.

Les femmes avaient des droits considérables dans les questions de mariage, de contrats, de divorce. Une femme pouvait se remarier si son époux était longtemps absent, s'il était malade et incurable, s'il était impuissant, s'il était exclu de sa caste, s'il était délinquant, traître ou cruel. Un homme pouvait répudier sa femme si elle était stérile ou ne lui donnait que des filles. L'*Artha Shastra* s'intéresse au bon traitement des femmes, aux pensions alimentaires, aux questions d'adultère, aux enlèvements, aux viols, etc.

Il y avait, pour les prostituées, un intendant spécial, qui s'occupait de leur bien-être et de leur éducation dans les différents arts. Elles étaient également employées comme espionnes.

L'homosexualité était assez répandue et les prostitués masculins avaient des privilèges établis, qui subsistent encore aujourd'hui dans la société orthodoxe. La société puritaine moderne affecte de les confondre avec les eunuques.

La prospérité et le bien-être du peuple étaient grands. D'après Mégasthènes: « Les habitants (de l'Inde) vivent dans l'abondance, de sorte qu'ils sont d'une taille au-dessus de la moyenne et de belle prestance. Ils sont habiles dans les arts comme peuvent l'être des hommes qui respirent un air pur et boivent la meilleure des eaux. La terre produit à sa surface tous les fruits connus, et le sous-sol contient de nombreux métaux, de l'or et de l'argent, du cuivre et du fer en grande quantité, et même de l'étain et autres métaux employés pour faire des objets ou des ornements ainsi que du matériel de guerre³. »

Mégasthènes mentionne l'abondance des rivières et « la quantité des céréales due aux deux récoltes par an que permettent les deux saisons de pluies. C'est pourquoi on affirme que la famine n'a jamais visité l'Inde et que les ressources de nourriture n'ont jamais fait défaut ». Il note aussi une autre raison de cette prospérité. « Parmi les autres nations, on a l'habitude dans les conflits guerriers de ravager la terre et en conséquence de la réduire à un désert inculte. Chez les Indiens, au contraire, les laboureurs sont considérés comme une classe sacrée et inviolable. Même lorsque les batailles font rage dans leur voisinage, ils continuent leurs occupations paisiblement, sans aucun sentiment de danger. Les combattants se massacrent les uns les autres, mais laissent en paix ceux qui sont engagés dans les travaux des champs. Ils ne ravagent jamais les terres de l'ennemi et ne coupent pas les arbres ⁴. »

Les villes construites au bord des rivières ou de la mer étaient en bois ; sur des collines, en briques ou en terre battue. Les chantiers de construction navale appartenaient à l'Etat. L'amiral de la flotte louait des navires aux marchands pour le transport des marchandises et des passagers. Les marins étaient payés par l'Etat. Les chantiers de construction navale de l'Inde étaient célèbres à toutes les périodes de l'histoire. Lorsque, plus tard, les Anglais ont annexé le pays, ils ont utilisé les chantiers indiens, dont l'organisation était très supérieure à celle des chantiers occidentaux, pour la construction de la plus grande partie de la marine britannique, aussi longtemps que les navires ont été en bois.

Arts, culture, religion

Le sanskrit était le langage officiel de l'empire maurya. Un grand nombre de gens étaient lettrés. Dans la vie courante, on employait un sanskrit simplifié, mêlé au langage populaire, qui a été la langue employée par certains auteurs bouddhistes. En général, les Bouddhistes et les Jâïnas préféraient employer les langues communes, les prakrits. Un grand nombre d'ouvrages littéraires sont mentionnés mais n'ont pas survécu. C'est d'après le théâtre de cette époque que fut établi le grand traité de dramaturgie et de théâtre dansé : le *Natya Shastra*.

L'Artha Shastra représente un document de littérature politique, au langage raffiné et élégant. On attribue aussi à son auteur Kautilya un ouvrage sur la chimie, un autre sur la poésie et un troisième sur la médecine. Les *Yoga Sutras* de Patanjali et sa grammaire sont également de l'époque maurya. Le *Kama Sutra*, le grand ouvrage de Vatsyayana sur l'érotisme, est aussi contemporain et nous donne beaucoup de détails sur la vie et les mœurs.

Le plus important écrivain en prakrit, à cette époque, est le pontife jâïna Bhadrabahu, auteur des *Kalpa Sutras*. On lui attribue aussi un ouvrage sur l'astronomie. L'ouvrage en pali appelé *Kathayattu* fut complété durant le troisième concile bouddhiste, qui se réunit à Pataliputra sous le règne d'Ashoka. On situe aussi à cette époque les Tripitakas bouddhistes, les Jatakas et les *Dharma-sutras*. Seuls les ouvrages techniques, philosophiques et religieux ont survécu, ainsi que quelques ouvrages sur la théorie musicale. Il n'est rien resté de la poésie ni de la très importante littérature de théâtre.

Le brahmanisme sous ses diverses formes restait la religion générale, avec son système social de castes et ses règles différentes

pour les « quatre âges de la vie » (*ashrama*). Mégasthènes mentionne le shivaïsme et le vishnouïsme. Il nomme aussi le Bouddha et parle des ascètes nus, les Jâïnas. Le bouddhisme resta toujours la religion d'un petit nombre, malgré les efforts qui furent faits pour en répandre les croyances. Ce n'est qu'à l'époque du Mahayana que le bouddhisme, en intégrant beaucoup des croyances hindoues, deviendra une religion relativement populaire.

Après la conquête aryenne et la fin de la civilisation de l'Indus, la pierre et la brique cuite cessèrent d'être employées habituellement dans l'architecture. Toutes les armatures étaient en bois, ainsi que les fortifications des places fortes. Il n'en subsiste rien. La brique cuite commença à être de nouveau employée vers le V^e siècle avant Jésus-Christ. Les fouilles ont permis de retrouver des fondations de villes très importantes. Tous les éléments décoratifs, les colonnes, etc. restaient toutefois en bois. Nous avons des descriptions détaillées de l'architecture et du plan des villes dans l'*Artha Shastra*, l'*Indika* de Mégasthènes, le *Shilappadikaram* et les traités d'architecture tels que le *Manasara*. En fait, bien que les monuments eux-mêmes n'aient pas survécu, la tradition de leur architecture s'est maintenue, et beaucoup de constructions de temples et de maisons qui existent encore aujourd'hui dans l'Himalaya, au Népal, et surtout dans l'Inde du sud, correspondent exactement aux descriptions des structures de l'âge maurya. Par ailleurs, les moines bouddhistes se creusèrent des cellules et parfois des monastères entiers dans le rocher, et beaucoup de ces cavernes très ornées existent encore. Leur style copie toujours les structures en bois de l'époque et nous donne d'importants documents sur l'architecture, la sculpture, la décoration. Les célèbres grottes d'Ajanta nous ont conservé d'admirables fresques.

Les monuments funéraires appelés stupas, qui sont des collines hémisphériques construites sur le lieu d'une crémation, ou, plus tard, pour abriter des reliques, étaient originellement en terre, mais furent ensuite construits en brique et en pierre couverte de motifs décoratifs et de sculptures. Le célèbre stupa construit par Ashoka à Sanchi était en brique. Il fut recouvert de pierre trois siècles plus tard. Il était entouré d'une balustrade en bois délicatement sculptée, avec des personnages et des motifs décoratifs. Cette balustrade fut plus tard remplacée par une copie exacte en pierre, qui existe encore aujourd'hui. Les historiens rapportent que ce furent les sculpteurs sur ivoire et sur bois qui furent employés à sculpter la pierre. Cela prouve que les débuts de la sculpture sur pierre datent dans l'Inde de l'époque maurya et sont dus vraisemblablement à l'influence des artisans perses et grecs. Les piliers monolithes érigés

par Ashoka, et les colonnes employées dans son palais de Pataliputra, sont en pierre extrêmement polie au moyen d'une technique dont la perfection n'a jamais été égalée. Les chapiteaux sont de style perse ; les motifs de décoration, de facture grecque : si les sites n'étaient pas connus, on leur attribuerait sans hésitation une origine achéménide. Ce n'est pas le cas pour la sculpture des stupas ou des grottes, qui est de style tout à fait indien, d'un grand réalisme et d'un art très évolué et souvent presque décadent. Il y a là visiblement une rencontre de deux traditions artistiques très distinctes, une tradition autochtone dans l'ensemble du pays et une influence achéménide, sans doute parce que des artistes et des artisans perses et grecs étaient accueillis à la cour de Pataliputra. A Sarnath et à Gaya, les balustrades sont taillées dans de grands blocs de pierre et sont peu ornées. Il reste quelques sculptures dans les cavernes des moines de la secte des Ajivika. La cave de Lomasha Rishi donne une réplique exacte des modèles de bois. A Sarnath ont survécu des sculptures d'une délicatesse remarquable.

Bindusara

D'après les chroniques jaïna et bouddhiste, Chandragupta eut plusieurs fils. C'est Bindusara qui fut choisi comme son successeur. On lui donnait le titre de *Devanampriya*, le « Bien-aimé des Dieux ». Strabon l'appelle Allitrochadès, et Athenaeus, Amitrochatès. Ce nom est probablement une transcription de Amitraghata (tueur de ses ennemis). D'après le *Rajavalikatha*, un ouvrage jaïna, le nom originel de ce prince était Simhasena.

Bindusara étendit l'empire vers l'extrême sud en soumettant les royaumes de Chera (Kerala), Chola (le pays tamoul) et Satyaputra (le pays kongu, aujourd'hui Coimbatore, près des Nilgiri), mais il ne parvint jamais à vaincre complètement les armées du sud et sa domination resta nominale. L'ancienne littérature tamoule du *Sangham* fait allusion à la conquête des Maurya, qu'ils appellent « Vamba Moriyar », mais sans entrer dans les détails. Excepté pour cette expédition sans grande conséquence, Bindusara ne fut pas un conquérant mais un organisateur de l'empire. Il légua à Ashoka celui qu'avait créé Chandragupta, sans additions territoriales, mais fortement consolidé à l'intérieur. Selon l'auteur tibétain Taranatha, Chanakya aida Bindusara « à détruire les nobles et les rois de seize royaumes et à devenir ainsi maître absolu du territoire entier entre l'océan de l'est et celui de l'ouest ».

Chanakya (Kautilya) continua de servir Bindusara. Selon les traditions bouddhiques, Bindusara envoya son fils Ashoka pour écraser une révolte de Taxila. Ashoka fut reçu par une délégation de citoyens, l'assurant qu'ils ne s'opposaient pas à l'empereur ni à lui-même, mais seulement à de mauvais vice-rois. De Taxila, Ashoka annexa le royaume des Khasha. Il continua la destruction de l'ancien ordre des kshatriya, qui représentaient la vieille noblesse préaryenne.

Deux Grecs résidèrent à la cour de Bindusara. Ce sont Deimachos, ambassadeur d'Antiochus Isotér de Syrie, et Dionysos, ambassadeur de Ptolémée II Philadelphe d'Égypte. Leurs écrits n'ont pas survécu. Bindusara entretenait une correspondance amicale avec Antiochus. Hégésandre raconte qu'il demanda à Antiochus d'acheter pour lui et de lui envoyer des figes sèches, du vin doux et un sophiste. Antiochus répondit : « Nous vous enverrons le vin et les figes, mais les lois grecques ne nous permettent pas de vendre nos sophistes. » Bindusara mourut probablement vers 274 avant Jésus-Christ. Son règne, d'après les *Puranas*, avait duré vingt-cinq ans.

Ashoka

Ashoka, que toutes les inscriptions appellent comme son prédécesseur *Devanampriya* (Bien-aimé des Dieux) ou Piyadasi (Aimable à voir), monta sur le trône en 274 avant Jésus-Christ. D'après les sources bouddhiques, les cérémonies de son couronnement eurent lieu quatre ans plus tard. Les principales dates du règne d'Ashoka sont aisément établies d'après ses célèbres édités gravés sur pierre. Il subsiste toutefois une certaine confusion quant à la date exacte de son avènement, les chroniques tibétaines et les textes bouddhiques, chinois, indiens et cinghalais donnant de légères variantes. Les chroniques cinghalaises présentent Ashoka comme un tyran cruel et féroce. À la mort de Bindusara, il aurait fait massacrer ses frères et ses sœurs, et en particulier son frère aîné Susima, pour se saisir du pouvoir. Il devait alors avoir une vingtaine d'années. Son couronnement fut probablement retardé par les conflits sanglants qui suivirent la mort de Bindusara.

Dès son adolescence, Ashoka avait été nommé vice-roi d'Ujjain, puis de Taxila. Il possédait déjà l'expérience du gouvernement et reprit sans tarder la politique de conquêtes de son grand-père. Le grand événement de son règne fut l'annexion du Kalinga, le puissant royaume situé sur la côte est de l'Inde, au sud du Bengale. Envahi au

temps des Nanda, le Kalinga avait rapidement repris son indépendance. La guerre fut sans merci et la population presque entièrement anéantie. Les pertes des armées du Kalinga se chiffèrent à cent mille morts, cent cinquante mille prisonniers et un nombre énorme de blessés. Ashoka établit un vice-roi à Tosali, l'une des capitales. Après sa complète victoire, Ashoka fit enregistrer l'édit XIII : « En vérité, le Bien-aimé des Dieux ne désire faire de mal à aucun être. Il pratique la modération et l'impartialité même envers ceux qui se conduisent mal. Pour lui la meilleure des conquêtes est la conquête par la vertu... La conquête réalisée par ces moyens nous cause une profonde joie⁵. »

Toutefois les horreurs de cette guerre impressionnèrent profondément le jeune empereur. D'après les chroniques bouddhiques, c'est peu de temps après qu'il fut converti au bouddhisme par un vénérable moine nommé Upagupta. Le bouddhisme, religion plus jeune et donc moins rigide que le jaïnisme, avait probablement été la religion préférée de son père. Ashoka vécut un an dans une communauté monastique, puis commença une pieuse vie de pèlerinages. Il créa des centres de discussions religieuses, promulgua des édits sur la morale et fit des dons considérables aux communautés bouddhiques, mais aussi, en souverain prudent, aux Brahmanes et aux Jâïnas. Il fit creuser des puits dans les villages, établit des hôpitaux pour les hommes et les animaux, des centres pour la culture des plantes médicinales. Il condamna les cérémonies rituelles comme inutiles et voulut mettre l'accent sur la charité humaine, sur le respect de la famille, des maîtres, des prêtres et des moines. Dans la treizième année de son règne, il établit des super-ministres de la morale et de la religion (*dharma-mahamatras*), qui avaient droit d'inspection dans toutes les administrations, y compris celle de son propre palais. Il fit creuser les temples souterrains de Barabar et les donna aux ascètes de la secte shivaïte des Ajivika. Dans ses édits du Kalinga, il fait appel aux peuples des frontières, en stipulant qu'il considérerait tous ses sujets comme des enfants et que même les populations insoumises et les criminels seraient traités avec justice, modération et charité. « Tous les hommes sont mes enfants. Je désire le bien et le bonheur de mes enfants dans ce monde et dans l'autre et j'ai le même sentiment envers tous les hommes. »

Les Bouddhistes faisaient construire des tumuli hémisphériques, appelés stupas, pour servir de tombe aux saints hommes et protéger les reliques. Dans la quinzisième année de son règne, Ashoka fit agrandir le *stupa* du Bouddha, près de Kapilavastu. Il fit ensuite construire de nombreux autres *stupas*, entre lesquels il distribua les

reliques du Bouddha. Le pèlerin chinois Hiuen Tsang (VII^e siècle) rapporte qu'Ashoka avait fait ériger quatre-vingt-quatre mille *stupas*, ce qui est probablement exagéré. Ashoka publia des édits exhortant les membres de la communauté bouddhique à éviter les divisions et les querelles intérieures et proposant des passages choisis dans les écritures bouddhiques, passages qui lui semblaient plus particulièrement indiqués pour la méditation des moines.

Vers la vingt et unième année de son règne, Ashoka convoqua à Pataliputra un grand concile pour définir l'orthodoxie bouddhique et réfuter les hérésies. Ce concile est mentionné dans le *Mahavamsa*, célèbre histoire du bouddhisme, en langue pali du V^e siècle. D'après les traditions cinghalaises, dix-huit sectes considérées comme hérétiques étaient représentées. Le concile dura neuf mois et proclama que la tradition appelée *Sthaviravada* représentait la seule forme orthodoxe du bouddhisme. C'est alors qu'Upagupta composa le *Kathavastu*, qui réfute les dix-huit formes de philosophie considérées comme hérétiques et définit finalement le canon bouddhique, connu sous le nom de « Petit Véhicule » (*Hinayana*). Après le concile, Ashoka envoya des missionnaires dans tous les pays du monde, de la Grèce (Yavana-dvipa) à Java.

L'empereur Ashoka s'était fixé la tâche d'inculquer aux peuples qu'il gouvernait les vertus bouddhiques. Comme beaucoup de constructeurs d'empires, il se servit habilement de la vertu et de la religion pour imposer son pouvoir et sa police sous le couvert de la morale. Le bouddhisme lui offrait un instrument idéal pour l'émasculatation des peuples guerriers.

Les vertus enseignées par les édits étaient « de pratiquer la charité envers tous les êtres vivants, de faire des dons aux Brahmanes, aux moines, aux gens qui dépendent de vous, à vos parents et connaissances ; de dire la vérité, d'observer la pureté de la pensée, l'honnêteté, la douceur, la gratitude, le contrôle de soi, la patience, le respect de la vie des animaux, la crainte du péché, la modération dans la dépense et dans le gain, le respect envers ses parents, les gens âgés, les maîtres, de bien traiter les Brahmanes, les moines, les familiers et parents, les serviteurs et les esclaves ; d'éviter la cruauté, la méchanceté, la colère, l'orgueil et l'envie ; de s'efforcer de réaliser de bonnes œuvres, d'alléger les souffrances des gens âgés, des pauvres et des malades, de pratiquer la tolérance et le respect envers les autres religions ; d'éviter le sectarisme, etc.⁶. »

Un tel programme permettait une inquisition à peu près totale, et le pouvoir établi pouvait, à son grand regret et par devoir, punir qui il voulait. L'établissement du pouvoir absolu par le puritanisme reste

probablement la plus grande invention politique du règne d'Ashoka. Elle explique comment le bouddhisme devint une telle arme d'expansion culturelle et politique, en utilisant des méthodes semblables à celles par lesquelles plus tard l'Inquisition, dans le monde chrétien, établit la puissance temporelle de l'Eglise. C'est l'utilisation de ces méthodes de pression morale qui explique pourquoi le bouddhisme fut si totalement balayé de l'Inde après la chute des grands empires. « L'ascension de la dynastie maurya était liée à une tentative de restauration du pouvoir brahmanique et à un contrôle de l'influence grandissante des communautés hétérodoxes... Cette politique fut certainement abandonnée par Ashoka, dont le zèle en faveur du bouddhisme a probablement été l'une des causes principales de la chute de son grand empire, immédiatement après sa mort⁷. »

Ashoka, à aucun moment, ne renonça à unir toute l'humanité sous son sceptre, mais il poursuivit ce dessein par des méthodes missionnaires plutôt que guerrières. Il inventa la cinquième colonne du puritanisme. « Il intervint au-delà des frontières politiques de son empire, en diffusant les croyances et les pratiques du bouddhisme. Il ne reconnaissait aucune frontière naturelle à ses activités missionnaires, si ce n'est la limite des parties habitées à la surface de la terre⁸. »

Dans le domaine administratif, Ashoka appliqua la doctrine hindoue de la « dette de naissance » aux relations entre le roi et ses sujets, entre le roi et ses officiers. Chaque homme contracte une dette morale envers l'Etat, envers ses parents, envers ses maîtres. Il faut payer cette dette par des services, avant de pouvoir acquérir des mérites personnels. Partout, aujourd'hui, nous retrouvons implicitement cette notion dans le service militaire ou civil obligatoire.

Les inquisiteurs d'Ashoka étaient ses ministres spéciaux pour la religion et pour la vertu, placés au-dessus de tous les fonctionnaires administratifs, et envoyés dans chaque province de l'empire pour des périodes de cinq ans. Ashoka avait interdit de tuer ou de faire souffrir les animaux. Il fut donc obligé de donner l'exemple. En 259 avant Jésus-Christ, il limita à un paon et trois chevreuils le nombre des animaux tués dans les cuisines royales. Deux ans plus tard, il proclama son végétarisme. Il interdit les sacrifices d'animaux. Il remplaça les safaris par des pèlerinages royaux (*vijaya yatra*). Il n'autorisa la castration et le marquage au fer des animaux que certains jours spécifiés. Il créa des hôpitaux pour les hommes et pour les animaux dans toute l'Inde et dans plusieurs pays occidentaux ; il continua l'ancienne pratique de libérer les

prisonniers une fois par an, et accorda trois jours de sursis aux condamnés à mort. Ashoka établit donc son pouvoir comme un « ange de paix », comme le premier souverain qui tenta de bâtir son empire sur les bases d'une morale et d'une religion universelles, soutenues, il va sans dire, par l'inquisition et par la police.

Il régna sur le plus grand empire connu dans l'histoire de l'Inde avant l'empire moghol. La capitale resta Pataliputra, l'actuelle Patna, centre de l'ancien royaume du Magadha. La position des inscriptions et des piliers, érigés par Ashoka selon la pratique achéménide, indique clairement l'étendue de son empire, qui comprenait tout le nord de l'Inde et le Pakistan, mais non l'extrême sud. Les centres importants étaient : Kausambi (près d'Allahabad) et Lumbinivana, lieu de naissance du Bouddha, au nord-est ; Atavi, la région des forêts sur la côte est, et le Kalinga (Orissa) avec sa capitale Tosali ; au sud, Suvarnagiri ; dans l'Inde centrale, Ujjain (au sud-est du Rajpoutana) et Vidisa (la Bhilsa moderne), au nord Taxila (près de Peshawar). D'après l'ouvrage historique appelé *Rajatarangini*, le Kashmir faisait également partie de l'empire, et c'est Ashoka qui aurait fait construire la ville de Shrinagar. A la frontière du nord-ouest se trouvait le royaume du Grec Amtiyaka (Antiochus II). Celui-ci n'ayant pas régné sur les territoires à l'est d'Herat, le Gandhara, l'Arachosie, etc., cédés par Séleucus, faisaient donc partie de l'empire d'Ashoka. Antiochus est appelé Yavanaraja (roi des Grecs). Dans le *Mahavamsa*, la capitale des Yavanas est appelée Alasanda (Alexandrie). Il s'agit peut-être d'Alexandrie d'Egypte, ou de l'une des cités créées par Alexandre. A l'extrême sud, la frontière était formée par la rivière Pennar, au nord de Mysore, et par les monts de Tirupathi. Les états dravidiens Chola (Madrass), Pandya (Trichinopoly), Chera (Malabar) et Satyaputra (sud de Mysore) restaient indépendants. L'ancienne capitale des Pandya était Urayur et leur royaume comprenait Madura. L'Assam ne faisait pas partie de l'empire.

Parmi les états vassaux, citons le pays des Andhra, dont la capitale Andhrapura se trouvait sur la rivière Telvaha, et celui des Pulinda, dans les monts Vindhya en Inde centrale. Sur la côte ouest se trouvaient Aparantaka ou Paschaddesha (Gujarat), Surashtra (Kathiavar), sous un gouverneur perse ou grec Tushaspa, résidant à Girinagara. Vidarbha ou Berar était au centre de l'Inde. Au sud des monts Vindhya vivaient les Rashtrika, les Bhojaka et Pitinaka, qui formaient des tribus républicaines semi-indépendantes. Les Rashtrika semblent avoir été les ancêtres des Rashtrakuta et des Reddy d'Andhra. Les Bhojaka, dont les rois s'appelaient héréditairement Bhoja, se trouvaient au nord du Maharashtra. Les

Pitinaka représentent probablement les populations de la région de Paithan ou Pratisthana, sur la Godavari. Parmi les royaumes du nord-ouest, les Gandhara (de Peshawar à Taxila), les Kambhoja (du nord-est de l'Afghanistan).

L'empire gouverné directement ou indirectement par Ashoka était donc immense, allant de l'Hindoukoush au Bengale et de l'Himalaya à la rivière Pennar, dans le sud. Il comprenait le Kalinga à l'est et le Saurashtra (Kathiawar) à l'ouest.

Ashoka mourut à Taxila en 232 avant Jésus-Christ. Selon les documents tibétains, il avait régné trente-sept ou trente-huit ans. Son empire fut immédiatement fragmenté. Il avait de nombreux enfants. Les trois principaux étaient Mahendra, Kunala et Jalauka. Son principal successeur fut son fils Kunala, qui régna huit ans sur le centre et l'ouest de son empire. Les chroniques bouddhiques nous informent que Kunala avait eu les yeux crevés par ordre d'Ashoka, à l'instigation d'une épouse jalouse de ce dernier.

Le *Rajatarangini* de Kalhana mentionne Jalauka comme régnant sur le Kashmir. Il vainquit les Grecs de Bactriane et annexa une partie des plaines autour de Delhi. Le successeur de Kunala fut Dasharatha, appelé lui aussi « Bien-aimé des Dieux », qui fit creuser des cellules pour les moines de la secte des Ajivika dans les collines rocheuses de Nagarjuni. La tradition jaïna et le *Matsya Purana* mentionnent un autre descendant d'Ashoka, Samprati, comme régnant sur Pataliputra et à Ujjain. Ce dernier fut un protecteur du jaïnisme et envoya des missionnaires en Perse et dans les royaumes grecs. Le dernier des Maurya fut Brihadratha, assassiné par ordre d'un de ses généraux, Pushyamitra, vers 180 avant Jésus-Christ.

On a voulu attribuer la division de l'empire d'Ashoka à sa politique de paix. C'est un écho de la légende d'un empereur pieux et bienveillant, légende qu'il avait su créer. En réalité, tout en enseignant à ses sujets les vertus de la non-violence et de la soumission, Ashoka avait toujours maintenu son pouvoir par la force, en y ajoutant les armes subtiles de la délation, de l'inquisition et du puritanisme. Le moralisme a toujours causé la ruine des empires, car les citoyens loyaux ne peuvent aider à combattre la trahison politique, de crainte d'être dénoncés eux-mêmes sur le plan de la morale, où personne n'est tout à fait innocent. La trahison et le crime fleurissent partout où les transgressions morales et la dissension politique sont également poursuivies. Les gangsters ont toujours et partout financé les mouvements prohibitionnistes. Ashoka ne réduisit jamais sa puissante armée. Il n'hésitait pas à menacer de sévères punitions les peuples de la forêt s'ils ne

changeaient pas leurs façons de vivre. Sa campagne du Kalinga reste l'une des guerres d'extermination les plus féroces qui aient jamais eu lieu dans l'histoire de l'Inde.

D'après Haraprasad Shastri, une autre cause importante du déclin de l'empire fut la politique antibrahmanique d'Ashoka. Bien qu'apparemment il ait prétendu traiter toutes les religions avec respect, il interdit en fait les grands sacrifices, centres du culte hindou. Ses « super-ministres de la vertu » (*dharmamahamatras*) étaient haïs, et désorganisaient toute la structure sociale de l'hindouisme dans lequel la liberté de l'individu en matières de culte et de morale personnelle est un principe fondamental. La fragmentation de l'empire maurya marqua le début du déclin du bouddhisme, qui disparut de l'Inde quelques siècles plus tard sans laisser de traces. Le jainisme, lui aussi une religion puritaine, mais qui n'avait jamais été une religion d'Etat, survécut et compte encore jusqu'à nos jours de nombreux adeptes. Le despotisme puritain, fondé sur la délation et sur la vertu obligatoire, produisit les mêmes résultats néfastes, le meurtre et la discorde, tant dans la propre famille de l'empereur que dans les peuples de l'empire. Les envahisseurs étrangers furent souvent accueillis comme des libérateurs.

1 ARRIEN : *L'Inde*, XVI, cité dans *The Classical Accounts of India*, par R. C. MAJUMDAR, Calcutta, 1960, pp. 230-231.

2 Indika, cité par Strabon (XV, I, 50-52) ; fragment 34 dans *Ancient India as described by Megasthenes and Arrian*, par J. W. McCrindle; p. 268 dans *The Classical Accounts of India*, par R. C. MAJUMDAR, Calcutta, 1960.

3 Fragment I, cité par Diodorus Siculus, II, 35, 42 ; *The Classical Accounts of India*, par R. C. MAJUMDAR, Calcutta, 1960, pp. 232-233.

4 *Ibid.*, p. 233.

5 ED. HULTZSCH : *Corpus Inscriptionum Indicarum*, Oxford, 1925.

6 AMULYACHANDRA SEN : *Ashoka's Edicts*, Calcutta, 1956.

7 *Cambridge History of India*, vol. I, p. 148.

8 ARNOLD J. TOYNBEE : *Between Oxus and Jumna*, Londres, 1961.

Les Shunga et les Kanva

Les Shunga (187-75 av. J.-C.)

Le meurtre de Brihadratha, le dernier des empereurs maurya, par Pushyamitra (187-151 av. J.-C.) consomma la division de l'empire maurya. A l'est, selon les *Puranas*, les Shunga et les Kanva succédèrent aux Maurya, tandis qu'à l'ouest, d'après les sources grecques et jaïna, des républiques indépendantes s'établirent. La géographie politique de l'Inde vers 180 avant Jésus-Christ présente au nord-ouest : les royaumes indo-bactriens et indoparthes ; dans l'Inde du centre et de l'est, les empires des Shunga et des Kanva, dont la capitale était Vidisha (Bhilsa) ; au Kalinga, le royaume de Kharavela ; et dans l'Inde du sud, l'empire satavahana. Pour l'histoire de cette période, nous avons surtout comme document les *Puranas*, qui nous donnent des informations assez précises, et d'autres documents tels que le *Mahabhashya* de Patanjali et la Gargi Samhita, ainsi que des œuvres littéraires ultérieures, telles que le *Malavikagnimitra* de Kalidasa, le *Divavadana* et le *Harshacharita* de Bana.

Pushyamitra était le commandant en chef des armées de l'empereur Brihadratha. A l'occasion d'une parade pour laquelle il rassembla toutes les armées afin de les présenter à l'empereur, il le fit tuer alors qu'il passait les troupes en revue.

L'origine de Pushyamitra est contestée. Lorsqu'il prit le pouvoir après le meurtre de son maître, il dut s'attribuer une généalogie quelque peu idéalisée. Le grammairien Patanjali fait descendre Pushyamitra de l'ancienne famille des Shunga, un clan de Brahmanes auquel appartenait le sage védique Bharadvaja. Des Shunga sont mentionnés dans les textes védiques tels que l'*Ashvalayana Shrauta Sutra*. La finale des noms (*mitra*) a fait penser qu'ils étaient d'origine perse. Dans le *Malavikagnimitra*, Agnimitra, le second des rois de cette dynastie, est présenté comme appartenant à la famille des Baimbika, descendants du sage Kashyapa. Mais les *Puranas* comme le *Harshacharita*, considèrent que Pushyamitra

descendait réellement de l'ancienne famille des Shunga.

Nous savons, de sources grecques, que les derniers des Maurya n'avaient pas été capables de maintenir les subtiles méthodes de tyrannie d'Ashoka. Le mécontentement populaire pouvait s'exprimer, et le désordre s'infiltrait dans toutes les organisations politiques et militaires.

Les armées maurya avaient été vaincues par les Grecs de Bactriane. Patanjali mentionne des attaques grecques contre Saketa (Ayodhya) et Madhyamika (près de Chitor au Rajpoutana). Des détachements grecs étaient venus jusque sous les murs de Pataliputra. Les victoires de Pushyamitra contre les Grecs furent une des raisons qui le menèrent à prendre le pouvoir pour défendre le pays contre les invasions étrangères, et rétablir une autorité qui bénéficiait du soutien populaire.

D'après Kalidasa (*Malavikagnimitra*), Agnimitra, fils de Pushyamitra et vice-roi de Vidisha, envahit le Vidarbha (Berar) et vainquit le roi Yajnasena, beau-frère d'un ministre du dernier empereur maurya. Le Vidarbha fut divisé entre Yajnasena et son cousin Madhavasena, sous la suzeraineté de Pushyamitra. C'est après cette victoire que Pushyamitra offrit avec une extrême magnificence un grand sacrifice, le sacrifice du cheval, que seuls les rois triomphants peuvent offrir. Le cheval destiné au sacrifice doit être laissé en liberté sans que nul n'ose y toucher. Le cheval fut arrêté par des Grecs sur la rive de l'Indus. Ceux-ci furent attaqués et vaincus par les armées de Pushyamitra, et le cheval ramené sur le lieu du sacrifice.

Le fils d'Agnimitra devait de nouveau battre des Grecs sur les rives de la rivière Sindhu, qui est peut-être l'Indus, mais plus probablement la rivière de même nom entre Mathura et Allahabad. Il s'agissait certainement de princes de Bactriane, et probablement des invasions dirigées par Démétrius, Ménandre et Eucratidès. Les victoires indiennes furent facilitées par les dissensions qui existaient parmi les Grecs. Entre-temps, dans une inscription du Hathigumpha (la grotte de l'éléphant près de Bhuvaneshvar), le roi Kharavela proclama, dans la douzième année de son règne, sa victoire sur un roi de Magadha, qui ne peut être que Pushyamitra, mais qu'il appelle du curieux nom de Bahasatimita, un nom qui a été expliqué de diverses manières, Mita équivalent à Mitra et Bahasati à Brihasputi (Jupiter) qui est le régent de la constellation *Pushya* (la sixième maison lunaire).

Sous Pushyamitra, l'empire shunga avait trois capitales : Pataliputra, Ayodhya et Vidisha. L'empire, qui couvrait seulement la

partie centrale de l'ancien empire maurya, s'étendait jusqu'à la Narmada et le Vidarbha (Berar) dans le sud. Selon l'historien bouddhiste Taranatha, Jalandhara (Jullundur) et Sakala (Sialkot) au Panjab demeuraient sous l'influence grecque. Patalipatra restait la capitale principale. Les Andhra et les Kalinga avaient repris leur indépendance.

La propagande bouddhiste des Maurya et les méthodes employées pour désorganiser la société brahmanique avaient été l'une des causes de l'impopularité de la dynastie. Pushyamitra rétablit l'ordre brahmanique et priva les bouddhistes des honneurs et des biens dont ils avaient été comblés. D'après la tradition bouddhiste, il se serait livré à des persécutions terribles, faisant détruire les monastères et brûler les moines. Il aurait mis à prix, pour cent pièces d'or, la tête de chaque moine, lors de sa marche triomphante sur Sakala au Panjab. Il rétablit les sacrifices brahmaniques, en particulier le sacrifice du cheval, qui avaient été interdits par Ashoka.

En réalité, Pushyamitra semble avoir pratiqué l'habituelle tolérance des Hindous, en matière de liberté religieuse, mais s'être opposé violemment à la conception bouddhiste d'une Eglise organisée, utilisant les moyens de pression religieuse et morale à des fins politiques. L'hindouisme s'est toujours refusé à s'organiser en Eglise et à imposer son code de vie religieuse et morale. Il est certain que les Bouddhistes résistèrent et ne furent pas satisfaits de perdre leur puissance et leurs privilèges, Pushyamitra dut les mettre à la raison pour établir la liberté religieuse, qui était et est demeurée un principe fondamental du brahmanisme, mais non du bouddhisme. En fait, de nombreux monuments bouddhistes furent construits durant ce règne, tels les *stupas* de Barhut et de Sanchi.

Pushyamitra mourut vers 151 avant Jésus-Christ. Il avait régné trente-six ans.

Son fils Agnimitra, qui avait été vice-roi de Vidisha, monta sur le trône impérial et régna pendant huit ans. Il eut comme successeur Sujyeshta, à qui succéda son fils Vasumitra. Vasumitra dut repousser une nouvelle attaque des Grecs de Bactriane. Il semble, d'après Bana, qu'il fut assassiné par un certain Mitradeva, pendant une représentation théâtrale. Après lui régna Udaka, que les *Puranas* appellent de divers noms : Andhraka, Antaka, Ardraka, Odrula, Bhadraka. Après eux, Bhaga, que les *Puranas* appellent Bhagavata, régna pendant trente-deux ans. C'est dans la quatorzième année de son règne qu'Héliodorus, ambassadeur du roi grec de Taxila, Antialcidas, fit ériger à Besnagar une colonne en l'honneur de

l'oiseau divin Garuda.

Le dernier roi, Devabhuti, était un homme dissolu, qui perdit la vie par suite des intrigues peu honorables de son ministre brahmane Vasudeva Kanva. Il fut tué, en 75 avant Jésus-Christ, par une jeune esclave qui s'était introduite près de lui après s'être emparée des vêtements de la reine.

La période shunga, qui dura cent douze ans (de 187 à 75 av. J.-C.), fut, comme c'est souvent le cas dans les périodes de désorganisation politique, marquée par un grand épanouissement des arts. Les rois protégèrent la littérature et les sciences. Le célèbre grammairien et philosophe Patanjali vécut à la cour de Pushyamitra. Le théâtre, la musique et les arts plastiques étaient florissants. Les *stupas* de Barhut et de Sanchi nous ont conservé des sculptures d'un extrême raffinement artistique. En dépit des guerres qui repoussèrent les expéditions grecques, les Shunga maintinrent des relations amicales avec les royaumes grecs du nord, et les échanges culturels et scientifiques entre les deux mondes sont évidents dans beaucoup de domaines.

Les Kanva (77 à 30 av. J.-C.)

Après le meurtre de son roi, le ministre Vasudeva usurpa le trône et fonda une nouvelle dynastie, celle des Kanva ou Kanvayana. Cette dynastie n'eut que quatre rois, Vasudeva, Bhumimitra, Narayana et Susharman, qui régnèrent respectivement 9, 14, 12 et 10 ans sur le Magadha. Certaines parties de l'empire restèrent aux mains de princes shunga. Ce sont les Andhra ou Andhrabhritya qui devaient mettre fin à la dynastie des Kanva, et en même temps aux restes de l'empire shunga.

Les Andhra, qui conquièrent Magadha et tous les royaumes environnants, ne semblent pas s'y être établis. Après leur expédition, le nord de l'Inde fut divisé en de nombreux petits royaumes. L'histoire de Magadha reste obscure, jusqu'à l'arrivée des Gupta, au III^e siècle de notre ère.

Romains, Scythes et Parthes

Les Romains

Les Romains s'intéressèrent très tôt au commerce avec l'Inde. La Rome impériale, continuant la tradition des anciens empires de l'est méditerranéen, importait des produits de luxe, de l'or, des pierres précieuses, des tissus, des épices, des singes, des paons, en quantité toujours grandissante. Pour éviter la route de terre, rendue difficile par les Parthes, les Romains cherchèrent à développer la voie maritime. Une expédition fut envoyée par Auguste, en 25 avant Jésus-Christ, pour rouvrir la route maritime de l'Inde. Aden fut occupée peu après par des commerçants égyptiens et grecs.

En 45 après Jésus-Christ, Hippalus prétendit avoir découvert les moussons. Mais, comme l'a remarqué Kennedy ¹, « les moussons étaient connues depuis les temps les plus anciens par tous ceux qui naviguaient le long des côtes d'Afrique et d'Arabie, et la route normale du commerce avec la mer Rouge n'a jamais longé les côtes inhospitalières de la Gédrosie (Bélouchistan) ». Le voyage direct est décrit en détail par Pline dans le *Périple de la mer Erythrée*. Les navires partant du port d'Okelis, à l'embouchure de la mer Rouge, atteignaient Muziris (Cranganore sur la côte de Malabar) en moins de quarante jours. Il fallait moins de trois mois pour transporter les marchandises de l'Inde jusqu'à Alexandrie, le grand marché du monde occidental. Au début de notre ère, il partait au moins un navire par jour de l'Egypte vers l'Orient. Les marins connaissaient dans tous ses détails la côte occidentale de l'Inde.

La grande demande de produits de luxe indiens à Rome devait conduire à une augmentation considérable du commerce, par cette route à l'abri des voleurs et des pirates. Durant le I^{er} siècle avant et le I^{er} siècle après le début de l'ère chrétienne, l'île des Dioscorides (Socotra) à l'embouchure de la mer Rouge, était peuplée d'étrangers, « un mélange d'Arabes, d'Indiens et de Grecs », qui avaient émigré là pour y faire du commerce. L'auteur du *Périple de la mer Erythrée* mentionne également que de grands vaisseaux étaient envoyés

régulièrement de Barygaza (Broach, près de Bombay) à la ville marché d'Omma, en Perse. Les Indiens faisaient aussi du commerce avec Madagascar et y avaient une importante colonie. La langue indonésienne, mêlée de sanskrit, était courante dans l'île, dont le nom ancien était Malay. La tradition encore courante à Madagascar est que ses habitants sont venus de Mangalore, sur la côte de Malabar. Plus tard, le commerce de l'Inde avec l'Occident fut centralisé dans les grands ports de la côte d'Azania (Kenya et Tanganyika), en particulier Rhapta au Tanganyika, ainsi que Kilwa, Songo, Mnara, Sanjeya, Kati, Kua, etc. Ces villes restèrent prospères jusqu'au ^{XV}^e siècle, époque à laquelle les Portugais et autres aventuriers occidentaux les détruisirent complètement.

La consolidation de l'empire romain avait assuré la paix, facilité les communications et rendu plus sûres les voies commerciales. Pline estime que plus de cinquante millions de sesterces (quinze millions de francs-or) étaient dépensés dans l'Inde chaque année. Cela explique la quantité de monnaies trouvées dans l'Inde. Nous pouvons, d'après ces monnaies, déceler les périodes où le commerce avec l'empire romain était le plus actif. Presque nul sous le consulat, il atteint son maximum sous Néron et s'arrête après Caracalla. Il reprendra un peu sous les empereurs byzantins. Des commerçants romains s'installèrent dans l'Inde, particulièrement dans la région de Madura. Les ruines d'une ville romaine assez importante ont été retrouvées près de Pondichéry, sur la côte sud-est de l'Inde (Coromandel). La littérature tamoule entre le ^I^{er} et le ^{III}^e siècle mentionne les nombreux étrangers résidant dans les ports du sud de l'Inde. Elle confond d'ailleurs Grecs et Romains, « Yavana au langage rude et sans grâce », riches marchands, matelots qui chargent et déchargent les navires.

Le commerce avec Rome par voie de terre se continuait également, en dépit des difficultés créées par les Parthes et les Sassanides. D'après O. B. Priaulx² « la soie, qui au temps d'Aurélien valait son pesant d'or, se vendait sous le règne de Julien à un prix accessible à tous ». Palmyre et Pétra devinrent de grands centres de commerce avec l'Inde. Les marchandises arrivant par mer jusqu'à Vologésia sur l'Euphrate étaient transportées par voie de terre jusqu'à Palmyre. Celles qui passaient par la mer Rouge étaient transportées des ports d'Alana et de Leukè Komè jusqu'à Pétra. Lorsque Pétra fut détruite, en 105, Palmyre gagna en importance, jusqu'à sa destruction par Aurélien en 273. Après quoi le commerce passa aux mains des Arabes. Lorsque, sous Constantin, le commerce avec l'Inde redevint actif, les navires romains transportèrent les marchandises jusqu'au port d'Adulè, sur la côte africaine de la mer

Rouge. Cette route resta la principale route du commerce jusqu'au VI^e siècle.

Plusieurs états de l'Inde envoyèrent des ambassades à Rome sous Auguste. Des ambassades de l'Inde se rendirent auprès de Trajan (98-117), d'Hadrien (117-138), d'Antonin le Pieux (138-161), d'Héliogabale (218-222), d'Aurélien (270-275), de Constantin (323-353), de Julien (361-363). Deux ambassades auprès de Justinien, en 530 et en 552, sont aussi mentionnées.

Les Romains qui visitaient l'Inde, et les Indiens qui visitaient le monde méditerranéen, étaient donc nombreux. Dion Chrysostome (vers 117 de notre ère) mentionne une importante colonie indienne résidant en permanence à Alexandrie. Il mentionne aussi des traductions d'Homère dans les langues de l'Inde. Des Brahmanes qui visitèrent Alexandrie en 470 furent les hôtes du consul Séverus.

Une comédie grecque, parodie d'*Iphigénie en Tauride*, écrite au II^e siècle, dont le texte sur papyrus a été retrouvé à Oxyrhynchus en Egypte, raconte l'histoire d'une dame grecque appelée Chariton qui fait naufrage sur la côte ouest de l'Inde entre Bombay et la côte du Malabar et y rencontre le roi, lequel parle à ses officiers dans une langue qui se trouve être la langue kanada. Une statuette indienne a été retrouvée à Pompéi. Clément d'Alexandrie, qui mourut vers 220, a laissé un exposé assez exact de la doctrine hindoue de la transmigration, et de la vénération des reliques par les Bouddhistes. Des missionnaires chrétiens, après saint Thomas, visitèrent l'Inde; et dès le III^e siècle des communautés chrétiennes ont existé dans le sud de l'Inde.

Les Scythes (Shaka) et les Parthes (Pallava)

C'est la naissance et le développement du pouvoir parthe qui créa une barrière entre la Syrie et ses provinces orientales. Celles-ci s'étaient révoltées sous le règne d'Antiochus II (286-247 av. J.-C.). Cette barrière fut si efficace que c'est seulement grâce aux travaux modernes que nous savons quelque chose des royaumes gréco-bactriens, qui avaient par moment étendu leur influence jusqu'à l'embouchure de la Narmada, au nord de Bombay. Les Parthes, que les Hindous appellent Pallava, avaient établi un vaste empire autour de leur habitat original, au sud-est de la Caspienne. Originellement, c'étaient des tribus iraniennes venues du nord, qui s'étaient mêlées à des populations locales. Les Parthes étaient donc apparentés aux Scythes. L'isolement politique de l'Inde fut complété par la conquête

scythe de la Bactriane, vers 135 avant Jésus-Christ. Après l'empire maurya, les contacts furent graduellement réduits, et le commerce par voie de terre remplacé par le commerce maritime. Pour l'Occident, l'Inde devint de plus en plus un pays mystérieux, considéré comme d'une fabuleuse richesse.

La disparition des Grecs de la Bactriane, vers le milieu du I^{er} siècle avant Jésus-Christ, est due à la pression des Parthes et des Scythes. Les inscriptions cunéiformes de Darius I^{er} mentionnent trois branches de Scythes. Selon Hérodote, des contingents de Scythes faisaient partie des armées de Xerxès lors de son invasion de la Grèce. Les Scythes formaient un ensemble de tribus iraniennes périphériques. Descendus du nord, ils avaient pénétré en Arachosie (Afghanistan de l'ouest), mais avaient été tenus longtemps en échec, grâce à la puissance des Parthes, des Macédoniens, des Syriens et des Indo-Bactriens. Ils profitèrent de l'affaiblissement du royaume de Bactriane pour se saisir d'une partie de l'ancien empire hellénique. Ils s'avancèrent alors par l'Afghanistan dans le Sind, en passant par le col de Bolan. Ils s'établirent dans le Sind, puis s'avancèrent graduellement vers le Panjab.

Vers 70 avant Jésus-Christ, la domination grecque à l'est de l'Indus arriva à son terme, excepté pour la région de Hazara. Les royaumes grecs du Gandhara, de la vallée de Kaboul et du Badakshan se maintinrent encore pendant un quart de siècle. Hipsitrates, le dernier roi du Gandhara, mourut vers 50 avant Jésus-Christ. Les Grecs avaient été finalement vaincus par les Parthes. Le roi parthe Azès I^{er} ravagea le royaume de Gandhara. Le seul royaume grec qui subsista quelque temps fut celui de Parapamisadae, près de Peshawar, où régnait Hermès, qui réussit à se maintenir et même à reconquérir Ghazni et l'Arachosie (Kandahar). Son royaume fut peu à peu réduit par les Parthes et par les Kushans (Yueh Chi), qui avaient déjà repoussé les Shakas (Scythes). En 30 avant Jésus-Christ, Hermès et sa femme Calliope étaient morts, et le dernier des royaumes grecs passa aux mains des Parthes.

Dans le Panjab du nord s'installèrent des dynasties de vice-rois scythes, appelés satrapes, qui régnèrent sur le Gujerat et à Ujjain. Le premier des rois scythes de l'Inde fut Manès, qui s'établit à Pushkalavati (près de Peshawar) et à Taxila vers 78 avant Jésus-Christ. Son successeur Azès I^{er} monta sur le trône vers 58 avant Jésus-Christ. Après lui vinrent Azès II et Gondophares, qui furent l'un et l'autre vice-rois d'Arachosie avant de devenir rois des rois. Le nom de Gondophares est associé à la légende de saint Thomas, l'Apôtre des Parthes, que la légende fait mourir à Madras dans l'Inde

du sud. Gondophorès aurait fondé un vaste empire comprenant le Sind et l'Arachosie, libre du contrôle des Parthes. Après lui vint Pakorès, qui semble n'avoir régné que sur le Panjab. C'est vers cette époque que le puissant clan des Kujula s'établit dans le Panjab. Kadphisès I^{er} (Kujula) chassa les Parthes du nord-ouest et occupa Taxila et le Kashmir.

Les Shaka, dont l'influence avait commencé à se faire sentir bien avant, gouvernèrent l'Inde de l'ouest approximativement de 120 à 380 de notre ère. Nous pouvons remarquer, par les monnaies, par les sculptures et les noms, qu'ils s'indianisèrent rapidement et complètement. Très vite ils se mêlèrent aux populations locales, de sorte qu'ils ont laissé peu de traces dans la race. Les Shaka étaient des gens simples et leur palais de Sircap une construction sans prétention architecturale. Ils adoptèrent l'une ou l'autre des religions de l'Inde. Ils vénéraient Shiva, Bouddha ou Mahavira, protégeaient les diverses religions. Selon une inscription de Nasik, un prince shaka, Usavadatta, fit de généreuses donations pour l'entretien des Brahmanes et des temples hindous. C'est des Shaka mêlés aux anciens Rashtrika que descendent les Mahrattes, qui vivent aujourd'hui dans la région de Bombay et Poona, et qui sont restés un peuple guerrier; celui-ci devait jouer plus tard un rôle important dans la lutte contre les envahisseurs musulmans, puis britanniques.

Une première ère des Shaka dut être établie vers 140 avant Jésus-Christ. Mais l'ère shaka qui a encore cours aujourd'hui commence en 78 après Jésus-Christ. Elle est connue sous le nom de *salivahana shaka*. Cette ère est utilisée par les inscriptions et dans les *Puranas*.

Yueh Chi Kushana

En 174 avant Jésus-Christ, une tribu nomade appelée les Yueh Chi, chassée par les Huns de son habitat traditionnel dans le Kansu, occupa le territoire des Shaka, entre le Jaxartes et l'Oxus. Vers 126 avant Jésus-Christ, de nouvelles pressions poussèrent ces nomades vers le sud. Ils occupèrent alors la Bactriane et s'y fixèrent. En 48 après Jésus-Christ, l'une des tribus yueh chi, les Kushana, sous leur roi Kadphisès, quitta la Bactriane, occupa le Gandhara, chassant le dernier roi grec Hermæus. Plus tard, ils étendirent leur contrôle sur les petits royaumes grecs, shakas et parthes, et fondèrent un empire qui comprenait le Panjab, le Sind, le Nord-Gujerat et une partie de l'Inde centrale.

L'une des théories soutenues par Kalgren et Sten Konow est que

les Kushana représentaient une nouvelle vague de tribus iraniennes et étaient apparentés aux Shâka. On remarque que les ouvrages grecs, latins et chinois mentionnent que les peuples de la Bactriane furent conquis par les Saiwang, c'est-à-dire par les Shaka. L'une des tribus shaka aurait été les Kueishung ou Kushana. Toutefois, d'après Tarn, les Kushana représentaient les Asii, élément dominant parmi les Yueh Chi. Cela semble plus vraisemblable car les annales chinoises des dynasties Han, le *Tsien Han-shun* et le *Hon Han-shu*, parlent du pouvoir des Ta Yueh Chi dans la région de Ta-his. Ce fut ce pouvoir qui s'étendit par la suite. Les Yueh Chi, peuple guerrier venu de l'est, avaient occupé la Bactriane vers le II^e siècle avant Jésus-Christ, puis s'étaient heurtés aux Parthes et aux Scythes. Ils conservèrent leurs contacts avec l'Asie centrale et furent un lien entre la Chine et l'Inde.

Durant leur migration vers l'ouest, en 165 avant Jésus-Christ, les Yueh Chi furent repoussés par les Huns (les Hiung-nu). Plus tard les hordes yueh-chi attaquèrent une autre tribu, les Wu-sun, tuèrent son chef et occupèrent Kipin (le nord du Kashmir). Ils avaient établi leur centre au nord de l'Oxus et étaient divisés en cinq groupes. Un roi yueh-chi combattit aux côtés des généraux chinois.

L'arrivée au pouvoir de Kadphisès I^{er} marque une date importante dans l'histoire des Kushana. C'est lui qui créa et consolida leur empire. Il établit sa suprématie sur la Bactriane vers 30 avant Jésus-Christ et devint l'unique souverain des Yueh Chi. Il chassa les Parthes et occupa Taxila et la vallée du Kashmir. Sous son règne, l'empire kushana allait des frontières de la Perse à l'Indus et même à la Jhelum; il comprenait la Sogdiane (Samarkand) et l'Afghanistan.

Kadphisès I^{er} mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Son fils Kadphisès II, ambitieux et entreprenant, combattit les Chinois, d'une part, et conquis le Sind d'autre part. Sous son règne les frontières de l'empire s'étendirent jusqu'à Mathura. Il avait apparemment adopté le shivaïsme, comme l'indiquent les images de Shiva et de son taureau sur le revers des monnaies à son effigie.

Kanishka

Les dates du règne de Kanishka ont fait l'objet de controverses parmi les historiens. Certains le placent avant Kadphisès I^{er}, et d'autres après Kadphisès II. C'est cette dernière version qui semble la plus vraisemblable, car les monnaies de Kanishka se retrouvent fréquemment avec celles de Kadphisès II. Kanishka serait donc

monté sur le trône au II^e siècle après Jésus-Christ, vers 120 d'après Sten Konow, ou quelque part entre 120 et 160 selon V. A. Smith. La théorie de Majumdar, qui le fait régner à partir de 248, contredit les documents tibétains qui en font un contemporain du roi Vijayakirti de Khotan, lequel régna à partir de 120.

D'après les chroniques chinoises, Kanishka aurait été originaire de Khotan et aurait appartenu à une petite tribu de Yueh Chi. Habile général, il fut le plus capable des monarques kushana. Il avait commencé sa carrière comme roi de Wema dans la vallée du Gange, avait soumis les autres vice-rois et établi son autorité sur le Panjab et sur le Sind. Il conquiert le nord-ouest de l'Inde et établit sa capitale à Purushapura (Peshawar). Il envahit ensuite l'Inde centrale, combattit les rois de Saketa et de Pataliputra, puis il se tourna vers l'ouest et vainquit le roi des Parthes.

Une première expédition contre l'empire chinois échoua; mais, lors d'une deuxième expédition, il battit le roi chinois Pan Young, fils de Pan Chao, et annexa les provinces de Kashgar, Yarkand et Khotan.

Son empire, s'étendant alors de l'Asie centrale à l'Inde centrale, comprenait le Gandhara (Afghanistan), le Kashmir et la région du Pamir. Il était en contact avec Rome, et ses monnaies imitaient les monnaies romaines.

Kanishka s'était converti au bouddhisme et son nom est resté célèbre dans les annales de cette religion. Il n'était pas un homme religieux, mais il s'appuya politiquement sur le bouddhisme, dont la propagation servait de prétexte à ses conquêtes, présentées comme des croisades. A l'intérieur, en revanche, il chercha à maintenir l'équilibre entre les diverses factions religieuses. On trouve sur ses monnaies des images de divinités grecques, zoroastriennes, mithraïques et hindoues (Shiva et Durga). Il fut le premier roi à mettre des images du Bouddha sur ses monnaies. Personnellement, il était cruel et fantasque. Le célèbre savant bouddhiste Ashvaghosha refusa de venir à sa cour. Il était généralement détesté, et le peuple se lassa de ses guerres, de ses ambitions, de ses rapines. Il semble probable qu'il mourut dans son lit, étouffé par ses proches, alors qu'il était malade en 162.

Ashoka avait unifié la doctrine du *theravada* ou « Petit Véhicule » (*hinayana*). Après sa mort les conflits entre les diverses écoles reprirent, et Kanishka entreprit de codifier la doctrine. Un grand concile fut convoqué à Kunnavala Vihara, au Kashmir, sous la présidence de Vasumitra. Les annales tibétaines disent que ce concile eut lieu à Jullundar. Kanishka réunit cinq cents moines,

pour mettre fin aux controverses. D'après le pèlerin chinois Hiuen Tsang, le canon bouddhiste nouvellement redéfini fut alors inscrit sur des plaques de cuivre et enterré dans un stupa construit à cet effet. Le nouveau canon constituait en fait une religion très différente de celle qui avait été définie dans le concile convoqué par Ashoka. Ce nouveau bouddhisme est appelé *mahayana* (grand véhicule).

Le développement du mahayana avait commencé avant Kanishka, dès le III^e avant Jésus-Christ, mais sa doctrine ne fut systématisée qu'au II^e siècle de notre ère; elle devait servir à l'expansion culturelle et politique de l'Inde. La première doctrine bouddhiste était une doctrine simple, sans grandes prétentions philosophiques. Lorsque le bouddhisme se répandit, il se mêla rapidement à l'hindouisme populaire et assimila les pratiques magiques du tantrisme shivaïte et les techniques du yoga, des *mantras* (récitation de formules) et du *dhyana* (méditation). La religion qui en résulta, et dont les principes furent définis par le concile convoqué par Kanishka, était une religion profondément différente du bouddhisme originel. L'admirable tenue philosophique des canons de ce bouddhisme rénové fut principalement l'œuvre d'Ashvaghosha, un Hindou converti qui voulait faire une synthèse du bouddhisme et de l'hindouisme, y mêlant aussi des éléments qui provenaient des diverses religions présentes au nord-ouest de l'Inde, telles que la religion grecque, le christianisme, le zoroastrisme et les religions d'Asie centrale.

Nous savons peu de choses sur le système administratif de Kanishka, mais la prospérité de l'empire Kushana implique une organisation très efficace. Kanishka fut un grand bâtisseur. Il fit construire de nombreux stupas et monastères, tels que ceux de Purushaputra et de Pushkalavati. Il créa une nouvelle cité, Kanishkapura, au centre de laquelle, au-dessus de reliques du Bouddha, il fit riger une tour de bois qui passa longtemps pour une des merveilles du monde. Cette tour avait plus de 200 mètres de haut. Le toit de fer était surmonté d'un parasol recouvert de cuivre. Il y avait sur les côtés des statues du Bouddha, qui sont probablement les premières images anthropomorphiques du Bouddha, jusqu'alors représenté seulement par des symboles. Les statues représentaient le Bouddha sous la forme du dieu grec Apollon. Cette tour, qui existait encore au VI^e siècle, émerveillait les voyageurs. Les colonnes étaient terminées par des chapiteaux corinthiens.

C'est sous le règne de Kanishka qu'apparaît dans le Gandhara la nouvelle école de sculpture connue sous le nom de gréco-

bouddhique, école qui appliquait à des sujets indiens les principes d'esthétique grecque. Cette école qui se développa du I^{er} au IV^e siècle, période de très proches contacts avec l'Occident, donna naissance à un art bâtard, conventionnel et sans grande valeur, quand on le compare à l'art raffiné des autres écoles indiennes contemporaines. L'art gréco-bouddhique est surtout intéressant au point de vue historique, comme une sorte de prolongement exotique des écoles hellénistiques d'Alexandrie ou de Pergamon, ou des écoles romano-asiatiques ou romano-syriennes. A la même époque, une école d'art proprement indien florissait à Sanchi, à Barhut et à Mathura. C'est l'image du Bouddha créée à Mathura qui devait servir de prototype aux images ultérieures.

Les monnaies mentionnent trois Kanishka. Son successeur immédiat semble avoir été Vanishka, probablement son fils. Après lui vient Atuvishka, qui fonda la cité de Atuvishkapura, au Kashmir. Il régna longtemps et sa richesse est attestée par le nombre des monnaies d'or et de cuivre qui furent frappées sous son règne. Son successeur fut Vaduseva I^{er}, le dernier monarque important de la dynastie des Kushana. Son nom indique qu'il s'était converti à l'hindouisme. Il semble avoir perdu le contrôle des provinces du nord et du nord-ouest. A sa mort, en 178, commence le déclin de l'empire, sous le règne de Kanishka II, dont les successeurs, Vasudeva II et Kanishka III, furent des faibles, incapables de résister à la pression du pouvoir sassanide de l'ouest. Dans le vide laissé par la perte du pouvoir kushana, on voit reparaître des tribus organisées en républiques, telles que les Yaudhaya, les Malava, les Kuninda, etc.

Dans l'Inde, la domination des Kushana resta toujours une occupation étrangère. Ils considéraient l'Asie centrale comme leur véritable patrie et ne s'habituerent jamais tout à fait au climat indien. Leur règne est surtout marqué par le développement d'un commerce important avec l'empire romain, d'un côté, et avec la Chine, de l'autre. L'empire kushana représenta pour un temps la plaque tournante des grandes civilisations.

Les satrapes de l'ouest

Le système des satrapies, ou vice-royautés, établi par les Perses, s'était continué, bien que les satrapes fussent le plus souvent devenus des souverains héréditaires et indépendants. Il y eut deux groupes principaux de satrapes de l'ouest: les Kshaharata et les

Kardamaka.

La famille des Chastana appartenait à la lignée des Kardamaka. Les Kshaharata semblent avoir été des Pallava et les Kardamaka des Shaka. Deux rois kshaharata, Bhumaka et Nahapana, ont laissé leur nom. Nahapana se construisit un empire qui s'étendait de Poona à Ajmer et qui comprenait le Malva et le Kathiawar. Son règne finit en 124, probablement par suite de sa défaite par Gautamiputra Satakarni, de la dynastie andhra des Satavahana. Après la mort de Nahapana, l'autre dynastie des satrapes de l'ouest fondée par Chastana prit le pouvoir. Il régna d'abord conjointement avec son fils Jayadaman, et après la mort de celui-ci avec son petit-fils Rudradaman. Le roi suivant, Rudravarman I^{er}, fut le plus illustre des satrapes de l'ouest. Les successeurs de Rudravarman continuèrent de régner sur l'ouest de l'Inde jusqu'au IV^e siècle. Ils disparurent lorsque Chandragupta II tua le dernier des satrapes, Rudrasimha III, en 395.

¹ *Journal of the Royal Asiatic Society*, Londres, 1898, pp. 272-273.

² OSMOND DE BEAUVOIR PRIAULX: *The Indian Travels of Apollonius of Tyana and the Indian Embassies to Rome*, Londres, 1873.

L'empire andhra

Les Satavahana (du I^{er} siècle av. J.-C. au III^e siècle ap. J.-C.)

Après la chute de l'empire maurya, les peuples du sud restèrent indépendants de l'empire shunga et s'unirent sous la suzeraineté des plus puissants d'entre eux, les Andhra, dont le pays d'origine est situé entre les rivières Godavari et Krishna. Les Andhra n'étaient probablement pas originaires du pays qui porte aujourd'hui ce nom, au nord de Madras, mais venaient du centre du Deccan. Ce n'est que vers le II^e siècle de notre ère qu'ils annexèrent, vers le sud, le pays appelé aujourd'hui Andhra, près de l'embouchure de la rivière Krishna.

Originellement, les Andhra formaient l'une des puissantes tribus non aryennes mentionnées par l'*Aitareya Brahmana* (VII, XIII, 18) (antérieur au V^e siècle av. J.-C.), occupant les monts Vindhya, vers les sources de la Narmada. L'un des édits d'Ashoka mentionne les Andhra dans cette région. Pline, utilisant probablement des informations prises dans Mégasthènes, parle du puissant roi du pays andhra, avec ses trente villes fortifiées et son armée de cent mille fantassins, deux mille cavaliers et mille éléphants.

Les Satavahana, que les *Puranas* appellent Andhra, appartiennent à une très ancienne dynastie, qui avait régné sur la partie centrale de l'Inde pendant des siècles. Ils étaient probablement originaires de la région de Mysore, mais annexèrent les pays de l'est, le pays andhra en particulier, où ils établirent leur capitale.

Le premier des Satavahana fut Simuka, qui, d'après les *Puranas*, détruisirent les derniers vestiges du pouvoir des Shunga. Simuka s'allia aux rois mahrattes de l'ouest du Deccan. Il joua le rôle de suzerain de tout le sud de l'Inde. D'après la chronologie des *Puranas*, il apparaît que Simuka, d'origine non aryenne, et considéré comme de basse caste par les Aryens, fonda la dynastie vers 30 avant Jésus-Christ et régna pendant vingt-trois ans. Il détrôna le dernier Kâna et extermina les derniers Shunga vers la fin de son règne. Sa

dynastie devait durer près de trois siècles.

Krishna, le frère de Simuka, lui succéda et régna pendant dix-huit ans. Les deux frères avaient étendu leur empire jusqu'à la région de Nasik, au nord-est de Bombay. Ils prirent le titre de « seigneurs des territoires du sud » (*dakshinapatheshvara*). Dakshinapatha est le nom généralement donné au pays mahratte au sud de Bombay et indique que l'empire comprenait la côte ouest de l'Inde. Le souverain suivant fut le fils ou le neveu de Simuka Sâtakarni, un nom porté par plusieurs de ses successeurs. Satakarni régna dix-huit ans, il était un contemporain de Pushyamitra du Magadha et de Kharavela, roi du Kalinga. Il avait épousé une princesse rashtrika, c'est-à-dire mahratte, et établi des liens d'alliance avec le pays mahratte.

Après une guerre qui opposa Satakarni à Kharavela du Kalinga, les Satavahana semblent avoir maintenu des relations amicales avec les Kalinga, au nord-est de leur empire, qui eux aussi étaient des survivants de l'ancienne civilisation préaryenne. L'empire de Satakarni traversait l'Inde centrale d'une côte à l'autre, avec au nord l'empire des Shunga et à l'extrême sud les royaumes dravidiens restés indépendants. Sâtakarni proclama sa puissance impériale par un « sacrifice du cheval », probablement après sa victoire sur Pushyamitra. Son successeur Satakarni II régna cinquante-six ans et consolida le pouvoir des Satavahana.

La capitale de Satakarni était Pratisthana, la moderne Paithan, sur la rive nord de la rivière Godavari près d'Aurangabad, dans l'état d'Hyderabad. Ce point est confirmé par Ptolémée dans sa *Géographie*. Les territoires de l'espire andhra étaient séparés des royaumes d'Ujjain et de Vidisha par les rivières Tapti et Narmada. Ujjain était l'une des cités les plus célèbres de l'Inde, et l'une des villes sacrées des Hindous. Le fameux temple de Shiva qui se trouvait dans la forêt de Mahakala, au nord de la ville, devait être détruit par les Musulmans au XIII^e siècle.

Trois puissances se partageaient alors le pouvoir autour d'Ujjain: les Grecs de Taxila, au nord, les Shunga à l'est et les Andhra au sud. Vidisha resta sous la domination des Shunga, mais Avanti et Ujjain furent annexés par les Andhra. Ceci fut d'ailleurs la source d'un conflit entre Shunga et Satavahana, conflit qui devait durer jusqu'au II^e siècle, avec des fortunes diverses. Entre-temps, les Scythes (Shaka) s'étaient solidement établis dans le delta de l'Indus. Ils furent appelés à l'aide pour libérer la ville d'un tyran andhra, Gardabhilla, et ils occupèrent pour un temps Ujjain, durant le règne de Satakarni II.

L'occupation scythe est mentionnée dans le *Périple de la mer*

Erythrée (écrit vers 70-80 ap. J.-C.), qui parle des riches marchés de Dachinavadès (*Dakshinapatha*), tels que Suppara (moderne Sopara, près de Bombay) et Calliena (moderne Kalyana), « qui au temps du vieux Saraganus (Satakarni I^{er}) était un marché ouvert, mais qui, depuis qu'elle était tombée aux mains de Sandarès (un roi scythe) était devenue d'accès difficile. Les navires grecs risquaient d'être saisis, déroutés et conduits sous escorte à Barygaza (moderne Broach, à l'embouchure de la Narmada) ».

Les Scythes furent repoussés de nouveau par Vikramadia, fils de Gardabhilla, qui rétablit la suzeraineté des Andhra sur Ujjain. Ce Vikramaditya a été parfois confondu avec son célèbre homonyme, qui vécut quatre siècles plus tard et fut le patron du grand poète Kalidasa.

Le septième roi de la dynastie des Satavahanas fut Hala, qui conquist Ceylan vers 78 de l'ère chrétienne et qui probablement fonda l'ère salivahana, ou shaka, ère qui a encore cours aujourd'hui. Il fut un protecteur des arts et des lettres, et lui-même un poète en prakrit-maharashtri, langue officielle de son royaume. Après lui, la puissance des Satavahana déclina, et l'ouest de leur empire tomba aux mains des Scythes, les satrapes de l'ouest.

Le retrait des Scythes n'avait été que temporaire. Le roi scythe Nahapana, qui régna entre 119 et 125 de notre ère, attaqua l'empire des Satavahana et annexa le sud du Rajpoutana.

De nombreux monarques sont mentionnés dans les *Puranas*, entre Satakarni II et Gautamiputra (10, 12, 13, 14 ou 19 rois selon les listes). Mais nous ne savons rien de leur histoire, et plusieurs peuvent appartenir à des branches collatérales régnant sur diverses parties du Deccan.

Le vingt-troisième roi, Gautamiputra Satakarni (qui régna de 106 à 130 environ) monta sur le trône au moment où la fortune des Satavahana était au plus bas. Il réussit à rétablir la puissance de la dynastie, dont il fut un des plus grands rois. L'empire scythe et parthe était alors divisé en de nombreuses principautés indépendantes. Gautamiputra attaqua les satrapes, vainquit et tua le roi scythe Nahapana en 124, ainsi que le satrape Usavadatta, et détruisit complètement la dynastie scythe des Kshaharata. Il vainquit également les Grecs. L'empire des Satavahanas s'étendit de nouveau de l'océan de l'est à celui de l'ouest. Les conquêtes de Gautamiputra s'étendirent du Kathiawar et du nord des monts Vindhya jusqu'à l'extrême sud. Il prit le titre de « souverain dont les sujets boivent l'eau des trois océans », qui étaient le golfe du Bengale, la mer d'Arabie et l'océan Indien.

Mais, même sous ce puissant souverain, l'empire des Satavahana ne dépassa jamais le Malva et la péninsule de Kathiawar, au nord-ouest; les Scythes restant maîtres de ce qui forme aujourd'hui le Pakistan.

Gautamiputra, hindou convaincu, accorda néanmoins sa protection aux autres religions, en particulier au bouddhisme. Ce très bel homme au visage aimable et rayonnant, à la noble démarche, aux bras longs et musclés, était respectueux envers sa mère, bienveillant et craignant de blesser même ses ennemis. Il inspirait à tous confiance et courage. On disait de lui qu'il était le refuge des hommes de bien, le reposoir de la fortune et la source de la courtoisie. En tant que souverain, il était respecté et obéi par les autres rois, compatissait aux peines de ses sujets, prélevait des impôts avec justice. Il s'intéressait également au bien-être des hautes comme des basses castes, mais s'opposait à leur mélange et maintenait strictement la structure corporative et la division raciale qui caractérisent la société hindoue.

Gautamiputra mourut jeune, et son fils Vasishtiputra Pulumayi, qui lui succéda, se trouva à la tête d'un vaste et puissant empire. Toutefois les Kshaharata, qui s'étaient réorganisés sous Rudradaman I^{er}, réussirent à reprendre la plus grande partie des territoires annexés par Gautamiputra, dans deux campagnes entre 130 et 150 de notre ère. Pulumayi compensa ses défaites à l'ouest par des conquêtes à l'est. Il conquiert le pays telugu et installa sa capitale à Navanagara ou Pratisthana sur la rivière Godavari.

D'après Ptolémée, Siroptolemaios (Shri-Pulumayi), fils de Gautamiputra Satakarni, continua de régner à Baithana (Pratisthana) tandis qu'Ozéné (Ujjain) tombait aux mains de Tiasenès (Chastana). Cela indique que les provinces du nord avaient été occupées par les Kardamaka Shaka. Les Scythes reprirent donc possession des territoires nord, et les successeurs de Gautamiputra régnèrent sur un empire considérablement réduit. D'après les *Puranas*, le successeur de Pulumayi fut Shivashri Satakarni (vers 159-166), qui combattit les Scythes avec quelque succès. Puis vinrent Shivaskanda Satakarni (167-174); et après lui Yajdashri Satakarni (174-203), dernier grand roi de la dynastie, qui étendit son empire en Inde centrale et vers le nord. Il est mentionné par le pèlerin chinois Hiuen Tsang sous le nom de So-to-po-ha (Satavahana). Yajdashri régna vingt-neuf ans. Il reprit la guerre contre les Kshaharata et réussit à leur reprendre plusieurs provinces. Après lui, sous les règnes de Vijaya (203-209), Chandashri (209-219) et Pulona (219-227), rois faibles et incapables, l'empire s'effrita et se divisa peu à peu en principautés indépendantes. Les

Abhira s'approprièrent les territoires autour de Nasik et en firent un état indépendant.

Les chefs de la famille des Kura se forgèrent un royaume dans le sud de Maharashtra. L'un des princes Satavahana, Rudra Satakarni, fit du pays andhra un état indépendant. Une autre branche régna sur le Berar, jusqu'à son extermination par les Vakataka. Les Chutus-Satakarni de Vanavasi conquièrent l'ouest du Deccan; et Santamula I^{er} de la famille d'Ikshvaku de Nagarjunakonda se saisit du Deccan de l'est. Le nom même de la dynastie, « Andhra », devait finalement disparaître, sa place étant prise par les Pallava. Ce n'est qu'à l'époque moderne qu'une province andhra, comprenant l'ensemble des territoires sur la côte est, où est parlée la langue telugu, sera reconstituée.

L'administration des Satavahana continua le système établi par les Maurya. Les souverains se conformèrent aux règles de conduite définies par Kautilya dans son *Artha Shastra*. Le roi centralisait tous les pouvoirs et symbolisait les idéaux de courage, de justice et de magnanimité. Il était assisté d'un Conseil de ministres. Le pays était divisé en provinces, ayant chacune un gouverneur.

L'époque des Satavahana est très importante, car elle marque la renaissance des conceptions philosophiques, cosmologiques et sociales de l'hindouisme et la défaite finale du bouddhisme. Les Brahmanes reprirent leur position prédominante, et les castes formèrent de nouveau l'essentiel de la structure sociale. Le principe de la tolérance religieuse, fondamental dans l'hindouisme, permit aux diverses sectes de se maintenir, et même, dans le cas du jaïnisme, de prendre un nouvel essor. C'est aussi à cette époque que le centre culturel de l'hindouisme se déplaça définitivement vers le sud.

Le maharashtri-prakrit fut la langue officielle, remplaçant le pali ou l'ardhamagadi de l'époque maurya. La littérature fleurit. Le philosophe jaïna Kundakundacharya écrivit de nombreux ouvrages en prakrit. Gunadhya compila une collection d'histoires en dialecte paisaci, appelée la *Brihatkatha*. Une nouvelle grammaire sanskrite, moins difficile que celle de Panini, fut composée par Sarvavarma, à l'usage des princes satavahana.

Dans le domaine des arts, les fouilles d'Amaravati et de Nagarjunakonda révèlent un art très raffiné. On y retrouve l'influence des écoles du Gandhara et de Mathura, mais avec une plus grande liberté, facilité et exubérance dans le style. C'est une des grandes périodes de l'art de l'Inde; les personnages sont harmonieux, gracieux et sensuels; les plantes et les animaux, traités avec esprit et

viguteur, sont très vivants. Les fresques d'Ajanta, qui commencent avec les Satavahana à partir du II^e siècle avant Jésus-Christ, restent sans rivales dans l'histoire de la peinture indienne.

Kalinga

Le pays kalinga, aujourd'hui appelé Orissa, qui s'étend le long de la côte nord-est du golfe du Bengale, comprend les villes de Cuttack et de Puri et l'antique cité de Bhuvaneshvar, dont les temples sont célèbres par leur beauté et par leur nombre. Le Kalinga était et est resté l'une des régions les plus intéressantes de l'Inde, parce qu'il appartenait par sa culture et par sa population à la civilisation préaryenne et avait en grande partie échappé à l'aryanisation. C'est une des régions où ont subsisté le plus d'éléments ethniques, linguistiques, artistiques et religieux de l'Inde prévédique. L'originalité de sa culture s'est, dans beaucoup de domaines, maintenue jusqu'à nos jours, alors que les Anga du Bengale, auxquels les Kalinga sont toujours associés dans les *Puranas*, furent plus systématiquement ayanisés.

Le Kalinga avait cruellement souffert de la conquête d'Ashoka. Les Maurya avaient divisé le pays en deux parties, pour des raisons politiques; l'une avait comme capitale Tosali (la moderne Dhauli, près de Bhuvaneshvar), et l'autre Samapa (la moderne Jangada). Toutefois, peu de temps après la mort d'Ashoka, le Kalinga avait repris son indépendance et rétabli son unité. Dès le II^e siècle avant Jésus-Christ, le pays était redevenu l'un des plus puissants états de l'Inde, sous le règne de la dynastie chedi, fondée par Mahameghavahana et son successeur Vakradeva.

Le troisième souverain de cette dynastie fut Kharavela, un contemporain de Satakarni et de Pushyamitra. Ce fut un très grand roi. Les monastères qu'il fit creuser dans le roc pour les ascètes jaïna, à Udayagiri, près de Bhuvaneshvar, la capitale actuelle de la province d'Orissa, comptent parmi les monuments les plus raffinés et les plus beaux que l'Inde ait jamais produits. Une inscription murale à Udayagiri, dont une partie seulement a résisté au temps raconte l'enfance et l'adolescence de Kharavela jusqu'à la deuxième année de son règne, commencé à l'âge de vingt-quatre ans. Le reste de l'inscription est très endommagé et difficile à interpréter. Les dates exactes du règne de Kharavela ne sont pas connues, mais elles se placent en toute probabilité entre 180 et 130 avant Jésus-Christ.

Kharavela passa les quinze premières années de sa vie dans les

jeux qui conviennent à un jeune prince. Il étudia l'écriture, l'art des monnaies, la comptabilité, l'administration et la procédure légale. A l'âge de seize ans, il fut installé comme prince héritier (*yuvaraja*), et à vingt-quatre ans sacré maharaja de Kalinga. Pieux jaïna, il est parfois appelé *bhikshu-rajā*, le roi-mendiant. Mais il protégea avec impartialité toutes les religions représentées dans ses états.

Dès la seconde année de son règne, Kharavela se lança dans une expédition guerrière, pour le simple plaisir de l'aventure. Il traversa les états de son voisin et ami, Satakarni, avec lequel il n'avait nulle maille à partir, sans que les conflits qui en résultèrent eussent des conséquences sérieuses. Il vainquit les Rashtrika du pays mahratte et les Bhojaka du Berar, deux vassaux des Satavahana. Ces expéditions étaient toutefois plutôt des actes de bravade, dans une société chevaleresque où les rois étaient avant tout des soldats. Elles n'aboutirent pas à des annexions, mais à des sortes de tournois, selon la tradition préaryenne, qui n'affectaient en rien la vie des peuples.

Kharavela, en revanche, harcela les rois du nord, et en particulier les souverains du Magadha, contre lesquels le Kalinga gardait une rancune assez justifiée. Dans la huitième année de son règne, il détruisit la forteresse de Gorathagiri, dans les collines de Barabar, et prit la ville de Rajagriha (la moderne Rajgir), près de Gaya. Le roi grec Dimata (Démétrius), qui avait envoyé une expédition contre Pataliputra, fut si effrayé qu'il s'enfuit à Mathura.

Dans la onzième année de son règne, Kharavela se tourna vers le sud et détruisit la ville de Pithuda (sanskrit Prithuda, la Pitundra de Ptolémée), capitale des Maisoloi (*masulipatam*), près de Madras. L'année suivante, il battit Brihaspatimitra de Magadha, sur la rive du Gange. Il rapporta du Magadha et de l'Anga (Bengale) un important butin et de nombreuses statues jaïna. La même année, il battit le roi pandya dans l'extrême sud de l'Inde.

Kharavela, grand amateur de musique, organisait des spectacles et des fêtes. Il s'intéressa au bien-être du peuple, développa l'irrigation et fut un grand bâtisseur. Il dut reconstruire sa capitale dévastée par un cyclone et se fit bâtir un merveilleux palais.

Nous avons peu de documents sur la dynastie des Mahameghavahana après Kharavela. Il semble que son successeur s'appelait Vadukha. Pline (au I^{er} siècle de notre ère) dit: « Les tribus appelées Calingæ sont les plus proches de la mer. La ville royale des Calingæ est appelée Parthalis (Tosali). Soixante mille fantassins, mille cavaliers et sept cents éléphants gardent le roi et le protègent en cas de guerre. » Mais le Kalinga n'est pas mentionné dans le

Périple (70 ap. J.-C.), ni dans la *Géographie* de Ptolémée (140 ap. J.-C.). Toutefois ce dernier mentionne un port du Kalinga, d'où les vaisseaux partaient vers le « pays de l'or » (la Birmanie), en traversant directement la mer. Le Kalinga continua de jouer un très grand rôle dans l'expansion outre-mer de la culture de l'Inde. En fait, les Indiens étaient et sont encore appelés *Kling* (Kalinga) dans tous les pays de l'Asie du sud-est, de la Birmanie à Java.

Les monuments construits jusqu'à l'époque médiévale (X^e-XII^e siècles) dans les régions de Bhuvaneshvar, Puri, Konarak, sont parmi les plus beaux de l'Inde.

Les Barashiva (III^e et IV^e siècles)

On a parfois parlé du III^e et du IV^e siècle comme d'un âge sombre de l'Inde du nord. Cette idée est venue du manque de documents bouddhiques, et du peu de valeur que les spécialistes, jusqu'à une époque récente, attribuaient aux *Puranas*. Toutefois les progrès de l'archéologie nous permettent de retrouver une période très importante, où l'hindouisme réagit contre les étrangers, Grecs, Palava, Shaka et les religions modernes qu'ils patronnaient, le bouddhisme, et même le védisme. Le peuple n'avait jamais abandonné le shivaïsme préaryen et ne tolérait les autres religions que dans la mesure où elles n'intervenaient pas dans les rites, les croyances et les coutumes shivaïtes. Une confédération de tribus républicaines fut créée par les Naga établis à Mathura, Padmavati et Ahichatra, dont les chefs étaient appelés les Barashiva. On leur donnait ce nom car ils portaient autour du bras un emblème de Shiva. Ils célébrèrent dix sacrifices du cheval, immenses cérémonies dont le souvenir est commémoré par le Dasasvamedha ghat (l'escalier des dix sacrifices du cheval) à Bénarès, grand centre de la religion shivaïte. Les Vakataka du Berar coopérèrent avec les Barashiva. La langue sanskrite reprit la première place, contre le prakrit des Bouddhistes. C'est dans cette période peu connue, car elle ne créa pas de grands empires, que se développa la culture dont profita l'empire gupta et l'âge glorieux de Vikramaditya.

L'ancien brahmanisme avait survécu dans l'Inde pendant l'ère bouddhique; mais, ayant perdu, dans une majeure partie du pays, le support du pouvoir royal, il avait abandonné beaucoup de son intransigeance. Les Brahmanes étaient retournés à l'étude et à la vie ascétique des premiers âges. Les doctrines bouddhiques et jaïna les avaient influencés. La non-violence, le végétarisme, la théorie de

la transmigration sont venus de ces influences. En fait, les raisons de la réforme bouddhiste avaient cessé d'exister, et l'hindouisme avait déjà assimilé presque tous les préceptes importants du bouddhisme.

La restauration du brahmanisme devait culminer un peu plus tard, avec l'étonnante personnalité de Shankaracharya (né près de Mysore vers le VII^e siècle). C'est dans les deux siècles qui le précédèrent que se développa l'hindouisme tel que nous le connaissons aujourd'hui, religion très stricte du point de vue social (système des castes), mais très libérale et ouverte du point de vue religieux, philosophique et moral. Elle laisse à l'être humain une grande liberté de développement personnel et accueille toutes les formes religieuses, envisagées comme des tentatives valables de recherche du divin. Les religions persécutées ont toujours trouvé dans l'Inde un refuge et le droit d'être elles-mêmes. C'est pourquoi nous y retrouvons des communautés chrétiennes et juives, qui remontent aux premiers siècles; les Parsis, réfugiés de l'Iran, et de nombreuses autres sectes. Ce n'est qu'avec l'islam, et plus tard avec l'arrivée des Portugais et de saint François Xavier, que l'Inde découvrira de nouveau l'intolérance, et le choix entre la circoncision et la mort, entre la croix et le bûcher.

C'est sans aucun doute l'institution des castes et son organisation très complexe – sous la forme de corporations, avec des professions réservées, assurant une place indépendante à chaque groupe racial, culturel ou religieux, et les obligeant à coopérer tout en interdisant leur mélange – qui fit de l'Inde le refuge de tous les peuples persécutés.

L'âge d'or des Gupta (300-600 après Jésus-Christ)

Chandragupta (319-330)

Après la fin de l'empire kushana, au II^e siècle, nous savons peu de chose sur l'histoire de l'Inde du nord, jusqu'à l'apparition de la dynastie des Gupta, au début du IV^e siècle après Jésus-Christ. L'Inde du nord entre alors dans ce qu'on a appelé son « âge d'or ». Elle prend conscience de son nationalisme, étend et consolide son empire, soutenu par une administration efficace. Les mouvements religieux s'affirment, la littérature et les arts fleurissent. C'est une grande période d'expansion culturelle, en particulier vers l'est, menant à l'établissement de ce qu'on a appelé l'Inde extérieure. L'Indochine et l'Indonésie sont entièrement hindouisées, et l'influence spirituelle de l'Inde s'étend jusqu'à la Chine et au Japon, dont elle devait profondément influencer la pensée, la religion et les arts. Pour l'étude de l'époque gupta, nous possédons de nombreux documents archéologiques et littéraires, ainsi que des documents chinois, tels que le voyage de Fa Hsien, qui séjourna trois ans à Pataliputra.

Le fondateur de la dynastie des Gupta semble avoir appartenu à la caste des Jat du Rajpoutana. Il était donc probablement un Scythe. D'après le *Kaumudimahotsava*, Chandragupta I^{er} (319-330) avait été élevé par un roi de Pataliputra, appelé Sundara-varman. Chandragupta aurait assassiné le vieux roi et exilé son fils. Il épousa une princesse des Lichchavi, Kumaradevi, et rétablit l'empire. L'ère gupta, qui est encore en usage, commence à la date de son avènement. Chandragupta choisit le plus capable de ses fils comme successeur. Ce fut ce fils, Samudragupta, qui édifia la puissante structure et établit la gloire de l'empire gupta.

Samudragupta (330-380)

Samudragupta, fils de Chandragupta I^{er}, fut le plus noble et le plus capable des rois de la dynastie. Son empire, bien que moins étendu que celui des Maurya, eut un plus grand rayonnement. Il n'y a aucune région de l'Inde qui n'ait subi l'influence de l'âge gupta, époque de culture raffinée et délicate qui fait parfois penser à celle de la France au XVIII^e siècle.

Samudragupta chercha à établir l'unité politique de l'Inde sous son sceptre. Ses campagnes furent dirigées d'abord vers les plaines du nord de l'Inde, ensuite vers les royaumes du sud, puis vers les régions frontières et enfin vers les tribus sauvages de la forêt. Les campagnes du nord aboutirent à l'annexion des royaumes semi-indépendants. Les campagnes du sud furent simplement des expéditions qui avaient pour but de montrer la puissance de l'empereur. Il gagna des batailles, humilia les rois, s'appropriâ un vaste butin. Après quoi il se retira avec ses armées, en maintenant une suzeraineté assez théorique. Vers l'ouest, il établit sa domination sur le Rajpoutana, le Panjab et le Kashmir. Parmi les royaumes des frontières qui acceptèrent volontairement sa suzeraineté, les plus importants étaient le Bengale, l'Assam et le Népal.

Après la série de campagnes qui établirent sa puissance, Samudragupta offrit un grand sacrifice du cheval. Il était un pieux hindou, à l'encontre de ses prédécesseurs maurya et kushana, qui s'étaient appuyés sur le bouddhisme. Il rejeta les réformes d'origine étrangère introduites par Kanishka et les Shaka. Il réforma la monnaie, faisant frapper des pièces et des médailles d'or et de cuivre, mais non d'argent. Ce fut un souverain bon et juste. Il s'intéressa aux problèmes sociaux et économiques des classes les moins privilégiées. Il pardonna souvent à ses ennemis.

Samudragupta, roi lettré, jouait de la harpe. On lui attribue une pièce de théâtre, le *Krishna Charita*, qui a été récemment retrouvée. S'efforçant de suivre les règles concernant les devoirs des rois telles qu'elles sont définies par les écritures des Hindous, Samudragupta identifia sa réussite au bonheur et à la prospérité des peuples de son empire. Il évita les guerres chaque fois qu'une diplomatie habile le lui permit. Sa politique fut très souple: guerres d'annexion et d'extermination dans le nord, guerres de capture, suivies de restitution et de rétablissement des rois dans le sud. Observant la loi de Manu, qui fixe la limite des frontières de l'Inde aux montagnes de l'Hindoukoush et du Pamir, il n'attaqua jamais la Perse, qui affaiblie par les Romains eût été aisément conquise. Cette limitation volontaire de ses ambitions territoriales fut une des causes de la solidité de son empire.

Celui-ci était conçu comme une fédération de royaumes autour d'un royaume central. Chaque état restait indépendant dans son administration intérieure, mais les différents pays étaient groupés dans une unité politique. Cette union d'états, qui individuellement se sentaient libres, mais se réunissaient devant un péril commun, fut une des grandes réussites politiques de l'empire gupta.

Vikramaditya (380-415)

Chandragupta II, qui monta sur le trône en 380, avait été comme son prédécesseur choisi par son père pour lui succéder. Comme Louis XIV, il considérait l'empire comme un noble héritage. Il réussit à le maintenir et même à l'agrandir par ses propres conquêtes. Son surnom de Vikramaditya est resté comme l'un des noms les plus glorieux de l'histoire de l'Inde.

Samudragupta ne s'était pas attaqué aux Scythes ou Shaka, qui occupaient toujours le Gujerat et la péninsule de Kathiavar. Profitant d'un conflit entre les satrapes, Vikramaditya envahit leurs royaumes avec une puissante armée et les extermina. Il transféra alors sa capitale de Pataliputra à Ujjain. L'annexion des provinces de l'ouest ajouta à l'empire des régions d'une exceptionnelle fertilité, mais surtout lui donna libre accès aux ports de la côte, et le contrôle du très important commerce maritime avec l'Europe et l'Egypte. L'empire s'étendait donc du Bengale au Bélouchistan et au nord-ouest jusqu'à la Bactriane.

C'est sous le règne de Vikramaditya que le voyageur chinois Fa Hsien visite l'Inde. Dans le récit qu'il a laissé, il parle de la prospérité de l'empire et décrit sa capitale comme un centre de culture. Le bouddhisme, déjà sur son déclin, coexistait harmonieusement avec le brahmanisme. La cour d'Ujjain était un centre des arts et des sciences, qu'ornaient les « neuf joyaux » du savoir, parmi lesquels le grand poète Kalidasa, le célèbre astronome Varahamihira et Vasubandhu, le fameux philosophe bouddhiste.

Les Huns (V^e siècle)

Kumaragupta, qui succéda à Chandragupta II, régna de 415 à 455. C'est vers la fin de son règne que les Huns commencèrent leurs attaques. Les révoltes des Pushyamitra, une puissante tribu de l'Inde

centrale, résidant dans la région d'Amarkantak, aux sources de la Narmada, menacèrent la stabilité de l'empire. Skandagupta, alors prince héritier, parvint à les réduire. Lorsqu'il monta lui-même sur le trône (en 455), il eut à faire face aux formidables attaques des Huns, dirigées par Toramana et par son fils (appelé, selon les textes, Mihiragupta ou Mihiragula). Il parvint à contenir les Huns, mais après sa mort, en 467, l'empire fut divisé, et les Huns dominèrent le Rajpoutana, le Panjab et le Kashmir. C'est seulement vers 550 que Yashodharma, roi de Malva, parvint à les repousser.

Les Huns étaient une race de Barbares féroces, venus des steppes de l'Asie centrale, qui, au V^e siècle, lancèrent leurs hordes dévastatrices contre les plus belles provinces de l'empire romain, à l'ouest, et de l'empire gupta, dans l'Inde. La victoire de Skandagupta sur les Huns eut des conséquences énormes. Ne pouvant pénétrer dans l'Inde, ils se lancèrent vers l'Occident. Leur pression continue sur l'Europe de l'est vint de l'échec de leurs efforts pour pénétrer dans l'Inde. Toutefois, après la mort de Skandagupta, ils renouvelèrent leurs attaques et réussirent finalement à s'introduire dans les provinces frontalières au IV^e siècle et à y établir leur domination au VI^e siècle. Leur cruauté et leur caractère tyrannique ont été mentionnés par divers auteurs, en particulier par les pèlerins chinois.

Quand les Huns entrèrent dans le Panjab, leur agressivité était déjà atténuée et leur occupation n'eut pas de conséquences graves. En 465, le chef hun blanc Toramana gouvernait le Panjab et aussi loin au sud que le Malva. Son fils Mihiragula avait sa capitale à Sialkot. Toutefois leur avance fut limitée, grâce aux princes groupés autour du pouvoir gupta. C'est près d'Eran, dans le Malva de l'est, que, dans une célèbre bataille, un roi appelé Baladitya (peut-être Bhanugupta) réussit à arrêter les Huns. Ce n'est qu'en 533-534 que le pouvoir des Huns fut finalement brisé par Yashovarman de Mandasor, un roi ambitieux et énergique du Malva de l'ouest.

L'arrivée des Turcs isola les Huns de l'Inde du reste de l'empire des Huns en Asie centrale. Des Huns continuèrent à régner sur de petites principautés du nord-ouest de l'Inde et du Malva, jusqu'à ce qu'ils fussent absorbés par des mariages répétés dans les familles rajpoutes.

Le déclin de l'empire gupta

A la mort de Skandagupta commence une période d'anarchie.

Narasimhagupta et Bouddhagupta s'efforcèrent de regrouper les forces de l'empire croulant, mais échouèrent par suite des conflits de famille, des invasions, et des révoltes de rois jusqu'alors soumis. Plusieurs souverains prirent le titre d'empereur (*maharaja*), pour affirmer leur indépendance.

Les Maitraka, dirigés par Bhataraka, prirent le pouvoir à Vallabhi. Druvasena, le troisième roi de la dynastie, reconnaissait encore la suzeraineté des Gupta; mais après lui ils devinrent indépendants. Le Bengale se sépara également de l'empire. Isanavarman, de la famille des Mukhari de Kanauj, fomenta une révolte armée. Il s'allia ensuite aux Vardhamana de Thaneswar pour se défendre contre le Hun Mihiragula. Les rois des Vakataka, avec qui Chandragupta II s'était allié par une habile politique matrimoniale, se séparèrent de l'empire et, sous le règne de Narendrasena (445-465), entrèrent triomphalement au Malva.

L'administration des Gupta

Comme la monarchie maurya, la monarchie gupta était constitutionnelle. Le souverain était respectueux des lois et comme tel respecté des peuples qu'il administrait. Bien qu'on lui attribuât des titres presque divins, l'empereur n'était pas divinisé ni considéré comme un dieu. La royauté était héréditaire, mais la couronne ne passait pas de droit au fils aîné. Le roi choisissait son successeur. Les membres de la famille royale étaient employés comme vice-rois des provinces.

Le Conseil des ministres (*Mantri-pasishad*) n'avait pas de pouvoir exécutif, il se contentait de donner des avis au souverain. Le Premier ministre (*Mantri-mukhya*) présidait les délibérations et en transmettait au roi les résultats. Les postes de ministres étaient héréditaires. Parmi les principaux officiers de l'exécutif, citons le chef des Armées, le contrôleur des Mœurs, le directeur de la Police et de la Justice et le contrôleur des Dépenses militaires.

L'empire était divisé en provinces (*desha*) et régions (*bhukti*), subdivisées en départements (*vishaya*). Les provinces avaient des gouverneurs (*goptri*); les régions, des princes; et les départements, des préfets (*vishaya-pali*). Les villages avaient un chef de village. Les gouverneurs appartenaient en général à la famille royale, les princes étaient nommés par l'empereur; les préfets, soit par les princes, soit directement par l'empereur. En général le système administratif continuait celui des Maurya.

Les revenus avaient pour sources principales les taxes sur les propriétés privées et le loyer des terres de la couronne. Il existait peu de punitions corporelles; les offenses étaient punies par des amendes. Les corporations jouaient un rôle important, possédaient des avoirs collectifs et pouvaient établir leurs propres règles de conduite et leur propre organisation, à condition de ne pas enfreindre les lois. Les corporations élisaient un président, établissaient des règles pour les bonus, les assurances, les pensions. Elles fixaient les prix et les salaires et prenaient en charge les familles en cas de malheur. Le commerce avec l'Egypte, Rome et la Perse était florissant.

Le bouddhisme, complètement réformé, intégra les pratiques rituelles du shivaïsme et du culte de la déesse (Shakti), ainsi que les rites magiques et érotico-mystiques du tantrisme. Le bouddhisme fut ainsi graduellement réintégré dans l'hindouisme, et le Bouddha accepté dans le panthéon hindou, comme une incarnation (avatar) de Vishnou.

Les écoles de philosophie développèrent la doctrine du Verbe (*Shabda*), qui envisage la parole comme principe de l'univers et comme loi cosmique. Cette « loi universelle », révélée dans les *Védas*, est considérée comme la seule réalité transcendante, les dieux n'étant que des formes supérieures des êtres créés.

La théorie atomique du monde se développa dans les écoles de *nyaya* (logique) et de *vaisheshika* (école scientiste). C'est de cette époque que datent les grandes théories hindoues sur l'irréalité de la matière, qui n'est qu'énergie, et l'identité matière-pensée, la nature relative de l'espace, qui est différent dans l'atome et dans le monde perceptible (un atome est donc, en soi, aussi vaste qu'un système solaire). Les écoles de *samkhya* (cosmologie) et de *yoga* (perception extra-sensorielle) complétaient les données des autres écoles. Les conclusions sur les limites de l'espace et sur la relativité du temps semblent aujourd'hui en voie d'être corroborées.

L'ancienne religion jaïna, moraliste et athée, encouragée par les Gupta, reprit une place prédominante dans ses deux aspects shvetambara, dont les adeptes sont vêtus de blanc, et digambara (vêtus d'espace), où la nudité est obligatoire. Le shivaïsme reprit une forte influence, en particulier la secte des Pashupata. Parallèlement, le vishnouïsme dévot, sous la forme appelée bhagavata, fondée sur le culte sentimental de Krishna, devint extrêmement populaire. Beaucoup de rois gupta furent de fervents adeptes du culte de Krishna. Cette religion se divisa en deux sectes: le pancharatra et le vaikhanasa, dont beaucoup de textes furent

écrits à cette époque. Le culte de la déesse ou principe féminin (Shakti) jouait aussi un rôle important, allant du culte populaire de la déesse mère jusqu'aux conceptions symboliques tantriques les plus élevées. Dans les *Tantras* et les *Agamas*, nous trouvons une philosophie particulière appelée *shakti-vishishtadvaita* (non-dualisme qualifié du principe « énergie »).

L'âge gupta est considéré comme une grande époque pour la littérature sanskrite; ou, du moins, c'est une des époques dont le plus grand nombre de textes littéraires nous sont parvenus. C'est l'époque où vécut probablement le célèbre poète et dramaturge Kalidasa. Bien que les dates concernant ce grand poète aient été contestées, il dut être un contemporain de Chandragupta II (380-415). Plusieurs de ses pièces de théâtre sont restées des classiques, non seulement dans l'Inde mais dans le monde entier. Deux autres célèbres dramaturges de l'époque sont Vishakadatta, qui écrivit le *Mudrarakshasa*, et Dinnaga, qui écrivit la *Kundamala*.

L'art de Kalidasa, que l'on considère comme le sommet de l'art littéraire de l'Inde, est un art extrêmement ampoulé. Comme c'est le cas pour beaucoup d'aspects de l'art gupta, c'est un art précieux et relativement décadent. Il a affaibli considérablement la littérature sanskrite, en faisant du pédantisme et de la préciosité le modèle littéraire à suivre. Malheureusement, le prestige de Kalidasa était tel que toutes les tentatives pour recenir vers des normes moins affectées furent repoussées par les lettrés et que les œuvres n'ont pas survécu.

L'art gupta, par son raffinement même, est un art de décadence. C'est le produit assimilé des influences extérieures du grand complexe international iranien, scythe, grec, qui avait agi sur la vie indienne. Il n'est pas véritablement représentatif de la culture indienne, bien qu'elle le marque fortement. C'est un art de palais, un art de riches, qui ne repose pas sur un fond populaire de tradition vigoureuse. Ceci est vrai également dans le domaine de la littérature, de la philosophie, de la religion.

Cette époque nous rappelle souvent, dans son esprit sinon dans sa forme, la culture hellénistique ou le XVIII^e siècle français. Nous verrons qu'une réaction, semblable à celle de notre Moyen Age, et qui plongea de nouveau ses racines dans la vraie culture du peuple, sa religion, sa philosophie, donnera naissance à un art neuf, profondément symbolique et vigoureusement stylisé, durant cette grande époque de l'art et de la pensée hindoue que nous appelons médiévale, et qui fleurit du IX^e au XII^e siècle.

La plupart des monuments gupta ont été détruits par les Huns et

par les Musulmans. Parmi ceux qui ont survécu, l'un des plus frappants est le célèbre petit temple de Deogarh, en Inde centrale. Quelques fresques subsistent dans les temples creusés dans le rocher à Ajanta, Ellora et Bagh. Les monastères creusés dans le roc d'Ajanta contiennent encore d'importantes fresques de l'époque gupta, exemple unique et merveilleux de l'art pictural de cette époque.

Les derniers Gupta

Après la division de l'empire des Gupta, l'état de Magadha, centre de leur empire, tomba aux mains d'une dynastie que l'on appelle les derniers Gupta, qui régna cent cinquante ans, du milieu du VI^e siècle à la fin du VII^e. Les noms de ces rois finissent tous par *gupta*. Ils ne semblent pas toutefois reliés aux anciens Gupta, mais durent probablement adopter ce nom pour des raisons de prestige. Nous ne savons pas grand-chose des trois premiers: Krishnagupta, Harshagupta et Jivitagupta. Le quatrième roi, Kumaragupta, vainquit le chef des Maukhari, Isanavarman, et mourut à Prayag (Allahabad). Son successeur Damodaragupta continua la guerre contre les Maukhari. Après lui, Mahasenagupta semble avoir rétabli quelque peu le statut du royaume et être sorti victorieux de sa guerre avec Susthitavarman. Il mourut tragiquement, et ses deux fils Kumaragupta et Madhavagupta se réfugièrent à Thaneshwar et entrèrent au service de Harsha et de Rajyavarman. Le dernier des Gupta fut Adityasena, qui rétablit sa souveraineté sur Magadha, s'allia aux Maukhari et se rapprocha des souverains du Bengale. Sous son règne, une invasion des Chalukya de Badami ruina l'influence et le prestige de la dynastie. Les successeurs d'Adityasena furent de petits princes incolores. Yashodharman, de Kanauj, envahit le Magadha et tua le souverain, mais il fut lui-même vaincu par Muktapida Lalitaditya, du Kashmir. Après quoi le nord de l'Inde sombra de nouveau dans la confusion d'une multitude de petits états.

Après la fin de l'empire gupta, de nombreuses dynasties locales reprirent de l'importance. Les plus connues sont les Maitrika de Valabhi (Kathiawar), les Maukhari de Kanauj (au bord du Gange, au nord de Cawnpour), les Vardhamana de Thaneshwar (près de Lahore), Yashovarman dans le Malva (près d'Indore), les Karkotaka du Kashmir, les Varman de Kamarupa (Cooch Behar), Sashanka du Bengale, les Keshari de l'Orissa, les Ganga du Kalinga, les Vishnukundin de Vengi (au nord de Madras) et dans le sud les

Pallava de Kanchi, les Chola (Trichinopoli), les Pandya (côte est) et les Chera (côte ouest), les Kadamba de Bavanasi (Kuntala dans la région du Mysore) et plus au nord les Chalukya de Badami. Les Maukhari de Kanauj, dont l'empire s'étendait jusqu'au Bengale, s'allièrent à Prabhakara-Vardhana de Thaneshwar pour essayer d'enrayer l'avance des Huns. Ce fut Kanauj qui, pour un certain temps, prit la succession du Magadha comme centre culturel et politique de l'Inde du nord. Toutefois, il ne s'agissait plus d'un puissant empire, et chaque fois que les rois du sud firent des incursions dans le nord, ils le firent en conquérants. En fait, les centres du pouvoir impérial dans l'Inde étaient passés dans le sud du continent, où les Chalukya de Badami et les Rashtrakuta jouaient maintenant le rôle qu'avaient joué les Gupta. On a pu appeler cette période l'époque karnataka (du sud) de l'histoire de l'Inde, comme le XVIII^e siècle pourra être appelé l'époque mahratte.

Les royaumes du Deccan (III^e-VII^e siècle)

Les Vakataka

La disparition des Satavahana, au III^e siècle, laissa le Deccan sans pouvoir dominant. Leur place fut modestement prise par les Vakataka, une dynastie de Brahmanes, qui régnait sur le Berar. Le fondateur de la dynastie Vindhyashakti conquiert une partie du territoire des monts Vindhya et une partie du Malva de l'est. Sa capitale était Purika. Après lui, son fils Pravarasena I^{er} monta sur le trône et, durant son très long règne, de 280 à 340, établit solidement sa puissance. Ses conquêtes semblent l'avoir mené vers le sud jusqu'à Karnal, dans la province actuelle d'Andhra. Il prit aussi avantage de la crise des kshatrapas, ou satrapes de l'ouest, et les réduisit à l'état de vassaux. Son empire comprenait toutes les provinces centrales (Madhya Pradesh), le Berar, le Malva, les domaines des kshatrapas et une grande partie de l'état de Hyderabad (Deccan). Il prit le titre d'empereur (*samrat*) et il offrit d'innombrables sacrifices védiques, y compris quatre « sacrifices du cheval » (*ashvamedha*). Il fut à l'époque le plus puissant des monarques de l'Inde.

D'après les *Puranas*, les quatre fils de Pravarasena I^{er} régnèrent après sa mort sur différentes parties de son empire. Son véritable successeur fut son petit-fils Rudrasena I^{er}, qui régna de 340 à 360. Vers 348, Samudragupta attaqua Rudrasena, qui fut vaincu. Le souverain suivant fut Prithivisena I^{er}, qui régna de 360 à 390 et s'efforça de rétablir la fortune de sa famille. Il conquiert Kuntala et affermit son influence sur l'Inde centrale. Son pouvoir inquiéta Chandragupta II Vikramaditya, qui s'allia à lui et donna sa fille Prabhavatigupta en mariage au fils de Prithivisena, Rudrasena.

Rudrasena régna seulement cinq ans et sa femme devint régente. Elle était mère de deux enfants mineurs. Ce fut l'occasion, pour Chandragupta, d'accroître son influence. La reine l'aida dans ses campagnes contre les Shaka. Son fils aîné étant mort, c'est son second fils Pravarasena qui monta sur le trône en 410. Il prit le nom

de Prithivisena II et régna jusqu'en 445. Il resta sous l'influence des Gupta, et Chandragupta aurait envoyé le poète Kalidasa en ambassade à sa cour. Narendrasena succéda à son père et régna de 445 à 465. Son règne fut agité. Les Pushyamitra et les Huns menaçaient l'Inde. Les Nala envahirent le royaume de Vakataka, mais Narendrasena réussit à réorganiser ses forces et à chasser les envahisseurs de ses territoires. Il tua leur roi Arthapati et devint le souverain de Mekala. Profitant des difficultés des Gupta, il occupa le Malva quelque temps.

Prithivisena III, fils de Narendrasena, fut le dernier roi de la branche principale. Après lui, la monarchie passa à une branche secondaire de la famille, dont le dernier roi fut Harisena (480-515), un souverain ambitieux et puissant. Après sa mort, l'empire vakataka se désintégra. Ses provinces furent annexées par des royaumes voisins. Les Vakataka avaient été des protecteurs des arts. Certaines des plus belles fresques d'Ajanta furent exécutées sur leur ordre.

Les Kadamba et les Ganga

Le pays appelé karnataka s'étend géographiquement de la Kaveri à la Godavari. Karnataka vient de *karu nadu*, « le haut plateau » en langue du pays, le kanada qui est l'une des plus importantes langues dravidiennes. Les plus anciennes dynasties du pays karnataka qui soient connues historiquement sont les Kadamba de Banavasi, qui régnaient sur la partie nord-ouest de l'actuel état de Mysore, et les Ganga de Talaka, dont le royaume était situé plus au sud.

Les Kadamba, contemporains des Pallava de Kanchi, héritèrent de la partie sud de l'empire des Satavahana quand il s'effrita. Le fondateur de la dynastie était un Brahmane, Mayura Sharma, qui avait étudié les *Védas* à Kanchi. S'étant querellé avec un espion pallava, il demanda justice au roi. N'ayant pu l'obtenir, il jeta ses objets de prière et prit les armes. Il réussit à organiser une bande de jeunes gens aventureux et, ayant soumis les rois du voisinage et tenu en échec l'armée pallava, il fonda son propre royaume. Des inscriptions lui attribuent des conquêtes invraisemblables, allant jusqu'au Panjab. En fait, il établit solidement sa domination sur l'ensemble du pays karnataka. Après lui, le souverain le plus important fut Kakusthavarman, qui régna de 425 à 450 et établit des alliances matrimoniales avec les Ganga, les Gupta et les Vakataka. La dynastie se divisa ensuite en deux branches. La même

chose arriva aux Ganga, et les Pallava s'employèrent à nourrir ces divisions. Parmi les premiers Ganga, Purvinita (605-650) fut célèbre comme soldat et comme homme de lettres. Il combattit victorieusement les Pallava et réussit à mettre un prince chalukya sur le trône des Pallava. Poète en langue kanada, il traduisit un ouvrage du dialecte paisachi en sanskrit.

Vers le milieu du VI^e siècle, les Kadamba et les Ganga furent éclipsés par la montée du pouvoir des Pallava, d'un côté, et des Chalukya de Badami, de l'autre.

Les Chalukya de Badami

Les Chalukya étaient originaires du pays karnataka. Petits princes au service des Satavahana et des Kadamba, ils prirent avantage de l'affaiblissement du pouvoir central, et se taillèrent un royaume, dont la capitale, Badami, devint un des centres culturels les plus importants de l'Inde. Les monuments qui subsistent à Badami, Aihole, Pattadakal sont parmi les plus extraordinaires que l'Inde ait jamais conçus. Les sculptures qui décorent les temples chalukya, d'une élégance, d'un raffinement de facture et d'expression uniques, sont, par ailleurs, tout à fait exemptes d'influences étrangères. Pourtant l'empire chalukya eut un grand rayonnement et entretint des relations avec les pays les plus lointains, mais ces relations étaient fondées sur des valeurs de culture encore plus que sur la puissance militaire ou économique.

Petit-fils de Jayashimba, qui combattit les Pallava, et fils de Rajashimha, Pulakeshin I^{er} (547-567) se forgea un petit royaume, dont la capitale était Vatapi, sur une hauteur près de la rivière Malaprabha, à huit kilomètres de Pattadakal et à quatorze kilomètres d'Aihole. Son indépendance une fois assurée, il offrit un « sacrifice du cheval » pour affirmer sa puissance souveraine.

Kirtivarman I^{er} (567-598) succéda à son père Pulakeshin. Il étendit considérablement son territoire. Il s'assura le contrôle des riches ports de la côte ouest. A la mort de Kirtivarman, son fils étant trop jeune ce fut son frère Mangalesha (598-608) qui lui succéda et qui continua son œuvre de conquêtes. Il annexa le port de Goa et celui de Revatidvipa. Il essaya de mettre sur le trône son propre fils, mais Pulakeshin, fils de Kirtivarman, qu'il avait exilé, réussit à le vaincre avec l'aide d'amis loyaux et le mit à mort.

Pulakeshin II (608-642) fut le plus grand monarque chalukya et le

plus puissant souverain de l'Inde du sud. Il se saisit du trône, profitant des désordres qui suivirent la mort de Mangalesha. Il affirma rapidement son pouvoir et entreprit une série de conquêtes qui élargirent considérablement ses états. Il étendit sa souveraineté sur le Gujerat.

Les ambitions de Pulakeshin se heurtèrent à celles des Vardhamana, et en particulier de Harsha. La guerre devint inévitable. Harsha perdit une importante bataille au nord des monts Vindhya et dut s'enfuir. La déconfiture de Harsha est confirmée par le voyageur chinois Hiuen Tsang. Pulakeshin construisit des forteresses au nord des monts Vindhya et tout le long de la rivière Narbada. Il prit le titre de souverain suprême (*parameshvara*) et appela son empire Maharashtraka (le grand royaume). Il conquiert ensuite le Kalinga, battit les Chola, près de la Kaveri, et reçut la soumission des Chera et des Pandya. Il se heurta finalement aux Pallava, mais sortit victorieux de cette aventure, ayant vaincu le roi Mahendravarman I^{er}, qui dut se réfugier à Kanchi. Ayant ainsi assuré sa souveraineté incontestée sur tout le sud de l'Inde, il régna en paix dans sa capitale, Badami.

Une ambassade envoyée par Pulakeshin auprès du roi de Perse Khusru II est, croit-on, représentée dans les célèbres fresques d'Ajanta (cave I).

Le voyageur chinois Hiuen Tsang qui visita le pays karnataka en 641 parle de la noblesse et de la puissance du souverain, ainsi que du caractère des populations. « Les habitants sont fiers et guerriers, reconnaissants pour le bien qui leur est fait, mais cherchant vengeance si on leur cause quelque tort. Ils sont généreux envers ceux qui leur présentent une requête, mais cruels envers ceux qui les insultent. Ces guerriers s'enivrent avant la bataille et intoxiquent aussi leurs éléphants. Le roi, confiant dans la force de son armée et de ses éléphants, traite ses voisins avec mépris. Ses vassaux le servent loyalement. »

Pulakeshin n'était pas cruel. Lorsqu'un général perdait une bataille, il ne le punissait pas, mais le forçait à porter des vêtements de femme. Le plus souvent, le général humilié se donnait lui-même la mort.

La victoire de Pulakeshin contre les Pallava ne fut pas de longue durée. Après la mort de Mahendravarman I^{er}, il avait envahi de nouveau le pays pallava, mais avait été cette fois vaincu par le jeune roi Narasimhavarman, dans trois sanglantes batailles. Les Pallava poursuivirent alors les Chalukya jusque dans leur capitale Vatapi (Badami), qu'ils mirent à sac. Cette amère défaite désorganisa

complètement l'empire chalukya, qui resta humilié et soumis pendant treize ans, laissant les Pallava souverains incontestés du sud.

Pulakeshin, en mourant, laissa le gouvernement central à son fils aîné Vikramaditya (655-680), tandis que son second fils Chandraditya gouvernait les provinces frontalières. La restauration de l'unité du pays et du prestige de la famille furent une œuvre difficile, que Vikramaditya s'efforça de réaliser. Il y fut aidé par son grand-père maternel, le roi ganga Durvinita.

Profitant du désordre qui régnait dans le sud, Vikramaditya, décontenancé par de constantes attaques des Chera, les Chola, les Pandya et les Kalabhra. Puis il s'attaqua aux Pallava, battit complètement Parameshvaravarman I^{er} et prit la ville de Kanchi, malgré ses fortifications, ses remparts et le large canal qui l'entourait. Il avait ainsi vengé son père. Le roi pallava se réfugia dans un fort et lança une attaque par surprise sur le camp endormi des Chalukya. Vikramaditya s'échappa « vêtu seulement d'une serviette de toilette ». Cette mésaventure n'eut toutefois pas de suite importante.

Vinayaditya (678-696), qui succéda à son père, eut un règne paisible. Les Pallava et tous les rois du sud lui payaient tribut. On prétend qu'il recevait également un tribut du roi de Perse. Mais cela semble assez peu vraisemblable. Son fils Vijayaditya II régna de 696 à 733. Il combattit les Pallava et fit construire l'un des plus beaux temples de Pattadakal, le temple de Sangameshvara.

À peine monté sur le trône, Vikramaditya II (733-743) décida de se venger des Pallava, qui avaient humilié ses ancêtres. Il organisa contre eux une expédition, leur infligea une terrible défaite et occupa sans la détruire la ville de Kanchi, qui était pour les pays du sud « ce qu'est un bijou de ceinture sur le corps d'une jeune fille ». La défaite des Pallava fut complète. Vikramaditya soumit ensuite aisément les Chera, les Pandya, les Chola et les Kalabhra, et érigea un pilier de victoire sur le rivage de la mer du sud.

Le dernier des rois chalukya fut Kirtivarman II, qui continua de guerroyer contre les Pallava affaiblis, sans mesurer le danger que constituait la puissance croissante des Rashtrakuta, sur la frontière nord de ses états. Le roi Rashtrakuta Dantidurga attaqua Kirtivarman, qui fut complètement battu en 753. Dantidurga continua alors son avance et soumit les royaumes de l'extrême sud. Il n'avait pas de fils. C'est son oncle Krishna qui lui succéda et qui acheva son œuvre, en détruisant définitivement l'empire des Chalukya de Badami.

Les rois chalukya étaient de pieux hindous, qui vénéraient soit Shiva soit Vishnou. Toutefois le jaïnisme, ancien dans le pays, continua d'y prospérer, et le bouddhisme y fut toléré.

Les monuments hindous et jaïnas construits sous les Chalukya sont parmi les plus beaux de l'Inde. On a parlé d'Aihole comme « du berceau de l'architecture hindoue ». Le style des sculptures, très distinct du style réaliste des Gupta, présente le premier exemple de cet équilibre entre la stylisation, la grâce et l'expression qui caractérisa le grand art hindou qu'on appelle médiéval et qui reste probablement inégalé.

Aihole avait plus de soixante-dix temples, dont les plus beaux appartiennent à la période allant de 450 à 650. Les temples de Pattadkal, à quelques kilomètres d'Aihole, datent du VII^e siècle et trahissent une certaine influence de l'art de Kanchi. Le temple de Virupaksha, haut de quarante mètres, est l'un des plus magnifiques monuments de l'art chalukya. Ses sculptures et ses ornements décoratifs sont d'une qualité exquise, par la perfection de leur style comme par la sensibilité qu'ils dénotent. La célèbre fresque de la tentation du Bouddha, à Ajanta, est le seul chef-d'œuvre de la peinture de l'époque chalukya qui ait survécu.

Les Vardhamana

Harsha

Nous connaissons assez bien l'histoire des Vardhamana, car deux importants historiens nous ont laissé un récit relativement fidèle. L'un est le poète Bana, qui vécut à la cour de Harsha et écrivit sa biographie, le *Harsha-charita*; l'autre est le voyageur chinois Hiuen Tsang, qui visita l'Inde dans la première partie du VII^e siècle et nous a laissé dans son récit, le *Si-yu-ki*, une description détaillée de la cour et des hauts faits du roi Harsha.

La dynastie des Vardhamana fut fondée au VI^e siècle par Pushyabhuti, roi d'un grand courage qui avait acquis des pouvoirs surnaturels par les pratiques du tantrisme shivaïte, sous la direction d'un célèbre ascète, Bhairavacharya. Pushyabhuti se forgea un royaume non loin de Thaneshwar (près de Lahore) et aida les derniers Gupta dans leurs guerres contre les Huns. Son fils Rajyavardhana était un adorateur du soleil. Il eut pour fils Adityasena, qui épousa une princesse gupta dont il eut un fils, Prabhakara-varadhana.

Celui-ci se distingua par des victoires dans le Sind, le Gujerat et le Malva (région de Kota, Bundi), et surtout contre les Huns, alors établis au nord du Panjab. D'après Bana, « les Huns semblaient des gazelles devant ce lion. Il fut une fièvre brûlante pour le roi de l'Indus, il troubla le sommeil du Gujerat. Il apparut comme la peste pour le souverain du Gandhara, comme un voleur au Lata (sud du Gujerat) et comme une hache pour la vigne de la gloire du Malva ».

Prabhakara-varadhana eut deux fils, Rajya-varadhana II et Harsha-varadhana, et une fille, Rajyashri. Lorsque l'âge commença à miner ses forces, les Huns menacèrent de nouveau la sécurité du pays. Il forma une coalition pour arrêter leur avance. Le jeune Rajya-varadhana, accompagné de Harsha, partit pour les combattre à la tête d'une immense armée. Quand il revint victorieux, il apprit que son père était mort et que sa mère s'était sacrifiée sur le bûcher funèbre.

Rajya-vardhana décida de renoncer au monde et de se faire ascète, en laissant le royaume à son jeune frère Harsha. Celui-ci refusa avec indignation: « Me prend-il pour le plus méprisable des hommes, prêt à n'importe quelle vilenie ? Ne suis-je pas, moi aussi, le descendant de Pushyabhuti, le fils de mon père et son propre frère ? Croit-il donc que je suis dépourvu de tout sentiment ? »

Tandis que les deux frères faisaient ainsi assaut de délicatesse morale, le roi Devagupta de Malva, qui s'était allié à Sashanka du Gauda (Bengale), attaqua Graha-varman de Kanauj, qui avait épousé Rajyashri, la sœur de Rajya-vardhana et de Harsha. Graha-varman fut tué et Rajyashri emprisonnée. Les deux frères renoncèrent à leurs querelles, et Rajya-varman à la tête de dix mille cavaliers attaqua Malva qu'il enleva sans difficultés. Le roi du Bengale Sashanka, affectant de se soumettre, invita Rajya-varman à un banquet, où il le fit assassiner.

Harsha se trouva donc seul, sans parents, sans frère aîné, sans savoir ce qu'était devenue sa sœur. Il avait alors dix-huit ans. Bana décrit la fureur du jeune prince, qui fit un serment solennel: « Sur la poussière des pieds de mon dieu, je jure que si dans peu de jours je n'ai pas délivré la terre des Gauda, et ne l'ai pas fait résonner du bruit des chaînes attachées aux pieds de tous les rois que la souplesse de leurs arcs incite à l'insolence, je me jetterai dans un bûcher, comme un insecte se jette dans la flamme d'une lampe. »

Harsha, à la tête d'une puissante armée, soumit tous les royaumes voisins, retrouva sa sœur, qui, réfugiée dans un ermitage de la forêt de Vindhya, s'apprêtait à se suicider.

C'est ici que s'arrête le récit de Bana. Pour la suite, la source principale d'information est l'ouvrage du pèlerin chinois. Selon lui, les conquêtes de Harsha s'étendirent jusqu'au Bengale, mais il subit une sérieuse défaite quand il s'attaqua au chalukya Pulakeshin II, souverain du Deccan. Dans une grande bataille qui eut lieu vers 620, l'armée de Harsha fut sévèrement décimée et il dut se retirer en hâte.

L'empire de Harsha comprenait l'ensemble des Provinces-unies (Allahabad, Bénarès), une grande partie du Bihar (Patna), du Bengale et de l'Orissa. Il était le suzerain respecté du Sind, du Panjab et du Kashmir, ainsi que du Népal. La limite de son empire vers le sud était la rivière Narmada (de Broach à Jubbulpore). Il échangea des ambassades avec de nombreux souverains, y compris l'empereur de Chine.

Harsha fut un grand empereur par ses vertus, son habileté

politique, ses conquêtes, sa sollicitude envers le peuple et la justice de ses lois, ainsi que par la protection qu'il accorda aux arts et aux sciences. Ses conquêtes ont été limitées par son échec devant les puissances du sud (en particulier Pulakeshin II) et par ses conflits avec Sashanka du Bengale. Sa domination ne s'étendit que sur le nord de l'Inde, mais même les états qui n'acceptèrent pas sa suzeraineté recherchèrent son amitié et reconnurent sa prédominance.

L'administration de Harsha ressemblait à celle des Gupta. Le pouvoir du roi était absolu, mais chaque sphère d'administration jouissait d'une large autonomie, chaque village fonctionnait comme une petite république en ce qui concerne les affaires locales. Ce fut toujours un principe de l'administration hindoue. D'après Hiuen Tsang, « Harsha était juste dans son administration et pointilleux dans l'exercice de ses responsabilités. Il oubliait de dormir et de manger, tant il se préoccupait de bien faire. Il visitait et inspectait tout son empire. Des constructions temporaires étaient érigées pour ses séjours ».

Le Conseil des ministres, le *Mantri-parishad*, était très puissant, et officiellement c'était lui qui proposait l'élection du roi. Harsha lui-même fut élu roi par le Conseil à la mort de son frère. Le pays était divisé en provinces, districts et communes. La solidité et l'indépendance de l'administration villageoise faisaient la force du système administratif. La carrière de soldat était une profession héréditaire. Aussi, d'après Hiuen Tsang, l'armée était-elle extraordinairement disciplinée et efficace.

Il n'y avait pas de prestations de travail; chacun était libre de s'occuper de ses propres affaires. Les criminels étaient peu nombreux. Toutefois l'usage de l'ordalie rendait la justice quelque peu aléatoire. Hiuen Tsang nous dit que pour établir la culpabilité, l'ordalie se pratiquait sous quatre formes: par l'eau, le feu, le poids ou le poison. « Dans l'épreuve de l'eau, l'accusé était mis dans un sac et une pierre dans un autre. Les sacs liés ensemble étaient jetés à l'eau. Si le sac de la pierre flottait et que l'homme allait au fond, c'est qu'il était coupable. Dans l'épreuve du feu, l'accusé devait s'agenouiller sur un feu rouge, marcher dessus, le prendre dans sa main ou le lécher. S'il n'était pas brûlé, c'est qu'il était innocent. Dans l'épreuve du poids, l'accusé était placé sur le plateau d'une balance et une large pierre sur l'autre plateau; si la pierre était plus légère, c'est qu'il était innocent. Dans l'épreuve du poison, un poison violent était inséré à certain endroit d'un cuissot de chevreau, dont l'accusé devait manger un morceau. S'il survivait, c'est qu'il était innocent. » La punition pour un mauvais fils ou pour une conduite

déloyale ou une offense contre la morale sociale était de couper le nez, l'oreille, la main ou le pied du coupable, ou bien de le bannir.

Harsha régna plus de trente ans. Il avait été élevé dans la religion de Shiva. Plus tard, il se convertit au bouddhisme du Mahayana et, à partir de ce moment-là, il réunit chaque année une assemblée bouddhiste durant vingt et un jours. Il s'entoura de savants venus de toutes les parties de l'Inde, particulièrement de l'université de Nalanda.

Hiuen Tsang nous dit qu'il institua tous les cinq ans des fêtes religieuses appelées « Assemblées de la grande Libération » (*Mahamoksha-parishad*), qui duraient un mois. Les images du Bouddha, de Shiva et du Soleil étaient portées en procession, et Harsha distribuait toutes les richesses qu'il avait accumulées, et dont rien ne restait que « les chevaux, les éléphants et l'équipement militaire, qui étaient nécessaires pour maintenir l'ordre et pour protéger le pouvoir royal. Il donnait ses bijoux et ses objets personnels, ses vêtements et ses colliers, ses boucles d'oreilles, ses bracelets, ses chapelets, les bijoux de son cou et de son front. Ayant tout donné, il mendiait auprès de sa sœur (Rajyashri) un vieux vêtement, et l'ayant revêtu vénérât les Bouddhas des dix régions de l'espace et exprimait sa joie que ses biens eussent été distribués à des fins de mérite religieux ».

Harsha interdit, plus sévèrement encore qu'Ashoka, de tuer les animaux et de se nourrir de leur chair. Il fit construire un temple de bronze, haut de cent pieds, à Nalanda, des hôpitaux et des maisons pour abriter les voyageurs le long des routes. Il réunit des synodes bouddhistes, où les moines discutaient en sa présence de questions de théologie et de morale. Il exila les moines dont la conduite n'était pas exemplaire. Au palais, chaque jour on préparait de la nourriture pour mille moines bouddhistes et cinq cents Brahmanes. Toutefois, en dépit des efforts de Harsha, le bouddhisme déclinait partout; ses lieux saints tombaient en ruine et étaient abandonnés.

Harsha fut un protecteur très libéral de la littérature et des arts. Trois remarquables pièces de théâtre en sanskrit, *Ratnavali*, *Priyadarshika* et *Nagananda*¹, lui sont attribuées. Il composa aussi des hymnes bouddhistes. D'importants écrivains vécurent à la cour. Les principaux étaient Mayura et le poète Bana, qui écrivit sa vie (le *Harsha-charita*) et un célèbre roman en vers, *Kadambari*. On attribue aussi à Bana une pièce de théâtre, *Parvaliparinaya*, et un volume de vers, *Chandi-shataka*. Harsha fit des dons importants à l'université bouddhiste de Nalanda, au Bihar, qui attirait des étudiants du monde entier. Cette université était au sommet de sa gloire quand

Hiuen Tsang la visita. Elle avait trois grands bâtiments, une bibliothèque et un observatoire. Les examens d'entrée étaient très difficiles, l'étude des textes du Mahayana y était obligatoire.

Harsha mourut en 646-647. Il n'avait pas de fils. C'est le fils de sa fille qui lui succéda sous le nom de Dhruvasena IV, mais la dynastie fut de courte durée, l'empire extrêmement centralisé de Harsha se divisa en de nombreux petits royaumes.

C'est à ce moment que les Arabes arrivèrent aux frontières de l'Inde, en 640. Ils occupèrent le désert de Makran, prirent Herat et Kaboul entre 650 et 663 et, en 712, envahirent le Sind.

Hiuen Tsang

Hiuen Tsang, dans son grand ouvrage, le *Si-yu-ki*, donne une description détaillée des conditions de la vie dans l'Inde du VII^e siècle.

Né en l'an 600 de l'ère chrétienne, d'une famille pratiquant le confucianisme, Hiuen Tsang se convertit au bouddhisme et se fit moine à l'âge de vingt ans. Peu satisfait des traductions chinoises des textes fondamentaux du bouddhisme, il voulut visiter la terre où Sakyamuni avait prêché sa doctrine. Il quitta le Siam pour l'Inde en 629 et ne retourna en Chine qu'en 645.

A son époque, Peshawar et Taxila avaient été détruites par les Huns. Les grands centres de la culture hindoue et bouddhiste étaient Shrinagar au Kashmir, Kanauj, Prayag (Allahabad) et Bénarès. Ces deux dernières villes étaient, comme aujourd'hui, des centres importants de pèlerinage pour les Hindous. Hiuen Tsang décrit avec précision les conditions de la vie dans l'Inde, parle de l'institution des castes. Il admire les Brahmanes, pour leur amour de l'étude et pour la frugalité de leur vie, la noblesse des kshatriya, la caste des guerriers, à laquelle appartiennent les rois, les riches vaishya qui s'occupent du commerce. Il parle des shoudra, qui forment la caste des agriculteurs. Il mentionne aussi les « intouchables », aux métiers impurs, et indique que les habitations des bouchers, des acrobates, des bourreaux, des vidangeurs sont marquées d'un signe distinctif. Ils doivent résider hors de la ville et marcher sur la gauche dans les villages.

Le costume, comme celui des Hindous orthodoxes d'aujourd'hui, était fait de deux pièces d'étoffe drapées, sans coutures. Les hommes et les femmes portaient des boucles d'oreilles et de nombreux

bijoux. Excepté les moines et les Brahmanes, la plupart des gens mangeaient de la viande et du poisson, et buvaient des liqueurs diverses. Le remariage des veuves était considéré avec horreur, et le *sati*, le suicide des veuves sur le bûcher funèbre, considéré comme un acte de sainteté. Les hommes âgés renonçaient également à la vie. « A ceux qui se sentent très vieux, ou sont atteints d'un mal inguérissable ou désirent renoncer à la vie, leurs amis offrent une réception d'adieu sur un bateau au milieu du Gange. Après quoi ils se noient, pensant qu'ils renaîtront ainsi au paradis. »

Hiuen Tsang vante l'honnêteté des Indiens, la richesse de l'agriculture. Il décrit l'architecture des villes et des villages et le mobilier des palais. L'armée était divisée en quatre parties: les fantassins, les cavaliers, les éléphants et les chars. Les soldats, courageux et bien payés, étaient armés de lances, d'arcs, d'épées, de sabres, de haches de guerre, d'épieux, de hallebardes, de javelots et de diverses sortes de lance-pierres. L'administration était juste, les taxes peu pesantes. Certains états avaient un code judiciaire, d'autres non.

Hiuen Tsang resta cinq ans à l'université de Nalanda, où résidaient plus de sept mille moines. Il mentionne une littérature très importante en sanskrit et des ouvrages sur l'histoire, les statistiques, la géographie; aucun n'a survécu. Il parle des fonctionnaires qui avaient la charge de relater par écrit tous les événements importants. On étudiait à Nalanda les *Védas*, les *Upanishads*, la cosmologie (*samkhya*), la philosophie réaliste ou scientiste (*vaisheshika*), la logique (*nyaya*) à laquelle on attachait une grande importance, la philosophie jaïna et bouddhiste, etc.

Les études comprenaient également la grammaire, la mécanique, la médecine, la physique. La médecine était très efficace et la chirurgie assez évoluée. Des traités de cette époque sont encore en usage dans les écoles de médecine hindoue. La pharmacopée était énorme; l'astronomie, très avancée. Le diamètre de la terre avait été calculé avec précision. En physique, Brahmagupta (vers 628) avait découvert la loi de la gravitation.

Yashovartnan de Kanauj

Nous n'avons aucun document sur Kanauj, entre la mort de Harsha et l'accession de Yashovarman, vers 730. Ce roi envoya une ambassade en Chine vers 731. D'après une chronique jaïna, il descendait de l'ancienne dynastie des Maurya. Son ambition était de

conquérir l'Inde entière, et ses armées allèrent jusqu'au Bengale. Mais il se heurta au roi du Kashmir, Muktapida Lalitaditya, et fut lui-même réduit à l'état de vassal. Toutefois, Yashovarman occupe une place dans l'histoire par la protection qu'il accorda aux arts et aux lettres. Il écrivit des pièces de théâtre, et le célèbre auteur dramatique Bhavabhuti résidait à sa cour. Les successeurs de Yashovarman furent, l'un après l'autre, vaincus par les rois du Kashmir et du Bengale, et finalement par Bhagabhatta II, roi de Bhinmal au Rajpoutana, qui établit sa capitale à Kanauj.

¹ Traduites par ALAIN DANIELLOU, Buchet-Chastel, Paris, 1977.

Quatrième partie

L'époque médiévale (VIII^e-XII^e siècle)

Royaumes de l'est et du sud

Les Rashtrakuta de Malkhed (700 à 1000)

La plus grande dynastie du sud fut celle des Rashtrakuta. Manyakheta (Malkhed, entre la Krishna et la Godavari, non loin de Sholapur) fut le centre d'un empire stable, allant du cap Comorin à la plaine du Gange. Aucun autre pouvoir du sud ne joua un tel rôle dans l'ensemble de l'histoire de l'Inde, jusqu'à l'arrivée des Mahrattes. C'est sous le règne des Rashtrakuta que se développa cette importante contribution de l'Inde au monde de la pensée que fut la philosophie non dualiste (*advaita*) de Shankara. Les temples d'Ellora et d'Eléphanta témoignent glorieusement du raffinement des arts. Des travaux importants sur la théorie musicale et sur celles des autres arts marquent aussi la curiosité scientifique et artistique de cette époque.

Les Rashtrakuta prétendaient descendre des anciens Yadava, mais ce point a été sérieusement mis en doute. Ils apparaissent d'abord comme de petits souverains locaux, soumis aux Chalukya. Le fondateur de la dynastie fut Dantidurga, un prince d'une remarquable habileté. On dit qu'il combattit victorieusement tous les rois de l'Extrême Sud, ainsi que ceux du Kalinga, du Malva, du Lata et du Koshala. Il mourut sans enfant en 756, à l'âge de trente-sept ans.

Son oncle Krishna (756-775) lui succéda. Il envahit le pays des Ganga (Mysore) et reçut la soumission du roi Shri Purusha. Il força le roi chalukya de l'est, Vishnudharman IV, à reconnaître sa suzeraineté. Il conquiert aussi Konkan (la région de Goa). Ce fut un grand bâtisseur. Il fit creuser dans le roc le célèbre temple du Kailasa, à Ellora, l'une des merveilles de l'architecture et de la sculpture de l'Inde. Son successeur, Govinda (775-780), était indolent et laissa gouverner son jeune frère Dhruva, prince habile et courageux. Dhruva chercha à se saisir du pouvoir et un conflit s'ensuivit dont Dhruva sortit victorieux.

Dhruva (780-794) voulut se venger du roi ganga Shivarama, qui avait soutenu son frère. Il envahit le pays ganga et captura Shivarama, qu'il emprisonna. Il s'attaqua ensuite aux Pallava et força Dantivarman à lui payer tribut. Il envahit le pays des Chalukya de l'est, et contraignit Vishnuvardhana à lui donner sa fille en mariage. Il devint rapidement le souverain le plus puissant du Deccan. Il s'attaqua alors aux royaumes du nord, envahit le royaume pratihara, au nord-est d'Agra, dont le roi Vatsaraja dut fuir dans le désert du Rajpoutana. Dhruva marcha sur le Malva (est du Rajpoutana), dont le souverain pala, Dharmapala, fut vaincu. A la mort de Dhruva, aucun état de l'Inde n'égalait en puissance le royaume des Rashtrakuta.

Suivant les dispositions prises par son père, ce fut Govinda III, le troisième fils de Dhruva qui lui succéda. Son frère aîné chercha à lui reprendre le pouvoir, avec l'aide de douze rois confédérés. Govinda eut raison de la révolte et ne se vengea pas de son frère, qu'il nomma vice-roi du pays ganga (Mysore). Il donna le gouvernement du pays lata à son autre frère. Entre-temps, le souverain pratihara, Nagabhatta II, avait conquis Kanauj et y avait installé sa capitale. Voulant tenir en échec la puissance croissante des Rashtrakuta, il forma une confédération et essaya de dominer le Malva. Govinda s'élança contre eux avec son armée et remporta une victoire éclatante. Il continua son avance et reçut la soumission de Chakrayudha, de Kanauj, et de son protecteur le roi Dharmapala, du Bengale.

Une coalition des rois du sud (Pallava, Pandya et Chera) auxquels se joignirent les Ganga de l'Orissa, voulut profiter de l'absence du monarque pour attaquer le territoire rashtrakuta. Govinda revint à marches forcées et infligea une terrible défaite aux confédérés du sud, non loin de Badami, près de la rivière Thungabhadra. Il reçut également la soumission du roi de Ceylan. Ayant acquis une position sans rivale dans l'Inde de son temps, il régna de 793 à 813.

Amoghavarsha I^{er} Nripatunga (813-878) succéda très jeune à son père. Il eut quelques difficultés au début, mais son oncle Karka, roi du Gujerat, et son Premier ministre, Patalamalla, l'aidèrent à les surmonter. Il écrasa les révoltes des Pandya et des Chalukya de l'est. Il s'allia aux Ganga et aux Pallava. Une de ses filles épousa le roi pallava Nandivarman III. Vers la fin de son règne, il dut faire face à une révolte, fomentée par son fils Krishna, qui s'était enfui à Talakad. Govinda envoya contre lui son général Bankesha, qui ramena Krishna prisonnier. Le voyageur arabe Suleiman, qui visita l'empire rashtrakūta, décrit Amoghavarsha comme l'un des quatre grands rois du monde. Les trois autres étant l'empereur de

Constantinople, le calife de Bagdad et l'empereur de Chine. Les marchands arabes circulaient librement dans l'empire rashtrakuta.

A la fin de son règne, et afin d'éviter une calamité qui menaçait son peuple, le roi se coupa les doigts de la main gauche et les offrit à la déesse Mahalaksmi de Kolhapur. Il abdiqua ensuite et se fit moine jaïna. Il avait été un protecteur des arts et de la littérature. On lui attribue un important ouvrage en langue kanada et un autre en sanskrit.

Krishna II (880-914) succéda à son père Amoghavarsha. Son règne fut marqué par des guerres avec les Chalukya, conflits qui connurent des fortunes diverses. Malkhed, capitale des Chalukya, fut prise par Vijayaditya III, et Krishna dut reconnaître la suzeraineté du vainqueur. Plus tard, il attaqua Bhima successeur de Vijayaditya, avec succès. Mais Bhima prépara sa revanche et prit le royaume de Vengi, en pays andhra, aux Rashtrakuta.

Indra III (914-928), petit-fils de Krishna II, guerroya contre les Pratihara et marcha jusqu'à Delhi. Après lui, plusieurs souverains régnèrent pour de courtes périodes, jusqu'à l'avènement de Krishna III.

La puissance des Rashtrakuta retrouva tout son éclat sous ce prince (939-966), qui conquît de nombreuses places fortes du nord de l'Inde, et ensuite attaqua les Chola, qui avaient eux-mêmes subjugué les autres royaumes du sud. Le beau-frère de Krishna, Buguta II de Talakad, l'assistait dans cette aventure. Le succès fut complet. Kanchi fut occupée, puis Tanjore. Le roi chola Parantaka s'enfuit à Ceylan. Krishna s'attaqua alors aux Chera et aux Pandya, et occupa Rameshvaram, à l'extrême sud de l'Inde, où il érigea une « colonne de la victoire », face à la mer.

Après Krishna, son frère Khottiga, homme déjà âgé, monta sur le trône en 966. Le roi paramara Siyaka, de Malva, envahit l'empire rashtrakūta et mit à sac la capitale Malkhed au printemps 972. Khottiga mourut en septembre de la même année. Son neveu Karkka lui succéda ; il ne devait régner que dix-huit mois. Un petit prince chalukya, Tailapa, qui était un des féodaux des Rashtrakūta, se révolta et, après une sanglante bataille, chassa Karkka et établit la dynastie des Chalukya de Kalyani. Le dernier Rashtrakuta, Indra IV, se réfugia auprès du roi ganga, Narasimha II. Indra vécut près du sanctuaire jaïna de Shravanabelgola, jusqu'à sa mort en 982.

Les Rashtrakuta avaient été des protecteurs des arts et de la littérature. De nombreux poètes en langue kanada et en langue sanskrite vivaient à leur cour. Ils protégèrent également Hindous,

Jāinas et Bouddhistes. L'architecture était, sous leur règne, à son sommet.

Les Pala du Bengale

Le Bengale, qui faisait partie de l'empire gupta, affirma son indépendance dans la deuxième partie du IV^e siècle et devint l'ennemi acharné des Maukhari de Kanauj. Le pays acquit un certain pouvoir sous Sashanka, mais retomba ensuite dans l'anarchie et devint une proie facile pour ses voisins de l'ouest. Ce n'est qu'avec la dynastie pala que cette anarchie se termina.

Le fondateur de la dynastie, Gopala, fut élu par le peuple. Il étendit rapidement son autorité sur tout le pays, puis sur le Magadha. Mais, vers la fin de sa vie, il fut vaincu par Vatsaraja, le souverain pratihara du Kanauj. Gopala était un pieux bouddhiste. Il fonda l'université de Odantapuri près de Nalanda.

Dharmapala (769-815), fils et successeur de Gopala, rétablit la puissance de la dynastie pala. Il détrôna Indrayudha de Kanauj et le remplaça par un homme de son choix, Chakrayudha. Nagabhata II Pratihara réussit à vaincre Dharmapala et à occuper Kanauj. Toutefois cet événement n'affecta pas beaucoup l'empire de Dharmapala, qui s'étendait du golfe du Bengale à Delhi et de Jalandhar aux monts Vindhya.

Devapala (815-854), neveu de Dharmapala, lui succéda. Après des succès éclatants qui lui permirent d'agrandir encore son empire, il fut vaincu par le jeune roi pratihara, Mihira Bhoja. Devapala, bouddhiste, s'attaqua violemment aux autres religions, politique qui, dans l'Inde, fut toujours particulièrement dangereuse, car l'ensemble du peuple n'avait jamais accepté le bouddhisme et considérait avec hostilité cette religion, sentimentale et faussement égalitaire, à l'usage des classes aisées.

Après Devapala, la dynastie déclina. Son successeur Vignahapala (854-857) abdiqua en faveur de son fils Narayanapala (857-911). Sous son long règne, l'empire se désintégra peu à peu.

Au milieu du X^e siècle, l'invasion d'une tribu des montagnes, les Kambhoja, interrompit le cours de la dynastie, qui fut toutefois rétablie par Mahipala, qui régna de 992 à 1040.

Après lui vinrent des rois sans caractère, et l'empire pala se désintégra peu à peu.

Les Pallava de Kanchi

Les Pallava furent une des plus remarquables dynasties de l'époque médiévale. Leurs capitales étaient à l'ouest, non loin de Sholapur et de Vengi, dans le pays andhra, à l'est, entre les rivières Krishna et Godavari.

L'origine des Pallava est sujet de controverse. Complètement ignorés de l'histoire ancienne du pays tamoul, ils apparaissent soudainement sur la scène. Ils étaient vraisemblablement des Parthes chassés du nord-ouest de l'Inde. Leur langue officielle resta longtemps le prakrit maharashtri. Ils avaient donc résidé dans l'ouest de l'Inde. C'est la défaite des Pallava par Gautamiputra, au II^e siècle, qui les obligea à se réfugier au sud du domaine des Satavahana. Les historiens indiens ont fait de grands efforts pour leur attribuer une origine autochtone, mais ces efforts restent peu convaincants. Les premiers Pallava apparaissent à Kanchi vers le III^e siècle. Officiers de l'empire satavahana, ils se déclarèrent indépendants lorsque cet empire déclina. Ils régnèrent en petits souverains pendant deux siècles, jusqu'à l'avènement de Simhavishnu.

C'est avec celui-ci (570-600) que commence la grandeur des Pallava. Il soumit les traditionnels royaumes du sud, Chera, Chola et Pandya, conquit Ceylan et vainquit les Kalabhra.

Après lui, son fils Mahendra-varman (600-630) s'intéressa aux arts de la paix autant qu'à ceux de la guerre. Il voulut attaquer les Chalukya de l'ouest. Mais Pulakeshin II, qui venait de vaincre Harsha, repoussa cette attaque qui finit par une défaite, et Mahendra-varman dut se retirer. Il fit creuser les temples monolithes de Mahabalipuram et de Pallavaram. C'est aussi à son époque que sont attribuées les grottes sculptées de Varaha et Gopalakrishna de Mahabalipuram, et les peintures jaïna de Sittannavasal, près de Pudukottai. Il composa des œuvres littéraires et fut un musicien de renom. La longue inscription sur la théorie musicale, qu'il fit graver sur le rocher à Kudumiyamalai, est un document unique sur la musique savante de l'époque. Appartenant à la religion jaïna, il se convertit au shivaïsme, et son règne marque un renouveau important de l'hindouisme shivaïte et vishnouïte, et un déclin marqué du bouddhisme et du jaïnisme.

Narasimha-varman (630-655) succéda à son père. Peu après son accession, Pulakeshin II attaqua l'empire pallava et menaça Kanchi,

sa capitale. Narasimha-varman réunit son armée, marcha contre le Chalukya et le battit trois fois à Pariyala, Manimangala et Suramara. Il continua son avance et prit Vatapi, capitale des Chalukya, qu'il occupa pendant quinze ans. Il soumit également les rois du sud et envahit Ceylan, où il mit sur le trône son ami, le prince Manavarma.

Hiuen Tsang visita Kanchi en 640 et a laissé des informations importantes sur l'étendue de la capitale pallava. Narasimha-varman fut, comme son père, un grand constructeur et c'est à son règne que l'on attribue les célèbres chars de pierre, les *rathas* monolithes de Mahabalipuram.

Mahendra-varman II, qui succéda à son père, ne régna que deux ans. Après lui vint Parameshvara-varman, qui fut attaqué et battu par le Chalukya Vikramaditya I^{er}. Son fils, Narasimha-varman II, eut un règne paisible. Il joua un grand rôle dans les arts. Renonçant à l'architecture monolithique, il fit construire des bâtiments en pierre, pour la première fois dans l'Inde du sud. L'architecture jusqu'alors avait toujours été en bois. C'est lui qui fit construire le temple du rivage à Mahabalipuram et le Kailasa-natha à Conjeevaram.

Son successeur Parameshvaram II fut sévèrement battu par Vikramaditya II. Cette défaite laissa le pays pallava dans le chaos.

Durant le long règne de Nandivarman II (plus de 50 ans), l'empire pallava commença de s'effriter. Le roi dut défendre ses états contre les Ganga, les Pandya et les Chalukya de l'est. Vers 740, Vikramaditya II envoya une nouvelle expédition contre l'empire pallava. Nandivarman ne put résister et s'enfuit, laissant sa capitale à la merci des envahisseurs. Les Chalukya, cette fois, triomphaient et s'installèrent à Kanchi.

Dantivarman (826-844) succéda à Nandivarman. Il fut battu par le Rashtrakuta Govinda III. Les Pandya commencèrent aussi à menacer la puissance pallava. Toutefois le fils de Dantivarman, Nandivarman III (844-866), réussit à vaincre les Pallava et à les asservir de nouveau.

Le dernier des rois pallava fut Aparajita (879-892), qui parvint à battre les Pandya, mais fut lui-même complètement vaincu par Aditya I^{er} Chola. Cette défaite marqua l'extinction totale du pouvoir pallava.

Les Pallava, dans l'ensemble, respectèrent les diverses religions. C'est sous leur administration que se développa dans l'Inde du sud un mouvement dévotionnel, la Bhakti, qui donna à l'hindouisme une nouvelle orientation. Les saints-poètes shivaïtes, les Nayannar, et vishnouïtes, les Alvar, jouèrent désormais un grand rôle dans la vie

religieuse hindoue. Leur foi simple, leur attitude de dévotion et de fraternité, tend à remplacer la théologie et la philosophie des lettrés, comme centre de la vie religieuse hindoue.

Les Pallava soutinrent les établissements d'éducation et de culture, et Kanchi devint un grand centre culturel. Une importante littérature en sanskrit se développa dans le sud à cette époque. Les souverains furent eux-mêmes parfois des poètes renommés. L'importance qu'ils donnèrent au sanskrit semble confirmer leur origine nordique.

Dans le domaine des arts, les Pallava créèrent un style d'architecture qui devint celui de toute l'Inde du sud et que l'on appelle «dravidien ». Il comporte en particulier des *mandapam*, vastes salles couvertes, soutenues par des rangées de colonnes sculptées. De grands bas-reliefs sculptés dans le rocher ou incorporés dans des temples ont subsisté et montrent la beauté de l'art pallava. Les *Austérités d'Arjuna* et la *Descente du Gange* à Mahabalipuram en sont des exemples magnifiques.

Les Pandya

Les Pandya forment l'une des dynasties légendaires du pays tamoul, dont les origines se perdent dans la préhistoire. Toutefois, bien que ces rois soient mentionnés incidemment à toutes les époques, nous n'avons de documents précis sur eux qu'à partir de leurs conflits avec les Pallava et les Chalukya de Badami, au VI^e siècle. Le principal roi de cette époque fut Kadungon (590-620), dont nous savons seulement qu'il libéra le pays pandya de la domination des Kalabhra. Hiuen Tsang a laissé quelques remarques peu obligeantes sur le pays pandya, qu'il appelle Malakuta. Mais le bouddhisme y était en déclin, et le jaïnisme florissant, aussi les vues du pèlerin chinois sont-elles naturellement plutôt hostiles.

Sous le règne du roi Arikesari Maravarman (670-710) commença la querelle des Pandya et des Pallava et l'expansion du pouvoir pandya aux dépens des Chera. Après ce roi régna Kochchadaiyan Ranadhira (710-740), qui conquiert Kongu et vainquit les Mahrattes. Puis vient Maravarman Rajasimha I^{er} (740-765), qui combattit les Pallava et eut quelques succès contre les Chalukya de Badami. Varaguna I^{er} (765-815) continua les guerres contre les Pallava, qui s'étaient alliés aux rois de Kongu et de Kerala, mais Varaguna en sortit victorieux. Il gouvernait Tanjore, Tiruchirapalli, Salem, Coimbatore et le Travancore du sud.

Shimara Shrivallabha (815-862) succéda à son père Varaguna et continua sa politique d'expansion. Il envahit Ceylan. Les autres puissances, les Ganga, Chola, Pallava, Kalinga, Magadha, etc., formèrent une coalition, pour essayer de contenir la puissance grandissante de Shrimara, qui réussit à vaincre leurs forces combinées à Kudamukku (Kumbhakonam). Mais, quelques années plus tard, le roi pallava Nandivarman III réussit à écraser l'armée du roi pandya à Tellaru et le repoussa à l'intérieur de son territoire. Le successeur de Shrimara fut Varaguna-varman II (862-880), qui essaya de reconquérir le prestige perdu par son père. Il attaqua le pays chola, mais fut vaincu par les forces combinées des Chola et des Pallava. Après lui régna son frère cadet Parantaka Viranarayana (880-900), puis le fils de celui-ci, Maravarman Rajasimha II (900-920). Les Chola avaient maintenant acquis une importance considérable, en battant les Pallava. Parantaka I^{er} Chola envahit le pays pandya après la bataille de Vellur, en 915. Le roi pandya Rajasimha s'enfuit à Ceylan. Il devait finir ses jours d'exil au Kerala. Les Pandya durent accepter la domination des Chola, malgré des périodes de relative indépendance, jusqu'au XIII^e siècle, quand Maravarman Sundara Pandya (1226-1238) rétablit la puissance pandya.

Les Chola de Tanjore

Au IX^e siècle, le royaume chola était écrasé entre les Pallava et les Pandya. C'est alors qu'il était le vassal des Pallava que le Chola Vijayalaya (850-871) se révolta, enleva Tanjore et y installa sa capitale. Le fils de Vijayalaya, Aditya I^{er} s'alliant aux Pallava, les aida à écraser les Pandya. Après quoi il se tourna contre son protecteur Aparajita Pallava, mit fin à la dynastie pallava et établit solidement les bases d'un empire chola.

Parantaka (907-953) réussit à vaincre les forces combinées des Pandya et des Cinghalais. Attaqué par Krishna II Rashtrakuta, il eut raison de l'armée rashtrakuta à Vallala. Il pénétra ensuite lui-même, en 949, sur le territoire rashtrakuta, mais cette fois sans succès. Son armée fut mise en déroute, dans une bataille où son fils Rajaditya fut tué. Les Rashtrakuta occupèrent alors le pays tamoul, et les Chola furent de nouveau réduits à l'état de vassaux.

Parantaka fut pourtant un grand roi. Fidèle du dieu Shiva, il fit recouvrir d'or le toit du temple de Chidambaram. Il protégea les arts et les lettres. Après lui régnèrent modestement son second fils

Gandaraditya (953-957), Parantaka II (957-973) et Uttama Chola (973-985). Ce dernier était si impopulaire qu'il dut céder le trône à son neveu Rajaraja.

Celui-ci (985-1014) hérita d'un royaume diminué, qui avait considérablement souffert de l'occupation rashtrakuta. Il sut rétablir le pouvoir chola, l'organiser, l'administrer et l'accroître considérablement. Son empire finit par s'étendre de l'extrême sud jusqu'à l'Orissa à l'est, et Quilon et Coorg vers l'ouest. Après avoir conquis le pays des Chera, puis celui des Pandya, le roi envahit Ceylan et mit à sac sa capitale Anuradhapura. Il envahit et annexa le pays karnataka, s'allia au roi chalukya de l'est, Vimaladitya, et l'aida à conquérir le pays andhra. Finalement il annexa les îles Maldives. Après quoi il s'occupa d'organiser ses états, sut choisir ses administrateurs et s'assurer le bon vouloir des populations. Son règne fut marqué par une vaste production de littérature tamoule. Fervent du dieu Shiva, il fit construire le temple de Brihadeshvara à Tanjore. L'Inde du sud se trouvait alors partagée entre deux grands empires, celui des Chola de Tanjore et celui des Chalukya de Kalyani.

Le fils de Rajaraja, Rajendra (1014-1044) continua l'œuvre de son père. Il consolida ses conquêtes et annexa plus étroitement les territoires de l'empire. Après quoi il étendit ses ambitions vers le nord et attaqua avec succès l'Orissa et le Bengale. Son armée victorieuse rapporta pieusement de l'eau du Gange. Un vaste temple de Shiva, l'un des plus beaux de l'Inde du sud, fut construit et consacré avec cette eau sainte à Ganga-Konda-Cholapuram. Rajendra entreprit deux expéditions maritimes, la première contre Ceylan et la deuxième contre les pays de l'Asie du sud-est. Il reçut la soumission des rois de Java, de Palembang et de la Malaisie. Les marchands tamouls établirent d'importants comptoirs à Java, à Sumatra et en Malaisie.

Les fils de Rajendra I^{er}, Virajendra, et après lui ses frères, Rajendra II et Viramahendra, continuèrent d'attaquer l'empire chalukya. Rajendra II fut tué, mais l'armée des Chola s'avança jusqu'à Kolhapur. Vers 1068, les Chola envahirent le pays karnataka et mirent en fuite les fils de Someshvara I^{er}. Celui-ci, qui souffrait d'une fièvre incurable, se suicida en se noyant dans la rivière Tungabhadra. Après des querelles de famille, un prince chola, appelé Kulottunga, fils d'une fille de Rajendra I^{er}, réussit à s'établir sur le trône et régna pendant cinquante ans sur les pays tamoul et andhra. Il continua d'élargir ses états, battit les Kalinga et les Cinghalais. Son œuvre principale fut l'établissement d'un cadastre extrêmement précis. Adorateur de Shiva et très intolérant, il

persécuta les Vishnouites. Ramanuja célèbre philosophe créateur de la métaphysique appelée non-dualisme-qualifié (*vishishtadvaita*), dut s'enfuir à Melkote, dans l'état de Mysore, pour échapper aux persécutions religieuses de Kulottunga. Après Kulottunga régna son fils Vikramachala, qui fit des dons importants au temple de Chidambaram. Il fut le protecteur du célèbre poète Kamban, qui écrivit une version du Ramayana en langue tamoule.

En pays tamoul, les règnes de Kulottunga II et Kulottunga III qui durèrent jusqu'à la fin du XII^e siècle, virent le développement d'importants mouvements religieux. Les Chola furent finalement attaqués par les Pandya du sud, les Kakatiya et les Chola-Telugu du nord. Les dynasties chalukya et kalachuri disparurent. Le nord karnataka fut occupé par les Yadava de Devagiri, et le sud karnataka par les Hoysala.

Sous les Chola se développa le système du vote par bulletins mis dans une urne, pour l'élection des conseils de village. Tous les citoyens votaient, excepté les intouchables (c'est-à-dire les gens qui, par profession, ne respectent pas les interdits), et les gens qui, pour leur mauvaise conduite, étaient privés du droit de vote.

Dans l'empire chola et dans les royaumes avoisinants, le centre de la vie sociale était le temple, une énorme organisation qui centralisait les activités religieuses, morales, économiques et charitables. D'après K.A. Nilakantha Sastri : «Le temple médiéval de l'Inde a peu de parallèles dans les annales de l'humanité. Il agissait comme grand propriétaire, comme donneur d'emplois, comme consommateur de matériaux et de travail, comme banque, école, musée, hôpital, bref, comme un noyau autour duquel s'agglomérât tout ce qu'il y a de meilleur dans une vie civilisée, et qui le contrôlait avec une humanité née d'un sens profond du devoir (*dharma*). »

Les Chola furent de grands protecteurs de la littérature et des arts. Aussi l'âge des Chola vit-il un développement considérable de la littérature tamoule. Les Chola continuèrent dans l'architecture et dans la peinture la tradition des Pallava et des Pandya. C'est aussi à cette époque qu'appartiennent les plus beaux bronzes de l'Inde du sud.

Les Chalukya

Au moment où Kulottunga II unissait sous son sceptre tout le pays

tamoul (autour de Madras) et le pays andhra (sur la côte est), le prince chalukya, Vikramaditya se rebella contre son frère Someshvara II et prit le pouvoir. Rejetant l'influence de Kulottunga II, il établit sa domination sur le centre du continent indien et se proclama l'empereur du Karnataka. Vikramaditya (sixième du nom) abolit l'ère scythe (*shaka*) qui avait cours et établit l'ère chalukya-vikrama, qui commence en l'an 1072 de l'ère chrétienne. Sa capitale, Kalyani, devint l'une des plus brillantes de l'Inde. C'est à cette cour que Vijñaneshvara écrivit le célèbre commentaire de la *Yajñavalkya Smṛiti*, appelé *Mitākshara*, qui devint et reste jusqu'à nos jours le code légal des Hindous (sauf au Bengale, où le code est le *Dayabhaga*). Le poète Bilhana composa son *Vikramāṅkadeva-charita*.

Durant son règne, Vikramaditya VI vit apparaître dans le pays karnataka trois puissantes dynasties, les Yadava de Devagiri, au nord, les Kakatiya de Warangal, en pays andhra, et les Hoysala de Mysore. Toutefois, ceux-ci continuèrent à reconnaître la suzeraineté des Chalukya.

Le successeur de Vikramaditya VI, Someshvara III, fut un grand lettré. Il écrivit un ouvrage de caractère encyclopédique, l'*Abhilashitartha Chintamani* ou *Rajamanasollasa*. Il s'intéressa également à la théorie de la musique du sud. Toutefois ses successeurs furent faibles. Les Yadava et les Hoysala prirent alors une grande importance. Au centre du pays karnataka, Kalachurya Bijjala, subordonné des Chalukya, occupa Kalyani et instaura la dynastie des Kalachuri. Son règne est important, car c'est à cette époque que se développa le renouveau shivaïte, sous la forme de la grande secte des Virashaïvas, dont l'un des promoteurs fut Basava. D'après les Virashaïvas, Bijjala aurait été un Jaina, aurait persécuté les Virashaïva et aurait été assassiné par Basava. Toutefois, il semble que Bijjala ait abdiqué simplement en faveur de son fils Someshvara, qui continua la dynastie jusqu'en 1180.

L'apparition des Virashaïva est un phénomène tout à fait caractéristique de l'Inde. Nous voyons réapparaître dans cette secte, comme si l'histoire n'avait pas existé, les rites, les croyances, les coutumes, la philosophie du shivaïsme préhistorique, qui était resté la religion du peuple, ignorée des lettrés brahmaniques pendant près de quatre millénaires. Le shivaïsme étant soudain revenu à la surface et, ayant repris ses lettres de noblesse grâce à la personnalité de Basava, on s'aperçut soudain qu'une grande partie de la population de l'Inde n'avait en rien été affectée par les rites, les coutumes, les croyances des envahisseurs qui avaient déferlé sur l'Inde depuis la première conquête aryenne. C'est d'ailleurs le cas de

toutes les régions de l'Inde. Le principe de la non-interférence dans les coutumes et institutions des différentes castes permet aux plus anciennes religions de se maintenir indéfiniment, pourvu que cela soit fait avec discrétion et sans prosélytisme.

¹ K. A. NILAKANTHA SASTRI, *Early History of the Deccan*, Calcutta, 1960.

Les Rajpouts (IX^e-XII^e siècle)

Les Rajpouts

Le rôle des Rajpouts dans l'histoire de l'Inde du nord et de l'ouest est considérable. Ce sont eux qui dominèrent la scène entre la mort de Harsha et l'établissement de l'empire musulman dans l'Inde.

Sur l'origine des Rajpouts, on a émis des opinions contradictoires. Etant donné le nombre et la durée des occupations étrangères, les familles régnantes du Rajpoutana et du nord-ouest de l'Inde sont inévitablement de races très mélangées. Racialement, les Rajpouts ne présentent aucun caractère rappelant les tribus munda ou les populations dravido-gangétiques. Ils appartiennent au groupe de populations qui s'étale du sud de l'Union soviétique à l'embouchure de l'Indus, et sont principalement des Indo-Aryens mêlés à des Scythes, des Parthes, des Indo-Iraniens, des Grecs et des Huns.

Toutefois l'esprit chevaleresque des Rajpouts leur donna un tel prestige, comme représentant le type même de l'idéal hindou des rois chevaliers, que les dynasties du sud et du centre de l'Inde éprouvèrent le besoin de falsifier leurs généalogies, pour pouvoir être appelées Rajpouts, un nom qui était devenu synonyme de « princier », alors que souvent ces dynasties avaient des titres de noblesse beaucoup plus anciens que ceux des Rajpouts.

Les Rajpouts, par ailleurs, cherchèrent eux-mêmes à se rattacher aux anciennes dynasties préaryennes. Ils se prétendirent les descendants de Lakshmana, frère du héros Rama du Ramayana, qui est représenté comme ayant le teint clair, alors que Rama lui-même avait la peau sombre. Il est certain que de nombreux conquérants grecs, scythes, parthes et huns se mêlèrent à d'anciennes familles dont les origines se perdent dans la préhistoire. Mais, ici, l'histoire, la légende et le conte de fées se mêlèrent, à tel point qu'il est impossible d'en démêler les éléments.

La monarchie telle que la concevait les Rajpouts était héréditaire et absolue, et les rois observaient les règles hindoues concernant les

devoirs des princes. Le respect de la loi écrite et les principes de la chevalerie tempéraient l'exercice du pouvoir. La division de la société en corporations ou castes était le fondement de l'organisation sociale. Les dangers que présentait la brutalité des divers envahisseurs du nord avaient conduit à la claustration assez stricte des femmes. La pratique du sati, où l'épouse se brûle vivante sur le bûcher de son époux mort, était considérée comme un grand acte de vertu. Bien qu'en principe cette pratique ne fût recommandée chez les Hindous que pour les femmes de la caste royale et guerrière, elle semble avoir été pratiquée par les autres castes, ce qu'attestent de nombreux monuments commémoratifs. Une grande importance était attachée à la naissance d'enfants mâles, et l'infanticide des filles à la naissance était largement pratiqué. Cet usage, général dans l'Inde, empêchait l'inflation démographique. Quand, plus tard, les Anglais l'interdirent ce fut l'une des causes de l'appauvrissement et de la misère de l'Inde.

Les nouveaux mouvements philosophiques et religieux créés par Shankara et Ramanuja s'étaient répandus dans l'Inde du nord. La philosophie vishnouite de Ramanuja était universellement acceptée dans l'est et le centre du continent indien. Le shivaïsme dominait dans l'ouest et le nord. Le jaïnisme fut aussi patronné par certains rois. Le bouddhisme avait pratiquement disparu. C'est durant la période rajpoute que la langue hindie et les autres langues populaires prirent la place du sanskrit, comme langues littéraires, et que se développa une nouvelle poésie mystique, plus simple, plus humaine, plus vivante que la poésie sanskrite conventionnelle et stéréotypée.

La période rajpoute fut la plus extraordinaire période de l'architecture et de la sculpture hindoue, celle où furent construits les temples de Khajuraho et de très nombreux temples du même style répandus dans l'Inde centrale et le Rajpoutana. Cette période, par la floraison d'un art religieux, à la fois symbolique et humain, ressemble singulièrement à ce que devait être, trois siècles plus tard, la floraison de l'art gothique en Europe. La sculpture y atteignit un parfait degré d'équilibre, entre une stylisation, fondée sur des diagrammes proportionnels et symboliques, et un sens du réel et de l'humain, qui fait des dieux et des déesses couvrant les temples des êtres très individuels, d'une beauté sans égale dans l'histoire de l'art. Les diagrammes et les proportions utilisées dans l'architecture et dans la sculpture sont en relation avec une théorie cosmologique, qui prétend correspondre aux principes mêmes sur lesquels reposent toutes les structures du monde, mais également avec les mécanismes de perception par lesquels nous prenons conscience du monde

extérieur et avec les réactions psychologiques et émotives qui dirigent nos actions.

Les Gurjara-Pratihara

Les Gurjara-Pratihara de Kanauj (au nord-ouest de l'actuelle Cawnpour) forment une importante dynastie rajpoute qui atteignit une envergure impériale, comparable à celle de Samudragupta ou de Harsha. On a supposé qu'à l'origine, les Gurjara étaient des nomades venus avec les Huns ; ce n'est pas invraisemblable, mais ils s'étaient si rapidement et si complètement mêlés à des familles indiennes que le fait n'a de signification qu'en ce qui concerne l'origine de leur souveraineté. Les Gurjara étaient et sont restés une tribu nomade du Rajpoutana. Certains membres de cette tribu auraient réussi, au début du Moyen Age, à se saisir du pouvoir et à établir une puissante dynastie connue sous le nom de Pratihara (portiers), car l'un de leurs ancêtres avait servi comme garde des portes durant des cérémonies de sacrifice accomplies par un roi rashtrakuta.

Les Pratihara se divisèrent en trois branches. C'est celle du pays d'Avanti qui devait se distinguer dans la lutte contre les envahisseurs musulmans. La capitale était Ujjain. Le fondateur de la dynastie d'Avanti fut Nagabhata I^{er} (vers 740), qui repoussa l'invasion du Sind par les Musulmans. Le troisième souverain, Devaraja ou Devashakti, fut vaincu par Dantidurga, le fondateur de la dynastie des Rashtrakuta, qui occupa temporairement l'Avanti. Les deux dynasties restèrent en état de guerre pendant près de deux siècles.

Vatsaraja (775-800) succéda à son père Devaraja et chercha à consolider ses frontières du sud contre les Rashtrakuta. Mais ses efforts furent vains et le Rashtrakuta Dhruva envahit le nord de l'Inde et vainquit à la fois Vatsaraja et le roi pala Dharmapala. Le conflit de ces trois dynasties luttant pour la domination des vallées du Gange et de la Jumna, et en particulier de la ville de Kanauj, va être un facteur important de l'histoire de l'Inde au cours du siècle suivant.

Quand Nagabhata (800-840) succéda à Vatsaraja, il était fermement décidé à rétablir la fortune des Pratihara. Il conclut des alliances avec les rois de l'Andhra, du Sind, du Vidarbha (le Berar moderne, dont la capitale est Amaravati), et du Kalinga, pour essayer de contenir les Rashtrakuta, au sud, et les Arabes du Sind, à

l'ouest. Vatsaraja attaqua Kanauj et vainquit le roi Chakrayudha, protégé du puissant roi du Bengale Dharmapala. Il parvint ensuite à battre Dharmapala lui-même. Il avait rétabli la grandeur des Pratihara.

Toutefois son succès fut de courte durée. Govinda III Rashtrakuta ayant réglé ses difficultés dans le sud se tourna contre Nagabhata, dont les armées furent détruites. Govinda avança victorieusement jusqu'aux contreforts de l'Himalaya et reçut la soumission de Dharmapala et de Chakrayudha. Toutefois Nagabhata parvint à se maintenir à Kanauj, où il transféra sa capitale après la retraite de Govinda. Il combattit de nouveau les Pala, qui finalement reconnurent la suprématie des Pratihara.

Bhoja (840-890) fut le plus grand empereur de la dynastie des Pratihara. Il reconquit le prestige qu'avaient perdu ses prédécesseurs et établit un vaste empire. Il releva le moral des clans des Gurjara, ses alliés, et établit parmi eux une hiérarchie solide, qui devait survivre près d'un millénaire. Beaucoup des princes rajpouts qui durent abandonner leurs privilèges en 1947-1948 étaient des descendants des généraux de Bhoja.

Les Rashtrakuta étaient engagés dans une lutte difficile avec le roi des Chalukya de l'est (pays andhra), Vijayaditya III. Ils ne purent donc s'opposer au développement de l'empire de Bhoja, qui devint plus vaste que celui de Harsha et comprenait l'est du Panjab, les Provinces-Unies, le Rajpoutana, Gwalior, le Malva (Ujjain), le Goujerat et le Kathiawar. Bhoja sut arrêter l'avance des Arabes sur la frontière du nord-ouest et leur reprendre une partie du Sind. Le marchand arabe Souleiman nous a laissé quelques remarques sur Bhoja. « Le roi de Jurz possède une importante armée, et aucun prince indien n'a une aussi excellente cavalerie... Il est fort riche, ses chameaux et ses chevaux sont nombreux. Dans aucune région de l'Inde on ne rencontre aussi peu de voleurs. »

Bhoja fit construire les fameux temples d'Osian, au Rajpoutana.

Mahendrapala (890-908) continua l'œuvre de son père. Il ajouta à l'empire le Magadha (Patna) et une partie du Bengale. Le célèbre poète et auteur dramatique Rajashekhara vivait à sa cour.

Avec Mahipala, la puissance des Pratihara déclina. Mahipala fut battu en 916 par le roi rashtrakuta Indra III, mais parvint à se remettre de cette défaite. D'après le voyageur arabe Al Masudi, le roi de Kanauj avait quatre armées, chacune de sept cent mille à neuf cent mille hommes.

Les successeurs de Mahipala manquèrent de consistance et de

diplomatie. Les Chandella de Kalinjar (Bundelkhand) attaquèrent Kanauj, les Musulmans renouvelèrent leurs attaques. Finalement, Trilochanapala fut vaincu par Mahmoud de Ghazni, en 1019. «La cité impériale fut livrée au pillage et au massacre... Le grand empire pratihara était mort, mais il restait sa carcasse, qui fut livrée aux vautours. »

Vers la fin du XI^e siècle, Chandradeva, de la dynastie des Gahadavala, prit Kanauj et établit son autorité sur Ayodhya et Delhi. Le plus grand roi de cette dynastie fut Govinda (1114-1155). Il favorisait le bouddhisme, et sa femme Kumaradevi fit remettre en état le monastère de Sarnath. Son petit-fils Jayachandra régnait sur Bénarès. Il fut vaincu par Shihab-ud-Din dans la plaine de Chandwar, près d'Etawah, au bord de la Jumna. Bénarès fut pillée et Jayachandra tué. Un de ses fils, qui échappa au massacre, est l'ancêtre des Rathor de Jodhpur.

Les Maitraka de Valabhi étaient une ancienne dynastie d'origine rajpoute, datant du temps des Gupta. A l'époque de Harsha on les appelait Shiladitya. Hiuen Tsang et I Tsing parlent de Shiladitya comme d'un grand protecteur de l'université de Valabhi.

Les Paramara de Malva (Ujjain)

Les Paramara, anciennement connus sous le nom de rois d'Avanti, ont joué un rôle important, surtout à cause de leur association avec des écrivains très connus dans la littérature sanskrite. Lorsque Govinda III Rashtrakuta annexa le Malva, il y établit la famille d'un de ses subordonnés qui prit le nom de Paramara. Au X^e siècle, Harsha Siyaka, descendant de Paramara, vainquit les Chalukya du Gujerat, les Chandella (du Bundelkhand) et attaqua Kottiga, le dernier souverain rashtrakuta, dont il brûla la capitale Manyakheta (Malkhed). Après de nombreuses victoires sur ses voisins, il fut lui-même vaincu par le roi chalukya Tailapa II, qui avait déjà battu les Rashtrakuta. Il fut emprisonné et décapité lorsqu'il essaya de s'enfuir. A la mort de Munja, Bhoja, fils de Sindhuraja, lui succéda. Bhoja régna cinquante-cinq ans et reconstruisit sa capitale Dharanagara. Il combattit avec des fortunes diverses contre ses voisins, mais sut maintenir les Musulmans hors du Malva. Bhoja fut lui-même un écrivain de renom et un grand protecteur des lettres. Il écrivit plus de vingt ouvrages sur les arts et les sciences.

A la fin du XI^e siècle, les dynasties rajpoutes contrôlaient tout le nord de l'Inde. Les centres de leurs pouvoirs étaient à Ranthambar,

Gwalior, Kalinjar, Jaïpur et Ajmer.

Lorsque Muhammad de Ghour accéda au trône de Ghazni, ce furent les dynasties rajpoutes qui s'opposèrent à lui. Muhammad de Ghour fut battu à la bataille de Tarain en 1191, mais il revint l'année suivante, et cette fois ce fut Prithviraj d'Ajmer qui fut vaincu, fait prisonnier et assassiné froidement. Ajmer fut donné à un de ses fils, mais ensuite annexé par Qutb-ud-din-Ibak. Muhammad de Ghour annexa tout le pays jusqu'à Bénarès, et les familles rajpoutes furent dispersées. Toutefois, bien que souvent traversés par les Musulmans, plusieurs des états rajpouts parvinrent à se maintenir.

L'expansion coloniale

La Birmanie est appelée dans la littérature sanskrite *Suvarna Bhumi* – la terre d'or. Ce nom est donné parfois aussi à la péninsule malaise et aux îles de la Sonde. Ashoka avait envoyé en Birmanie des missionnaires bouddhistes. Mais nous ne savons rien de l'histoire du pays à cette époque. Le premier roi indien pour lequel des documents archéologiques aient été découverts date de 162 de notre ère. Buddhaghosha vint de Ceylan pour prêcher le bouddhisme en 639. Mais l'hindouisme orthodoxe jouait alors un rôle prédominant. La pagode de Schwezigon fut construite près de Rangoon au début du XI^e siècle. Les temples de Pagan indiquent une forte influence indienne. Les architectes du temple d'Ananda à Pagan étaient certainement des Hindous. Les rois de Birmanie adoptèrent les lois hindoues. La langue pali apparaît partout à côté de la langue mom. Au Siam, le royaume hindou de Sukhodaya fut établi au IX^e siècle. L'Indochine était partagée entre deux puissants royaumes, Champa et Kamboja.

Le Kamboja, mentionné dans la Géographie de Ptolémée, est un pays situé au nord-ouest du Kashmir. Toutefois Ptolémée mentionne les voies maritimes entre l'Inde et la Malaisie, et de nombreux centres de commerce dans l'Asie du sud-est, à Java, à Sumatra, etc. Le Cambodge, dans les annales chinoises, est appelé Fou-nan. Le pays fut colonisé par les Hindous dès le I^{er} siècle de notre ère. D'après une légende, un sage appelé Kambu Svayambhuva épousa Mera, une nymphe céleste, et créa une dynastie solaire. D'après une autre légende, ce fut un certain Kaundinya qui vint de l'Inde au Cambodge, épousa une princesse naga appelée Soma, et établit une dynastie lunaire. C'est cette dernière version qui est confirmée par l'écrivain chinois K'ang T'ai, qui visita le Fou-nan au début du III^e siècle.

« A l'origine, le souverain du Fou-nan était une femme appelée Lieou-ye (feuille de saule). Au pays de Mo Fou dans l'Inde se trouvait un homme Houen-chen qui vénérât un esprit avec amour et passion. L'esprit fut touché par sa piété, et une nuit Houen-chen vit en rêve un homme qui lui donna un arc divin et lui ordonna de monter sur un bateau et de partir sur la mer. Le lendemain, Houen-

chen entra dans le temple et trouva un arc au pied de l'arbre dans lequel résidait l'esprit. Il se procura un grand bateau et partit à la voile. L'esprit dirigea les vents de sorte que Houen-chen arriva au Fou-nan. Lieou-ye voulut capturer le navire. Houen-chen leva son arc et tira. La flèche traversa la barque de Lieou-ye de part en part. Effrayée, elle se soumit, et Houen-chen devint le maître du Fou-nan 1. » D'après K'ang T'ai, « les habitants étaient laids, frisés et les hommes se promenaient nus. Leurs manières étaient frustes mais ils n'étaient pas voleurs. L'agriculture était rudimentaire... leurs récipients pour la nourriture étaient en argent. Ils payaient des impôts en or et en argent, en perles et en parfums. Ils avaient des livres et des bibliothèques d'archives. Leur écriture ressemblait à celle des Hon d'Asie centrale 2 ». Kaundinya obligea les habitants à se vêtir, réforma les institutions et organisa l'agriculture sur le modèle indien.

Les plus anciennes inscriptions sanskrites qui aient été retrouvées datent du VI^e siècle. Bhavavarman, fondateur de la dynastie khmère, fut un grand conquérant. Il fonda une nouvelle capitale, Bhavapura, et construisit de nombreux temples inspirés du style chalukya-pallava. Les successeurs de Bhavavarman développèrent la puissance khmère, qui finit par couvrir le Siam, le Laos, le sud de la Birmanie, presque toute l'Indochine et la Malaisie. Cette famille régna jusqu'au VIII^e siècle.

Yashovarman, au IX^e siècle, annexa le sud de l'Annam (le Champa) et tous les autres royaumes du sud. Il fut un grand constructeur, fit bâtir des réservoirs, des monastères et la ville de Yashodharmapuram, la première cité d'Angkor. Angkor Thom fut créée par Jayavarman VII à la fin du XII^e siècle, avec, en son centre, le célèbre Bayon, qui était un temple de Shiva. Jayavarman VII (1182-1201) fut le dernier grand roi du Cambodge. Il vainquit le roi du Champa. Son royaume couvrait la presque totalité de l'Indochine, de la mer de Chine au golfe du Bengale. Sa capitale, Angkor Thom, était l'une des grandes cités du monde. Jusqu'au XV^e siècle, le Cambodge eut des rois hindous, et le shivaïsme resta la religion prédominante. Le bouddhisme mahayana, introduit au IX^e siècle, se mêla curieusement au shivaïsme. Le culte de Shiva-Bouddha se répandit d'ailleurs jusqu'à Java et Sumatra. La langue khmère adopta de nombreux mots sanskrits, et un grand nombre d'ouvrages tantriques furent traduits ou composés. Le Champa correspondait, comme étendue territoriale, à l'Annam d'aujourd'hui. Le premier royaume hindou du Champa fut fondé par le roi Shrimara, en 192 de notre ère. Là aussi, le shivaïsme fut la religion dominante. Le royaume de Champa dura treize siècles, de 150 à

1471. Ce sont les Annamites et les Mongols venus du nord, qui, au XVI^e siècle, ravagèrent et occupèrent le pays.

Java ou Yava-dvipa (l'île de Java) est mentionnée dans le *Ramayana* et dans la *Géographie* de Ptolémée. Appelée Lankasuka dans les inscriptions tamoules et dans les chroniques javanaises et malaises, il se peut que ce soit la Lanka du *Ramayana*, qui, dans ce cas, serait une légende d'origine indochinoise.

La culture hindoue commença d'influencer les îles de la Sonde vers le I^{er} siècle de notre ère. Selon les traditions javanaises, environ vingt mille personnes du Kalinga auraient émigré à Java à cette époque. Ils fondèrent un royaume appelé Ho Hing, ce qui est la transcription chinoise de Kalinga. La capitale était Kedah, mentionnée dans la littérature tamoule des premiers siècles de notre ère, en particulier dans le *Mani-mekhalai*. La plus ancienne inscription sanskrite retrouvée à Java date du IV^e siècle.

L'hindouisme était très répandu à Java, où l'on retrouve un nombre très considérable d'images de tous les dieux hindous. Le bouddhisme était également présent, mais sous une forme très assimilée dans l'hindouisme, et le Bouddha faisait partie du panthéon hindou. La littérature javanaise est très profondément influencée par la littérature sanskrite. Excepté pour les Védas, nous retrouvons en javanais des traductions de la plupart des grands ouvrages classiques concernant la philosophie, la religion, les rites, les lois, etc. La danse et la musique, bien que profondément différentes de celles de l'Inde, observent le même idéal, concernant le rôle des arts du théâtre comme mode d'enseignement du peuple.

Il subsiste peu de temples de la période hindoue. Les plus importants sont les temples de Prambanan, au centre de l'île. L'énorme bâtiment de Boroboudour, qui était à l'origine un temple de Shiva, puis fut transformé en stupa bouddhique, reste un des plus extraordinaires monuments du monde. Il ne comporte pas moins de quatre cent trente-deux images du Bouddha en méditation.

Sumatra, la plus grande des îles de la Sonde, se trouvant à mi-chemin entre l'Inde et la Chine, faisait partie de la zone d'influence de l'Inde bien avant l'ère chrétienne, et cette influence indienne se continua pendant plus d'un millénaire. Toutefois, nous savons peu de choses sur l'histoire de l'île, avant l'établissement du royaume de Shri Vijaya, au IV^e siècle.

I Tsing, qui visita l'île en 671, parle de l'importance du royaume de Shri Vijaya, qui avait annexé de nombreuses îles de l'archipel et une partie de la péninsule malaise. Le bouddhisme était la religion

dominante. Au VIII^e siècle, l'ancienne dynastie fit place à celle qui avait été fondée par Sailendra, un bouddhiste qui établit sa domination sur Java, et dont l'influence s'étendit sur l'Annam et le Cambodge. Les voyageurs arabes ont décrit à maintes reprises la splendeur de la cour de Sumatra, et la puissance de ses rois. Sumatra fut envahie par un roi chola au XI^e siècle, et l'île resta en fait, jusqu'au XIII^e siècle, une partie presque intégrante de l'Inde.

Bali ou P'o-li, située à l'est de Java, est la seule des îles où la culture hindoue ait survécu jusqu'à nos jours. L'institution des castes y reste assez stricte ; les morts sont brûlés, et les femmes, encore de nos jours, pratiquent parfois le *sati*, se brûlant vives sur le bûcher funèbre de leur mari. Les bovins ne sont jamais tués, et la seule viande consommée est celle du porc.

Les spectacles dansés sont réglés d'après les principes du grand traité hindou sur la danse et le théâtre, le *Natya-shastra*.

L'île de Ceylan est appelée de divers noms en pali, en grec, en arabe. Tambapanni, Simhala, Tamrobane, Serendib. L'identification de Ceylan avec la Lanka du Ramayana semble très tardive. On attribue l'origine du nom de Simhala à un roi Vijaya-simha, qui serait venu du Kalinga. Le roi Ashoka envoya des émissaires (dont son propre fils) pour prêcher le bouddhisme dans l'île. Les célèbres monastères bouddhistes de Polonnaruva et Anuradhapura furent construits au II^e siècle avant Jésus-Christ. Les relations et les conflits entre Ceylan et l'Inde du sud furent un aspect constant de l'histoire de l'île. Au XIII^e siècle, les Chola occupèrent Ceylan, et la religion shivaïte redevint dominante dans l'île pendant un certain temps.

¹ K'ang T'ai, Rapport d'une ambassade du *Fou-nan* de 245 à 250, cité par K. M. MUNSHI : *The Age of Imperial Unity*, Bombay, 1951, pp. 656-657.

² Ibid.

Cinquième partie

La domination musulmane

Arabes, Turcs et Afghans

Les Arabes

La péninsule arabique, qui ne fut pas toujours le désert aride qu'elle devint par la faute des hommes, était connue des anciens Hindous. La cité de Makheswara, aujourd'hui appelée La Mecque, était un des lieux sacrés du culte de Shiva-Dionysos, mentionné dans les *Puranas* et célèbre pour sa pierre noire, considérée comme un symbole : un lingam de Shiva.

Le sud de l'Arabie avait été depuis la préhistoire un grand centre du commerce entre l'Inde, d'une part, et les cités de l'est africain, de la Méditerranée, de la Crète, de la Phénicie et de l'Egypte, d'autre part. Le peuple sémite que nous appelons les Arabes, peuple fruste et guerrier, avait peu à peu asservi ou assimilé les autres éléments de la population, avant même la naissance de l'islam. Ils avaient probablement déjà, comme les Hébreux, élaboré une philosophie à tendances monothéistes.

Le prophète Mohammed naquit en 570 de notre ère. Il s'opposa au retour des anciennes conceptions cosmologiques panthéistes et universalistes, qui s'étaient peu à peu réintroduites dans le monde judéo-chrétien, et il proposa une nouvelle réforme, fondant une nouvelle religion, l'islam, qui prêchait une foi monothéiste intransigeante et populaire, exempte des conceptions plus nuancées des anciens philosophes. Chaque peuple se laisse aisément persuader que ses coutumes, ses habitudes, ses lois, sont meilleures que celles des autres, et qu'il est en quelque sorte un peuple élu. Moins cela est justifié, et plus cette conviction de supériorité s'affirme avec violence. La conception monothéiste donne à ce sentiment de supériorité une sorte de sanction divine, car le Dieu unique est naturellement celui de la tribu, et le groupe prend alors entre ses mains l'« oeuvre de Dieu », qui, apparemment, ne saurait pas organiser lui-même sa propagande. C'est pourquoi, les peuples monothéistes ont toujours été agressifs, intolérants, destructeurs. Le monothéisme le plus intransigeant est inévitablement le plus

impérialiste. Le monothéisme de Mohammed n'était pas une philosophie, mais un dogme, exigeant une foi simple et sans compromis. La religion qui en résulta fut la plus orgueilleuse, la plus sûre d'elle-même, la plus féroce des religions et cultures que le monde ait connues. Le monothéisme plus nuancé des Chrétiens ne lui est comparable que dans ses périodes d'obscurantisme.

Armés de leur foi et de leurs épées, sûrs d'avoir de leur côté l'unique dieu, les Arabes se lancèrent avec enthousiasme et fougue à la conquête du monde. Il s'en fallut de peu qu'ils n'y réussissent pleinement ; et la bannière de l'islam flotta bientôt sur les ruines des temples, des bibliothèques, des cités, d'un immense territoire s'étendant de l'Espagne à l'Asie centrale. L'idéal islamique fut imposé à un vaste assemblage de peuples, dont les seuls survivants furent ceux qui adoptèrent la religion des nouveaux conquérants. A partir du moment où les Musulmans arrivent dans l'Inde, l'histoire de l'Inde n'a plus grand intérêt. C'est une longue et monotone série de meurtres, de massacres, de spoliations, de destructions. C'est, comme toujours, au nom de la « guerre sainte », de la foi, du Dieu unique dont ils se croient les agents que les Barbares ont détruit les civilisations, anéanti les peuples et en ont fait un acte méritoire. Sous la direction de chefs à la fois temporels et spirituels, appelés califes, qui, à partir de 632, prirent la direction du monde islamique, les conquêtes musulmanes se continuèrent pendant de longs siècles, vers l'Europe, l'Inde, l'Asie du sud-est, l'Asie centrale et la Chine. Il y eut naturellement des intermèdes, sous de « bons » califes ou empereurs, qui cherchèrent à pratiquer la tolérance, s'intéressèrent aux sciences, aux arts, aux philosophies des pays non islamisés. Ce sont eux qui créèrent les grandes périodes de civilisation islamique. Mais ils ne furent que des intermèdes ; le fanatisme destructeur reprit toujours finalement le dessus.

Dès le début, les Arabes avaient convoité les riches territoires et les grands ports commerciaux de l'Inde. Déjà vers 637, une armée arabe fut envoyée pour essayer de se saisir de Thana, près de Bombay. Cette expédition fut suivie d'autres, dirigées sur Broach (dans le golfe de Cambay), le golfe de Debal dans le Sind, et Al-Kikan (la région de Kelat, en Bélouchistan). Vers le milieu du VII^e siècle, la satrapie de Zaranj, dans le sud de l'Afghanistan, tomba aux mains des Arabes. Puis ce fut le tour de Makran, au Bélouchistan. Les Arabes attaquèrent à maintes reprises le roi de Kaboul, qui était probablement un descendant du grand Kanishka. Kaboul réussit toutefois à maintenir une indépendance précaire, jusqu'aux dernières années du IX^e siècle. En revanche, le souverain de Zabul,

dans la haute vallée de la rivière Helmund, près de Kandahar, succomba, malgré une courageuse résistance.

Ayant conquis le Bélouchistan, les Arabes se lancèrent contre le Sind. Les souverains du Sind étaient, à l'époque, des Brahmanes. Le roi Dahar sut repousser les premières expéditions envoyées par al-Hajjaj, gouverneur de l'Irak. Celui-ci dépêcha alors son beau-fils Muhammad ibn-Kasim, à la tête d'une importante armée. Dahar fut trahi par des moines bouddhistes et par certains de ses vassaux, qui aidèrent les troupes arabes à traverser l'Indus. Au cours d'une héroïque bataille, près de Raor, en 712, Dahar fut vaincu et tué. Sa veuve dirigea une magnifique mais vaine résistance dans la forteresse de Raor. Les envahisseurs se dirigèrent ensuite sur Bahmanabad et Alor, et prirent Multan, assurant ainsi leur domination sur toute la basse vallée de l'Indus. Après Muhammad ibn-Kasim, un nouveau gouverneur, Junaid, continua les conquêtes et envoya des expéditions contre Marwar, Mandor, Dahnaj, Broach, Ujjain, le Malva et le Gujerat. Les Arabes occupaient désormais le Sind, Cutch, le Kathiawar, Broach, le Malva et l'ouest du Rajpoutana.

Lorsque la puissance des califes de Bagdad commença de décroître, le gouverneur musulman du Sind devint pratiquement indépendant. En 871, la province devint le fief du chef saffavide Yaqub ibn-Laïs. A sa mort, le Sind fut divisé en deux principautés, celle de Mansurah, près de Bahmanabad, et celle de Multan. N'ayant plus derrière eux la puissance unie du monde islamique, les Musulmans du Sind durent à leur tour se défendre contre des princes hindous et négocier avec eux. Les Chalukya, au sud, les Pratihara, à l'est, et les Karkota, au nord, parvinrent à arrêter l'avance des Arabes vers l'est. C'est alors qu'un nouveau danger apparut, avec la fondation du royaume de Ghazni par Alptigin, vers 962.

Mahmoud de *Ghazni*

Alptigin, d'origine turque, homme courageux et entreprenant, était un ancien esclave des Samanides d'Asie centrale. Il parvint à se forger un royaume indépendant à Ghazni et à annexer une partie du royaume de Kaboul. Quelque temps après sa mort, en 963, son beau-fils Sabuktigin lui succéda. Le roi Jayapala, de la dynastie des Shahiya, qui régnait sur un vaste territoire allant du sud de l'Afghanistan à la vallée de Kangra (au sud du Kashmir), essaya

vainement d'arrêter les déprédations causées par les expéditions, appelées « guerres saintes », des Musulmans contre ses états. Après la mort de Sabuktigin, son fils Mahmoud lui succéda et infligea une totale défaite à Jayapala, près de Peshawar, en 1001. Humilié, Jayapala se suicida en se faisant brûler vivant sur un bûcher, en 1002. Son fils Anandapala se retira dans les régions escarpées, appelées « monts de Sel » (Nandana), d'où il chercha à organiser de son mieux la résistance. Ses efforts furent continués par son successeur Trilochanapala, avec l'aide du roi du Kashmir et des princes de l'Inde centrale, en particulier les Chandella de Kalinjar. Mais Mahmoud, qui avait pris Multan, infligea de nombreuses défaites aux troupes hindoues. Il lança une série d'expéditions soudaines et imprévisibles pour les terroriser. Trilochanapala fut assassiné. Mahmoud prit Thanesar en 1014 et essaya sans succès de conquérir le Kashmir. Il brûla le temple de Mathura. Il saccagea Kanauj, en 1018, et mit fin à l'empire des Pratihara. Il reçut la soumission de Gwalior et de Kalinjar en 1022-1023 ; et finalement, en 1026, il détruisit le célèbre temple de Somanatha, au Kathiawar, l'un des principaux lieux saints des Hindous.

Mahmoud mourut en 1030, mais ses successeurs, les sultans ghaznavides, continuèrent sa politique de razzias, de destructions et de pillages plutôt que d'annexions proprement dites. Au cours d'une de ces expéditions, la ville sainte de Bénarès fut mise à sac, ses merveilleux temples et ses palais systématiquement détruits. Les historiens arabes, tels que al-Biruni, ont exprimé leur admiration pour l'héroïsme et la magnanimité des rois shahiya et des autres princes rajpouts. De part et d'autre, ces conflits furent menés avec un grand courage, mais aussi avec une férocité sans merci.

Malgré le syncrétisme et les échanges spirituels entre Musulmans et Hindous dans les plus hautes sphères de la pensée, le Musulman resta, dans l'histoire de l'Inde, un insatiable envahisseur. Le but de ses expéditions était de piller les richesses fabuleuses de l'Inde et de démoraliser ceux qui en avaient la garde. L'annexion du Panjab eut des conséquences considérables. Elle draina les forces du pays, militairement et économiquement. Elle ouvrit béante la porte du nord-ouest et ébranla toute la structure sociale et économique. Ni les Arabes ni les Turcs ghaznavides ne réussirent à annexer l'Inde, mais ils préparèrent la voie pour le conflit final, qui devait, deux siècles plus tard, détruire les royaumes de la plaine du Gange.

Les empires des Pratihara, dans la plaine du Gange, et des Pala, au Bengale, étaient en voie de désintégration. La responsabilité de défendre l'Inde contre de nouveaux envahisseurs du nord-ouest était donc laissée à de petits royaumes, établis par d'anciens vassaux qui

s'étaient proclamés indépendants. Face au danger, des révolutions intérieures furent souvent nécessaires pour débarrasser de rois incapables certains pays menacés. C'est ainsi que le roi pratihara Rajyapala fut exécuté par un subordonné, «dans l'intérêt du pays ». Toutefois, les dissensions entre ces petits états, et le manque d'un idéal commun, firent de l'Inde une proie facile pour les envahisseurs, malgré l'admirable courage de la plupart des princes indiens.

De grands efforts furent faits pour réparer certains des dommages causés par les envahisseurs; mais parfois les désastres étaient irréparables. Bhima I^{er}, roi du Gujerat, fit reconstruire le temple de Somanatha. Un de ses généraux, Vimala, construisit sur le mont Abu le célèbre temple appelé Vimala Vasahi. Des temples magnifiques furent construits à Shatrunjaya, à Girnar et à Abu. Toutefois une hostilité de principe contre la nouvelle religion était contraire à l'esprit hindou. Le roi Arjuna du Gujerat donna des fonds pour une mosquée qui fut construite par un armateur musulman à Ormuz, à l'entrée du golfe Persique, et il accorda des subsides pour les festivals shiites. Mais, en 1297, le Gujerat fut annexé par le sultan Ala-ud-din Khalji de Delhi.

Les Chandella de l'Inde centrale agrandirent leur pays et furent des protecteurs des arts. Ils firent construire de nouveaux temples à Khajuraho et Mahoba. Le rôle le plus important fut celui des rois de la dynastie kalachuri, Gangeyedeva et son fils Lakshmikarna. Gangeyedeva prit sous son égide les villes saintes de Bénarès et de Prayaga (Allahabad). Lakshmikarna conclut de fortes alliances, en particulier avec le Bengale, avec l'Inde centrale et le Kalinga. S'il n'était pas mort trop jeune, il aurait probablement pu rétablir un empire capable de se défendre contre les envahisseurs. Mais une combinaison de princes du Gujerat, du Malva, du Bundelkhand et du Deccan mit en échec les ambitions de ses successeurs. Le Madhyadesha, haute vallée du Gange, passa aux mains de la dynastie des Gahadavala, fondée par Chandradeva à la fin du XI^e siècle. Son petit-fils Govindachandra consolida un empire qui couvrait les Provinces-Unies et le Bihar. Il réussit à défendre contre les Turcs les lieux saints des Hindous et des Bouddhistes. Mais un empire rival fut créé par Chauhan Vigraharaja IV à Ajmer et Delhi. Cette dernière ville avait été fondée vers la fin du XI^e siècle par un roi tomara. C'est de lui que Chauhan prit cette nouvelle capitale.

Le conflit des Gahadavala et des Chauhan les affaiblit à tel point qu'ils furent aisément balayés par la nouvelle invasion qui se préparait dans les déserts de l'Afghanistan.

Muhammad de Ghour et la dynastie des esclaves

Sous le règne des successeurs du sultan Mahmoud, l'empire de Ghazni s'effrita. Les princes de Ghour, petite principauté des montagnes au sud-est d'Herat, qui étaient d'origine persane, prirent avantage de la faiblesse des sultans de Ghazni pour essayer de devenir la puissance dominante.

Qutb-ud-din Muhammad de Ghour et son frère Saif-ud-din furent féroceement exécutés par Bahram Shah de Ghazni. Leur frère Ala-ud-din Husain, pour les venger, pilla Ghazni et fit brûler la ville, incendie qui dura sept jours et sept nuits. Le fils de Bahram, Khusrav Shah, dut quitter Ghazni envahi par une tribu turkmane, les Ghouzz ; il s'enfuit au Panjab. Les princes de Ghour parvinrent à chasser les Ghouzz en 1173. Le fils d'Ala-ud-din fut tué dans le combat. Son cousin et successeur Ghiyas-ud-din Muhammad reprit Ghazni et y nomma comme vice-roi son jeune frère Shihab-ud-din, connu plus généralement sous le nom de Muhammad de Ghour.

Ce dernier commença en 1175 des expéditions contre les royaumes de l'Inde. Il s'attaqua d'abord à la secte des Ismaïliens de Multan, considérés comme hérétiques par les autres Musulmans. Après un échec au Gujerat, en 1178, il occupa Peshawar et établit un fort à Sialkot en 1181. S'alliant à Vijaya Dev de Jammu contre le dernier représentant des Ghaznavides, Khusrav Malik, qui régnait encore sur Lahore, il le fit prisonnier et l'emmena à Ghazni. Il continua alors son avance dans l'Inde et entra en conflit avec les Rajpouts, et en particulier avec Prithviraj, le puissant roi d'Ajmer et de Delhi. Le plus important des royaumes de l'Inde du nord était celui de Jayachandra de Kanauj, qui vivait à Bénarès. Il était jaloux de Prithviraj, et lorsque ce dernier eut, d'après les chansons épiques du temps, enlevé sa fille, dont la beauté était célèbre, sa haine s'exacerba et il refusa d'aider son rival lorsque Muhammad de Ghour l'attaqua. La légende nous dit qu'il invita et encouragea même l'envahisseur musulman.

Durant l'hiver de 1190-1191, Muhammad attaqua le Panjab et une grande bataille eut lieu à Thanesar. Muhammad, blessé, se retira à Ghazni. Il envahit l'Inde de nouveau en 1192, avec une puissante armée, et parvint cette fois à vaincre les Rajpouts. Prithviraj et son frère furent faits prisonniers et mis à mort. Dès lors les efforts des Rajpouts pour reprendre l'offensive furent vains. Les fondements de l'empire musulman étaient désormais établis dans

l'Inde. Différentes parties de l'Inde du nord furent annexées en quelques années, par le plus fidèle des officiers de Muhammad, le Turc Qutb-ud-din Aibak. C'était un esclave du Turkestan. Acheté par un commerçant de Nishapur, qui le fit élever avec ses enfants, il avait été ensuite vendu à un marchand, qui l'avait revendu à Muhammad de Ghour. La dynastie qu'il devait fonder en Inde est, pour cette raison, appelée la dynastie des esclaves.

Muhammad, reconnaissant de ses services, laissa à Qutb-ud-din la pleine charge des nouveaux territoires et toute liberté pour de nouvelles entreprises. En 1192, Qutb-ud-din prit Hansi, Meerut, Delhi et Ranthambhor ; en 1194 il vainquit et tua Jaichand, roi de Bénarès et de Kanauj. En 1197, il attaqua le Gujérat et saccagea sa capitale ; en 1202, il assiégea la célèbre forteresse de Kalinjar, dans l'Inde centrale, et parvint à la réduire ; il en rapporta un énorme butin et cinquante mille prisonniers hommes et femmes. Kalinjar ne se releva jamais complètement. On peut voir encore aujourd'hui ses ruines envahies par la jungle. Qutb-ud-din prit ensuite Mahoba, qui avait remplacé Khajuraho comme capitale du Bundelkhand, et Badaun, l'une des plus riches cités de l'Inde. Entre-temps, l'autre lieutenant de Muhammad, Ikhtiyar-ud-din, attaquait le Bengale, dont les souverains se réfugièrent près de Dacca.

A la mort de son frère aîné, Ghiyas-ud-din, Muhammad de Ghour devint en titre le souverain de Ghazni, Ghour et Delhi, ce qu'il était en fait depuis longtemps. Toutefois son pouvoir fut bientôt menacé. En 1205, le shah de Khwarazm, en Asie centrale, lui infligea une défaite qui eut des répercussions dans tout l'empire. Muhammad parvint cependant à réprimer des rébellions à Ghazni, à Multan et au Panjab, et écrasa ses vieux ennemis les Khokar. Toutefois, alors qu'il retournait à Lahore, il fut assassiné dans des circonstances assez obscures. Son corps fut ramené à Ghazni pour y être enterré.

Muhammad de Ghour n'avait pas de fils. A sa mort, ses vice-rois assumèrent les pleins pouvoirs dans leurs territoires respectifs. Taj-ud-din Yildiz, gouverneur de Kirman, monta sur le trône de Ghazni. Dans l'Inde, les divers gouverneurs musulmans reconnurent la suzeraineté de Qutb-ud-din, qui prit le titre de sultan. Il entra aussitôt en conflit avec Taj-ud-din et occupa pour un temps Ghazni. Mais ses répressions exaspérèrent la population, qui rappela secrètement Taj-ud-din. Ce dernier prépara sa revanche, et Qutb-ud-din dut s'enfuir. L'Inde et l'Afghanistan devinrent donc deux empires séparés.

Qutb-ud-din mourut peu après, en 1210, d'une chute de cheval, alors qu'il jouait au polo à Lahore. Il avait été un souverain respecté

pour sa justice et sa générosité, mais aussi pour sa sévérité. Ardent musulman, il fit de grands efforts pour répandre la foi islamique dans l'Inde. Il fit construire une mosquée à Delhi et une autre à Ajmer.

Lorsque Qutb-ud-din mourut, les chefs de Lahore, « afin d'éviter le désordre », lui choisirent immédiatement un successeur. Celui-ci fut Aram Baksh, qui semble avoir été son favori. Aram n'avait pas les qualités nécessaires pour gouverner, et bientôt les nobles de Delhi conspirèrent contre lui et invitèrent le gouverneur de Badaun, Shams-ud-din Iltutmish, à le remplacer. Iltutmish avança contre Delhi avec toute son armée, vainquit Aram près de Delhi et prit le pouvoir.

Iltutmish appartenait à une tribu du Turkestan. Il était dans sa prime jeunesse d'une extrême beauté et d'une brillante intelligence. Ses frères en étaient jaloux ; il fut vendu comme esclave et finalement acheté à un très haut prix par Qutb-ud-din, alors vice-roi de Delhi. Qutb-ud-din l'estimait fort, il en fit le gouverneur de Badaun et lui donna en mariage une de ses filles. Il fut affranchi et anobli en reconnaissance de son courage et de son habileté durant la campagne contre les Khokar.

Le nouveau sultan dut immédiatement faire face à une menace de division de l'empire, dont les diverses provinces proclamaient leur indépendance. Il réprima d'abord une révolte des émirs et consolida son pouvoir sur le royaume de Delhi et ses dépendances, Badaun, Oudh, Bénarès et Siwalik. En 1214, Taj-ud-din Yildiz fut chassé de Ghazni par le shah de Khwarazm, dont les états s'étendaient à l'est de la Caspienne. Il se réfugia à Lahore, entreprit la conquête du Panjab et chercha à affirmer son pouvoir contre Iltutmish. Ce dernier marcha contre lui, le fit prisonnier, prit ensuite Lahore, puis annexa le Sind.

Vers 1228, Iltutmish reçut du calife de Bagdad une robe d'honneur et le titre de *sultan-i-azam* (grand sultan), qui confirmait la légitimité de son pouvoir « sur toutes terres et mers qu'il avait conquises ». Ceci renforça considérablement son autorité. En 1230-1231, Iltutmish soumit le Bengale. Gwalior, qui avait reconquis son indépendance, fut repris vers la fin de 1232. Le royaume de Malva fut annexé en 1234, et la forteresse de Bhilsa tomba peu après. Ujjain fut ensuite mise à sac. Au cours d'une dernière expédition dans les monts de sel, au Panjab, Iltutmish tomba malade. Il fut ramené à Delhi sur une litière et mourut en avril 1236, après avoir régné vingt-six ans.

Iltutmish avait fermement établi la domination musulmane sur

l'Inde. Habile politique et stratège, juste mais inflexible, il fut aussi un protecteur des lettres persanes et des arts islamiques. Il fit construire le célèbre Qutb minaret, auquel il donna le nom d'un de ses protégés, Khwaja Qutb-ud-din, un natif de Bagdad. Il construisit aussi une superbe mosquée. C'était un pieux musulman, qui ne manquait jamais de dire ses prières. Les inscriptions l'appellent le « protecteur des territoires de Dieu ».

Durant le règne d'Iltutmish, les Mongols apparurent pour la première fois en 1221, sur les rives de l'Indus, conduits par leur célèbre chef Gengis Khan. Celui-ci, né en 1155, s'appelait en réalité Temuchin. C'était un homme courageux, entreprenant et patient. Il eut le génie de savoir organiser les tribus barbares de l'Asie centrale, de les grouper et de leur donner des lois et des institutions, qui devaient durer pendant des générations et permirent la création d'une armée d'une cohésion et d'une efficacité remarquables. Avec une surprenante rapidité, Gengis Khan envahit les immenses territoires de l'Asie centrale et occidentale. Lorsqu'il attaqua Khwarazm (Khiva), à l'est de la Caspienne, le souverain de ce pays s'enfuit au Panjab. Après avoir pillé le Sind et le Gujerat, Gengis Khan se replia en Perse. Toutefois, les Mongols n'osèrent pas affronter la puissance d'Iltutmish. Ils se retirèrent de l'Inde, qui fut pour un temps sauvée des ravages de leurs terribles hordes.

Le fils aîné d'Iltutmish, gouverneur du Bengale, était mort en 1229. Les autres fils du souverain étaient des incapables, aussi nomma-t-il sa fille Raziyya comme son successeur. L'idée d'avoir une femme comme souverain déplut vivement à la cour, et le trône fut donné à Rukn-ud-din Firuz, second fils d'Iltutmish. Rukn-ud-din, homme dissolu, ne songeait qu'à ses amusements et dépensait sans compter. C'est sa mère shah Turkhan, une ancienne servante turque, qui gouverna en fait. Le royaume sombra dans le désordre. Nul ne tenait plus compte de l'autorité du pouvoir central. Les nobles, finalement, emprisonnèrent la reine mère, et ensuite Rukn-ud-din, qui mourut en prison en 1236.

Raziyya eut quelque peine à s'imposer, mais elle y réussit avec habileté et courage. Son autorité fut acceptée même par les provinces lointaines du Bengale et du Sind. Sage et juste, douée pour les arts de la paix et de la guerre, elle aimait jouer « au roi », s'habillait en homme et présidait les assemblées. Toutefois les faiblesses de la reine pour un esclave abyssin, Jalad-ud-din Yaqut, qu'elle avait nommé chef des écuries, déplurent aux nobles de la cour, qui étaient turcs. Ils fomentèrent une révolte, menée par Ikhtiyar-ud-din Altuniya, gouverneur de Sarhind. La reine marcha contre lui à la tête d'une grande armée, mais, dans le combat Yaqut

fut tué et la reine faite prisonnière. Elle essaya de se tirer d'affaire en épousant Altuniya et marcha avec lui contre Delhi. Toutefois leurs troupes les abandonnèrent, le 13 octobre 1240. Raziyya et son époux furent mis à mort le lendemain.

Ses successeurs furent incapables de gouverner, et la confusion qui s'ensuivit fut accrue par les incursions des Mongols, qui pénétrèrent dans le Panjab, se saisirent de la belle cité de Lahore, qu'ils ravagèrent féroceement. Ils avancèrent ensuite sur Uch et furent repoussés, avec de grandes pertes. Les nobles se décidèrent à mettre sur le trône Nasir-ud-din Mahmoud, le plus jeune des fils d'Iltutmish, en 1246.

Nasir-ud-din, homme aimable et dévot, s'intéressait surtout à la calligraphie. Le pouvoir réel était aux mains de son ministre Ghiyaz-ud-din Balban. Ce dernier fit de son mieux pour réprimer les rébellions ; il parvint à repousser les Mongols. Quand Nasir-ud-din mourut, en 1266, il désigna Balban comme son successeur.

Balban était né au Turkestan dans la tribu des Ilbari. Pris par les Mongols, il avait été vendu comme esclave à Bagdad. Il fut ensuite acheté, avec un groupe de quarante esclaves, par Iltutmish qui, appréciant son intelligence et ses capacités, fit de lui son page personnel. Balban joua rapidement un rôle important à la cour et, après la mort d'Iltutmish, devint le représentant personnel de Nasir-ud-din, à qui il avait donné sa fille en mariage.

Le nouveau roi se trouva devant une situation difficile. Le trésor était vide, le pays désorganisé, les nobles arrogants. Les incursions répétées des Mongols faisaient planer une menace constante. Il s'occupa d'abord de réorganiser l'armée puis d'affirmer son autorité sur les territoires autour de Delhi. Il poursuivit à travers les jungles et passa au fil de l'épée des Rajpouts de Mewar (Alwar), qui formaient des bandes de pillards, rançonnant les voyageurs et les commerçants. Il rétablit l'autorité centrale, district après district, reconstruisant les forteresses et y mettant des officiers afghans dont il était sûr. Ayant consolidé ses bases, Balban put s'occuper des Mongols, qui menaçaient le nord-ouest et s'étaient établis à Ghazni et en Transoxiane. Ils avaient pris Bagdad, tué le calife, et lançaient des incursions de plus en plus meurtrières dans le Panjab et dans le Sind.

En 1271, Balban marcha sur Lahore, que gouvernait son cousin Sher Khan Sunqar, qui combattait courageusement les Mongols. Balban, qui ne l'aimait pas, le fit empoisonner, grave erreur qui encouragea les Mongols. Balban nomma ses deux fils gouverneurs respectivement de Multan et de Samana. Lors d'une nouvelle

incursion, en 1279, les Mongols furent battus par l'ensemble des armées de Multan, Samana et Delhi.

Prenant avantage des difficultés de Balban au nord-ouest, le gouverneur turc du Bengale, Tughril Khan, se proclama indépendant. Le sultan envoya une armée, commandée par Amir Khan « aux longs cheveux ». Celui-ci fut battu, et Balban furieux le fit pendre devant la porte de Delhi. Une autre armée subit le même sort. Balban partit alors lui-même avec toutes ses troupes et réussit à rejoindre Tughril, qui s'était enfui dans la jungle. Le Turc fut décapité et ses compagnons emprisonnés. Balban fit massacrer tous les parents et fidèles du rebelle et installa son propre fils Bughra Khan comme gouverneur du Bengale. Les Mongols attaquèrent de nouveau en 1285, et Muhammad, fils aîné de Balban, qui gouvernait Multan, s'avança contre eux et fut tué dans une embuscade. Ce fut un coup très dur pour le vieux sultan, qui mourut deux ans plus tard, à l'âge de quatre-vingts ans.

Balban avait sauvé pour un temps le sultanat de la décomposition et avait arrêté l'avance des Mongols, mais il n'établit pas un empire durable. Il avait un sens aigu de la majesté du sultan. Il n'apparaissait jamais, même devant ses intimes, qu'en costume d'apparat. Sa cour était d'une extrême magnificence et il accueillit de nombreux princes exilés d'Asie centrale. Il n'admettait pas que des hommes d'humble origine occupassent des postes importants. Il adopta pour sa cour l'étiquette et le cérémonial des anciens rois de Perse. Le célèbre poète et philosophe persan d'origine turque, Amir Khusrav, fréquentait sa cour. Balban, pieux musulman et moraliste, mettait un point d'honneur à ce que la justice fût administrée avec impartialité. Il entretenait de nombreux espions dans les diverses provinces. Il ne réorganisa pas réellement les structures administratives. Sa conception de l'Etat était une dictature dont la stabilité dépendait de la force personnelle du souverain.

Kaiqubad, petit-fils de Balban, avait dix-huit ans quand il monta sur le trône ; son grand-père l'avait élevé dans le plus absurde moralisme et ses précepteurs avaient pour mission de s'assurer « qu'il ne pût jamais jeter les yeux sur une belle fille ni goûter une coupe de vin ».

A peine au pouvoir, Kaiqubad n'eut d'autre préoccupation que de rattraper le temps perdu et s'inquiéta fort peu des problèmes de l'empire. L'ambitieux Nizam-ud-din, beau-fils du maire de Delhi, assumait le pouvoir effectif et fit chasser les vieux officiers du royaume. Des querelles opposèrent la faction turque et la faction khalji de la cour. Firuz, chef du parti khalji, parvint à faire périr les

chefs du parti turc. Kaiqubad fut finalement assassiné dans son palais des miroirs par un noble dont le père avait été mis à mort. Firuz fit aussitôt tuer le fils de Kaiqubad, encore au berceau, et prit le pouvoir.

La dynastie des esclaves finit donc ignominieusement. Ils auraient pu établir une solide monarchie, mais leur égocentrisme, leur puritanisme et leur cruauté les privèrent de la confiance et de l'amitié de leurs subordonnés, qui, à chaque instant, essayaient d'échapper à leur tyrannie.

La dynastie des Khalji

Jalad-ud-din-Firuz, le nouveau souverain, ne plaisait pas à la cour de Delhi, car il n'était pas turc, mais afghan ou pathan. Avec son avènement, les Turcs avaient donc perdu l'empire de Delhi. On essaya, pour arranger les choses, de lui trouver une vague origine turque, plus ou moins oubliée, durant le long séjour de ses ancêtres en Afghanistan. Toutefois la générosité et la noblesse de son caractère, son sens de l'équité et de la justice, lui gagnèrent peu à peu des sympathies.

Le nouveau sultan avait soixante-dix ans. Il était trop compréhensif et trop sensible pour régner dans des temps aussi troublés. Il pardonnait aux rebelles, mais, en revanche, laissa imprudemment exécuter un derviche soupçonné de trahison. Il renonça à attaquer le fort de Ranthambor, qui s'était rebellé, de crainte de « sacrifier la vie de nombreux Musulmans ». Toutefois il attaqua vigoureusement les Mongols, dont une horde, évaluée à cent cinquante mille hommes, était de nouveau descendue vers le nord de l'Inde en 1292. Les Mongols furent sévèrement battus. Firuz, généreusement, leur permit de retourner chez eux. Ulghu, un descendant de Gengis Khan, avec un groupe important de Mongols, décida d'embrasser l'islam. Ils demandèrent et reçurent la permission de s'établir près de Delhi. On appela ces Mongols convertis les « nouveaux Musulmans ». Les souverains de Delhi devaient se repentir plus tard de cette infiltration mongole. L'idée sentimentale que les éléments d'un peuple conquis qui adoptent la religion du conquérant sont plus facilement assimilés et dominés a été fatale à tous les empires jusqu'à nos jours.

Ala-ud-din Khalji, neveu de Firuz, était orphelin et avait été élevé par son oncle avec beaucoup de soin et de tendresse. Le sultan lui donna sa fille en mariage et le chargea d'une principauté dans la

région d'Allahabad. Ala-ud-din se lança rapidement dans diverses aventures, sans consulter Delhi. Il dirigea une expédition contre le Malva en 1292 et prit la ville de Bhilsa. Il entendit parler des richesses fabuleuses du royaume de Devagiri, à l'ouest du Deccan, où régnait un prince de la dynastie yadava, Ramachandradeva. Ala-ud-din partit secrètement, à la tête de quelques milliers de cavaliers. Ramachandradeva ne s'attendait pas à une attaque, et son armée était pour la plus grande partie engagée dans une expédition vers le sud. Après de vains efforts, il dut accepter les conditions très dures des vainqueurs, qui repartirent avec un énorme butin en or, argent, soieries, perles et pierres précieuses, et la promesse d'un tribut annuel. Cette expédition devait ouvrir la voie à la domination musulmane sur le Deccan et le sud de l'Inde. Ala-ud-din n'avait nulle intention de partager ses trésors. Il persuada le vieux sultan de venir le voir ; et celui-ci, aveuglé par son affection, fut attiré dans un piège et assassiné. Ala-ud-din se fit proclamer sultan dans son camp, le 19 juillet 1296.

Dès qu'elle apprit la nouvelle, la reine-mère plaça son plus jeune fils Ibrahim sur le trône à Delhi, le fils aîné Arkali, qui gouvernait Multan, ayant refusé de succéder à son père. Ala-ud-din marcha aussitôt sur Delhi. Ibrahim, après une faible tentative de résistance, s'enfuit à Multan avec sa mère et son ministre Ahmad Chap. Poursuivis par le frère d'Ala-ud-din, ils furent capturés, ainsi qu'Arkali, et on leur creva les yeux, avant de les ramener à Delhi et de les enfermer dans le fort de Hansi. Tous les enfants d'Arkali furent mis à mort, et Ala-ud-din resta le maître incontesté de l'empire.

Durant son règne, les Mongols restèrent une source constante d'anxiété. Ils tentèrent une première incursion en 1298, mais furent repoussés à Jullundur, perdant deux mille prisonniers, qui furent envoyés à Delhi en 1299. Furieux de cette défaite, les Mongols préparèrent alors une nouvelle invasion de l'Inde, dont le but n'était plus le pillage, mais l'annexion du pays. Ils débouchèrent subitement sur la frontière nord et arrivèrent sans trop de difficultés jusqu'à Delhi, dont les habitants furent pris de panique.

Zafar Khan commandant des troupes d'Ala-ud-din, fut tué au cours d'une héroïque bataille, mais les Mongols, effrayés, se retirèrent. Ils tentèrent une nouvelle incursion en 1304, puis une autre en 1307-1308. Cette fois, ce fut leur chef qui fut tué, et beaucoup de leurs commandants capturés et mis à mort. Terrifiés par la cruauté d'Ala-ud-din, les Mongols renoncèrent à leurs incursions, pour le reste du règne. Ala-ud-din en profita pour consolider son système défensif et renforcer les forteresses du nord-

ouest.

Entre-temps, les « nouveaux Musulmans », Mongols convertis, s'agitaient. Ala-ud-din les avait exclus de tout service public. Sous prétexte qu'ils avaient conspiré pour essayer d'assassiner l'empereur, il en fit féroce ment massacrer près de trente mille, en un jour.

C'est sous le règne d'Ala-ud-din que la domination musulmane s'étendit sur la plus grande partie de l'Inde. En 1297, il envoya son frère avec une puissante armée à la conquête du Gujerat. Les riches ports du Gujerat furent mis à sac. Le roi hindou Karnadeva II s'enfuit, mais la reine Kamala Devi, qui était d'une grande beauté, fut capturée et ramenée à Delhi, ainsi qu'un jeune eunuque appelé Kafour. Kamala Devi devait devenir l'épouse favorite d'Ala-ud-din, et Kafour le ministre le plus influent, et pratiquement le chef de l'Etat, avant et après la mort d'Ala-ud-din. Ala-ud-din s'attaqua ensuite aux princes rajpouts. Il prit Ranthambor, puis la célèbre forteresse de Chitor. Chaque fois, les assiégés, tout espoir perdu, accomplirent le terrible rite appelé *jauhar*. Un grand feu fut allumé à l'intérieur d'une vaste cave et toutes les femmes livrées aux flammes pour les sauver du déshonneur. Ensuite, les Rajpouts sortirent du fort et se lancèrent contre les assaillants, se faisant tous massacrer.

Après Chitor, Ala-ud-din conquit le Malva et tua le roi Mahlak Deva. Puis ce fut le tour d'Ujjain, de Mandu, de Dhar, de Chanderi, etc. Ayant affirmé sa domination sur tout le nord de l'Inde, le sultan tourna son attention vers les riches royaumes du sud. En 1307, Kafour, maintenant chef des armées, prit Devagiri, après avoir mis le royaume yadava à feu et à sang. En mars 1310, il prit Warangal, dont le roi dut livrer tous ses trésors. Kafour ramena à Delhi mille chameaux chargés de butin. En novembre 1310, il revint avec une nombreuse armée et prit Halebid (Dorasamudra). Il continua ensuite vers le sud et, profitant des dissensions locales, envahit les royaumes chola et pandya, sur la côte de Coromandel (Madras), et chera, sur la côte du Malabar. En 1311, Madura, capitale des Pandya, fut pillée. Kafour poursuivit son expédition jusqu'au cap Comorin et revint à Delhi en octobre 1311 avec un butin prodigieux : six cent douze éléphants, vingt mille chevaux, quatre-vingt-seize mille quintaux d'or et des caisses de perles et de pierreries.

Toute l'Inde du sud reconnaissait désormais la suzeraineté de Delhi et payait tribut. Toutefois les méthodes employées par les Musulmans, la mise à sac des villes, le massacre des habitants, le pillage des temples, laissèrent une profonde amertume dans les

populations, qui n'attendaient qu'un moment opportun pour se soulever. Inquiété par les rébellions, le sultan en conclut qu'il y avait quelque chose de défectueux dans l'administration de l'empire. Ayant consulté ses conseillers, il attribua ses difficultés à quatre causes :

- 1 le manque d'attention personnelle accordé par le sultan aux affaires de l'Etat ;
- 2 le vin ;
- 3 les rapports amicaux entre les nobles ;
- 4 l'abondance de l'argent.

Décidé à prévenir toute possibilité de révolte, il établit un système de réglementations répressives. Il s'attaqua d'abord à la propriété privée. Toutes les pensions ou usufruits furent supprimés. Tous les villages appartenant à un propriétaire ou sur lequel quelqu'un avait droit au revenu furent confisqués. Les gens, sous tous les prétextes, furent surchargés de taxes, à tel point que, d'après l'historien contemporain Barni, personne n'avait plus la moindre pièce d'argent, excepté les agents et les banquiers de l'état.

Le sultan établit ensuite une vaste organisation d'espionnage. Les espions devaient faire des rapports sur tout, même sur les racontars et les transactions du bazar. Cela créa un tel climat d'insécurité que les nobles n'osaient plus parler entre eux, même dans un lieu isolé. L'usage des liqueurs et des drogues ainsi que le jeu furent strictement interdits. Le sultan, pour donner l'exemple, fit briser toutes les coupes de vin du palais. Il interdit également les réceptions ou réunions, à moins d'une autorisation que lui seul pouvait donner. Cette règle fut appliquée si strictement que les réunions et les dîners cessèrent complètement, et les nobles n'eurent pratiquement plus de communication entre eux. Les cultivateurs devaient donner à l'Etat la moitié de leur production. Le sultan voulait les réduire à un tel état de misère que l'on ne pût trouver chez eux aucun objet superflu. Le peuple ne pouvait ni posséder des armes, ni monter à cheval, ni porter des vêtements soignés, ni se divertir en aucune façon et devait marcher la tête baissée. Poussées par la faim, les femmes hindoues durent se placer comme servantes chez les Musulmans. Ces lois furent appliquées avec tant de rigueur que les percepteurs du revenu étaient craints plus que la peste. Ala-ud-din avait besoin d'une forte armée, mais, ne voulant pas augmenter la paye des soldats, il fixa à un cours très bas le prix de toutes les denrées essentielles, y compris les esclaves, les chevaux, les armes, etc. Les stocks de blé ou de riz étaient interdits et

devaient aller dans les réserves royales. Les marchands étaient strictement contrôlés, et si les poids employés n'étaient pas justes, on taillait dans leur corps un morceau de chair d'un poids égal à la différence. Jamais, en aucun pays, la tyrannie n'a probablement été aussi totale. Le sultan était haï de tous. Avec l'âge, il devint amer et faible d'esprit. Il ne fut bientôt plus qu'un fantoche entre les mains de son eunuque favori Kafour, qui ne fut probablement pas étranger à la mort d'Ala-ud-din, le 2 janvier 1316.

D'après Barni, Ala-ud-din avait versé plus de sang innocent que ne le fit jamais aucun prince. Il trahit, fit assassiner ou aveugler tous ceux qui l'avaient aidé, mais dont il était jaloux. Il fut un soldat courageux et habile, un grand constructeur de forteresses et de mosquées, mais l'empire qu'il avait construit s'effondra, car tous ceux qu'il avait humiliés n'avaient d'autre idéal que la vengeance.

Kafour était pire encore que son maître. Après la mort d'Ala-ud-din, il fit publier un prétendu testament qui déshéritait Khizr Khan, fils aîné du sultan, au profit de son plus jeune fils, âgé de cinq ans. Celui-ci fut donc reconnu comme roi, Kafour étant le régent et en fait le dictateur de l'empire. Il fit aussitôt crever les yeux de Khizr Khan et du deuxième fils du sultan, Shadi Khan. Il emprisonna la reine et confisqua tous ses biens. Le troisième fils d'Ala-ud-din, Mubarak, parvint à s'échapper. Kafour voulut ensuite exiler tous les nobles et esclaves qui avaient soutenu les Khalji. Mais l'entreprise était impossible et Kafour fut assassiné à l'intérieur même du palais. Les nobles appelèrent alors Mubarak et en firent le régent. Toutefois, après soixante-quatre jours de régence, Mubarak fit crever les yeux de son jeune frère, qui était officiellement le sultan, en avril 1316, et s'empara du trône, avec le titre de Qutb-ud-din Mubarak shah.

Le règne de Mubarak fut d'abord un succès. Il supprima les plus durs édits de son père, libéra les prisonniers, rendit les terres à leurs propriétaires. Cela, naturellement, le rendit populaire. Mais il ne s'occupa en rien des affaires de l'Etat et se lança éperdument dans une vie de plaisirs, ne s'intéressant qu'à l'amour, à la musique, à l'alcool et faisant des largesses démesurées. Il tomba complètement sous l'influence d'un homme de basse caste, du Gujerat, converti à l'islam, qu'il appelait Khusrav Khan.

Le Gujerat se révolta, mais l'autorité du sultan fut aisément rétablie par son beau-père Zafar Khan. Lorsque Devagiri voulut secouer le joug de Delhi, Mubarak prit lui-même la direction de l'armée. Le roi yadava Harapala Deva s'enfuit, mais fut rejoint et fait prisonnier. Mubarak le fit écorcher vivant. Le royaume yadava fut

annexé à l'empire. Mubarak resta un an à Devagiri et y fit construire une grande mosquée. Il y laissa un gouverneur musulman et rentra à Delhi. Ces triomphes enflèrent la vanité de Mubarak. Il rejeta l'autorité spirituelle des califes et se proclama lui-même chef suprême de l'islam. Malgré les avertissements de ses amis, il conserva toute sa confiance à Khusrav, qui organisait ses plaisirs. Lorsque l'occasion lui parut favorable, Khusrav fit tuer le sultan à coups de poignard par un de ses associés de basse caste, en avril 1320, mettant ainsi fin à la dynastie des Khalji.

Khusrav prit le pouvoir et monta sur le trône avec le titre de Nasir-ud-din Khusrav. Il couvrit de bienfaits et d'honneurs ses parents et les gens de sa tribu qui l'avaient aidé. Il distribua les richesses de l'état aux nobles, qui avaient été obligés d'acquiescer à son usurpation. Mais il répandit aussi la terreur en massacrant tous les amis et serviteurs de l'ancien sultan. Il favorisa les Hindous, et cela souleva la colère des nobles musulmans, qui, conduits par Ghazi Malik, gouverneur des provinces frontières, marchèrent sur Delhi. Khusrav fut vaincu et décapité le 5 septembre 1320. Tous ses séides furent massacrés. Ghazi Malik refusa d'abord le trône, mais, puisqu'il ne restait aucun descendant d'Ala-ud-din, les nobles le persuadèrent d'accepter, ce qu'il fit en septembre 1320. Il prit le titre de Ghiyas-ud-din Tughluq.

La dynastie tughluq

Le père de Ghiyas-ud-din était venu en Inde au temps de Balban. Il avait épousé une Hindoue de la caste guerrière des Jats du Panjab. Né pauvre, il avait graduellement acquis une position importante par son courage et sa vertu. Il avait été le rempart de l'Inde contre les invasions mongoles. C'était un pieux musulman. Sous son règne, la cour de Delhi devint très austère. Il s'efforça immédiatement de mettre de l'ordre dans les finances et dans l'administration. Il s'occupa du développement de l'agriculture et fit creuser des canaux, mais ses lois maintenaient l'esprit d'oppression qui caractérisait l'administration musulmane envers le peuple, lequel restait hindou. Barni explique qu'il établit les impôts de manière qu'une trop grande prospérité n'inclinât pas ses sujets à la rébellion, ni que, par ailleurs, ils fussent réduits à un tel degré de misère et de pauvreté qu'ils ne fussent plus capables d'exercer efficacement leur profession. Il réorganisa les postes, la justice et l'armée et entreprit ensuite de consolider l'empire. Il envoya une

armée contre Warangal, qui refusait de payer son tribut. Warangal fut assiégée, le souverain hindou envoyé prisonnier à Delhi et la ville rebaptisée Sultanpur. Ghiyas-ud-din soumit ensuite le Bengale ; mais à son retour, en 1325, il mourut lorsqu'un arc de triomphe, construit en bois par son fils Jauna, s'effondra à son passage. Les historiens du temps considérèrent que cet « accident » avait été soigneusement préparé.

Jauna se proclama sultan trois jours après la mort de son père et prit le titre de Muhammad bin Tughluq. Nous avons sur son règne de nombreux documents, en particulier les mémoires de l'historien Barni, qui vécut sous le règne de son successeur, ceux du célèbre poète et lettré Amir Khusrav, qui vécut à sa cour, et enfin le récit du voyageur arabe Ibn Batutah. Ces textes nous donnent d'amples informations. Muhammad bin Tughluq était un lettré, un homme d'une vaste culture s'intéressant à la philosophie, aux mathématiques, à l'astronomie, à la physique. Habile dialecticien et grand stratège, homme charmant et souvent généreux, il manquait du sens des réalités. Il n'admettait pas que les faits démentissent ses visions. Son entêtement touchait à la folie. Ce déséquilibre fut la cause de l'étonnante faillite d'un sultan qui avait tout pour réussir.

Frustré dans ses desseins, il accusait tout le monde de trahison et de rébellion et se trouva dans un isolement absolu. Il condamnait à mort au moindre soupçon. Il punissait cruellement des populations entières, lorsqu'il s'imaginait ne pas être aimé d'elles. Cet homme doux fut l'un des plus cruels sultans de l'Inde. Il décida d'augmenter les impôts des paysans qui cultivaient les fertiles plaines du Gange à une époque où sévissait la famine, et il exigea la plus grande rigueur dans la perception de ces impôts. Les paysans furent réduits à une telle misère qu'ils n'avaient d'autre choix que d'abandonner leurs terres. Le sultan les fit ramener de force, avec des châtiments terribles. Les résultats furent catastrophiques, sur le plan humain et sur le plan économique. Le sultan tenta de réformer l'agriculture, mais ces mesures arrivèrent trop tard pour remédier au désastre.

En 1327, le sultan décida, pour être à l'abri des incursions mongoles, de transférer sa capitale de Delhi à Devagiri, qu'il renomma Daulatabad. Cette ville était située près d'Ellora, dans l'état d'Hyderabad, sous un climat brûlant et malsain. Comme les habitants de Delhi hésitaient à quitter leurs demeures, le sultan les fit transporter de force et, d'après Barni, « il ne resta ni un chat ni un chien dans les rues désertes de l'ancienne capitale ». Beaucoup des exilés moururent, au cours de ce voyage forcé de plus de mille kilomètres. Après quelque temps, le sultan reconnut son erreur et retransféra sa capitale à Delhi; mais bien peu des anciens habitants

survécurent à ce nouvel exode, et Delhi demeura une ville à demi déserte.

Le sultan changea les monnaies et fit pour la première fois des monnaies de cuivre. Mais ces monnaies étaient trop faciles à imiter, et des millions de fausses pièces furent fabriquées, qui ruinèrent le trésor.

Les vastes plans du sultan pour conquérir le Khorasan et l'Irak ne purent heureusement être entrepris, faute d'argent. Une armée entière fut perdue dans une expédition au Garhwal, dans l'Himalaya en 1338. Des révoltes éclatèrent dans diverses régions de l'empire. Le propre cousin du sultan, qui gouvernait Sagar, en Inde centrale, refusa de payer tribut. Il fut capturé, ramené à Delhi et écorché vif. Une plus grave révolte eut lieu à Multan. Muhammad bin marcha sur Multan et, après avoir battu les troupes du gouverneur Bahram Aiba, il le fit saisir et décapiter. La tête fut suspendue à la porte de la ville. Le gouverneur de Mabbar dans l'Inde du sud, Jalal-ud-din Ashan shah se proclama indépendant en 1335. Le sultan marcha lui-même contre Madura, mais une épidémie de choléra le força à se retirer, et Madura devint un royaume musulman indépendant jusqu'à son annexion à Vijayanagar, en 1378. Le Bengale, puis l'Oudh proclamèrent également leur indépendance. Lorsque l'empereur cherchait à abattre une révolte, une autre apparaissait, et c'est au cours d'une expédition contre le Sind qu'il fut pris d'une attaque de fièvre et mourut. L'armée, encombrée de femmes et d'enfants, se trouva sans chef et dans la plus grande confusion, harcelée par les rebelles du Sind et par les mercenaires mongols dont le sultan avait loué les services.

Pour éviter le désastre, les commandants de l'armée supplièrent Firuz, cousin de Muhammad-bin Tughluq, de prendre la direction de l'armée et d'accepter la couronne. Ce qu'il fit avec quelque réticence. Mais, en même temps, Khwaja-i-Jahan, représentant du sultan à Delhi, avait proclamé roi un enfant, qu'il disait être le fils de Muhammad et qui l'était vraisemblablement. Après consultations avec les nobles et des juristes à Multan, Firuz maintint ses prétentions et Khwaja-i-Jahan se soumit. Firuz l'envoya en exil, mais il fut décapité en route par son escorte.

Firuz était un homme faible et vacillant. Il n'avait aucune des qualités nécessaires pour rétablir l'unité de l'empire. Il renonça à des victoires presque assurées, de crainte de « verser du sang musulman ». Ce fut le cas pour ses deux campagnes contre le Bengale. Il accepta aussi une vague soumission de l'Orissa. Une difficile et coûteuse campagne dans le Sind permit de réduire cette province.

Mais Firuz refusa de s'attaquer au Deccan.

Il était dévot et pleurait lorsqu'il devait attaquer des Musulmans. En revanche il persécutait les Hindous et s'efforça d'obliger les sectateurs des autres religions à se convertir. Il renforça l'une des taxes additionnelles recommandées par la loi coranique, celle sur les « non-musulmans ou autres hérétiques ». Par ailleurs, il supprima certains octrois, favorisa le commerce. Dans l'ensemble, les prix des denrées essentielles restèrent bas. La construction de plusieurs grands canaux améliora les possibilités de l'agriculture. Le sultan créa de nouvelles villes et donna des noms nouveaux aux anciennes cités. Il fit construire de nombreuses mosquées, des ponts, des jardins. Il créa un office du travail, pour faciliter le recrutement des ouvriers. Il essaya aussi de rendre plus humaine l'administration de la justice. Selon ses propres paroles : « Sous le règne des autres rois... beaucoup de formes de tortures ont été employées, telles que : amputer les mains, les pieds, les oreilles ou le nez, arracher les yeux, verser du plomb fondu dans la gorge, briser les os des mains et des pieds avec des marteaux, brûler le corps avec des fers rouges, planter des clous dans les mains, les pieds, ou les seins, couper les tendons, scier le corps en deux, etc. Le Seigneur, grand et magnanime, m'a inspiré de rechercher sa grâce en m'efforçant d'empêcher que soient illégalement mis à mort les Musulmans et que de cruelles tortures soient infligées à eux ou aux autres hommes. »

Le nombre des esclaves augmenta énormément durant le règne de Firuz, car il admettait qu'une partie des redevances provinciales fussent payées en esclaves. Un historien du temps parle de cent quatre-vingt mille esclaves dans la capitale.

Durant ses dernières années, Firuz n'avait plus toute sa raison. Il voulut partager le pouvoir avec le plus âgé de ses fils survivants, Muhammad Khan. Mais ce dernier ne s'intéressait qu'à ses amusements, et Firuz nomma comme successeur son petit-fils Tughluq Khan. Firuz mourut le 20 septembre 1388.

Le règne de Tughluq Khan ne dura pas longtemps. Il fut rapidement victime d'une conspiration. Les nobles de Delhi acclamèrent son cousin Abu Baqr comme sultan. En même temps, les partisans de son oncle Muhammad le proclamèrent roi en 1389. Abu Baqr fut forcé de renoncer au trône en 1390. Muhammad mourut en 1394. Son fils Houmayoun lui succéda, mais mourut quelques mois plus tard. Le plus jeune fils de Muhammad, Nasir-ud-din Mahmoud, lui succéda. Aucun de ces princes n'avait le moindre caractère. Ils étaient des marionnettes entre les mains des nobles.

L'une après l'autre, les provinces reprirent leur indépendance.

Timur

Timur (que nous appelons Tamerlan) était un Turc qui monta sur le trône de Samarkand en 1369. Il entreprit aussitôt une série de conquêtes en Perse, en Afghanistan, en Mésopotamie. Les richesses de l'Inde le tentaient, et la faiblesse du gouvernement de Delhi lui offrait une occasion favorable. En invoquant la propagation de la foi islamique, il obtint le consentement de ses nobles. Son invasion de l'Inde fut l'invasion la plus féroce que le pays eût connue jusqu'alors.

En 1398, Timur envoya son petit-fils pour annexer Multan. La ville fut assiégée et prise. Timur quitta alors Samarkand en avril 1398, avec une puissante armée. Ayant traversé les rivières Ravi et Jhelum, il apparut en octobre devant la ville de Talamba, au nord-est de Multan. La ville fut mise à sac et tous ses habitants massacrés ou réduits en esclavage. Timur continua son avance, détruisant les villes et massacrant les habitants. Il atteignit Delhi en décembre. Mahmoud essaya de résister à la tête d'une armée de dix mille cavaliers, quarante mille fantassins et cent vingt éléphants recouverts d'armures, mais cette armée fut mise en déroute, et Mahmoud s'enfuit au Gujerat. Le lendemain, Timur entra dans Delhi, fit prisonniers cent mille habitants mâles et les mit tous à mort le jour suivant. La ville fut livrée aux soldats turcs, qui pillèrent, violèrent, massacrèrent les habitants pendant plusieurs jours.

Un grand nombre d'entre eux furent emmenés comme esclaves; ceux qui étaient de bons artisans furent envoyés à Samarkand, pour y construire la fameuse mosquée du Vendredi, dont Timur avait dressé les plans.

Timur n'avait nulle intention de rester en Inde. Il repartit au bout de quinze jours, détruisant tout sur son passage. Il prit Firuzabad le 1^{er} janvier 1399, Meerut le 9 janvier. Il vainquit deux armées hindoues qui cherchaient à s'interposer, près de Hardwar. Il prit Kangra le 16 janvier et saccagea Jammu. Partout les habitants furent massacrés. Timur retraversa l'Indus le 19 mars, laissant un de ses officiers comme gouverneur de Lahore et Multan. A la suite des massacres, la famine et la peste s'installèrent à Delhi, et ceux des habitants qui avaient survécu moururent pour la plupart. La ville demeura presque abandonnée. En 1401, Mallu Iqbal, ministre de Mahmoud, qui s'était réfugié à Baran, revint à Delhi et rappela le

sultan Mahmoud, qui avait subi d'amères humiliations au Gujerat. Mahmoud resta comme une marionnette aux mains de Mallu Iqbal, jusqu'à la mort de ce dernier, dans un combat contre le gouverneur de Multan en 1405. Mahmoud continua son vague règne incolore jusqu'à sa mort, en 1413.

Les Sayyid et les Lodi

A la mort du sultan Mahmoud, les nobles de Delhi choisirent un des leurs, Daulat Khan Lodi, pour son successeur. Mais en 1414 Khizr Khan, qui gouvernait Multan pour le compte de Timur, s'empara de nouveau de Delhi et emprisonna Daulat Khan. Sa domination, qui dura sept ans, fut sans grands événements. Delhi n'était plus qu'une petite ville, sans aucun pouvoir sur l'ancien empire. Khizr Khan se prétendait un descendant du prophète, bien qu'il n'eût que fort peu de sang arabe dans les veines. Sa dynastie est en conséquence appelée la dynastie des Sayyid.

Mubarak shah, fils de Khizr Khan, que celui-ci avait choisi comme successeur, monta ensuite sur le trône. Il fut assassiné en 1434, victime d'une conspiration. Un petit-fils de Khizr Khan, Muhammad shah, lui succéda. Son fils Alam shah ne voulut pas régner et passa le pouvoir à Buhlul Khan Lodi, gouverneur de Lahore.

Buhlul Khan appartenait à la tribu afghane des Lodi. Le royaume de Delhi n'était à ce moment qu'un petit état, mais ce dur guerrier sut se faire respecter de ses voisins. Il rétablit le prestige des Musulmans dans l'Inde. Il mourut en 1489 au retour d'une expédition contre Gwalior. A sa mort, son deuxième fils Nizam Khan prit le pouvoir et le titre de sultan Sikandar shah. Cet homme énergique rétablit la domination de Delhi jusqu'aux frontières du Bengale et signa un traité de non-agression avec Hussain shah du Bengale. Il avait la réputation d'être modéré et juste, mais sa justice ne s'étendait qu'aux Musulmans. Il fonda la ville qui devait plus tard s'appeler Agra et y mourut en 1517.

Son fils aîné, Ibrahim, prit sa succession à Agra. Mais une faction des nobles voulut que le royaume fût divisé entre lui et son jeune frère Jalal. Ibrahim parvint à se saisir de Jalal et le fit assassiner. Ibrahim, habile soldat mais mauvais diplomate, voulut, par de sévères mesures, contrôler les nobles afghans, qui tenaient les provinces et les postes clés du royaume. Il n'arriva qu'à s'aliéner leur loyauté ; et lorsqu'il voulut traiter durement Dilwar Khan, gouverneur de Lahore, celui-ci fit appel à Babour, le roi timuride de

Kaboul, et il en résulta une nouvelle domination turque de l'Inde.

Les royaumes musulmans

Le règne des sultans musulmans de Delhi et leurs conquêtes avaient conduit à l'établissement de nombreuses provinces, gouvernées par des Musulmans qui, lorsque le gouvernement central s'affaiblit, devinrent des royaumes indépendants. Les plus importants étaient, dans le nord, le Bengale, Jaunpur, le Malva, le Gujerat, le Kashmir et, vers le sud, Khandesh et le royaume bahmani, qui se divisa en cinq sultanats: le Berar, Ahmadnagar, Bijapur, Golkonde et Bidar. Les royaumes hindous survivants étaient le Népal, le Kamarupa, au nord du Bengale, et l'Assam, Mewar au Rajpoutana, l'Orissa à l'est, et au sud l'empire de Vijayanagar.

L'état musulman était une théocratie dont le sultan était le chef temporel et spirituel. Le sultan, autocrate absolu, utilisait le prétexte religieux pour justifier ses conquêtes, les massacres et les violences. Les nobles hindous, hostiles, furent en grande partie massacrés. Il n'y avait pas de véritable aristocratie musulmane et aucune sorte de parlement ni d'assemblée.

Le sultan avait un conseil d'amis et d'officiers, appelé le *Majlis i Khalwat*, qu'il consultait sur certains problèmes. La loi coranique était la seule loi reconnue. Le code pénal était extrêmement sévère, la torture employée pour obtenir des aveux. Les jugements étaient sommaires et les condamnations étaient habituellement la peine de mort ou la mutilation. Les sources des revenus des sultans étaient le *kharaaj*, taxes perçues sur les grands propriétaires hindous; le *khalsa*, revenus des terres de la couronne; le *khams*, un cinquième du butin des guerres qui revenait au souverain ; des taxes diverses (*abwab*) sur les maisons, les droits de pâturage, l'eau, etc. ainsi que des taxes sur le commerce, et le *jizya*, taxe spéciale sur tous les non-musulmans. Les taxes sur l'agriculture se montaient en général à la moitié des produits. Une grande partie des richesses de la cour de Delhi provenait du butin obtenu en ravageant les villes, et des régions entières de l'Inde, dont une partie de la population était emmenée en esclavage. Ces procédés causèrent l'appauvrissement général d'un pays d'une prodigieuse richesse ; ils devaient aboutir beaucoup plus tard, lorsque l'exploitation européenne eut succédé aux exactions musulmanes, à la profonde misère de l'Inde contemporaine.

L'Inde était depuis l'Antiquité l'un des plus grands producteurs de

textiles du monde, pour les tissus de coton, de laine et de soie, les brocarts, les tissus imprimés. Les autres industries importantes étaient les métaux (or, cuivre, bronze), le papier, la céramique, les armes (la qualité de l'acier et du fer indiens était célèbre), les parfums, les bijoux, l'ivoire, l'indigo, l'opium, les épices. Les artisans hindous comptaient parmi les meilleurs du monde. Jusqu'au XIX^e siècle, les châles du Kashmir dénotaient un art du textile d'un raffinement jamais égalé. Un seul châle représentait parfois deux années de travail pour six personnes. L'agriculture, grâce à d'excellents réservoirs et à un système d'irrigation, très étendu, permettait deux récoltes par an.

L'esclavage était pratiqué sur une large échelle par les sultans et par les nobles musulmans ; Ala-ud-din possédait cinquante mille esclaves, Firuz Shah plus de deux cent mille. La langue commune des Musulmans était le persan, et de grands efforts furent faits pour imposer la culture et la langue persanes dans l'Inde. Amir Khusrav pouvait dire que Delhi était la rivale de Boukhara, le grand centre universitaire du monde persan.

Tous les anciens envahisseurs de l'Inde avaient fourni certains éléments à la culture, à la religion, aux arts et aux techniques, et ces éléments avaient été rapidement assimilés. Il n'en fut pas de même des Musulmans, dont l'apport fut essentiellement négatif.

Il y eut naturellement certaines influences, certains efforts chez les Hindous et les Musulmans pour mieux se connaître ; mais la culture hybride qui en résulta forma une sorte de troisième culture, qui n'affecta qu'assez peu les deux autres.

Sous la domination arabe et turque, des échanges d'idées avec les Hindous étaient inévitables, sur le plan de la religion, des sciences, des arts. Ce fait devait profondément influencer, d'un côté le monde hindou, et de l'autre le monde arabe, et, à travers lui, le monde chrétien. Un grand nombre de textes sanskrits de philosophie, de mathématiques, furent traduits en persan et en arabe. C'est par les versions arabes que l'Europe a reçu les fables hindoues, les premiers textes des *Upanishads* et de nombreux concepts scientifiques de l'Inde. L'astronome arabe, Abu Mas'har, résida pendant dix ans à Bénarès pour y étudier l'astronomie hindoue.

La philosophie shiite de l'Iran est imprégnée de métaphysique hindoue. Ses concepts sont presque identiques à ceux du *Vedanta*. Les chants et les danses du *Zekhr* iranien restent tout proches de ceux du *Kirtana* indien.

Par ailleurs, l'Inde assimila certains éléments apportés plus ou

moins directement par l'islam. Le mouvement connu sous le nom de bhakti (la dévotion), qui devait jouer un grand rôle dans la vie religieuse de l'Inde, est dû en partie à l'influence de l'islam. C'est dans cette forme de foi simple et de piété sentimentale et irrationnelle que se réfugia, sous la domination musulmane, le sentiment religieux des Hindous, désarmés par l'effondrement de leur ordre social hiératique, rituel et aristocratique. Dans cette doctrine de charité et d'amour, les différences sociales, ethniques, rituelles semblaient sans importance. Parmi les grands saints et poètes, promoteurs de ce nouveau culte, figurent Chaitanya (1485-1533), Kabir (1450-1518) et finalement Nanak (1469-1538), qui fonda la nouvelle religion des Sikhs, sorte de version hindouisée de l'islam, à laquelle de nombreux Musulmans se convertirent. Pour Kabir, la doctrine de l'amour englobait tous les êtres humains :

« L'Hindou et le Turc sont faits de la même gloire. Allah et Rama ne diffèrent que par leurs noms. Le barbier cherche Dieu comme le blanchisseur ou le charpentier. Le poète Raidas lui-même est un homme de Dieu. Le prophète Svapacha n'était qu'un tanneur par sa caste. Des Hindous comme des Musulmans ont atteint le but final où il n'existe plus de différences. Le chemin du Ciel ne passe pas par les jeûnes, les prières ou la récitation des textes saints. Le voile du temple de La Mecque est en réalité dans le cœur des hommes. Fais de ton esprit la Kaaba ; de ton corps, le temple qui l'entoure ; de ta conscience, ton maître. Sacrifie la colère, le doute, la malice, que ta patience soit tes cinq prières. Le dieu des Hindous et des Musulmans est le même. La religion n'est pas faite de bonnes paroles. Celui qui voit les hommes comme des égaux est religieux. La religion ne consiste pas à visiter les temples ou à s'asseoir dans l'attitude de la contemplation. La religion n'est pas faite d'esprit missionnaire et de pèlerinages. Si tu restes pur parmi les impuretés du monde, tu trouveras la voie de la vraie religion. »

Nous verrons que cette religion de l'amour devait donner naissance plus tard à une secte guerrière et parfois fanatique.

L'architecture islamique, d'origine méditerranéenne, n'avait rien de commun dans ses principes avec l'architecture hindoue. Le seul apport de l'art traditionnel de l'Inde dans les constructions de l'époque musulmane fut dû à l'emploi d'habiles artisans hindous dans la décoration. Les Musulmans détruisirent la plus grande partie des merveilleux monuments hindous; seuls quelques temples de villes abandonnées dans la forêt, comme Khajuraho, ou trop éloignés, comme Konarak, ont survécu.

Ils furent remplacés par de banales constructions d'art islamique,

partout semblables, qu'elles soient en Espagne ou en Egypte, en Bactriane ou à Delhi. Une extraordinaire publicité fut faite, pour des raisons politiques, à l'architecture musulmane, par les conquérants européens, et il fallut attendre les approches de l'indépendance de l'Inde pour que le voyageur étranger fût encouragé à visiter les grands temples de l'Inde et non plus seulement le Taj Mahal. C'est depuis à peine trois décennies que la sculpture médiévale hindoue, volontairement négligée, a commencé à prendre la place qui lui revient parmi les plus hautes formes de l'art.

L'empire de Vijayanagar

Au début du XIV^e siècle, cinq frères, fils d'un certain Sangama, réfugiés du pays telugu, jetèrent les fondations d'une cité sur la rive gauche de la rivière Tungabhadra, au sud du plateau du Deccan, en face de la forteresse d'Anegundi. Ils étaient des disciples d'un Brahmane savant et sage, Madhava Vidyaranya, et de son frère Sayana, le célèbre commentateur des *Védas*. Ces cinq frères établirent un empire, l'empire de Vijayanagar, dont le but était la défense de l'ancienne religion, de la structure sociale et de la culture hindoue contre les menaces islamiques et modernistes.

L'empire de Vijayanagar se développa avec une grande rapidité. Sous ses premiers souverains, Harihara I^{er} et Bukka I^{er}, il étendit sa suzeraineté sur un grand nombre de principautés, comprenant la plus grande partie du territoire hoysala. Vijayanagar put tenir en échec le royaume musulman bahmani (Hyderabad) du sud et la puissance des sultans de Delhi. En 1374, Bukka I^{er} envoya une ambassade en Chine. Il mourut en 1378 ou 1379. Son fils Harihara II prit le titre d'empereur. Harihara était un adorateur de Shiva. Selon le principe hindou, il respecta les autres religions.

L'histoire de Vijayanagar est une longue histoire de guerres difficiles. Durant le règne de Harihara II, son fils Bukka II attaqua en 1398 Firuz shah Bahmani, mais fut vaincu en 1399, et Vijayanagar dut payer un tribut considérable. Entre-temps, l'autorité de Vijayanagar s'était étendue sur tout le sud de l'Inde, y compris Mysore, le pays kanada, Chingleput, Trichinopoly et Kanchi (Conjeevaram). Harihara II mourut en 1406, et, après quelques disputes entre ses fils, Deva Raya I^{er} monta sur le trône. Il subit quelques revers dans ses guerres avec les sultans bahmani et mourut en 1422. Son successeur Deva Raya II connut également des revers, mais réorganisa puissamment l'administration. Il accepta des Musulmans dans son armée et établit un office de contrôleur des mers du sud.

Un Italien, Nicolo Conti, visita la ville de Vijayanagar en 1420. Le Persan Abdur Razzaq y séjourna en 1443. D'autres voyageurs, italiens, persans, portugais, ont laissé de la cité et de l'empire des descriptions émerveillées. D'après Edoardo Barbosa, la ville était en

1516 un centre international du commerce « des diamants, des rubis de Pega, des soies de Chine et d'Alexandrie, de la cannelle, du camphre, du musc, du poivre et du santal ». On y rencontrait des hommes de toutes les nations. La circonférence de la ville avait près de cent kilomètres. L'empire possédait, d'après Abdur Razzaq, trois cents ports de mer et entretenait des relations commerciales avec la Malaisie, la Birmanie, la Chine, l'Arabie, la Perse, l'Afrique orientale, l'Abyssinie et le Portugal.

La musique était très à l'honneur. Même les femmes du roi jouaient de quelque instrument. La plupart des fonctionnaires du palais étaient d'ailleurs des femmes. Les Brahmanes exerçaient une influence prédominante sur les affaires de l'état. Les langues de l'empire étaient le sanskrit, le telugu, le tamil et le kanada, et la littérature très importante dans toutes ces langues. De nombreux poètes, philosophes, historiens, musiciens vivaient à la cour. L'architecture connut un grand renouveau, et certains des temples qui ont survécu sont parmi les monuments les plus remarquables de l'Inde.

Deva Raya II mourut en 1446 et son fils Mallikarjuna sut maintenir l'intégrité du royaume, malgré les attaques combinées du sultan bahmani et du roi hindou de l'Orissa. Après sa mort, en 1465, son successeur Virupaksha II fut incapable de résister aux attaques du sultan bahmani, qui occupa une partie des territoires de Vijayanagar entre les rivières Krishna et Tungabhadra. Le plus fidèle des vassaux de l'empire, Narasimha Saluva de Chandragiri, déposa alors Virupaksha et s'empara du trône en 1486. Il avait à cœur l'accomplissement de la mission sacrée pour laquelle avait été créé l'empire. Il chargea son meilleur général, Narasa Nayaka, de gouverner après lui. Narasa Nayaka laissa le trône au fils de Narasimha, mais se chargea du gouvernement. Toutefois, à sa mort en 1505, c'est son fils Vira Narasimha qui assumait le pouvoir royal, déposant le dernier des souverains saluva.

A la mort de Narasimha, son jeune frère Krishnadeva Raya lui succéda. Il devait être le plus grand souverain de Vijayanagar et l'un des plus célèbres rois de l'histoire de l'Inde. Krishnadeva décida de consolider l'organisation de ses propres états, avant de s'attaquer à ses voisins du nord. C'est seulement en 1510 qu'il marcha contre le prince de Mysore, qui se montrait réfractaire, et prit la forteresse de Shivasamudram. Il contraignit ensuite à l'obéissance les autres chefs de la région. En 1512, il s'avança vers la frontière de Bijapur et prit possession de Raichur. Habilement conseillé, il n'attaqua pas les états musulmans, mais se tourna contre l'Orissa. Il prit la forteresse d'Udayagiri près de Bhuvaneshwar, en 1514, et fit prisonniers un

de cinq mois, les Musulmans s'employèrent à tout détruire, les temples, les palais, les magnifiques résidences. Les scènes de massacres et d'horreur dépassèrent, disent les contemporains, tout ce que l'esprit peut imaginer. Les vainqueurs s'approprièrent de telles richesses en or, en bijoux, en meubles, en chameaux, en tentes, en équipages, en tambours, en étendards, en filles, en garçons, en esclaves, en armes, en armures qu'il n'y eut pas un seul soldat qui ne repartît en homme riche. Les rois permirent à tous de garder ce qu'ils avaient saisi, excepté les éléphants. Il ne resta, de la plus belle et la plus prospère cité de l'Inde, que quelques ruines fumantes.

Cette tragédie ne marqua pas toutefois la fin de l'empire de Vijayanagar. Les sultans se disputèrent entre eux, et Tirumal, frère de Rama Raya, réorganisa l'empire et s'établit dans une autre capitale, Penugonda. Vers la fin de sa carrière, il détrôna l'empereur en titre, Sadashiva, et usurpa le trône. Son fils Ranga II lui succéda et continua son œuvre, suivi de son frère Venkata II qui régna de 1586 à 1614 et transporta la capitale à Chandragiri. En 1612, il avait permis à Raja Odyar de fonder le royaume de Mysore qui fut le seul à survivre à la désintégration de l'empire lorsque celui-ci succomba à l'égoïsme et aux dissensions de ses vassaux et à l'ambition des états musulmans.

L'empire de Vijayanagar avait produit dans l'Inde, dégradée et avilie par la féroce occupation musulmane, un prodigieux renouveau culturel sur tous les plans, ceux de la philosophie, des sciences, des arts, de l'architecture, de l'organisation sociale. L'Inde revenait à la vie. Une très grande partie de ce que nous savons de l'histoire de la pensée hindoue nous vient des textes reconstitués et commentés à cette époque.

La mentalité chevaleresque, la justice humaine, le respect de la vie et de la propriété, que nous retrouvons même dans les guerres menées par les empereurs de Vijayanagar, forment un contraste étonnant avec la cruauté, la barbarie, les massacres, les viols, les populations entières réduites à l'esclavage, qui caractérisent les empires musulmans. Les Musulmans, les Chrétiens ne furent l'objet d'aucune discrimination dans l'empire hindou. Barbosa remarque avec étonnement que « le roi permet une telle liberté que chacun peut aller, venir et vivre selon sa religion, sans que personne l'inquiète ou lui demande s'il est chrétien, juif, musulman ou hindou ». Dans les états musulmans, le meurtre d'un « incroyant » était, et reste encore, prôné comme une vertu. Nous en verrons bien plus tard de tristes exemples dans l'état islamique moderne du Pakistan.

L'empire mongol

Les Mongols, en dehors du groupe des « nouveaux Musulmans », n'avaient pas fourni d'éléments permanents à la population de l'Inde. Ils continuaient à harceler les populations proches des frontières. L'invasion de Timur, qui occupa de manière permanente le Panjab, installa pour la première fois le pouvoir mongol en Inde. Ce fut l'un de ses descendants, Babour, qui entreprit la conquête systématique du nord de l'Inde, avec l'intention d'y demeurer définitivement. Les empereurs que l'on appela les « grands Mongols » ou Moghols, étaient des descendants du second fils de Gengis Khan qui avait régné sur l'Asie centrale et sur le Turkestan ; mais, à l'époque de leur établissement dans l'Inde, leur armée était un mélange de Turcs et de Mongols. Les Turco-Mongols convertis à l'islam furent l'un des principaux éléments du triomphe de ce dernier dans le monde. Ils établirent la domination musulmane sur l'Inde en même temps que sur le Proche-Orient. Les Turcs prirent Constantinople en 1453; Sulaiman le Magnifique (1520-1566) devait ajouter à l'empire turc l'Europe du sud-est. En Perse, Ismaïl Safavi (1500-1524) fonda l'empire safavide.

L'occupation de l'Inde par les Turco-Mongols peut être divisée en trois phases. De 1526 à 1530, ils soumirent les Afghans et les Rajpouts. De 1530 à 1540, Houmayoun tenta de conquérir le Malva, le Gujerat et le Bengale, mais fut rejeté hors de l'Inde par l'Afghan Sher shah. Dans la troisième phase, de 1545 à 1556, Houmayoun établit l'empire mongol, qui fut ensuite consolidé et agrandi par Akbar.

Babour

Babour était un Turc chaghataï, descendant de Timur par son père et de Gengis Khan par sa mère. Il avait hérité à l'âge de onze ans de la petite principauté de Farghana, qui fait partie aujourd'hui du Turkestan chinois. Il eut des débuts difficiles et ses tentatives pour élargir son modeste royaume se heurtèrent à l'opposition de ses cousins et du chef ouszbek Sharbani Khan. Il essaya sans succès en

1497 et en 1503 d'annexer la ville de Samarkand, et finalement fut dépossédé de son propre patrimoine et dut errer pendant près d'un an. Toutefois, il n'abandonna jamais ses rêves de conquêtes. Profitant d'une révolte des Afghans contre les Uzbeks, il parvint à se rendre maître de la ville de Kaboul, en 1504; et c'est de là qu'avec l'aide du shah Ismaïl Safavi de Perse, il se lança de nouveau en 1511 contre Samarkand et, de nouveau, échoua dans son entreprise. C'est alors qu'il décida de tourner ses efforts vers le sud-est et qu'il se lança dans une série d'expéditions sur le territoire de l'Inde. Il sut habilement profiter de l'hostilité de certains nobles envers la cour de Delhi. Appelé à l'aide par Daulat Khan, du Panjab, et par Alam Khan, oncle d'Ibrahim Lodi, l'un des prétendants au trône, il descendit vers le Panjab et occupa Lahore en 1524. Toutefois ses alliés comprirent vite le danger que représentaient ses ambitions et ils se retournèrent contre lui. Babour se retira à Kaboul et il y prépara son armée en vue de la conquête. En 1525, il attaqua et occupa le Panjab, forçant Daulat Khan à se soumettre. Il marcha ensuite contre Delhi et, avec sa petite armée bien entraînée de douze mille hommes, rencontra l'immense armée de cent mille hommes d'Ibrahim Lodi, dans la célèbre bataille de Panipat. Selon les propos mêmes de Babour, son ennemi « était un soldat sans expérience, dont les mouvements étaient mal calculés, qui marchait sans ordre, s'arrêtait ou se retirait sans méthode et attaquait sans tactique ». Grâce à son habileté de manœuvre et à son artillerie, Babour gagna la bataille. Ibrahim Lodi fut tué, ainsi que ses meilleurs officiers. Babour occupa sans délai les cités de Delhi et d'Agra.

La bataille de Panipat est considérée comme le point de départ de l'empire moghol. Toutefois, Babour se trouva immédiatement en face de redoutables adversaires, qui étaient les chefs afghans, d'une part, et les nobles rajpouts dirigés par Rana Sanga, d'autre part. Les principautés des chefs afghans et rajpouts étaient pratiquement indépendantes, sous la suzeraineté purement nominale d'Ibrahim Lodi. Babour s'occupa d'abord d'expulser un bon nombre de chefs afghans. Parmi eux, seuls quelques partisans de la dynastie lodi acceptèrent de joindre leurs forces à celles de Rana Sanga.

Celui-ci, homme courageux et capable, avait réorganisé les clans des Rajpouts hindous contre l'empire affaibli des Musulmans. Sans l'arrivée de Babour et des Mongols, il aurait probablement réussi, et l'histoire de l'Inde eût été fort différente. Accompagné des princes de Marwar, d'Amber, de Gwalior, d'Ajmer et de Chanderi, ainsi que du sultan Mahmoud Lodi, qu'il avait reconnu comme souverain légitime de Delhi, Rana Sanga marcha contre Babour avec une

armée qui comportait quatre-vingt mille chevaux et cinq cents éléphants. Babour, dont l'armée était bien moins nombreuse, mesura le danger. Devant ses soldats, il brisa ses coupes de vin et jura de ne plus toucher de breuvage enivrant jusqu'à la victoire. Son discours magnétisa ses troupes.

Le combat eut lieu à Khanua, à l'ouest d'Agra. Les Rajpouts se battaient avec un courage héroïque, mais Babour, usant de la même tactique qu'à Panipat, finit par triompher. La défaite des Rajpouts fut complète, malgré leur résistance désespérée. Le rana parvint à s'échapper ; mais il devait mourir peu après. Babour ne laissa pas aux Rajpouts le temps de se ressaisir. Il traversa la rivière Jumna et prit d'assaut la forteresse de Chanderi. Après leur défaite, les clans rajpouts cessèrent d'être un facteur important dans la vie politique de l'Inde pendant près de trente ans. L'expédition de Babour dans l'Inde, qui aurait pu n'être qu'un épisode dans sa vie, l'entraîna à prendre des responsabilités qui y fixèrent son destin. Sa fortune était maintenant établie, et ses futures batailles n'auront plus pour but que l'agrandissement de son empire. Le centre de ses activités n'était plus Kaboul, mais Delhi. Après la défaite des Rajpouts, Babour s'attaqua à la confédération des chefs afghans et leur infligea une cruelle défaite près de Patna, le 6 mai 1529. Son empire s'étendait alors de l'Oxus au Bengale et de l'Himalaya à Gwalior.

Toutefois il ne jouit pas longtemps de son succès. Il mourut à Agra le 26 décembre 1530. Son corps fut transporté à Kaboul, où il fut enterré dans son jardin favori. La légende raconte que le fils de Babour, Houmayoun, avait été gravement malade et que Babour avait fait de ferventes prières pour que la maladie lui fût transférée. Dans la mesure où Houmayoun se sentit mieux, la santé de Babour déclina, et il expira peu après la guérison de son fils.

Il n'avait eu le temps que de s'imposer à l'Inde par la force des armes, non d'organiser ses nouveaux états. Il légua donc à son fils un empire sans structure économique, légale ni politique. L'organisation de l'empire moghol devait être l'œuvre de ses successeurs.

Babour, un soldat de fortune, conquérant féroce, se complaisait dans les massacres et les destructions inutiles. Il s'employait, avec l'énergie du Mongol, la sagacité du Turc et la foi du Musulman, à l'asservissement et à la destruction du monde hindou. Comme c'est souvent le cas des hommes cruels et sanguinaires, il était par ailleurs un père affectueux, un bon maître, un ami dévoué dans le cercle étroit de la famille et du groupe. Poète, il aimait la musique et les arts. Ses mémoires, écrits dans sa langue maternelle, le turki,

et traduits plus tard en persan par Abdur Rahim Khan-i-Khanan, forment un document historique et littéraire de premier plan.

Houmayoun

Trois jours après la mort de Babour, Houmayoun monta sur le trône. Il avait vingt-trois ans. Les responsabilités qui lui incombait étaient écrasantes. Des forces hostiles l'entouraient de tous côtés. Ses cousins, ainsi que ses trois frères, étaient tous des prétendants au trône et n'attendaient qu'une occasion pour s'en saisir. Les Rajpouts et les Afghans, vaincus sur les champs de bataille, n'étaient pas réellement soumis. L'empire n'avait pas d'administration cohérente. Il fallait un génie militaire et un habile politique pour conserver ce que Babour avait conquis par la force. Houmayoun ne possédait pas ces vertus. Homme doux et cultivé, incapable de persévérance, il aimait s'enfermer dans le doux cloître du harem et s'enivrer d'opium, alors qu'il aurait dû se préparer à affronter ses ennemis. Il pardonnait à ceux qu'il aurait dû punir. C'était un compagnon charmant dans la vie privée, mais il n'avait aucune des qualités qui font un grand roi. La première erreur d'Houmayoun fut sa clémence envers ses frères, qu'il aurait dû éloigner du pouvoir. Ne pouvant croire à leurs sentiments véritables, il donna le gouvernement de Sambhal à Askari, celui d'Alwar à Hindal, et Kaboul et Kandahar à Kamran. Ce dernier, après avoir obtenu quelques succès militaires, reçut en outre le Panjab et le district d'Hissar. Houmayoun préparait ainsi la désintégration de l'empire de Babour, et perdait avec le Panjab la principale source de recrutement pour son armée.

Sur le plan militaire, Houmayoun remporta toutefois quelques succès relatifs. Il assiégea la forteresse de Kalinjar et accepta de lever le siège après avoir reçu du raja une importante somme d'argent. Il vainquit les Afghans à Dourah et chassa le sultan Mahmoud Lodi de Jaunpur. Il assiégea alors Chunar, fief de Sher Khan, mais abandonna le siège après avoir reçu du chef afghan une soumission purement nominale. Se tournant alors vers l'ouest, il voulut attaquer Bahadur shah, du Gujerat, dont la puissance grandissante l'inquiétait. Bahadur shah, profitant du déclin du pouvoir rajpout, avait annexé le Malva et assiégé la célèbre forteresse de Chitor. La reine Karnavati de Mewar sollicita l'aide de Houmayoun pour défendre le Rajpoutana, mais Houmayoun lui refusa son aide. Bahadur shah prit alors Chitor, avec l'aide de

l'ingénieur turc Rumi Khan, de Constantinople, et celle d'artilleurs portugais. Houmayoun avait perdu une précieuse occasion de regagner la sympathie des Rajpouts. Il attaqua l'armée de Bahadur shah, qu'il battit près de Mandasor, et il le pourchassa à Mandu, Champaner et Ahmedabad, puis à Cambay. Bahadur shah se réfugia finalement dans l'île de Diu.

La victoire d'Houmayoun fut de courte durée. Avec son frère Askari et la plupart de ses officiers, Houmayoun ne songea plus qu'à fêter sa victoire dans des festins et des plaisirs divers, au point que, jusque dans son propre camp, personne n'observait plus la moindre discipline. Le sultan du Gujerat en profita et parvint aisément à reprendre les territoires perdus. Houmayoun, qui avait à faire face à de nouveaux dangers à l'est, n'eut plus le temps de s'y intéresser. En un an il avait reconquis deux grandes provinces pour les perdre de nouveau l'année suivante.

Sher shah

Les chefs afghans, profondément hostiles aux nouveaux venus qui s'étaient saisis du pouvoir, trouvèrent en Sher Khan Sur la forte personnalité capable de coordonner leurs efforts et d'organiser la résistance. Le grand-père de Sher Khan était un Afghan de la tribu des Sur, qui vivaient près de Peshawar. Il avait émigré dans l'Inde en quête d'aventure militaire et, avec son fils Hasan, s'était établi dans le Panjab. Le fils de Hasan, Farid, plus tard appelé Sher Khan, naquit au Panjab en 1472. Hasan qui avait trouvé un emploi à Sasaram dans le Bihar, y emmena Farid. Mais l'épouse favorite de son père n'aimait pas le jeune homme, qui quitta bientôt le domicile paternel et se lança seul dans une vie de risques et d'intrigues. Il fit à Jaunpur de brillantes études de langue et de littérature persanes. A la mort de son père, il hérita de sa charge et fut en grande faveur auprès de Bahar Khan Lohari, qui lui donna le titre de Sher Khan (le seigneur tigre), après qu'il eut, à lui seul, réussi à tuer un tigre dangereux. Toutefois, l'entourage de Bahar Khan, jaloux de la faveur dont il jouissait, sut agir sur l'esprit du souverain, et Sher Khan fut dépossédé. Il se mit alors au service de Babour, qui apprécia vivement ses capacités et le nomma vice-gouverneur du Bihar et tuteur du fils mineur de son ancien protecteur, Bahar Khan. Sher Khan devint virtuellement le gouverneur du Bihar et, ayant gagné l'armée à sa cause, proclame l'indépendance du pays. Taj Khan, prince de Chunar, avait été assassiné par son propre fils. Sher Khan

épousa la veuve du prince et devint maître de cette puissante forteresse. Houmayoun assiégea Chunar en 1531, mais Sher Khan sut faire à temps une apparente soumission.

Il commença à avoir des difficultés avec les autres chefs afghans, jaloux de sa réussite. Ils s'allièrent au roi du Bengale, Mahmoud shah. Sher Khan vainquit l'armée des confédérés à Sujargarh, près de la ville de Bihar. Profitant de l'expédition de Houmayoun contre le Gujerat, il attaqua Gaur, capitale du Bengale, en utilisant une voie détournée. Mahmoud shah préféra conclure la paix en lui cédant un important territoire et lui payant un tribut d'un million trois cent mille pièces d'or. De nombreux chefs afghans, impressionnés par ses succès, se joignirent alors à lui. Sher Khan revint à la charge et attaqua le Bengale, avec l'intention, cette fois, de l'annexer. En octobre 1537, il assiégea de nouveau Gaur. Houmayoun, inquiet, s'avança contre le Bihar, mais, au lieu de délivrer Gaur, il assiégea pendant six mois Chunar, dont la garnison lui résista courageusement. Pendant ce temps, Sher Khan réduisit Gaur, qui tomba en avril 1538.

Tenu en échec à Chunar, Houmayoun s'avança vers le Bengale et entra à Gaur en juillet 1538. Sher Khan évita soigneusement un conflit direct et, pendant que l'armée impériale était occupée au Bengale, mit lui-même au pillage les territoires des Moghols, au Bihar, à Jaunpur et jusqu'à Kanauj. Houmayoun (qui avait passé son temps à festoyer à Gaur) voulut retourner à Agra. Sher Khan et ses alliés afghans prirent position pour lui barrer la route. Le Moghol subit une cruelle défaite sur les rives du Gange, à Chaunsa, près de Buxar, en juin 1539. La plupart des soldats de l'empereur furent noyés ou faits prisonniers. Houmayoun lui-même ne fut sauvé que par un porteur d'eau, qui lui fit traverser le Gange en flottant sur ses outres. Sher Khan se trouvait maintenant à la tête de vastes états, qui s'étendaient de Kanauj à l'Assam et de l'Himalaya au golfe du Bengale. Il prit le titre de Sher shah et fit battre monnaie à son nom. L'année suivante, Houmayoun marcha de nouveau contre lui, mais son armée, qui manquait d'enthousiasme et était mal dirigée, fut entièrement mise en déroute près de Kanauj, le 17 mai 1540. Cette fois encore Houmayoun parvint à s'échapper mais, dépossédé de ses états, il devait pendant quinze ans mener une vie errante. L'empire de l'Inde du nord était de nouveau passé aux Afghans.

Les fils de Babour ne voulurent pas renoncer à leurs querelles, malgré les efforts d'Houmayoun, réfugié à Lahore. Sher Khan attaqua le Panjab, pour essayer de réduire les tribus guerrières du pays gakkar. Il ravagea le pays, mais ne réussit pas à soumettre les Gakkar, car il dut en hâte retourner au Bengale, où le gouverneur

qu'il y avait nommé s'était rebellé. Sher shah chassa le rebelle et divisa habilement le pays en districts, gouvernés chacun par un officier qui dépendait directement de lui.

Il repartit alors vers l'ouest pour s'attaquer aux Rajpouts. Il prit le Malva en 1542 et attaqua ensuite la forteresse de Raisin. Les Rajpouts acceptèrent de capituler à condition qu'un sauf-conduit leur fût donné pour évacuer le fort. Sher Khan accepta, mais les Afghans se jetèrent sur les assiégés dès qu'ils furent sortis de l'enceinte. Alors les Rajpouts, selon leur loi chevaleresque, tuèrent leurs femmes et leurs enfants, pour éviter qu'ils ne tombent entre les mains des Musulmans, et se firent eux-mêmes tuer jusqu'au dernier. Sher Khan parvint ensuite à réduire Marwar, après de terribles combats où il perdit plusieurs milliers d'hommes. Il finit par établir sa domination sur l'ensemble du Rajpoutana, d'Ajmer à Abu. Il se tourna alors contre l'Inde centrale et parvint à prendre le fort de Kalinjar. Au moment où son pouvoir semblait définitivement établi, il mourut accidentellement, d'une explosion de poudre à canon, le 22 mai 1545.

Dans son court règne de cinq ans, il avait enregistré des succès militaires considérables, mais avait aussi entrepris des réformes très importantes dans toutes les branches de l'administration. Le caractère judicieux de ses réformes a étonné les historiens et beaucoup des formes d'organisation qu'il avait soit créées, soit reprises des anciens empires hindous, devaient subsister, même sous la domination anglaise. Il associa systématiquement des fonctionnaires hindous à l'administration et s'efforça de créer un empire qui fût acceptable à l'ensemble de la population. Ses réformes agraires forment encore la base du système de l'Inde d'aujourd'hui. Il abolit les taxes vexatoires et supprima des douanes intérieures. Il fit construire des routes et remit en état le célèbre « grand trunk road » qui va de l'est du Bengale jusqu'à l'Indus et relie Calcutta, Bénarès, Delhi et Lahore. Ces routes, larges, bordées d'arbres, étaient jalonnées de *sarail*, ou maisons de voyageurs, où chacun pouvait s'arrêter pour la nuit.

Sher shah fut enterré dans un superbe mausolée à Sasaram, entre Bénarès et Calcutta. S'il avait vécu, l'Inde n'eût pas connu le règne des « grands Mongols ». Mais l'empire afghan qu'avait construit Sher shah ne dura pas longtemps. Son deuxième fils, Jalal Khan, fut proclamé roi et prit le titre de sultan Islam shah, populairement appelé « Salim Shah ». Salim prit de féroces mesures contre son frère aîné et sut affermir son pouvoir, maintenir la puissance de l'armée et l'efficacité des réformes administratives instaurées par son père. Mais il mourut jeune, en 1554, et le désordre s'établit. Son fils,

encore enfant, fut assassiné par son oncle maternel, Mubariz Khan, qui se saisit du trône et prit le nom de Muhammad Adil shah. C'était un homme sans caractère, qui, en dépit des efforts d'un habile ministre de basse extraction, Himou, perdit une province après l'autre et ne sut pas contrôler les intrigues de deux neveux de Sher Khan, qui prétendaient au trône.

Houmayoun profita de l'occasion. Il avait erré misérablement de place en place, maltraité par ses frères, dont l'inimitié le poursuivait dans ses malheurs. Il essaya d'obtenir l'aide des Rajpouts, mais sans succès. Il avait épousé une Persane et son fils, Akbar, était né le 23 novembre 1542 à Amarkot. Il s'adressa finalement au jeune shah de Perse, shah Tahmasp, qui lui donna une armée de quatorze mille hommes, à condition qu'il embrassât la foi shiite et qu'il lui cédât Kandahar en cas de succès. Houmayoun occupa Kandahar et Kaboul en 1545. Il emprisonna son frère Kamran, lui fit crever les yeux et l'envoya à La Mecque, ainsi que son second frère Askari. Le dernier frère, Hindal, fut tué une nuit dans une embuscade. En février 1555, Houmayoun prit Lahore. Il occupa Delhi et Agra en juillet de la même année. Il avait recouvré une partie de son empire lorsqu'il mourut, le 24 janvier 1556, d'une chute accidentelle dans l'escalier de sa bibliothèque.

Akbar, âgé de treize ans, était alors au Panjab avec son précepteur Bairam. Il fut proclamé, le 14 février 1556, successeur de Houmayoun.

A ce moment, la suprématie des Moghols sur l'Inde était loin d'être assurée. Le pays perdait rapidement le bénéfice des réformes de Sher shah. Les provinces étaient pratiquement redevenues des états indépendants. Une terrible famine compliquait les choses. Les Portugais s'étaient établis à Goa et à Diu. Les Afghans continuaient d'occuper une grande partie du pays. L'héritage d'Akbar était donc précaire et sa tâche difficile.

Himou, l'habile ministre d'Adil shah Sur, prit la direction des troupes et s'avança contre les Moghols, avec une forte armée qui comprenait quinze cents éléphants. Il occupa Agra et Delhi et rencontra les troupes d'Akbar sur le célèbre champ de bataille de Panipat. La bataille tournait à son avantage, mais une flèche lui creva un œil. Il s'évanouit et ses soldats se dispersèrent en désordre. Il aurait été tué, selon la légende, par Akbar lui-même, sur le conseil de Bairam. D'autres sources nous disent qu'Akbar refusa, et que ce fut Bairam qui tua Himou. Les vainqueurs occupèrent bientôt Delhi et Agra.

Akbar

La seconde bataille de Panipat marque l'établissement permanent des Mongols dans l'Inde. Les clans rajpouts furent démoralisés, puis ralliés par une politique habile. Gwalior, Ajmer et Jaunpur furent annexés entre 1558 et 1560. Akbar restait toujours sous la tutelle de son précepteur Bairam. Le jeune et fougueux empereur se sentait brimé. Sa mère Hamida Banu Begum, ainsi que sa nourrice Maham Anaga et le fils de celle-ci Adam Khan, le persuadèrent de se défaire de ce protecteur encombrant. Akbar convoqua Bairam, lui signifia son renvoi et l'envoya à La Mecque. Bairam protesta, mais n'osa se révolter. Il fut tué, au cours du voyage, par un Afghan dont il avait lui-même tué le père.

Akbar assumait tous les pouvoirs. Toutefois, pendant deux ans encore, de 1560 à 1562, il resta sous la coupe de sa nourrice et d'Adam Khan. Ce dernier occupa le Malwa en 1561, se livrant à des pillages et à des actes de cruauté que l'historien Badauni condamne vivement. Finalement Akbar fit tuer Adam Khan. Sa mère Maham Anaga mourut de chagrin quarante jours plus tard. En mai 1562, à l'âge de vingt ans, Akbar s'était émancipé de l'influence du harem et restait seul maître de l'empire.

La politique d'Akbar fut une politique de conquêtes et d'annexions. Un monarque, disait-il, doit toujours faire de nouvelles conquêtes, autrement ses ennemis prennent les armes contre lui. Pendant plus de quarante ans, il continua d'annexer un état après l'autre. La clé de sa politique fut d'obtenir l'alliance des Rajpouts, les plus nobles et les plus courageux guerriers de l'Inde. Il y réussit et les associa largement au gouvernement, leur donna le commandement de larges parties de son armée. L'empire d'Akbar fut donc le résultat d'une coordination entre l'habile diplomatie et l'esprit d'aventure des Mongols, alliés au courage et à l'esprit chevaleresque des Rajpouts.

Très influencé par sa mère persane, Akbar n'avait rien du fanatisme de ses prédécesseurs. Il était, par sa philosophie, sa conception des valeurs et de la religion, beaucoup plus proche des Persans shiites que des Arabes, des Turcs ou des Mongols étroitement sunnites, pour qui le meurtre des « infidèles » était une œuvre méritoire. Toutefois, Akbar trouva dans les Rajpouts des alliés fiers et difficiles. Offensé parce que Baz Bahadur, souverain détrôné de Malwa, avait trouvé refuge et protection à Mewar, Akbar assiégea Chitor et parvint à vaincre sa résistance. Les occupants se firent tuer jusqu'au dernier. Les femmes et les enfants se soumièrent au rite du jauhar et se jetèrent dans une chambre embrasée. D'après

Abul Fazl, trente mille personnes y trouvèrent la mort.

Découragés par la chute de Chitor, les princes rajpouts se soumirent. Lé dernier à reconnaître la suzeraineté de l'empereur fut Raja Ramchand, de Kalinjar. La possession de cette célèbre forteresse de l'Inde centrale renforça grandement la puissance militaire d'Akbar. Les souverains de Bikaner et de Jaisalmer donnèrent même leurs filles en mariage à l'empereur musulman, ce qui, pour des Hindous, était sans précédent. Seul Pratap, souverain de Mewar, ne se soumit jamais. Pourchassé par ses ennemis de rocher en rocher, nourrissant sa famille de fruits sauvages, il est resté dans l'Inde un héros légendaire, symbole du courage indomptable et de l'esprit chevaleresque des Rajpouts. Il finit même par reprendre certaines de ses forteresses, avant de mourir à l'âge de cinquante-sept ans, le 19 janvier 1597.

Akbar entreprit alors de conquérir la riche province du Gujerat, qui, après plusieurs expéditions, fut annexée à l'empire. Cette province fut l'une des sources importantes de revenus pour l'empire et le mit en contact avec la mer et avec les Portugais. Les Mongols n'avaient jamais eu jusqu'alors de rapports avec les peuples de marins, et leur manque d'intérêt pour le commerce maritime avait facilité grandement l'intrusion des Européens. Après le Gujerat, ce fut le tour du Bengale, contre lequel Akbar dut lancer plusieurs expéditions, en 1575 et 1576, avant de le réduire. L'Orissa fut lui aussi annexé à l'empire en 1592.

L'Afghanistan, sous le gouvernement turbulent du demi-frère d'Akbar, Mirza Muhammad Hakim, constituait un danger perpétuel. Akbar marcha sur Kaboul en 1581, avec cinquante mille cavaliers, cinq cents éléphants et de nombreuses divisions d'infanterie. Mirza Muhammad se soumit et fit vœu de fidélité. L'empereur lui pardonna et Kaboul fut formellement annexé en 1585. Comme tous les gouvernements de l'Inde, le gouvernement d'Akbar dut faire face au problème des frontières du nord-ouest, voie de toutes les invasions. Maître de Kaboul, il devait s'assurer la possession de Kandahar, où les hautes montagnes de l'Hindoukoush s'abaissent et offrent un passage facile aux envahisseurs. Des tribus très attachées à leur indépendance occupaient ces régions, et elles étaient par principe hostiles à toutes les puissances dominantes. Les Uzbeks et les Yusufzai présentaient un danger perpétuel, ainsi que les Roshniya, disciples de Bayazid, qu'ils considéraient comme le nouveau messie et dont la religion avait pour principes le communisme et la destruction des ennemis de l'islam. Akbar sut se concilier les Uzbeks et établir des liens d'amitié avec leur chef Abdullah Khan. Il eut raison des Roshniya et écrasa les Yusufzai

dont, selon Abul Fazl, beaucoup furent tués et un très grand nombre vendus comme esclaves au Turan et en Perse.

Le Kashmir fut annexé en 1586, le Sind en 1591 et le Bélouchistan en 1595. Kandahar était un grand centre commercial pour les marchandises venant d'Asie centrale. Harcelé par les Uzbeks, le gouverneur persan capitula devant l'envoyé d'Akbar en 1595. La frontière de l'empire semblait désormais assurée.

Akbar se tourna alors vers le Deccan, au centre de la péninsule indienne. Il avait deux buts ; soumettre les sultanats d'Ahmadnagar, de Bijapur, de Golkonde et de Khandesh, contenir l'influence croissante des Portugais. Bien qu'ayant en apparence des relations amicales avec eux, il craignait leur ingérence dans la vie politique, et aussi l'habileté avec laquelle ils drainaient une partie des ressources de l'Inde. Aucun fanatisme religieux n'était en jeu, comme ce devait être le cas pour ses successeurs. Akbar essaya d'abord d'établir sa suzeraineté par voie diplomatique, puis envoya une armée contre Ahmednagar, qui fut défendue avec un courage et une volonté extraordinaires par une femme, Chand Bibi, reine de Bijapur. Après divers épisodes, Chand Bibi fut assassinée, et l'armée moghole occupa la ville en 1600. L'annexion officielle n'eut toutefois lieu que plus tard, sous le règne du shah Jahan.

Akbar s'attaqua ensuite au Khandesh. Il prit la capitale Burhanpur et assiégea pendant six mois la formidable forteresse d'Asirgarh. Il en eut finalement raison par la ruse et la trahison, et acheta la soumission des défenseurs avec de larges sommes d'argent. Les portes de la forteresse furent, selon l'un de ses historiens, « ouvertes avec des clés d'or ». Ce fut la dernière des conquêtes d'Akbar. Son empire avait maintenant une immense étendue, mais était loin de présenter une unité administrative, et beaucoup de territoires n'étaient soumis que nominalelement. Akbar revint à Agra en mai 1601. Ses dernières années furent attristées par la révolte de son seul fils survivant, Salim, qui s'était proclamé roi et indépendant à Allahabad et qui s'allia aux Portugais pour combattre son père.

Salim fit mettre à mort l'historien et ami d'Akbar, Abul Fazl. Finalement, une réconciliation put être arrangée, mais Akbar mourut de la dysenterie le 17 octobre 1605. Il avait soixante-deux ans.

Né d'une mère persane, fille d'un savant soufi, Akbar n'avait rien du fanatisme des autres empereurs. Son intelligence, son amour des arts, son intérêt pour le peuple, son libéralisme religieux ont fait de lui une figure légendaire, au point que beaucoup d'histoires et de fables, souvent beaucoup plus anciennes, lui sont aujourd'hui

attribuées par l'imagination populaire. Il est resté le souverain type, le symbole même de la grandeur et de la magnanimité impériale, comme le fut avant lui Ashoka.

Il avait eu l'occasion de rencontrer à Kaboul de nombreux saints et lettrés soufis, réfugiés de Perse, et avait été profondément impressionné par la pensée libérale et mystique des Soufi, dont la doctrine est presque identique à celle du Vedanta hindou. Par ses femmes rajpoutes, Akbar avait été en contact étroit avec le mysticisme hindou. Le conflit entre les religions le choquait profondément. Il passait volontiers des heures en méditation et rêvait d'une nouvelle religion, synthèse de toutes les croyances, de toutes les aspirations spirituelles de l'homme qui lui eût permis d'harmoniser les éléments discordants de son empire. Officiellement, il observa les rites soufis jusqu'en 1575. Sous l'influence de Shaik Mubarak et de ses deux fils, il fit construire à Fatehpur Sikri un « temple des religions », pour y discuter des questions de philosophie et de théologie. Il y convoqua d'abord les théologiens de l'Islam, et fut profondément choqué de l'étroitesse et de la médiocrité de leurs conceptions, de leur orthodoxie morbide, de leur hostilité envers tous. Il fit alors appel à des philosophes hindous, tels que Purushottama et Devi, et à des Jaïnas, comme Hari Vijaya Suri, Vijaya Sen Suri, Bhanuchandra Upadhyaya, à des prêtres parsi, et même à des missionnaires chrétiens de Goa. Il s'intéressait si profondément aux discussions que chacun croyait l'avoir converti à sa foi. Sa nouvelle religion, exposée dans le *Din-i-Ilahi*, représentait un effort pour atteindre l'essence de la réalité, que chaque religion approche d'une façon différente. Cet effort, souvent profond, parfois puéril, pour chercher à comprendre sans aucun préjugé la nature du monde et le but de la religion, exigeait une tolérance universelle. La générosité, l'honnêteté et l'impartialité de sa pensée, qui font d'Akbar l'un des plus grands esprits que le monde ait connus, ont été ridiculisés également par les Musulmans et par les Jésuites, tels que Bartoli, furieux les uns et les autres de n'avoir pu convertir l'empereur. Il semble assez curieux que les Jésuites, aussi bien que les Musulmans, l'aient accusé d'avoir trahi l'islam. En réalité, il resta toujours fidèle aux principes du Coran, mais s'opposa à la tradition de meurtre, de tyrannie et de conquête, pratiquée par les Chrétiens comme par les Musulmans sous la bannière de la foi. Fondamentalement, Akbar était un homme humble. Pourtant toute sa personne respirait la grandeur. Son fils Jahangir remarque, dans ses mémoires, qu'Akbar « dans ses actions et dans ses mouvements n'était pas comme les hommes ordinaires. La gloire de Dieu se manifestait en lui. Il ignorait la peur et était toujours prêt à risquer sa vie dans la bataille. D'une exquise courtoisie, il charmait tous

ceux qui l'approchaient ». Il ne savait ni lire, ni écrire, mais avait rassemblé une vaste bibliothèque, et de nombreux savants, poètes et philosophes étaient chargés de lui faire la lecture. Sa culture était si vaste, sa mémoire si étonnante et son esprit si éveillé, que ceux qui conversaient avec lui n'auraient jamais pu imaginer qu'il était analphabète.

Contrairement à ses prédécesseurs, Akbar respecta les institutions et les sentiments des peuples qu'il avait conquis. Les structures de l'empire moghol qu'il établit étaient fondées sur la coopération et sur la bonne volonté des petites gens. Il libéra les Hindous, qui formaient la grande majorité de ses sujets, de leur position d'inégalité et des humiliations qu'ils avaient subies depuis l'arrivée des Musulmans. Il supprima les taxes discriminatoires sur les « infidèles » et interdit toute distinction entre Musulmans et non-Musulmans dans les nominations aux plus hauts postes de l'empire. Patron des arts et de la littérature, son règne est l'une des plus brillantes périodes de l'histoire de l'Inde.

Jahangir (1605-1627)

Quelques semaines après la mort d'Akbar, Salim fut couronné à Agra et prit le titre de Nur-ud-din Muhammad Jahangir Padshah Ghazi. Il avait trente-six ans. Il chercha à gagner la sympathie populaire par une amnistie générale de tous les prisonniers et par des mesures très libérales. Il nomma à de hautes fonctions les officiers qui l'avaient secondé dans ses conflits avec son père. Jahangir fut durement secoué, dès les débuts de son règne, par la révolte de son fils aîné Khusrav, qui avait été tendrement aimé par Akbar et méprisait son père. Le jeune prince, d'une grande beauté et de belle prestance, était adoré du peuple. Khusrav s'enfuit au Panjab et fomenta une rébellion. Jahangir marcha contre son fils, à la tête d'une puissante armée. Il était si troublé que, le premier jour, il en oublia de prendre sa dose habituelle d'opium. Il eut facilement raison des rebelles près de Jullundur. Le prince et ses principaux assistants furent faits prisonniers. Khusrav fut amené devant son père, en pleine audience publique, enchaîné et les mains liées. Emprisonné, il devait tristement mourir en 1622. Ses deux principaux adjoints, Husain Beg et Abdul Aziz, furent cousus dans les peaux d'une vache et d'un âne et promenés sur des ânes, face à la queue, à travers la ville.

Le chef religieux des Sikhs, Guru Arjan, fut accusé d'avoir donné

quelque argent au jeune prince. Il se défendit en disant que ce don n'avait aucun caractère politique, mais était conforme à ses devoirs religieux et à la gratitude qu'il avait envers l'empereur Akbar. Jahangir le fit condamner à mort et confisqua tous ses biens. Cet acte brutal était une grande erreur politique, car il fit des Sikhs, qui jusqu'alors constituaient une communauté paisible, de dangereux ennemis de l'empire.

Jahangir avait une personnalité complexe. Cet homme affable, qui aimait la nature et les fleurs, voulait être un roi juste et avait fait attacher, selon l'antique coutume hindoue, à un pilier de pierre devant la porte du palais une chaîne formée de petites cloches, que tout citoyen pouvait faire sonner pour demander justice. Il s'émouvait parce que les éléphants frissonnaient quand on les aspergeait en hiver avec de l'eau froide. Il aimait les femmes et eut de nombreuses amours, mais il était sans force devant les intrigues du harem. Par ailleurs, il tramait des assassinats, dont il parlait sans le moindre remords, et il aimait faire fouetter à mort devant lui ceux qui lui avaient déplu. Il avait, en fait, par son imagination vague, son indécision et son insensibilité, le caractère typique de l'opiomane. Peintre, fin connaisseur de la littérature et des arts, son attitude religieuse était un vague déisme, et il aimait comme son père converser avec les représentants de diverses religions. Toutefois, du point de vue des observances rituelles, il resta fidèle à l'islam. Son règne inaugura de nouveaux contacts entre l'Inde et l'Europe.

En 1611, Jahangir épousa Nur Jahan. Cette jeune femme, d'une extraordinaire beauté et d'une grande intelligence, était, d'après l'*Iqbal-Nama-i-Jahangiri* de Mutamid Khan, la fille d'un émigré persan. A dix-sept ans, elle avait épousé un aventurier persan, Sher-afghan, qui obtint un poste administratif à Burdwan au Bengale, au début du règne de Jahangir. L'intérêt que l'empereur portait à la jeune femme fut probablement la cause de la mort de son époux. Jahangir accusa Sher-afghan « d'avoir une tendance à la rébellion », et il fut taillé en pièces par des soldats de l'empereur. Son épouse Mir-un-nisa fut amenée à la cour avec une petite fille à laquelle elle venait de donner le jour. Quatre ans plus tard, l'empereur l'épousa et en fit la reine principale. Il lui donna le nom de Nur Jahan (Lumière du Monde). L'ambition de la jeune femme était sans mesure. Elle acquit une influence considérable sur l'empereur, fit nommer son père et son frère à des postes importants de la cour, maria sa fille au plus jeune fils de Jahangir, le prince Shahryar.

Jahangir remporta quelques succès militaires. Une révolte des Afghans du Bengale fut écrasée en 1612, et la politique conciliante

de Jahangir les rallia définitivement à l'empire.

Son attitude envers les Rajpouts fut pareille. Certains succès militaires, suivis d'une paix généreuse, en firent des alliés qui devaient rester loyaux jusqu'au jour où le fanatisme d'Aurangzeb en fit à nouveau d'implacables ennemis.

Jahangir mena une vague guerre contre le Deccan. Son armée manquait d'enthousiasme, et les chefs se disputaient entre eux. Ils avaient contre eux une personnalité remarquable, Malik Ambar, fils d'un esclave abyssin, qui était devenu, par sa sagacité exceptionnelle et ses capacités d'organisation, Premier ministre du royaume d'Ahmadnagar. Toutefois, Khurram l'un des fils de Jahangir, parvint à occuper la ville d'Ahmadnagar, au cours d'une opération militaire qui n'eut pas de suite. Jahangir, enchanté, donna à Khurram le titre de *shah jahan* (roi du monde) et augmenta sa liste civile. Toutefois ces opérations coûteuses et interminables n'affectèrent pas les frontières de l'empire moghol, qui restèrent celles de 1605. Sous le règne de Jahangir, la forteresse de Kangra, dans l'Himalaya, fut également prise, en 1620.

Le premier désastre de l'empire fut la perte de Kandahar que l'habile souverain de la Perse shah Abbas (1587-1629) annexa en 1622. Jahangir ordonna à son fils Shah Jahan de reprendre Kandahar, mais le jeune prince, craignant les intrigues de Nur Jahan, refusa de partir. Exaspéré par l'hostilité de la reine, Shah Jahan fomenta finalement une rébellion contre son père, et cela fit que Jahangir renonça à reprendre Kandahar. La petite armée de Shah Jahan fut facilement battue près de Delhi, en 1623, par l'armée impériale, commandée en principe par son frère Parwez, mais en réalité par l'habile général Mahabat Khan. Shah Jahan devait errer en exil jusqu'à sa réconciliation avec son père, en 1625.

Le succès de Mahabat Khan suscita la jalousie de Nur Jahan et de son frère, et leurs intrigues aboutirent à la rébellion de cet habile homme d'Etat. Par un coup de main audacieux, il se saisit de la personne de l'empereur, près de la rivière Jhelum, alors que Jahangir se dirigeait vers Kaboul. Nur Jahan s'échappa et essaya vainement de rallier des troupes pour délivrer l'empereur. Finalement elle le rejoignit dans sa prison, d'où elle parvint à s'échapper avec lui, et à rejoindre une forte armée que les partisans de l'empereur avaient réunie. Son triomphe fut de courte durée, car Jahangir mourut le 28 octobre 1627. Mahabat Khan devait bientôt se rallier à Shah Jahan.

Shah Jahan (1628-1658)

Shah Jahan se trouvait dans le Deccan quand son père mourut. Deux de ses frères, Khusrav et Parwez, étaient déjà morts, mais le dernier, Shahryar, se trouvait dans le nord. Poussé par Nur Jahan, Shahryar se proclama empereur à Lahore. Asaf Khan, père de Mumtaz Mahal, femme de Shah Jahan, dépêcha un émissaire auprès de lui, lui intimant l'ordre de revenir dans le nord. Asaf Khan plaça provisoirement sur le trône un jeune fils de Khusrav et marcha sur Lahore. Il mit en déroute les troupes de Shahryar, le fit prisonnier et lui creva les yeux. Shah Jahan, entre-temps, était revenu à Agra. Il fut proclamé empereur en février 1628. Le jeune prince qui avait servi d'intérim fut emprisonné et plus tard expédié en Perse. Shah Jahan « dépêcha dans l'autre monde » tous ses rivaux potentiels. Il devait plus tard voir deux de ses propres fils mis à mort, un autre exilé, et il devait lui-même finir ses jours emprisonné.

Le règne de Shah Jahan commença dans le calme et dans l'optimisme. Il réussit à écraser deux révoltes. La plus grave fut celle du prince afghan Khan Jahan Lodi, qui était soutenu par le souverain d'Ahmadnagar et par plusieurs chefs mahrattes et rajpouts. Shah Jahan finit par le vaincre à Tal Sehonda, au nord de Kalinjar, et le fit couper en morceaux, ainsi que ses deux fils.

Les Portugais avaient bénéficié d'une charte impériale leur permettant de s'établir au Bengale, près de Satgaon, en 1579. Ils avaient graduellement renforcé leurs positions et construit d'importants établissements à Hougli, au nord de l'actuelle Calcutta. Ils commencèrent à se livrer à des pratiques qui déplurent à l'empereur, prélevant des taxes sur les marchands indiens, en particulier sur le tabac, qui était devenu un important article de commerce. Ils capturaient aussi des enfants hindous ou musulmans, les convertissaient au christianisme et les vendaient comme esclaves. Ils se saisirent ainsi de deux jeunes filles esclaves de Mumtaz Mahal, l'épouse de l'empereur. Les conversions plus ou moins forcées que pratiquaient les jésuites portugais ajoutèrent à la fureur de Shah Jahan. Il chargea le gouverneur du Bengale de punir les Portugais. Hougli fut assiégée et prise, beaucoup de Portugais furent tués et les autres emmenés prisonniers à Agra.

Shah Jahan voulait récupérer la province de Kandahar. Il réussit, par d'habiles négociations et des promesses, à séduire le gouverneur persan, qui lui ouvrit la ville. Le shah de Perse, shah Abbas II, attendit l'hiver, pour que les Moghols puissent difficilement envoyer des renforts, et reprit la ville en 1649. Shah Jahan envoya alors plusieurs expéditions dirigées par son fils Aurangzeb, puis par son

filis favori Dara Shukoh, mais sans succès. Ces campagnes coûtèrent des sommes énormes et leur échec nuisit considérablement au prestige de l'empire. Shah Jahan rêvait de reconquérir Balkh et le Badakshan, ainsi que Samarkand, capitale de son ancêtre Timur. Cette entreprise ne présentait aucun intérêt pour l'Inde. Les difficultés et le coût du transport d'une importante armée à travers les cols escarpés de l'Hindoukoush étaient des obstacles presque insurmontables. Shah Jahan n'en tint aucun compte. Prenant prétexte d'une guerre civile, il envoya son fils le prince Murad, qui parvint à occuper Balkh, mais, malade, dut revenir dans l'Inde. Aurangzeb fut alors envoyé à la tête d'une armée importante. Les Uzbeks avaient entre-temps organisé leur résistance. Aurangzeb dut se retirer dans l'Inde, après avoir subi des pertes considérables, dues en partie au froid et à la neige. Cette expédition sans résultats avait coûté d'énormes sommes au trésor.

Shah Jahan eut plus de succès dans le Deccan. Utilisant la trahison, achetant les commandants des forts ennemis et livrant de violents combats lorsque c'était nécessaire, il avait réussi en 1636 à annexer le Khandesh, le Berar, le Telingana et Daulatabad. Aurangzeb fut nommé gouverneur, mais, gêné par les intrigues de son frère Dara Shukoh, favori de Shah Jahan, il démissionna en 1644. Après la campagne de Balkh, il fut de nouveau chargé du Deccan, dont il réorganisa l'administration et les finances, avec l'aide d'un ministre persan très capable, Murshid Quli Khan. Sous divers prétextes, Aurangzeb annexa les riches royaumes indépendants de Golkonde et de Bijapur. Dans les deux cas, alors qu'il était en train de réussir, Shah Jahan, sous l'influence de Dara Shukoh, lui envoya l'ordre d'abandonner la campagne, ce dont Aurangzeb ressentit beaucoup d'amertume.

Les derniers jours de Shah Jahan furent attristés par un terrible conflit entre ses fils, dispute qui éclata dès qu'il tomba malade, en septembre 1657. Shah Jahan avait quatre fils : Dara Shukoh âgé de quarante-trois ans, Shuja de quarante et un ans, Aurangzeb de trente-neuf ans et Murad de trente-trois ans, ainsi que deux filles, Janahara qui était du parti de Dara Shukoh, et Raushnara qui préférait Aurangzeb. C'est Dara Shukoh qui avait les faveurs de l'empereur et qu'il voulait comme successeur. Dara Shukoh était un libéral, un homme cultivé, qu'intéressaient le soufisme et les doctrines du *Vedanta*. Très proche d'Akbar par son attitude et par sa volonté de respecter les diverses religions de l'Inde, il était suspect aux Musulmans orthodoxes. Aurangzeb, au contraire, rusé diplomate et habile général, était un Sunni très rigide, un Musulman fanatique et convaincu. Les autres frères étaient bien loin d'avoir la

même classe. Bons soldats, bons vivants, honnêtes administrateurs, ils ne pouvaient se mesurer à Dara Shukoh et à Aurangzeb.

Dara Shukoh était le seul des quatre à se trouver à Delhi lorsque Shah Jahan tomba malade. Sans attendre sa mort, Shuja se proclama empereur au Bengale et Murad au Gujerat. Ce dernier se joignit à Aurangzeb, et les deux frères firent un accord pour se partager l'empire. Ils marchèrent ensuite contre Delhi avec une forte armée. Dara Shukoh vint à leur rencontre à la tête de cinquante mille soldats. Mais, son éléphant ayant été blessé dans la bataille, qui eut lieu à l'est d'Agra le 29 mai 1658, ses troupes le crurent tué et se dispersèrent en désordre. Lui-même s'enfuit à Agra. Aurangzeb prit Agra, refusant tout accord à l'amiable avec Shah Jahan. L'empereur détrôné fut emprisonné, dans les plus cruelles conditions, comme un prisonnier de droit commun et privé de tout confort. Il passa ses dernières années dans la prière et la méditation, en compagnie de sa fille Jahanara jusqu'à sa mort, qui n'eut lieu que huit ans plus tard, en janvier 1666. Il avait soixante-quatorze ans.

Aurangzeb s'était couronné lui-même empereur à Delhi le 21 juin 1658. Il s'occupa alors d'éliminer son frère et allié Murad. Il l'attira dans un piège et l'emprisonna, d'abord dans le fort de Salimgarh, puis dans la forteresse de Gwalior, où il le fit exécuter le 4 décembre 1661. Shuja fut vaincu dans une bataille qui eut lieu près d'Allahabad en janvier 1659. Pourchassé à travers le Bengale, il se réfugia à Dacca, puis en Arakan, où il disparut, probablement assassiné. Le fils aîné d'Aurangzeb, le prince Muhammad, qui s'était joint à Shuja, fut emprisonné à vie. Il devait mourir en 1676. Le fils de Dara Shukoh, Sulaiman, abandonné de ses soldats, se réfugia auprès du raja hindou du Garhwal, dans l'Himalaya. Le raja le traita avec bonté et égards, mais le livra finalement à ses ennemis. Le tout jeune prince, qui était d'une extraordinaire beauté, fut amené enchaîné devant Aurangzeb et demanda d'être mis à mort immédiatement, plutôt qu'empoisonné peu à peu. Aurangzeb promit qu'il ne lui serait fait aucun mal, mais ne tint pas parole. Le prince fut emprisonné et ses gardiens le forcèrent à boire chaque matin une infusion de tête de pavots, appelée poust, qui crée un état complet d'abrutissement et une rapide dégradation physique. Sulaiman mourut en mai 1662.

Dara Shukoh, lorsque Aurangzeb avait pris Agra, s'était enfui à Lahore et chercha à organiser une résistance au Panjab. Un mois plus tard, Aurangzeb prit Lahore. Dara Shukoh se réfugia à Multan, puis au Gujerat, puis au Rajpoutana et enfin en Afghanistan. Sa femme, Nadira Begum, mourut en cours de route ; et le chef afghan, dont Dara avait sauvé la vie, le trahit et le livra à ses ennemis, avec

ses deux filles et son second fils Siphir Shukoh. On fit circuler Dara, prisonnier, dans les rues de Delhi, monté sur un petit éléphant souillé de boue. Le médecin français François Bernier, qui était présent à la scène, raconte que le peuple entier se lamentait et pleurait, comme si une calamité s'était abattue sur le pays. Aurangzeb fit juger Dara Shukoh par les prêtres musulmans, qui le condamnèrent comme hérétique. Dara fut décapité et enterré dans un coin de la tombe de Houmayoun.

Aurangzeb Alamgir (1658-1707)

Le long règne d'Aurangzeb se divise en deux parties. Durant la première, de 1658 à 1681, il s'occupa d'organiser le nord de l'Inde. Dans la deuxième, il s'établit avec sa cour et son gouvernement dans le Deccan. Ce déplacement du pouvoir impérial dans le sud devait avoir des résultats désastreux. L'éloignement de l'empereur, joint à son fanatisme, plongèrent l'Inde dans le chaos. Dans le Deccan même, le nationalisme naissant des Mahrattes ne lui permit pas d'établir le calme et la sécurité. Aurangzeb se fit couronner deux fois. La première, hâtivement, après son occupation d'Agra, en juillet 1658; la deuxième, avec beaucoup de pompe et de solennité, en juin 1659. Il prit les titres d'*alamgir* (conquérant du Monde), de *padshah* (empereur) et de *ghazi* (chef de la guerre sainte).

Un peuple d'origine mongole, les Ahom, venus du nord de la Birmanie, avait depuis le XIII^e siècle graduellement étendu son influence sur la vallée du Brahmaputra, l'Assam, et une partie du Bengale. Leur capitale était Garhgaon. Les Ahom s'étaient hindouisés et avaient adopté les coutumes et les habitudes hindoues. Ils avaient en 1658 occupé Gauhati et saisi d'importants armements, des chevaux et divers biens appartenant au gouvernement moghol. Inquiet de leur expansion, Aurangzeb dépêcha contre eux le gouverneur du Bengale, Mir Jumla, avec une importante armée. Les Ahom offrirent peu de résistance, laissèrent occuper leur capitale, où les Musulmans saisirent un important butin ; mais une guérilla fut organisée, qui harcela sans arrêt l'armée impériale. La région est la plus pluvieuse du monde, le climat malsain, les soldats musulmans furent décimés par la maladie. Mir Jumla lui-même mourut en 1663. Le coût en hommes et matériel de cette victoire apparemment facile fut énorme. Quelques années plus tard, les Ahom avaient repris Kamarupa.

Le successeur de Mir Jumla entreprit d'éliminer les pirates

portugais et il annexa l'île de Sondip, qui leur servait de base dans le golfe du Bengale. Il prit aussi Chittagong, au roi d'Arakan, qui s'était allié aux Portugais.

Les tribus turbulentes de l'Afghanistan et de la frontière du nord-ouest, incapables d'organiser une agriculture stable et une économie productive, vivaient principalement d'expéditions contre les riches cités du nord-ouest du Panjab. Aurangzeb envoya contre eux plusieurs armées, avec des fortunes diverses. Les Afridi, conduits par leur chef Akmal Khan, s'étaient soulevés en 1672 ; et peu à peu les Khattak et tous les autres Pathan se joignirent à eux dans une révolte générale. Aurangzeb dut finalement prendre lui-même la direction d'une importante expédition pour éliminer ce danger perpétuel. Il s'employa, par des présents, des postes, des privilèges distribués habilement, à acheter les principaux chefs afghans, n'employant les armes que contre les récalcitrants. Lorsqu'il revint à Delhi, en 1675, il nomma gouverneur de l'Afghanistan, Amin Khan, un homme adroit, qui sut distribuer d'importants subsides pour s'assurer la neutralité de certains clans et dresser les tribus les unes contre les autres. Le héros khattak Khush-hal continua de combattre pendant plusieurs années, mais fut finalement livré aux Moghols par son propre fils. La pacification de l'Afghanistan fut extrêmement coûteuse et ses effets indirects furent néfastes à l'empire. Elle priva l'armée de sa principale source de recrutement, de ses meilleurs soldats, les Afghans, dont l'empereur avait grand besoin pour combattre les Rajpouts. Le chef des Mahrattes, Shivaji, sut prendre avantage de ce que le plus gros de l'armée moghole était occupée dans le nord-ouest pour réaliser des expéditions triomphales à travers Golkonde, le pays karnatak, Mysore, Bijapur et Raigarh, en 1675 et 1676.

Aurangzeb était avant tout un Musulman sunni, c'est-à-dire qu'il appartenait à la section formaliste, puritaine et intransigente de l'islam. Ayant acquis le trône en tant que champion de la stricte orthodoxie, contre le libéral Dara, il préféra toujours sacrifier les intérêts matériels de l'empire pour maintenir la rigueur de sa politique religieuse. Il s'efforça d'appliquer strictement la loi coranique, qui recommande la guerre sainte contre les infidèles et leur conversion forcée à l'islam. Il imposa à tout son entourage la gravité morose d'une vie puritaine et l'observation la plus stricte des règles religieuses. Il nomma des censeurs de la moralité publique, chassa de la cour les astronomes et les artistes, interdit la plupart des fêtes et des cérémonies, la pratique des arts et en particulier de la musique. Les anciens musiciens de la cour, que personne n'osait employer, cherchant à attirer l'attention de l'empereur sur leur

misérable condition, organisèrent une procession funèbre qui passa en se lamentant devant le balcon du palais. Aurangzeb ayant demandé qui était le mort tant pleuré, les musiciens répondirent : « C'est la musique, tuée par vos ordres, et que nous, ses enfants, nous pleurons. » L'empereur leur fit dire : « J'admire votre piété. Creusez-lui une tombe si profonde qu'elle n'en ressorte plus jamais. » Il défendit la production, la vente et l'usage du vin et du *bhang* (breuvage fait de chanvre indien ou haschich). Les danseuses et les femmes publiques furent expulsées du royaume. Les chansons « indécentes », les processions, les réjouissances, ainsi que, en 1663, la pratique du *sati*, ou suicide des veuves sur le bûcher funèbre de leur époux, cessèrent d'être tolérées. En 1679, le sultan rétablit la très lourde taxe, le *jizya*, sur les non-croyants.

En identifiant les intérêts de la foi musulmane avec ceux de ses états, dans un pays aussi diversifié que l'Inde, où les Musulmans restaient une minorité, Aurangzeb commettait une erreur grave. Il rendit la monarchie moghole profondément impopulaire et fut la principale cause du déclin et de la ruine de l'empire. La première révolte contre l'oppression religieuse fut celle des Jats de la région de Mathura, en 1669. Leur chef Gokla fut mis à mort et les membres de sa famille convertis de force à l'islam. Mais cela ne changea pas l'état des choses. En 1688, une nouvelle révolte eut lieu, dont le chef Rajaram, fut lui aussi tué. En 1691, une puissante résistance, menée par Churaram, s'organisa contre les Moghols, après la mort d'Aurangzeb. Une autre révolte fut celle du Bundelkhand (région de Khajuraho), sous la direction du prince bundela Chhatrasal. Le père de Chhatrasal s'était déjà soulevé contre Aurangzeb et s'était suicidé pour éviter d'être emprisonné. Chhatrasal fut le champion de la libération du Bundelkhand à partir de 1671. Il parvint à établir un royaume indépendant dans le Malwa de l'est, avec pour capitale Panna, où il mourut en 1731. La révolte des Satnami, dans la région de Patiala et d'Alwar, fut moins heureuse. C'était une secte de moines paysans, peu habiles dans l'art de la guerre. Ils furent aisément vaincus par l'armée moghole et systématiquement massacrés presque jusqu'au dernier, laissant la région dépeuplée.

Les Sikhs

La religion sikh avait été fondée par Gouru Nanak, qui mourut en 1538. Gourou Nanak prêchait l'unité fondamentale de toutes les religions et voulait harmoniser la vie matérielle et la vie spirituelle.

Son disciple, Angad, lui succéda de 1538 à 1552, et après lui Armadas, de 1552 à 1574. Ensuite le chef religieux des Sikhs fut Ramdas, de 1574 à 1581. Akbar, qui avait pour ce dernier une grande admiration, lui donna un terrain avec un large étang, qui fut aménagé, et au bord duquel fut construit le célèbre temple des Sikhs, à Amritsar. Le cinquième Gourou, Arjan Mal (1581 à 1606), composa le livre sacré des Sikhs, l'*Adi Grantha*, réunissant les enseignements de ses prédécesseurs avec des poèmes composés par des saints hindous et musulmans. Arjan organisa solidement les finances de l'Eglise sikh en exigeant une dîme des fidèles. Sa richesse et son influence furent les principales raisons qui conduisirent Jahangir à le mettre à mort. Le fils d'Arjan, Har Govinda, fut son successeur de 1606 à 1645. Emprisonné pendant douze ans à Gwalior, pour avoir refusé de payer les amendes auxquelles son père avait été condamné, il organisa la communauté des Sikhs sur des bases militaires. Il réussit à battre l'armée de Shah Jahan en 1628, mais dut ensuite se réfugier au Kashmir, où il mourut en 1645, après avoir nommé comme son successeur le plus jeune de ses petits-fils, Har Rai (1645-1661), auquel succéda son fils Har Kishan (1661-1664).

Tel Bahadur, qui lui succéda, s'opposa aux mesures religieuses imposées par Aurangzeb. Amené à Delhi, on lui offrit le choix entre la conversion à l'Islam et la mort. Il choisit la mort et, selon l'inscription que porte son image, « il donna sa tête mais ne donna pas l'essentiel ». (*Sira diya, Sara na diya*). Son fils et successeur, Gourou Govinda, remarquable organisateur, établit la loi et les rites des Sikhs tels qu'ils existent aujourd'hui, comportant un baptême avec de l'eau qu'agite un poignard et l'obligation de porter cinq choses qui toutes commencent par la lettre K: de longs cheveux (*kesha*), un peigne (*kangha*), une épée (*kripana*), un caleçon court (*kachcha*) et un bracelet de fer (*kara*). Après leur baptême, les Sikhs recevaient le titre de Singh (lion). Dans la bataille, ils ne devaient jamais montrer leur dos à l'ennemi, Gourou Govinda composa un supplément au livre sacré des Sikhs, appelé *Le Livre du dixième souverain* (*Dasvain Padshah ka grantha*). Il joua un rôle important dans la vie politique et dans les révoltes contre Aurangzeb. Il soutint les prétentions au trône de Bahadur shah, le troisième fils d'Aurangzeb, et le suivit dans le Deccan. C'est là qu'il fut assassiné par un fanatique afghan, au bord de la rivière Godavari.

Les Rajpouts, depuis Akbar, avaient été des alliés fidèles de l'empire moghol. Le fanatisme musulman d'Aurangzeb, et particulièrement la « taxe sur les infidèles », qu'il imposa, indignèrent les Rajpouts. Profitant de la mort du raja de Marwar (Jodhpur) Jaswant Singh en 1678, Aurangzeb annexa Marwar et y nomma ses propres administrateurs. Il reconnut comme souverain purement nominal un neveu de Jaswant Singh. En février 1679, Ajit Singh, fils posthume de Jaswant Singh, naquit à Lahore. Aurangzeb proposa de reconnaître ses droits s'il devenait musulman. Cette proposition indigna si profondément les princes rajpouts qu'ils jurèrent de sacrifier leur vie plutôt que d'accepter la domination de l'empereur moghol. Il s'ensuivit une longue série de combats, où l'armée impériale occupait les villes et les mettait au pillage, mais les populations retirées dans les montagnes et le désert les attaquaient sans cesse et enlevaient les convois de ravitaillement. Le prince Akbar, fils d'Aurangzeb, profondément opposé à la politique de son père, et rêvant de recréer l'union des Hindous et des Musulmans, se joignit aux Rajpouts. Il se rendit à la cour du souverain mahratte Shambhuji.

Les armées impériales, exténuées, durent finalement renoncer à la lutte, et l'empereur signa un traité de paix avec Mewar (Udaipur). La guerre continua toutefois pendant près de trente ans avec Marwar, jusqu'à ce que, après la mort d'Aurangzeb, son fils Bahadur shah reconnût Ajit Singh comme raja de Marwar, en 1709. Aurangzeb avait perdu, par sa politique ambitieuse et maladroite, ses meilleurs alliés, les seuls qui eussent pu lui permettre de contenir les Afghans sur la frontière.

Le Deccan

Dans la première partie de son règne, Aurangzeb ne s'était pas occupé du Deccan, laissé à des gouverneurs. Il n'avait pas non plus mesuré l'importance de la naissance et du développement du nationalisme, et du pouvoir des Mahrattes. Après la mort de Shivaji en 1680, et la fuite du prince Akbar auprès de son successeur Shambhuji, qu'Aurangzeb appelait « le fils infernal d'un père infernal », l'empereur décida de mettre de l'ordre dans les affaires du Deccan. Il quitta Ajmer et arriva à Burhanpur en avril 1682. Il était plein d'enthousiasme, ne comprenant pas qu'il était en train de creuser la tombe de son empire. Pendant les quatre premières années, il s'attaqua aux Mahrattes, cherchant sans succès à se saisir

du prince Akbar. Se tournant vers les sultanats, Aurangzeb, après un siège d'un an et demi, d'avril 1685 à septembre 1686, parvint à obtenir la capitulation de Bijapur, épuisée par la famine. La première chose que fit Aurangzeb fut de détruire les merveilleuses fresques et peintures du palais. La ville fut ravagée et ne s'en releva jamais.

En février 1687, Aurangzeb attaqua Golkonde. Le siège de la citadelle dura huit mois, et les troupes impériales souffrirent beaucoup de maladie et des attaques incessantes des guérillas. Finalement l'empereur eut recours à la trahison. Il sut acheter, pour une somme considérable, un officier afghan au service du sultan de Golkonde, et cet officier ouvrit la porte principale. Le sultan de Golkonde fut envoyé dans la forteresse de Daulatabad, avec une pension, et Golkonde annexée à l'empire. L'annihilation des sultanats du Deccan fut entièrement à l'avantage des Mahrattes, qui n'avaient plus ainsi de rivaux locaux. Se tournant vers les Mahrattes, Aurangzeb remporta d'abord quelques succès. Raigarh fut occupée et Shambuji exécuté le 11 mars 1689. Ses enfants et sa famille furent emprisonnés.

Dans les quelques années qui suivirent, Aurangzeb étendit ses conquêtes vers le sud et força les royaumes hindous de Tanjore et de Trichinopoly à lui payer tribut. En 1690, Aurangzeb semblait au sommet de sa puissance. L'empire s'étendait de Kaboul à Chittagong et du Kashmir à l'Inde du sud. En fait, il était devenu trop vaste pour un souverain détesté, sans alliés et sans amis. Ses ennemis se dressaient partout; il pouvait les punir mais non les réduire. Du lointain Deccan, il ne pouvait contrôler l'Inde du nord, dont l'administration était corrompue. Partout les chefs locaux défiaient l'autorité du pouvoir central. Tout n'était que désordre et tumulte. La culture et les arts semblaient abolis. Il n'est resté du règne d'Aurangzeb ni un monument, ni une œuvre d'art, ni un seul manuscrit présentant quelque intérêt. Le trésor était vidé par des guerres incessantes et interminables. Les soldats, mal payés, se mutinaient partout. Les seules ressources financières de l'empereur finirent par être le revenu du Bengale, qu'envoyait régulièrement son gouverneur, resté fidèle à Aurangzeb. La cour attendait l'arrivée du courrier du Bengale avec une impatience compréhensible.

Les Mahrattes s'étaient réorganisés et harcelaient les troupes de l'empereur. Aurangzeb, dans ses dernières années, vit s'effondrer son empire. Il proposa à ses fils rebelles de se le partager, mais ils refusèrent. Il écrivit des lettres pathétiques à son fils Azani : « Je suis venu seul au monde et je le quitte seul, je n'ai pas fait le bien du pays, ni du peuple, et je n'espère rien de l'avenir. » Aurangzeb

mourut le 3 mars 1707 à Ahmadnagar. Son corps fut transporté à Daulatabad et enterré près de la tombe du célèbre saint musulman Burhan-ud-din.

Si la sainteté consiste dans l'observation rigoureuse et inhumaine des règles d'une religion et dans leur propagation par tous les moyens, Aurangzeb avait été un saint. Si, en revanche, la sainteté consiste dans le respect de l'œuvre du Créateur et de toutes les voies qui mènent à lui, Aurangzeb n'avait été qu'un odieux et cruel fanatique.

Les Mahrattes

Les Mahrattes avaient joué un rôle important dans l'Inde médiévale, mais avaient perdu leur indépendance sous Ala-ud-din. C'est seulement au XVII^e siècle qu'ils purent s'organiser comme état indépendant. Shivaji fut le héros de l'unité mahratte. Le pays mahratte ou Maharashtra dont le centre est la ville de Poona, protégé par ses montagnes et ses rivières, était très difficile à conquérir. La terre mauvaise et accidentée, le manque de pluie, la rudesse du climat aidaient à faire des Mahrattes un peuple dur et vigoureux. De saints hommes, Ekanath, Tukaram, Ramdas et Vaman Pandit, avaient depuis des siècles prêché une doctrine de piété, d'amour divin et d'égalité des hommes, doctrine qui aida puissamment à faire des Mahrattes un peuple uni, sans distinction de caste. Ramdas Samarth, qui fut le précepteur de Shivaji, impressionna profondément ses contemporains, par son idéal de réformes sociales et de renouveau nationaliste. La langue aussi était un lien entre les Mahrattes. Une importante littérature, d'inspiration principalement religieuse, s'était développée aux XV^e et XVI^e siècles en langue mahratti.

Shahji, père de Shivaji, avait servi dans les armées du sultan d'Ahmadnagar et y avait acquis une importante position. Après l'annexion d'Ahmadnagar par Shah Jahan, Shahji était entré au service de Bijapur en 1636, et il y reçut un important apanage, situé dans le pays karnataka, outre celui qu'il possédait déjà près de Poona. Shivaji naquit en 1627 ou 1630 près de Junnat. Son père, qui s'était remarié, avait quitté la mère de Shivaji, et celui-ci fut donc élevé par un Brahmane appelé Dadaji Khonde. Le caractère héroïque, l'intelligence et la noblesse de sentiments de sa mère eurent une profonde influence sur la carrière de Shivaji, qui fut élevé en soldat brave et aventureux, soucieux de libérer son pays de

la tyrannie étrangère. Par son père, il descendait des Rajpouts de Mewar, et par sa mère des Yadava de Devagiri. Il vécut parmi les rudes montagnards du pays malva, qui devinrent ses fidèles compagnons et ses meilleurs soldats.

En 1646, Shivaji enleva la forteresse de Torna, près de laquelle il fit construire le fort de Rajgarh. Il s'empara ensuite de nombreux autres forts appartenant à diverses principautés, par la force, la ruse ou l'argent. Il finit par contrôler des territoires assez considérables. Son premier conflit avec les Moghols eut lieu en 1657. Il fut obligé de leur faire sa soumission, en même temps qu'Adil Shah de Bijapur. Shivaji se tourna alors vers le nord du Konkan. Il prit Kalyan (près de l'actuelle Bombay), Bhiwandi et Mahuli, étendant ainsi ses domaines vers le sud jusqu'à Mahad.

Le sultan de Bijapur, afin de mettre fin à la puissance grandissante de Shivaji, envoya en 1659 une forte armée, commandée par Afzal Khan, avec l'ordre de ramener Shivaji mort ou vif. Ne pouvant arriver à le faire sortir de sa forteresse, Afzal Khan lui proposa un traité de paix et l'invita à une conférence. Prévenu des intentions d'Afzal, Shivaji mit une armure sous ses vêtements. Et lorsque Afzal, en l'embrassant, chercha à le frapper avec un poignard, Shivaji le lacéra et le tua avec des gantelets à griffes d'acier appelés « ongles de tigre » (bagh-nakh). Les partisans de Shivaji attaquèrent alors le camp musulman, et l'armée privée de son chef se dispersa. Shivaji prit ensuite Kholapur. Mais, cette fois, il dut affronter l'armée impériale. Aurangzeb occupa Poona et chassa les Mahrattes de Kalyan. Une guérilla s'ensuivit, qui dura deux ans. Shivaji faisait preuve d'une rapidité et d'une audace, d'un sens de l'aventure, qui démoralisaient et déroutaient l'armée impériale, faisant de lui le type même du héros populaire. Nous dirions aujourd'hui du « superman ». En avril 1663, il s'introduisit secrètement, avec quelques partisans, dans le harem du gouverneur moghol, Shasta Khan, à Poona, au centre même du camp musulman. Il coupa le pouce du gouverneur, tua son fils, le capitaine de ses gardes, six des femmes du harem, et se retira comme il était venu.

En 1664, Shivaji attaqua et prit le riche port de Surat. Le gouverneur moghol s'enfuit. Shivaji pilla la ville et emporta un énorme butin. Seuls les établissements des Hollandais et des Anglais surent lui résister et évitèrent le pillage. Aurangzeb envoya deux de ses plus habiles généraux, le raja d'Amber, Jai Singh, et Dilir Khan, qui entreprirent une série d'opérations et réussirent à former un cercle d'ennemis autour des territoires de Shivaji. Assiégé dans sa capitale, Shivaji dut accepter un traité le 22 juin 1665, par lequel il cédait aux Moghols plus de la moitié de ses forteresses et promettait

un contingent de cinq mille cavaliers à l'armée moghole.

Jai Singh s'employa à persuader Shivaji de venir à la cour d'Agra, en lui promettant les plus grands honneurs et en garantissant sa sécurité. Shivaji avait un désir naïf de voir la splendeur de la cour et la personne de l'empereur. Encouragé par ses courtisans et par ses astrologues, il arriva à Agra le 9 mai 1666. Aurangzeb le reçut froidement et le plaça au rang des petits nobles commandant cinq mille hommes. Shivaji, humilié, accusa l'empereur de manque de parole et s'évanouit. Il fut mis sous surveillance et se retrouva prisonnier. Mais il n'était jamais à court de stratagèmes. Prétendant envoyer chaque soir aux Brahmanes et aux nobles des présents de fruits et de gâteaux, en signe de reconnaissance aux dieux pour la guérison de sa prétendue maladie, il attendit que ses gardiens eussent relâché leur surveillance et, se cachant, lui et son fils, dans des paniers de fruits, il s'échappa d'Agra. Déguisé en mendiant et prenant un chemin détourné, il arriva chez lui le 30 novembre 1666, ayant laissé son fils fatigué à la garde d'un Brahmane, à Mathura.

Pendant trois ans, il se tint relativement tranquille, s'occupant d'organiser ses états. Aurangzeb lui reconnut le titre de raja. Mais la guerre recommença en 1670. Shivaji reprit presque tous les forts qu'il avait cédés en 1665. En 1670 (octobre), il mit de nouveau à sac le port de Surat et battit les généraux moghols sur tous les fronts. Le 16 juin 1674, il se couronna lui-même roi de Raigarh, dans de splendides cérémonies, et prit le titre de *chhatrapati* (seigneur du Parasol, c'est-à-dire, roi des rois). Shivaji s'assura la coopération du sultan de Golkonde et conquit en 1677 Genji, près de Pondichéry, et Vellore. Au comble du succès, il mourut à l'âge de cinquante-trois ans, le 14 avril 1680. Ses territoires s'étendaient alors de la région de Madras à celle de Bombay et comprenaient une grande partie de l'état actuel de Mysore. Toutefois, de nombreux ports étaient aux mains de nouvelles puissances venues de l'ouest et qui, en apparence, s'intéressaient seulement au commerce. Parmi eux étaient les Portugais, les Hollandais, les Anglais, les Ethiopiens et depuis peu les Français. C'était le cas, en particulier, de Daman, Salsette, Bassein, Chaul, Goa et Bombay. Janjira était aux mains des Ethiopiens. Shivaji ne les inquiéta pas.

Shivaji avait été un conquérant étonnamment doué, mais aussi un excellent organisateur et administrateur, un souverain libéral et éclairé. Son conseil de huit ministres était remarquablement efficace. Chaque province était gouvernée par un vice-roi lui-même assisté de huit ministres. Les réformes agraires améliorèrent considérablement la productivité de l'agriculture et la condition des

paysans. Sur les régions qui n'étaient pas directement sous le contrôle des Mahrattes, Shivaji prélevait une taxe spéciale appelée *chauth*, moyennant laquelle les soldats mahrattes ne pénétraient pas sur le territoire.

L'armée avait été soigneusement organisée et restait en constant état d'alerte. Elle comprenait dix mille fantassins, quarante mille cavaliers, douze cent soixante éléphants, trois mille chameaux et une importante artillerie, achetée aux Français de Surat. Une flotte de guerre importante avait aussi été créée. Aucune femme, qu'elle fût épouse, prostituée ou danseuse, ne pouvait accompagner l'armée. Shivaji avait réussi à sceller l'unité des Mahrattes, jusqu'alors dispersés, et à en faire une puissante nation, malgré l'opposition de quatre grandes puissances qui étaient l'empire moghol, les sultans de Bijapur, les Portugais et les Ethiopiens de Janjira. Les Mahrattes devaient devenir la puissance prédominante dans l'Inde au XVIII^e siècle et s'en disputer l'empire avec les Anglais, jusqu'à leur écrasement par lord Hastings. D'habitudes frustes, respectueux des lieux saints, des autres religions et de l'honneur des femmes, les Mahrattes rêvaient de rendre aux Hindous le contrôle de leur propre pays. Ils y auraient réussi sans l'intervention de la puissance britannique, alliée aux Musulmans.

Shambhuji, fils de Shivaji, qui lui succéda, était un homme agréable, qui s'intéressait davantage à ses divertissements qu'aux affaires de l'état. Sous son règne, l'esprit d'aventure des Mahrattes perdit de son élan. Toutefois Shambhuji, homme courageux, combattit vaillamment l'armée considérable qu'Aurangzeb avait amenée dans le Deccan. Imprévoyant, il fut pris par surprise et fait prisonnier par un habile officier de l'empereur. Avec lui furent capturés, le 11 février 1689, son ministre, le Brahmane Kavi-Kulash et vingt-cinq de ses principaux généraux. Shambhuji et Kavi Kulash furent amenés au camp impérial à Bahadurgarh. On promena les prisonniers à travers la ville, déguisés en bouffons, en leur faisant subir toutes sortes d'indignités. On les tortura, savamment et féroceement pendant plus de trois semaines, pour essayer de leur faire révéler l'emplacement du trésor des Mahrattes. Après quoi on leur coupa les membres par petits morceaux, et c'est ainsi qu'ils moururent, le 11 mars 1689. Les troupes mogholes occupèrent la plupart des forteresses mahrattes, et leur capitale Raigarh capitula. Les Musulmans se saisirent de toute la famille de Shambhuji et de son fils en bas âge, Shahu. Toutefois, Rajaram, le plus jeune des frères de Shambhuji parvint à s'échapper, déguisé en mendiant. Après de multiples aventures, il arriva à Genji, près de Pondichéry qui avait été annexée par Shivaji en 1677.

L'empire mahratte semblait écrasé, mais l'esprit que Shivaji avait insufflé aux Mahrattes n'était pas dompté. Le peuple entier, sous divers chefs locaux, participa à une guérilla constante contre l'armée impériale. Des groupes audacieux harcelaient les troupes musulmanes, et des raids pénétrèrent jusqu'à l'intérieur du camp de l'empereur. Contre ces initiatives inattendues, toute stratégie semblait impossible. De nombreux gouverneurs locaux finirent par payer l'important tribut appelé *chauth* aux Mahrattes, pour être laissés en paix.

Les troupes d'Aurangzeb assiégèrent Genji pendant huit ans. La forteresse fut finalement prise en janvier 1698. Mais Rajaram s'était échappé et, revenu à Satara, il rassembla une forte armée. Satara fut assiégée à son tour et ne se rendit que le 12 mars 1700, après la mort de Rajaram. L'empereur en personne occupa l'une après l'autre les forteresses des Mahrattes. Mais ce qu'il avait pris un jour était repris le lendemain, et l'armée impériale s'épuisait dans ce jeu interminable. La veuve de Rajaram, Tara-Bai, prit alors la direction du peuple, en tant que régente de son fils Shivaji III. Elle parvint, avec une grande compétence, à réorganiser l'administration et à apaiser les querelles entre les partis qui soutenaient les divers prétendants. Son propre parti favorisait Shivaji III ; celui de l'autre épouse de Rajaram, Rajas Bai était en faveur du fils de celle-ci, Shambhuji II. Il y avait enfin un parti resté fidèle à Shahu, fils de Shambuji I^{er}. Tara Bai lança des commandos, qui pillaient les provinces tenues par les Moghols. En 1703, les rebelles dévastèrent le Berar; en 1706, le Gujerat. Baroda fut mise à sac. En mai 1706, une petite armée mahratte attaqua le camp impérial à Ahmadnagar et ne fut repoussée qu'avec de grandes difficultés. D'après un historien de l'époque, Bhimsen, « les Mahrattes contrôlaient complètement tout le royaume et bloquaient les routes. Par le vol et le pillage, ils échappèrent à la pauvreté et acquirent de grands biens ».

Les Mahrattes avaient modernisé leur armée ; ils possédaient maintenant de l'artillerie et des fusils, achetés aux Européens, des arcs, des flèches, des chameaux, des éléphants. Leur équipement n'était en rien inférieur à celui de l'armée moghole. Ils étaient insaisissables, et les efforts d'Aurangzeb pour les écraser se révélèrent inutiles. Le peuple mahratte était en train de devenir une puissance contre laquelle les faibles successeurs d'Aurangzeb ne pourraient rien.

Aurangzeb, dans son testament, conseillait à ses trois fils de se partager l'empire. Ils préférèrent se le disputer. Dans les guerres intestines qui s'ensuivirent, Azam, qui gouvernait le Gujerat, et Kam

Bakhsh, qui régnait sur Bijapur, furent vaincus et tués. Mu'azzam, qui avait été gouverneur de Kaboul, monta sur le trône en 1708 et prit le titre de Bahadur Shah. Il est plus généralement connu sous le nom de Shah Alam I^{er}. Il mourut en 1712, et ses quatre fils se battirent entre eux pour chercher à prendre le pouvoir. Trois d'entre eux furent tués, et le survivant, Jahandar shah, se proclama empereur. Il fut peu après déposé et étranglé dans le fort de Delhi par son neveu Farrukhsiyar, qui se couronna empereur en 1713.

Farrukhsiyar, homme indécis, lâche et sans caractère, ne montra aucune gratitude envers deux de ses ministres, Abdullah et Hussain Ali, qui l'avaient aidé à prendre le pouvoir. Furieux, ils le déposèrent à son tour, lui crevèrent les yeux, l'emprisonnèrent comme un criminel de droit commun, dans des conditions affreuses, et finalement le mirent à mort.

Les deux ministres placèrent alors sur le trône deux frères, Rafi-ud-Darajat et Rafi-ud-Daulat. Puis, croyant avoir trouvé un fantoche plus obéissant, ils firent couronner un jeune homme de dix-huit ans, Roshan Akhtar, petit-fils de Bahadur shah, qui prit le nom de Muhammad shah et régna de 1717 à 1748. Le jeune souverain ne fut toutefois pas aussi docile que l'avaient escompté les deux ministres. Il se lia avec Nizam-ul-Mulk, vice-roi du Deccan, et avec son aide fit assassiner Hussain Ali. Peu après, en 1720, il parvint à emprisonner Abdullah, qu'il fit empoisonner en 1722. Nizam-ul-Mulk refusa le poste de vizir et préféra retourner dans le Deccan, où il établit un gouvernement qui devint virtuellement un royaume indépendant.

Muhammad shah, jeune et d'une beauté remarquable, menait une vie de plaisirs, s'intéressait aux arts, protégeait les musiciens. De nombreux chants qui font aujourd'hui partie du grand répertoire classique lui sont dédiés. Toutefois il ne s'intéressait en rien aux affaires de l'état. Sous son long règne, l'empire se désintégra, une province après l'autre reprenant son indépendance. L'invasion du shah de Perse, Nadir shah, porta un coup terrible à l'empire branlant de Delhi.

Nadir shah

Nadir shah appartenait à une famille modeste. Ses parents étaient les chefs d'un clan vivant surtout de brigandage. Elevé dans l'aventure, le danger, les privations, il était intelligent, adroit et intrépide. Les Afghans avaient détrôné shah Hussain, de la dynastie

safavide, en 1722. Nadir shah aida shah Tahmasp, fils de shah Hussain, à recouvrer le trône en 1727. Le nouveau shah était incompetent, et Nadir devint, en pratique, le véritable souverain. Il déposa shah Tahmasp en 1732 et – le fils et successeur de shah Tahmasp étant mort –, Nadir shah devint le souverain de l'Iran.

L'empire corrompu et décadent des Moghols était un appât tentant pour des envahisseurs éventuels. L'Inde, par sa richesse légendaire, excitait la cupidité de tous les pays voisins. Les systèmes de défense du nord-ouest étaient désorganisés, et les appels à l'aide des gouverneurs des frontières n'avaient aucun effet sur un gouvernement central, partagé entre des factions qui se disputaient les restes du pouvoir. Nadir shah commença sa marche sur l'Inde en 1738, prétextant que Muhammad shah avait manqué à ses promesses et avait infligé de mauvais traitements aux ambassadeurs iraniens à Delhi. En 1739, Nadir prit Ghazni, Kaboul et Lahore sans difficulté, jetant le Panjab dans la plus complète confusion.

Muhammad shah et ses courtisans de salon ne commencèrent à s'inquiéter que lorsque les armées perses s'approchèrent de Delhi. L'armée impériale, rassemblée en hâte, affronta les Persans à Karnal, près de Panipat, à quelques kilomètres de Delhi. Les troupes mogholes furent aisément mises en déroute ; et l'empereur, virtuellement prisonnier, demanda la paix. Nadir vainqueur et Muhammad humilié entrèrent ensemble dans Delhi, et Nadir s'installa dans le palais de Shah Jahan. Au début, tout resta calme, mais des rumeurs affirmant que Nadir était mort provoquèrent des mouvements dans le peuple et plusieurs soldats persans furent tués.

Nadir, furieux, ordonna le massacre de tous les habitants de Delhi. Pendant une semaine les soldats persans tuèrent tous les hommes qu'ils purent saisir, hindous ou musulmans. Ils emmenèrent les femmes comme esclaves et brûlèrent les maisons. Nadir fit sceller et garder les réserves de grain et envoya des détachements pour piller les villages, de manière à affamer les survivants. Les principaux nobles et marchands furent torturés, pour obtenir d'eux des rançons. Après une semaine, Nadir arrêta le massacre. Il laissa un trône dévalorisé à Muhammad shah, et repartit, emportant un immense trésor, qui comprenait tous les bijoux de la couronne y compris le diamant Koh-i-nur, le trône du paon, un célèbre manuscrit illustré sur la musique, réalisé sur l'ordre de Muhammad shah ; en outre, selon les comptes du secrétaire de Nadir, cent cinquante millions de roupies d'or, des meubles et des objets précieux, trois cents éléphants, dix mille chevaux et autant de chameaux. Ses soldats emportaient eux aussi un énorme butin. La Perse annexa les provinces au-delà de l'Indus (le Sind, Kaboul et

l'ouest du Panjab).

Nadir shah retourna en Perse, mais il devait être assassiné en 1747. Après sa mort, un chef afghan, Ahmad shah Abdali réussit à fonder un royaume indépendant en Afghanistan. Il lança une série de raids sur l'Inde non pas pour y établir sa domination, mais plutôt pour affermir son propre pouvoir et garnir son trésor. Une première expédition en 1748, dans le Panjab, n'eut pas grand succès. Mais une deuxième expédition en 1750, permit à Ahmad de s'y établir fermement. Il se saisit alors du Kahsmir, en 1751, et força le fils de Muhammad shah, Ahmad shah, à lui céder les territoires à l'ouest de Sirhind. En 1756, sous le règne d'Alangir II, le tout-puissant vizir de Delhi Imad-ul-mulk reprit le Panjab et y installa un gouverneur. Ahmad Shah Abdali envahit de nouveau l'Inde en novembre 1756, atteignit Delhi en janvier 1757. La ville impériale fut de nouveau mise au pillage.

Dans les années qui suivirent, le Panjab ne fut plus qu'un champ de bataille, où s'affrontaient non seulement les Afghans et les Moghols, mais aussi les Jats, les Mahrattes et les Sikhs. C'est en effet à cette époque que les Sikhs réussirent à s'affirmer comme une puissance importante dans le Panjab. La dernière expédition d'Ahmad shah Abdali en 1767 fut un échec. Il dut se retirer en hâte, ayant à faire face à des mutineries dans sa propre armée.

Les derniers « empereurs »

A la mort de Muhammad shah, en 1748, son fils Ahmad shah lui avait succédé. Mais cet homme faible fut incapable de lutter contre les forces qui désintégraient l'empire. Celui-ci fut bientôt réduit au district qui entoure la ville de Delhi. Ahmad shah fut déposé en 1754 par son ministre Ghazi-ud-din-Imad-ul-mulk, qui lui fit crever les yeux et qui plaça sur le trône un arrière-petit-fils d'Aurangzeb, le fils de Jahandar shah, Aziz-ud-din, qui avait vécu jusque-là en prison. Celui-ci reprit le glorieux titre d'*alamgir*, qu'avait porté Aurangzeb. Il fit de grands efforts pour se libérer de son puissant ministre, mais il échoua, et Ghazi-ud-din le fit exécuter. Le successeur d'Aziz-ud-din, shah Alam II, finit par se placer sous la protection des Anglais, qui le pensionnèrent jusqu'à sa mort en 1806. Son fils Akbar II vécut à Delhi avec le titre d'empereur jusqu'en 1837. Après lui, Bahadur shah fut déporté par les Anglais à Rangoon, où il mourut en 1862. Il était le dernier des Moghols.

La renaissance politique des Hindous

Le XVIII^e siècle a connu un réveil du monde hindou contre la domination musulmane. Mais ce réveil n'a pas pris la forme d'une restauration de la société hiérarchique traditionnelle. La résistance aux Musulmans avait un caractère populaire, et ce furent des populations entières qui s'organisèrent pour s'opposer à la tyrannie musulmane. Les populations qui jouèrent un rôle actif furent principalement les Rajpouts, les Sikhs, les Jats et les Mahrattes.

Les Rajpouts, peuple du désert, sont avant tout des guerriers. Ils symbolisent dans le monde hindou tous les idéaux de chevalerie, d'honneur, de courage. Leurs principaux états sont Mewar (Udaipur), Marwar (Jodhpur) et Amber (Jaipur). Akbar avait su gagner leur coopération. Aurangzeb en fit des ennemis de l'empire moghol. Après la mort de l'empereur, ils commencèrent à coordonner leur résistance, et Bahadur shah, qu'avait inquiété le soulèvement des Sikhs, s'efforça de leur faire toutes les concessions pour obtenir leur coopération ou du moins leur neutralité. Ajit Singh, souverain de Jodhpur, sut éviter les conflits directs avec les Moghols et donna même une de ses filles en mariage à l'empereur musulman. Profitant de la lutte des partis à la cour moghole, les princes rajpouts se firent attribuer d'importants postes administratifs. Ajit Singh était gouverneur d'Ajmer et du Gujerat ; sous le règne de Muhammad shah, Jai Singh II de Jaipur devint gouverneur du Surat, puis d'Agra. Les Rajpouts contrôlaient alors tout le territoire au sud de Delhi jusqu'aux ports du Gujerat. Toutefois leur position, fruit d'une habile politique, restait périlleuse et de cruelles désillusions les attendaient.

Après l'assassinat de Gourou Govind par un Afghan, en 1708, les Sikhs avaient trouvé un chef en la personne d'un certain Banda, qui suscita une féroce insurrection contre les Musulmans, mais fut finalement capturé et emmené à Delhi, où on le mit à mort en le faisant fouler aux pieds par des éléphants. Toutefois les Sikhs avaient pris conscience de leur force et de leur unité. Les principes clairement établis par Gourou Nanak et par Gourou Govind avaient imprégné l'âme populaire. Le paysan et l'ouvrier, profondément attachés à leur foi, n'attendaient que l'occasion de prendre une revanche. Ils utilisèrent la période de désordre qui suivit l'invasion de Nadir shah pour augmenter leurs ressources et développer leur pouvoir militaire. Après la dernière invasion d'Ahmad shah Abdali,

ils prirent le contrôle effectif de l'ensemble de la région du Panjab, où ils forment la majorité.

Les Jats sont une communauté populaire et guerrière, considérée comme de basse caste et à laquelle on a attribué une origine scythe. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, ils ne formaient pas un groupe organisé. De nombreux villages de Jats étaient dispersés sur une vaste étendue au sud et à l'est de Delhi. Leurs chefs étaient des chefs de villages. Leur société était strictement égalitaire. Il n'y avait pas eu jusqu'alors d'état jat ni de rois jats. Ils étaient regardés plutôt comme des bandes de voleurs et de pillards. Vers la fin du règne d'Aurangzeb, des groupes de Jats, dirigés par des chefs de bande tels que Rajaram, Bhajja, Churaman, lancèrent des expéditions de pillage dans la région de Delhi et d'Agra et devinrent un des éléments avec lesquels il fallait compter, dans le jeu des forces qui s'affrontaient.

Les groupes dispersés de Jats furent réunis, non sans difficulté, par un homme habile et entreprenant, Badan Singh, neveu de Churaman. Badan réussit à élargir son fief de Bharatpur et à établir son autorité sur l'ensemble des districts d'Agra et de Mathura. Il mourut en 1756. Son fils adoptif et successeur, Suraj Mal, homme sage et habile, étendit l'autorité de Bharatpur sur les districts d'Agra, Dholpur, Mainpuri, Hathras, Aligarh, Etawah, Meerut, Rohtak, Farrukhnagar, Mewat, Rewari, Gurgaon et Mathura. A sa mort, en 1763, les Jats représentaient une puissance assez considérable.

Après la mort d'Aurangzeb, Azam shah, sur l'avis de son habile ministre Zulfiqar Khan, libéra en 1707 Shivaji II, généralement connu sous le nom de Shahu, pensant que ce retour provoquerait une crise dynastique et des dissensions parmi les Mahrattes. Cela ne manqua pas d'arriver, mais finalement Shahu en sortit vainqueur, grâce surtout aux conseils d'un Brahmane appelé Balaji Visvanath. En 1713, Shahu nomma ce Brahmane son *peshwa* ou premier ministre. Le *peshwa* devint peu à peu le véritable chef de l'état, le souverain n'ayant qu'un rôle honorifique. La charge de *peshwa* devait devenir héréditaire, créant ainsi une diarchie, pratique qui semble avoir donné de bons résultats dans l'Inde. C'était, jusqu'à ces dernières années, le cas également pour le Népal.

Balaji Visvanath sut tirer d'importants avantages de la désorganisation de l'empire moghol. Il signa en 1714, avec le représentant de l'empereur dans le Deccan, un traité par lequel Shahu reprenait tous les territoires qui avaient appartenu à Shivaji, ainsi que ceux qui avaient été conquis depuis par les Mahrattes, et annexait en outre les provinces de Khandesh, Gondwana et Berar.

Les taxes perçues dans une grande partie du Deccan revenaient à Shahu, qui, en échange, devait fournir quinze mille cavaliers pour l'armée impériale, payer annuellement un million de roupies au trésor et assurer le maintien de l'ordre dans le Deccan. Ce traité était évidemment une reconnaissance de la suzeraineté de l'empereur et en ce sens très contraire à l'esprit d'indépendance qui avait animé Shivaji. Mais il présentait d'énormes avantages pratiques et la présence des Mahrattes en tant que partenaires et alliés à Delhi pouvait leur permettre, si l'occasion se présentait, de se saisir de l'empire.

A la mort de Balaji Visvanath, son fils Baji Rao I^{er} lui succéda comme peshwa. Baji Rao I^{er} se lança dans une série d'aventures vers le nord, avec, comme mot d'ordre, *Hindu-Pad-Padshahi*, « l'empire hindou ». Il envahit le Malva en 1723, soutenu partout par les petits princes et propriétaires locaux. Il parvint à réduire l'opposition qu'il rencontra chez une partie des chefs mahrattes et il signa en 1731 un traité avec Nizam-ul-Mulk, pour répartir leurs sphères d'influences.

Baji Rao s'associa avec Jai Singh II d'Amber et avec d'autres princes rajpouts. En 1737 leurs armées menacèrent Delhi, mais ils évitèrent un affrontement direct. L'empereur convoqua Nizam-ul-Mulk, qui, oublieux du traité qu'il avait signé, organisa la défense contre les Mahrattes. Les deux armées se rencontrèrent près de Bhopal. Nizam-ul-Mulk fut écrasé. Il dut signer un nouveau traité reconnaissant aux Mahrattes la complète souveraineté du Malva et de tout le territoire entre les rivières Narmada et Chambal, et leur promettant un paiement de cinq millions de roupies. L'empire mahratte voyait ainsi ses conquêtes reconnues de jure.

Baji Rao I^{er} s'attaqua ensuite aux Portugais et leur prit Salsette et Bassein. Il proposa aux Musulmans une sorte d'union nationale, pour résister à l'invasion de Nadir shah ; mais il mourut subitement en 1740, à l'âge de quarante-deux ans, avant d'avoir pu réaliser son dessein.

Son fils, Balaji II, qui avait dix-huit ans, lui succéda, mais eut de grandes difficultés à s'imposer aux diverses factions des Mahrattes. Il réorganisa l'armée, afin de la moderniser, et, pour cela, engagea de nombreux mercenaires, qui enlevèrent à son armée son caractère national ; il permit également à ses capitaines de se livrer à des incursions dans les états voisins, hindous ou musulmans, aux fins de pillage, et cela ruina la réputation de défenseurs des Hindous, que son père avait su donner aux Mahrattes. Ceux-ci, toutefois, continuèrent d'étendre leur empire. Ils combattirent les Français, que dirigeait Bussy, s'allièrent aux Anglais commandés par Clive et

Watson. Ils annexèrent une partie des territoires des Moghols dans le Deccan, en particulier la province de Bijapur et la forteresse de Daulatabad.

Dans le nord, leur expansion fut considérable. Ils attaquèrent Delhi en 1757, capturèrent Sirhind, puis Lahore en 1758. Toutefois, ces expéditions ne leur rapportèrent aucun avantage matériel et les privèrent de tous leurs alliés éventuels. Lorsque les Mahrattes voulurent s'opposer à l'invasion des Afghans, dirigés par Timurshah, leurs forces étaient trop dispersées et leur équipement insuffisant pour faire face aux forces ennemies. Les deux armées se rencontrèrent près de Delhi, sur le champ de bataille historique de Panipat, le 14 janvier 1761. L'armée afghane comprenait quarante-cinq mille soldats, dont la moitié était des Afghans et l'autre leurs alliés indiens. Les Mahrattes furent écrasés, leurs généraux tués, des milliers de soldats massacrés. Les Afghans prirent un énorme butin : cinquante mille chevaux, deux cent mille têtes de bétail, cinq cents éléphants, des milliers de chameaux et d'importantes sommes d'argent. Un marchand apporta au peshwa la nouvelle du désastre, sous une forme énigmatique : « Deux perles se sont dissoutes, vingt-deux pièces d'or ont disparu et nul ne peut compter le nombre de pièces d'argent et de cuivre qui ont été perdues. »

Le peshwa, qui était tuberculeux, devait mourir quelques mois plus tard.

Après cette bataille, le prestige des Mahrattes s'effondra. Toutefois, le nouveau peshwa, Madhava Rao I^{er}, revint aux principes de Shivaji. Une fois les Afghans repartis, les Mahrattes réorganisèrent leurs forces. Ils rétablirent l'empereur exilé shah Alam II, sur le trône de Delhi en 1772 et se trouvèrent à la tête de l'empire en 1789. Le Mahratte Mahadaji Sindhia était virtuellement le dictateur de Delhi.

Le conflit mortel qui opposait Musulmans et Mahrattes les avaient les uns et les autres considérablement affaiblis. L'influence des chefs mahrattes à la cour amoindrie de Delhi n'impliquait pas une coopération des masses hindoues et musulmanes, qui maintenant se partageaient le nord de l'Inde. Ce furent les Anglais qui profitèrent de l'animosité et de la suspicion qui opposaient les deux communautés. Les Mahrattes représentaient en réalité la reprise du pouvoir par les Hindous et la fin de la domination musulmane. Les Mahrattes essayèrent par trois fois de s'opposer à l'invasion britannique, mais furent finalement vaincus par la combinaison anglo-musulmane, et l'Inde perdit son indépendance.

Sixième partie

Les Européens dans l'Inde

Les pionniers

Les Portugais

Depuis des temps immémoriaux, la voie maritime avait servi au commerce entre l'Inde d'une part, l'Afrique et les pays de la Méditerranée, d'autre part. Depuis le VII^e siècle, le commerce maritime était passé aux mains des Arabes, dont les navires, venant de l'Egypte ou de Basrah, se rejoignaient au sud de l'Arabie, au nord de Socotra, et de là traversaient l'océan pour atteindre les ports de l'Inde. Le développement de l'empire turc ferma les voies de terre et de mer entre les commerçants de Gênes et de Venise et leurs correspondants arabes, et il fallut trouver une nouvelle voie. Les Portugais furent les premiers à emprunter la longue route autour de l'Afrique. Bartholomeo Diaz doubla le cap de Bonne-Espérance, qu'il appela cap des Tempêtes, en 1487. Vasco de Gama découvrit en 1498 la nouvelle route des Indes, traversant directement l'océan, de la région de Mombasa au port de Calicut.

Vasco de Gama fut très bien reçu par le zamorin, souverain hindou de Calicut, qui lui permit d'établir des entrepôts. En mars 1500, Pedro Alvarez Cabral partit de Lisbonne pour l'Inde avec treize vaisseaux. La voie du commerce avec l'Inde était ouverte aux Portugais. Mais ceux-ci, au lieu de se contenter des avantages financiers qu'ils en tiraient, cherchèrent bientôt à établir leur hégémonie sur les mers orientales et commencèrent à molester les navires des autres nations. Cela déplut au zamorin, car la prospérité de Calicut dépendait principalement et depuis longtemps des marchands arabes. Les Portugais se lancèrent alors dans des intrigues politiques et s'allièrent au souverain de Cochîn, principal rival du zamorin.

Alfonso de Albuquerque arriva dans l'Inde en 1503 à la tête d'une escadre. En 1509, il fut nommé par le roi du Portugal « gouverneur des affaires portugaises dans l'Inde ». En 1510, il s'empara du riche port de Goa, qui faisait partie du sultanat de Bijapur, et il s'employa immédiatement à fortifier la ville et à développer son importance

commerciale. Pour augmenter la population, il encouragea ses soldats à prendre des femmes indiennes. Son fanatisme religieux et les persécutions qu'il fit subir aux Musulmans et aux Hindous lui créèrent bientôt des difficultés. Les historiens indiens racontent qu'Albuquerque faisait dresser, dans les régions qu'il annexait, une croix et un bûcher, et que ceux des habitants qui n'abjuraient pas leur religion et refusaient d'adhérer au christianisme étaient cruellement suppliciés. A sa mort, en 1515, Albuquerque avait toutefois réussi à assurer la prédominance de la puissance navale des Portugais sur les côtes de l'Inde.

Ses successeurs s'emparèrent d'un bon nombre d'installations portuaires et s'établirent à Diu, Daman, Salsette, Bassein, Chaul et Bombay, ainsi qu'à San-Thomé, près de Madras, et à Hougli, au Bengale. Leur autorité s'étendait également sur une grande partie de l'île de Ceylan.

Les Portugais perdirent assez rapidement cette position privilégiée, que d'autres nations occidentales leur contestèrent. Qasim Khan leur reprit Hougli, sous le règne de Shah Jahan ; les Mahrattes reprirent Salsette et Bassein en 1739. Les Portugais ne devaient finalement conserver que Diu, Daman et Goa. Les causes du déclin de l'influence portugaise étaient multiples. L'une était la malhonnêteté des méthodes commerciales et les actes de piraterie, qui indisposèrent les souverains indiens et les populations. Par ailleurs, la découverte du Brésil orienta d'un autre côté les efforts coloniaux du Portugal. Les autres pays européens, venus après eux, furent des adversaires redoutables, qui ne voulaient pas reconnaître la prétention des Portugais à la domination de l'océan Indien, bien que cette prétention eût été confirmée par une bulle du pape.

En 1600, l'East India Company reçut de la reine d'Angleterre une charte lui accordant le monopole du commerce dans les mers de l'Est. Le gouvernement hollandais octroya en 1602 aux Compagnies réunies des Indes orientales une charte leur assurant l'exclusivité du commerce, ainsi que le droit de faire la guerre, de conclure des traités et d'acquérir des territoires et des forteresses. Les Danois arrivèrent en 1616. La Compagnie française des Indes orientales, protégée et encouragée par Colbert, reçut des privilèges du roi en 1664. Une compagnie flamande fut créée par les marchands d'Ostende en 1722, et une compagnie suédoise en 1731.

Il s'ensuivit d'innombrables conflits. D'abord entre les Anglais et les Hollandais, jusqu'à la défaite finale de ces derniers à la bataille de Bedara, en 1759. Le conflit des Anglais et des Français devait durer pendant tout le XVIII^e siècle.

Les Hollandais

Les Hollandais, qui s'intéressaient principalement au profitable commerce des épices, avaient, d'abord, dirigé leurs expéditions vers l'archipel indonésien, Sumatra, Java, les îles Moluques, qui en étaient les principaux producteurs. En 1605, ils prirent aux Portugais l'île d'Amboine, située entre les Célèbes et la Nouvelle-Guinée. Ils se saisirent de Jakarta, à Java, en 1619, et construisirent Batavia sur les ruines de l'ancienne cité. En 1641, ils s'établirent à Malacca, sur la côte de Malaisie. Toutefois ils ne se désintéressèrent pas de l'Inde et de ses énormes ressources, et cela les mit en conflit direct avec les Portugais et avec les Anglais. Les Hollandais firent le blocus de Goa en 1639 et se saisirent des dernières possessions portugaises à Ceylan en 1658. Peu à peu, leurs intérêts commerciaux les menèrent à établir des comptoirs dans l'Inde, certains situés sur la côte du Gujerat, d'autres sur la côte est, et certains même à l'intérieur du pays. Ils eurent bientôt des établissements dans l'Inde du sud, en Orissa, au Bengale et au Bihar. Les plus importants furent créés à Pulicat en 1610, à Surat en 1616, à Chinsura en 1653, à Cassimbazar, Baranagor et Cochin en 1663, à Patna, Balasore et Nagapatam en 1659.

Ayant réussi à supplanter les Portugais, les Hollandais avaient pratiquement acquis le monopole du commerce des épices, qu'ils maintinrent durant tout le XVII^e siècle. Ils y ajoutèrent le commerce de l'indigo, produit en Inde centrale, et de la soie, des textiles, du riz et de l'opium de la vallée du Gange. De plus, ils se saisirent du monopole du commerce entre l'Inde et l'Indonésie, commerce qui avait beaucoup décliné depuis la fin de l'empire de Vijayanagar.

Les Hollandais avaient une revanche à prendre contre l'Espagne catholique, ennemie de leur indépendance, et son allié, le Portugal. Ils réussirent aisément à s'emparer de la plupart des possessions portugaises. Leur conflit avec les Anglais était en revanche d'ordre strictement commercial, car les uns et les autres cherchaient à établir un monopole, cette rivalité aiguë dura tout le XVII^e siècle. En 1609, les Hollandais négocièrent une trêve de vingt et un ans avec l'Espagne. Libérés ainsi du danger d'une guerre en Europe, ils purent employer leur supériorité maritime contre les Anglais en Orient, et parvinrent à s'assurer de façon permanente le contrôle de l'Asie du sud-est. Un accord fut signé entre Londres et La Haye en 1619, mais les combats reprurent bientôt, à la suite du massacre de quelques

Anglais à Amboine. La rivalité pour la prédominance commerciale dans l'Inde se poursuivit jusqu'en 1759. Après quoi les Hollandais abandonnèrent l'Inde aux Anglais.

La Compagnie anglaise des Indes orientales

Drake avait réussi son voyage autour du monde en 1580. D'autre part les Anglais avaient vaincu l'Armada espagnole. L'Angleterre se trouvait dans une position favorable pour se lancer dans une aventure extrême-orientale. En 1593, James Lancaster atteignit le cap Comorin et poussa jusqu'à l'île de Penang, en Malaisie. En 1596, une flottille commandée par Benjamin Wood visita les mers orientales. En 1599, John Mildenhall, marchand londonien, se rendit dans l'Inde par la voie de terre et resta sept ans en Orient. C'est en 1600 que la nouvelle Compagnie des Indes orientales reçut de la reine Elisabeth une charte lui accordant pour quinze ans le monopole du commerce avec l'Orient. La compagnie organisa des convois de vaisseaux, financés par des souscripteurs qui se partageaient les bénéfices.

Les premiers de ces voyages furent dirigés vers Sumatra, Java et les Moluques, dans l'intention de saisir une partie du commerce des épices. En 1608, la compagnie décida d'établir des comptoirs dans l'Inde et y envoya le capitaine Hawkins, qui arriva à la cour de Jahangir en 1609. L'empereur, favorable au projet, voulut accorder à Hawkins le droit d'ouvrir un établissement à Surat, mais les marchands de la ville s'y opposèrent. Les Anglais exercèrent alors des représailles contre les navires qui faisaient le commerce entre Surat et les ports de la mer Rouge. Ils eurent aussi raison de la flotte portugaise. Finalement, en 1613, Jahangir leur accorda le droit d'avoir un comptoir permanent à Surat.

Par l'intermédiaire de la compagnie, le roi d'Angleterre, Jacques I^{er}, envoya un ambassadeur à la cour moghole, avec des propositions pour un traité de commerce. Cet ambassadeur, Sir Thomas Roe, était un homme avenant, élégant et cultivé. Il était bien vu à la cour, où il resta de 1615 à la fin de 1618. Il obtint finalement la permission de créer des établissements commerciaux dans plusieurs régions de l'empire. En 1619, les Anglais avaient des comptoirs à Surat, Agra, Ahmedabad et Broach. La direction générale se trouvait à Surat. La compagnie achetait des textiles et de l'indigo.

Les couronnes d'Espagne et du Portugal étaient réunies depuis 1580 et le restèrent jusqu'en 1640. L'Angleterre avait fait la paix

officiellement avec l'Espagne en 1604, mais elle resta en conflit avec les Portugais dans les mers d'Orient. S'étant alliés au shah de Perse, les Anglais prirent aux Portugais Ormuz, sur le golfe Persique, en 1622.

Le traité de Madrid en 1630 mit officiellement fin à la rivalité des Anglais et des Portugais. Le chef du comptoir britannique de Surat signa avec le vice-roi de Goa une convention qui garantissait le respect des intérêts de chacun. Les droits des Anglais au commerce en Orient furent reconnus par le Portugal, dans un traité signé en 1654. Par un autre traité, signé en 1661, Charles II d'Angleterre, qui avait reçu Bombay dans la dot de Catherine de Bragance, promit le soutien des Britanniques aux Portugais contre les Hollandais. En fait, la concurrence portugaise n'était plus un danger, car ils n'avaient pas d'organisation cohérente.

En 1668 Charles II acquit définitivement le port de Bombay, contre une redevance annuelle de dix livres sterling. Bombay devint rapidement le centre principal du commerce britannique, et la direction centrale de la Compagnie des Indes orientales y fut transférée en 1687. En 1632, le sultan de Golkonde avait accordé à la compagnie la liberté du commerce dans les ports de son royaume, contre une redevance de cinq cents pagodas par an. Les Anglais ouvrirent un comptoir à Masulipatam. En 1639, Francis Day obtint du souverain de Chandragiri, qui avait hérité des vestiges de l'empire de Vijayanagar, le port de Madras, où la compagnie fit construire un fort qui porte le nom de fort Saint-George et devint le centre de ses activités sur la côte est. De nouveaux établissements furent bientôt créés dans le delta de la rivière Mahanadi, et surtout au Bengale, au Bihar et en Orissa.

La compagnie avait connu des fortunes diverses durant la première partie du XVII^e siècle. Les choses changèrent avec la charte que lui accorda Cromwell en 1657. Les privilèges de la compagnie furent confirmés et élargis, et une base financière solide fut établie. La compagnie en profita pour changer sa politique, jusque-là uniquement commerciale, en une politique d'acquisitions territoriales, prenant avantage des dissensions qui ruinaient le pays.

Après le pillage de Surat par les Mahrattes, et pour se défendre contre les pirates du Malabar, les Anglais s'organisèrent militairement et entrèrent en conflit avec la flotte moghole, dont ils saisirent plusieurs vaisseaux. Toutefois, ils finirent par faire la paix avec Aurangzeb défaillant, et, après de multiples difficultés, ils obtinrent en 1698 des droits territoriaux sur les villages de Sutanuti, Kalikata (Calcutta), Govindapur au Bengale, et construisirent la

forteresse de Fort-William. Juridiquement, Bombay était annexée à la couronne d'Angleterre, Madras était donnée aux Anglais, mais faisait toujours partie d'un état indien. Au Bengale, les citoyens anglais restaient sujets de la couronne britannique, mais le gouvernement anglais, qui avait la haute main sur les Indiens, n'était considéré que comme propriétaire princier par l'empire moghol.

Après la révolution de 1688 en Angleterre, les privilèges exclusifs de la compagnie lui furent retirés par les Whigs, et des compagnies rivales furent formées, qui, finalement, s'amalgamèrent avec la Compagnie des Indes orientales, formant ainsi la « Compagnie réunie des marchands d'Angleterre pour le commerce des Indes orientales ». Cette compagnie conserva son monopole légal jusqu'en 1793. En 1715, la compagnie obtint de l'empereur Farrukhsiyar une charte lui assurant le droit d'exercer le commerce dans l'Inde entière, une exemption d'inspections douanières, contre un paiement annuel de trois mille roupies, et la permission d'acquérir des territoires. Les monnaies de la compagnie, frappées à Bombay, devenaient légales dans tout l'empire. Calcutta se développa rapidement. En 1735, la ville comptait déjà cent mille habitants. Le commerce du port représentait un tonnage de dix mille tonnes par an. En 1739, les Anglais de Bombay signèrent un traité d'alliance avec les Mahrattes. A Madras, ils obtinrent du nawab des territoires assez importants.

Les Français

Bien qu'Henri IV et Richelieu eussent déjà compris l'importance du commerce et des rapports avec les pays d'Orient, les Français furent les derniers à se lancer dans la compétition et à s'assurer des bases commerciales en Inde et dans l'Asie du sud-est. C'est Colbert qui, en 1664, prit l'initiative d'encourager la création de la « Compagnie des Indes orientales », financée par l'Etat. Toutefois les débuts furent maladroits. Une première expédition perdit son temps et son énergie en cherchant à coloniser Madagascar. En 1667, une autre expédition, commandée par François Caron, assisté d'un Persan appelé Marcara, arriva dans l'Inde. Un premier comptoir fut créé par François Caron à Surat en 1668 ; et, en 1669, Marcara réussit à obtenir l'autorisation du sultan de Golkonde pour l'ouverture d'un comptoir à Masulipatam. En 1672, les Français sous le commandement de l'amiral de la Haye, s'emparèrent de San-

Thomé, près de Madras ; mais ils en furent délogés l'année suivante par les forces combinées des Hollandais et du sultan de Golkonde. San-Thomé fut occupé par les Hollandais. Entre-temps, en 1673, François Martin et Bellanger de Lespinay obtinrent du gouverneur musulman de Valikondapuram la cession d'un petit village situé au bord de la mer au sud de Madras. Ce fut le modeste commencement de Pondichéry. François Martin, qui prit la charge de cet établissement en 1674, parvint, par son courage, par son tact et sa persévérance, à le développer et à en faire un centre important. En 1674, le nawab Shaista Khan du Bengale donna aux Français, au bord de la rivière Hougli, un petit territoire sur lequel le célèbre comptoir de Chandernagor fut construit entre 1690 et 1692.

Les Hollandais, soutenus par les Anglais, s'opposaient à l'intrusion française dans l'Inde, et cela rendit difficile la position des nouveaux venus. Pondichéry fut pris par les Hollandais en 1693, mais rendu aux Français en 1697 par le traité de Ryswick. Martin en reprit la charge et rétablit la prospérité du territoire, qui, lorsqu'il mourut en 1706, avait atteint une population de quarante mille âmes, alors que Calcutta, la même année, ne comptait que vingt-deux mille habitants. Les Français durent abandonner leurs comptoirs à Surat, Bantam, Masulipatam. A Pondichéry, les gouverneurs qui succédèrent à Martin – il y en eut cinq jusqu'en 1720 – ne surent pas continuer sa politique énergique, et les ressources de la compagnie s'épuisèrent. En 1720, elle fut reconstituée sous le nom de « Compagnie permanente des Indes ». Sous deux habiles administrateurs, Lenoir et Dumas, sa prospérité fut rétablie.

Les Français avaient cependant occupé l'île Maurice en 1721. Ils annexèrent Mahé, sur la côte du Malabar, en 1725, et Karikal, au sud de Pondichéry en 1739. Leurs ambitions restaient toutefois strictement commerciales. Les fortifications qu'ils construisirent et les petites armées qu'ils formèrent n'avaient d'autre but que de défendre leurs comptoirs contre les Anglais et les Hollandais. Après 1742, cette attitude changea. Dupleix rêva d'établir un empire français dans l'Inde, et cela le mit en conflit direct avec l'Angleterre.

Les conflits anglo-français

Le conflit des Anglais et des Français pour la domination de la côte de Coromandel dura plus de vingt ans. Bien qu'en soi il s'agisse sur le plan militaire d'une petite guerre, elle eut une grande importance, puisqu'elle décida de la puissance européenne à qui reviendrait la domination du continent indien. Les conflits qui opposaient les divers princes indiens avaient créé un état de confusion et de chaos dans le sud-est de l'Inde. Les Indiens, grands constructeurs de navires, n'avaient pas de marine de guerre et les positions anglaises et françaises sur la côte dépendaient en grande partie du matériel et des armes qui leur arrivaient par voie de mer. Le succès de l'une ou de l'autre puissance était en relation directe avec leurs forces navales.

De 1740 à 1748, l'Angleterre et la France se trouvèrent dans les camps opposés, lors de la guerre de succession d'Autriche. Ceci força les deux compagnies, qui coexistaient assez paisiblement, à se battre. Dupleix, devenu gouverneur de Pondichéry, s'efforça de négocier avec les Anglais, pour éviter un conflit armé dans l'Inde. Les Anglais refusèrent, car, disaient-ils, ils n'avaient pas le pouvoir de contrôler les mouvements des navires de Sa Majesté britannique. L'arrivée de la flotte commandée par La Bourdonnais changea la balance des forces. La flotte anglaise se réfugia au Bengale, et les Français assiégèrent Madras par terre et par mer. Madras se rendit au bout d'une semaine.

Anwar-ud-din, le nawab du pays karnatak qui, officiellement, était le protecteur des comptoirs étrangers, demanda aux Français d'évacuer Madras et, devant leur refus, envoya des troupes qui, mal disciplinées, furent dispersées par les Français. La position des Français semblait très favorable, mais Dupleix et La Bourdonnais se querellèrent sur la politique à suivre. Une tempête endommagea la flotte, et La Bourdonnais retira ses navires de l'océan Indien. Dupleix mit alors Madras au pillage, malgré les promesses faites. En 1748, une importante escadre, commandée par l'amiral Boscawen, fut envoyée d'Angleterre et assiégea Pondichéry. Le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, mit fin au conflit et rendit Madras aux Anglais.

Le premier conflit avait démontré que la victoire était à celui qui

dominait l'océan. La France pouvait difficilement se mesurer à l'Angleterre dans ce domaine. De plus les Anglais avaient de nombreuses bases dans l'Inde et d'excellents ports à Bombay et au Bengale, alors que les Français n'avaient que leurs comptoirs, établis sur les immenses plages de la côte de Coromandel, sans aucun port abrité. Leurs chances étaient donc assez minces. Mais Dupleix n'était pas homme à se laisser décourager. Il avait observé à Madras à quel point une petite garnison européenne bien disciplinée avait aisément raison d'armées indiennes beaucoup plus considérables. Il entreprit d'assister certains princes indiens dans les conflits qui les opposaient les uns aux autres, certain que ceux-ci paieraient un bon prix pour faire tourner la chance en leur faveur. Dupleix trouva bientôt des occasions favorables. Il y avait deux prétendants au trône du nawab du Karnatak. Une lutte semblable opposait deux factions pour la succession au trône du Deccan. Le nawab du pays karnatak, Chanda Sahib, fait prisonnier à Trichinopoly et dépossédé par les Mahrattes, venait d'être libéré après avoir été sept ans en exil et cherchait à récupérer le trône de sa famille. Il s'était associé avec Muzaffar Jang, petit-fils de Nizam-ul-Mulk et prétendant au trône du Deccan. Dupleix conclut des traités secrets avec Chanda Sahib et avec Muzaffar Jang, et promit de les aider à triompher. Les troupes françaises allèrent jusqu'à Trichinopoly, qu'elles assiégèrent. En reconnaissance de ses services, Muzaffar Jang nomma Dupleix gouverneur de tous les territoires de l'empire moghol au sud de la rivière Krishna et lui céda en pleine souveraineté des territoires autour de Pondichéry et sur la côte de l'Orissa, y compris le célèbre marché de Masulipatam. En échange, Dupleix mit à sa disposition et à celle de Chanda Sahib son meilleur officier, Bussy, et une armée française qui, en fait, était la meilleure garantie d'influence à la cour d'Arcot.

Toutefois, Dupleix n'avait pu avoir raison de Trichinopoly, toujours occupée par Muhammad Ali, le rival de Chanda Sahib. Les Anglais se saisirent de cette occasion, et le nouveau gouverneur britannique, Saunders, mit ses forces à la disposition de Muhammad Ali. Anglais et Français, bien que l'état de guerre n'existât pas entre leurs pays, se trouvèrent engagés dans un conflit à mort, déguisé sous la forme d'une assistance à des princes rivaux.

Muhammad Ali, pour gagner du temps, engagea des négociations avec Dupleix mais celui-ci ne comprit la manœuvre que trop tard. Les souverains de Mysore et de Tanjore, ainsi que les Mahrattes, s'étaient joints aux Anglais pour porter secours à Muhammad Ali. Entre-temps, Robert Clive, qui venait de prendre du service dans l'armée anglaise à Madras, proposa au gouverneur Sanders de créer

une diversion en attaquant Arcot, capitale de Chanda Sahib. Clive occupa Arcot, et Chanda Sahib, comme on pouvait s'y attendre, retira une partie de ses troupes de Trichinopoly, pour reprendre sa capitale. Clive s'enferma dans Arcot et soutint héroïquement un siège de cinquante-trois jours, que les assiégeants durent lever.

Law, général commandant les troupes françaises à Trichinopoly, inquiet des succès de Clive, décida de se retirer sur l'île de Shrirangam, au milieu du fleuve Kaveri. Les Anglais, poussés par Clive, assiégèrent l'île. Dupleix envoya des renforts, mais ceux-ci, violemment attaqués par l'armée de Clive, se rendirent aux Anglais le 9 juin 1752. Trois jours plus tard, Law et ses troupes furent faits prisonniers. Chanda Sahib se rendit et fut décapité par le général commandant les troupes de Tanjore. La situation de Dupleix devenait difficile. La folie et l'incompétence de ses généraux avaient fait échouer une vaste entreprise qui était sur le point de réussir. Il ne se découragea pas et, par une habile diplomatie, parvint à gagner à sa cause les Mahrattes et le souverain de Mysore et à s'assurer la neutralité du raja de Tanjore. A la fin de 1752, il reprit des opérations militaires qui durèrent, avec des succès variés, pendant toute l'année 1753. Il n'avait pas renoncé à prendre Trichinopoly, et sa politique adroite l'aurait probablement conduit au succès.

Son échec vint du gouvernement de Louis XV. On n'avait pas su apprécier, en France, l'habile stratégie et la grandeur des plans de Dupleix. On s'inquiétait du coût des opérations et des revers subis par les troupes françaises. Un inspecteur appelé Godeheu fut envoyé en août 1754. Il assuma immédiatement les pleins pouvoirs et renversa la politique de Dupleix. Il signa avec les Anglais un traité par lequel les deux parties restaient en possession des territoires occupés et s'engageaient à ne pas intervenir dans les querelles des princes indiens. Les Français perdirent ainsi tous les avantages que Dupleix avait acquis. Seul Bussy, encouragé par Dupleix, parvint à se maintenir dans le Deccan et obtint du nizam le revenu de plusieurs districts pour maintenir son armée. Si la compagnie française, qui était pourtant une entreprise gouvernementale, avait reçu le soutien et la compréhension que l'Angleterre porta à l'œuvre de Clive et à la société privée qu'était la Compagnie des Indes orientales, l'empire français de l'Inde n'était pas irréalisable. Dupleix fut rappelé et finit ses jours dans la disgrâce et l'oubli.

La trêve anglo-française continua jusqu'à la guerre de Sept Ans. Se trouvant dans les camps opposés, Français et Anglais furent de nouveau pratiquement forcés de reprendre les hostilités, vers la fin de 1756. Toutefois, dans l'intervalle, les avantages relatifs des deux pays avaient considérablement changé. Les Anglais avaient,

contrairement à leurs accords avec le nawab du Bengale, fortifié Calcutta, et ils soutenaient les divers prétendants et partis qui s'opposaient au souverain. Lorsque le nawab Alivardi mourut sans héritier mâle, en 1756, son successeur fut Siraj-ud-daulah, fils de sa plus jeune fille. Le jeune homme fit preuve d'une grande énergie et s'empara de Calcutta. Les Anglais se retirèrent sur leurs navires et à Fulta.

Holwell, à l'époque vice-gouverneur, prétendit que cent quarante-six prisonniers anglais avaient été enfermés pour une nuit dans une chambre étroite et que la plupart étaient morts suffoqués. Cet épisode, connu sous le nom de *black hole* (le trou noir) de Calcutta, est, selon beaucoup d'historiens, sinon fictif du moins très exagéré ; mais il devait être utilisé fréquemment par la suite pour justifier les massacres perpétrés par les Anglais. Clive et l'amiral Watson, qui, à Madras, avaient réuni une forte armée pour attaquer les Français, envoyèrent cette armée au Bengale pour reprendre Calcutta. Ils l'occupèrent sans grande résistance. Ils en profitèrent pour se saisir aussi du comptoir français de Chandernagor.

Le jeune nawab, sous l'influence de ses conseillers, le banquier Jagat Seth et le riche marchand Omchand, accepta de signer un traité restituant aux Anglais tous leurs privilèges. Toutefois Clive craignait que le nawab n'appelât à son aide les Français, et il fomenta un coup d'Etat pour le remplacer par quelqu'un de plus favorable aux intérêts anglais. Il choisit Mir Jafar, l'un des généraux du nawab. Lorsque Clive attaqua l'armée du nawab, à la célèbre bataille de Plassey, le 23 juin 1757, les troupes de ce dernier refusèrent de combattre Mir Jafar et ses complices et se dispersèrent. Siraj-ud-daulak s'enfuit à Murshidabad. Il fut capturé et assassiné et Mir Jafar prit le pouvoir. Conformément à son traité avec Clive, il donna aux Anglais la souveraineté des riches districts du Bengale, appelés les Vingt-quatre Parganas, et d'importantes sommes d'argent. Ces événements devaient aboutir à la conquête du Bengale, et plus tard de l'Inde entière, par l'Angleterre.

En 1758, la flotte anglaise revint du Bengale à Madras. Les Français reçurent des renforts sous le commandement du comte de Lally. Toutefois, les forces navales restaient sous les ordres de d'Aché, et cette division du pouvoir devait une fois encore ruiner l'entreprise française. Lally était un soldat habile et entreprenant, mais ses manières hautaines et brutales indisposaient ses hommes et ses collaborateurs. Il attaqua Fort Saint-David en mai 1758, et la forteresse capitula le 2 juin. Il voulut frapper au cœur de la puissance britannique en attaquant Madras, mais d'Aché et la flotte française, qui s'étaient déjà fait battre par les Anglais, refusèrent de

coopérer. Lally s'employa alors à se saisir de tous les avant-postes anglais du sud, jusqu'à ce que seuls Madras, Trichinopoly et Chingleput restassent aux Anglais.

La flotte française était partie. Lally attendit que la mousson forçât la flotte anglaise à s'éloigner de Madras, qui, comme Pondichéry, n'a pas de port. Mais le siège de Madras dura trop longtemps, et la flotte anglaise put revenir. Lally dut lever le siège hâtivement. Cet échec décida pratiquement du destin des Français dans l'Inde. Lally avait commis l'erreur de rappeler Bussy d'Hyderabad. Clive envoya une armée, commandée par le colonel Forde, qui battit les Français, occupa Rajahmundry et Masulipatam, et signa un traité très avantageux pour l'Angleterre avec le nizam Salabat Jang. Plus au sud, malgré quelques succès, les troupes françaises se mutinèrent, car leur paie était très en retard. La flotte anglaise commandée par Pocock infligea une sévère défaite à celle de d'Aché, qui avait reparu et qui quitta l'Inde définitivement.

En octobre 1759, le général Coote arriva à Madras avec un fort contingent, et le 22 janvier 1760 l'armée française fut mise en complète déroute, près du fort de Wandiwash. Trois mois plus tard, les Français avaient tout perdu dans le sud, sauf le fort de Genji et la petite ville de Pondichéry, que les Anglais assiégèrent en mai 1760. Les efforts de Lally pour obtenir l'aide de Mysore ne donnèrent pas de résultats positifs. Il manquait d'argent pour maintenir son armée, et même alors que la ville était encerclée par terre et par mer, il ne savait pas coopérer harmonieusement avec ses officiers et ses soldats. Pondichéry dut se rendre le 16 janvier 1761. Les vainqueurs détruisirent non seulement les fortifications, mais presque toute la ville. Peu après les Anglais prirent Genji et Mahé, les dernières possessions françaises dans l'Inde.

L'échec de Lally, comme celui de Dupleix, venait de la mauvaise organisation de la compagnie, du manque de coordination et surtout du fait que le gouvernement de Louis XV n'avait pas su mesurer l'importance de l'enjeu ni donner à l'entreprise un support militaire ou financier suffisant. Par ailleurs, la position des Anglais au Bengale leur donnait une base solide et indépendante, d'où ils pouvaient mener les opérations contre le sud de l'Inde. Cela rendait la position des Français, dès l'abord, incertaine. C'est la bataille de Plassey qui avait vraiment décidé du sort des Français dans l'Inde. Lally fut fait prisonnier et resta deux ans captif en Angleterre. En 1763, à la fin de la guerre de Sept Ans, il fut autorisé à rentrer en France. Ce courageux soldat, qui était beaucoup moins responsable du désastre que le gouvernement français, fut emprisonné à la Bastille et honteusement exécuté, deux ans plus tard.

L'idée de conquérir l'empire des Indes en ayant pour base Pondichéry, petit village au sud de la côte brûlante et semi-désertique de Coromandel, sans port ni défenses naturelles, était en soi une complète absurdité, surtout alors que le principal opposant avait comme base le riche Bengale et l'énorme port de Calcutta. Les Français, une fois que Pondichéry leur eut été restitué, semblent avoir conservé une sorte d'attachement romantique pour cette petite ville, isolée sur une plage tropicale, et y ont maintenu jusqu'à nos jours des institutions qui auraient été plus accessibles placées moins loin des grands centres urbains. Ceci a certainement nui à l'influence culturelle de la France en Inde.

Le développement de la puissance britannique

Les annexions territoriales

La révolution de 1757 au Bengale avait installé l'homme des Anglais, Mir Jafar, comme nawab, et établi leur suprématie sur la région. Les territoires dont ils avaient reçu la pleine souveraineté leur permettaient de maintenir une armée bien équipée. Leurs rivaux détestés, les Français, étaient éliminés. Ils avaient installé un résident à la cour de Mir Jafar, et bien que celui-ci fût en théorie le souverain, il dépendait en fait des Anglais, et le contrôle des affaires du Bengale était entre les mains de Clive. En juin 1758, le conseil de la ville de Calcutta nomma Clive gouverneur du Bengale, et ce poste fut quelques mois plus tard légalisé par la compagnie.

Mir Jafar essaya de se débarrasser de la tutelle anglaise en s'alliant aux Hollandais, qui amenèrent de Java, deux de leurs comptoirs de Chinsura, une armée importante. Clive en eut raison à Bedara en novembre 1759. Clive quitta l'Inde en 1760. Peu après Miran, fils du nawab, mourut. Holwell, qui remplaçait Clive, força Mir Jafar à abdiquer et plaça sur le trône son neveu Mir Kasim. Il reçut pour prix de son aide les provinces de Burdwan, de Chittagong et de Midnapur.

A la suite de disputes concernant les privilèges des membres de la compagnie, Mir Kasim voulut se révolter. En 1763, il rassembla une armée et forma une confédération avec divers princes et l'empereur de Delhi, en vue de recouvrer l'indépendance du Bengale.

L'importante armée indienne, mal organisée, fut vaincue par le major Adam, et Mir Kasim s'enfuit, après avoir tué tous les prisonniers anglais. L'empereur shah Alam II quitta la confédération et conclut une paix séparée.

Le fils de Mir Jafar, Najm-ud-daulah, fut mis sur le trône du Bengale à la condition expresse que tous les pouvoirs administratifs fussent aux mains d'un ministre nommé par les Anglais. Le gouvernement du Bengale était désormais légalement entre les

maines de la compagnie. Clive revint comme gouverneur du Bengale en 1765. Il conclut avec l'empereur le traité d'Allahabad, qui rétablissait le nawab d'Oudh, mais en détachait Allahabad, donné à l'empereur. Ce dernier, par un firman, accordait officiellement la souveraineté (*diwani*) du Bengale à la East India Company, le 12 août 1765. Clive s'occupa ensuite d'assainir l'organisation de la compagnie et de l'armée, où la corruption avait atteint des proportions invraisemblables. Il y parvint dans une certaine mesure, mais quitta définitivement l'Inde en 1767. Sous ses successeurs, l'oppression et la corruption créèrent dans cette riche province une misère inconnue jusqu'alors et contre laquelle plusieurs Anglais protestèrent vainement. L'arrivée de Warren Hastings en 1772, comme gouverneur du Bengale, devait ouvrir un nouveau chapitre.

Les Mahrattes étaient parvenus à dominer virtuellement la cour de Delhi et l'empereur shah Alam II. Malheureusement pour eux, de féroces rivalités pour la succession du jeune peshwa Madhava Rao I^{er}, qui mourut en 1772, conduisirent les diverses factions à faire appel à des alliés extérieurs, ce dont les Anglais tirèrent immédiatement avantage. Après une série de conflits et de traités, toujours peu après dénoncés, le gouvernement de Bombay parvint à agrandir ses territoires et à accroître ses privilèges, et Warren Hastings sut gagner l'alliance de Mahadaji Sindhia de Gwalior. Par le traité de Salbai, en 1782, les Anglais conclurent avec les Mahrattes une paix qui devait durer vingt ans et qui leur permit de s'occuper de leurs autres ennemis. L'*India Act* de Pitt, en 1784, ordonnait à la compagnie de ne pas s'immiscer dans les affaires politiques de l'Inde.

Mahadaji Sindhia, devenu le plus important des chefs mahrattes, sut observer scrupuleusement les traités et, pour moderniser son armée, employa un Savoyard, Benoît de Boigne, et différents autres aventuriers européens. Il se rendit à Delhi et prit complètement en main le faible shah Alam II. Sous le couvert de son autorité, il établit la suprématie mahratte sur le nord de l'Inde. Il fut nommé commandant de l'armée impériale et délégué de l'empereur. Il était « officiellement l'esclave, mais en fait le sévère patron du malheureux shah Alam, empereur de Delhi ». En 1792, Sindhia établit sa domination sur les Rajpouts et les Jats. Il était sur le point de prendre en main l'ensemble des principautés mahrattes lorsqu'il mourut de fièvres à Poona, en 1794, à l'âge de soixante-sept ans. Sa mort fut accueillie avec soulagement par les Anglais, qui voyaient en lui un redoutable ennemi éventuel.

Sous le règne d'un aventurier musulman remarquablement doué, appelé Hyder, qui avait supplanté le souverain, Mysore avait pris un

développement considérable, alors que le sud de l'Inde était désorganisé par les conflits, et le Bengale par les révolutions de palais. La renaissance du pouvoir de Mysore inquiéta les Mahrattes, le nizam de Hyderabad et les Anglais. Ceux-ci formèrent une coalition contre Mysore ; mais Hyder sut acheter la trahison des uns et des autres. Dans la série de conflits qui se succédèrent de 1765 à 1782, les alliances restèrent incertaines et d'importants territoires changèrent plusieurs fois de main. Louis XVI chercha à utiliser cette confusion pour rétablir la position française dans l'Inde. Une escadre commandée par l'amiral Suffren arriva, au début de 1782 ; un peu plus tard, deux mille hommes commandés par du Chemin débarquèrent dans l'Inde. Les opérations militaires furent interrompues pendant la mousson (juillet-août). Mais Hyder ne devait plus reprendre les armes. Il mourut d'un cancer en décembre 1782.

Son fils Tipu sultan, qui lui succéda, n'était pas moins entreprenant et courageux que son père. Il reprit la guerre contre les Anglais. En 1783, il réussit à faire prisonnier tout le haut commandement de l'armée anglaise de Bombay. Malgré l'opposition de Warren Hastings, le nouveau gouverneur général, Lord Maccartney, signa avec Tipu sultan le traité de Mangalore, qui restituait à chacun des belligérants ses territoires et ses prisonniers. Lord Cornwallis, qui vint aux Indes comme gouverneur général de 1786 à 1793, reprit les hostilités, sous le prétexte que Tipu avait annexé l'état de Travancore, dans l'extrême sud. Il reforma la triple alliance avec le nizam et les Mahrattes et, après deux ans de guerre, de 1790 à 1792, malgré son habile stratégie, Tipu se trouva pratiquement vaincu et dut signer le traité de Seringapatam, par lequel il perdait plus de la moitié de ses territoires, annexés par le nizam, les Mahrattes et les Anglais, qui prirent le Malabar et le Coorg. Tipu dut aussi payer à la compagnie trois millions de roupies et envoyer deux de ses fils comme otages auprès de Cornwallis. Toutefois un homme du caractère de Tipu sultan ne pouvait se résigner à de telles humiliations. Recherchant l'appui des Français, maintenant républicains, il s'inscrivit comme membre du club des Jacobins, permit à un lieutenant français, le citoyen Ripaud, de planter à Seringapatam un arbre de la liberté et d'y déployer le drapeau de la République. La France lui expédia quelques soldats en 1798. Tipu envoya également des émissaires en Arabie, à Constantinople et à Kaboul.

Tout cela ne lui rapporta pas grand-chose et fut un prétexte dont se saisit Lord Wellesley pour attaquer Mysore. Tipu fut vaincu et tué à Seringapatam en mai 1799. Les membres de sa famille furent

internés, d'abord à Vellore, puis à Calcutta. Les Anglais annexèrent certaines provinces et placèrent sur le trône d'un état de Mysore très diminué un jeune garçon, descendant de l'ancienne dynastie hindoue, avec « pour sa protection » un important contingent anglais. Mysore était, en fait, virtuellement annexé.

En théorie, le nizam d'Hyderabad n'était qu'un représentant de l'empereur de Delhi. En fait, depuis le règne de Muhammad shah, Hyderabad était pratiquement un état indépendant. Menacé par les Mahrattes et par les sultans de Mysore, le nizam rechercha l'appui des Anglais. Ceux-ci, toutefois, ne lui accordèrent qu'une aide relative et exigèrent en échange qu'il leur cédât Guntur. Le nizam chercha alors à son tour l'aide des Français, et les Jacobins les plus virulents trouvèrent bon accueil à sa cour. Mais Wellesley, par une adroite politique, parvint en 1822 à un accord, par lequel les étrangers étaient éliminés, et les Anglais prenaient la charge de la défense de l'état. Les troupes du nizam furent licenciées. Cela devait être une source de misère pour le pays, car l'administration, soumise à des intérêts étrangers, ne fonctionnait plus dans l'intérêt des populations. De plus, les armées licenciées créaient un problème sérieux. « Imaginez un pays, remarquait le duc de Wellington, où dans chaque village il y a vingt ou trente cavaliers, renvoyés du service de l'état, et qui n'ont d'autre moyen d'existence que le pillage. Dans un tel pays, il n'y a ni loi, ni gouvernement civil... Nul ne peut cultiver la terre s'il n'est protégé par une force armée, stationnée dans son village. Tel est en bref l'état où se trouvent aujourd'hui le pays du peshwa et celui du nizam. »

Le sud de l'Inde, à la suite des conflits anglo-français, avait terriblement souffert et était complètement désorganisé. Le souverain officiel était le nawab d'Arcot, Muhammad Ali, personnage sans caractère, qui vendit aux Anglais l'administration de ses états et emprunta des sommes énormes à divers membres de la compagnie, qui réalisèrent des fortunes considérables. Lord Cornwallis essaya de mettre de l'ordre dans les affaires de Madras, mais sans y parvenir. Lorsque Muhammad Ali mourut, en 1795, son fils Omdut-ul-Umara essaya vainement de résister aux exactions des membres de la compagnie. Une classe trop puissante d'individus intéressés à maintenir la corruption s'était créée, qui s'opposait à toute mesure tendant à rétablir l'ordre et la justice.

Lorsque Omdut-ul-Umara mourut, en 1801, Lord Wellesley déclara avoir trouvé à Seringapatam des documents démontrant que le prince avait trahi ses engagements. Il plaça sur le trône un des neveux du nawab, et la compagnie prit en charge l'entière administration du pays karnatak. Après quoi Wellesley força

également les souverains de Tanjore et de Surat à abandonner à la compagnie tous les pouvoirs administratifs. La procédure d'annexion employée à Surat, comme dans beaucoup d'autres états, était simple. Après une expédition militaire, les Anglais assumaient la défense de l'état, le souverain gardant l'administration civile. Mais les sommes exigées pour assurer la défense devenaient rapidement si exorbitantes que le souverain ne pouvait y faire face, et les Anglais, alors, le détrônaient et annexaient simplement le pays.

Les Anglais avaient considérablement agrandi leurs territoires dans le nord de l'Inde. Warren Hastings avait su profiter de chaque conflit pour exiger des sommes invraisemblables, exiler des princes, appliquer des taxes punitives, se saisir des trésors. Graduellement le Rohilkhand, au pied de l'Himalaya, et l'Oudh, avec les villes d'Allahabad et de Cawnpour, étaient passés sous contrôle britannique. Le désordre et la corruption régnaient partout. Les exactions les plus brutales étaient perpétrées sous prétexte du prélèvement de l'impôt. De nombreux aventuriers européens aggravaient encore le désordre. Beaucoup de scandales furent révélés à l'Angleterre indignée lorsque Hastings, rappelé, fut jugé par un tribunal anglais. Cela n'empêcha pas Wellesley de continuer la même politique. Il força le nawab d'Oudh à céder à la compagnie la plus grande partie de ses territoires et à supprimer son armée, remplacée par des troupes de la compagnie.

Le principal obstacle au pouvoir britannique restait l'empire mahratte. Les Mahrattes, courageux et entreprenants, manquaient toutefois d'organisation stable et de cohésion. Par une série d'opérations militaires et de traités séparés avec les divers états mahrattes, les Anglais parvinrent à désintégrer leur confédération, entre 1800 et 1818, et l'empire mahratte s'effondra. « L'influence et l'autorité britanniques s'étendirent sur le pays avec une rapidité surprenante. »

Les Gourkha, une rude tribu de l'ouest de l'Himalaya, avaient, en 1768, conquis le Népal et avaient graduellement développé une puissance militaire considérable. Bloqués au nord par l'empire chinois, ils cherchaient à s'étendre vers les plaines du sud et entrèrent en conflit avec les Anglais, qui avaient occupé Gorakhpour, au nord de Bénarès. Après une guerre difficile, les forces anglaises eurent raison des Népalais en février 1816, à moins de quatre-vingts kilomètres de la capitale Kathmandu. Le Népal fut forcé de signer un traité, qui abandonnait à la compagnie le Garwal et le Kumaon, à l'ouest, avec la ville d'Almora, et les sites où furent bâties Simla, Mussoorie, Ranikhet, Naini Tal, etc., les célèbres *hill-stations* anglaises. A l'est, le Népal se retirait aussi de Darjeeling et

du Sikhim, qui passa sous protectorat anglais.

Les rivalités entre les états féodaux du Rajpoutana et de l'Inde centrale, et les incursions des Mahrattes, avaient créé un état d'instabilité et de désordre qui mena à la formation de groupes très importants de maraudeurs et de pillards. Les Pindari, vaste organisation de bandes de brigands, avait son centre d'activité dans l'Inde centrale. Lord Hastings rassembla contre eux une puissante expédition de cent treize mille hommes et trois cents canons, et, entre 1817 et 1818, les extermina jusqu'au dernier. Les Pathan également, profitant du désordre, multipliaient les incursions de pillage, très profitables. Les Anglais parvinrent à gagner l'un de leurs principaux chefs, Amir Khan, dont ils firent le nawab de Tonk. Cette alliance permit d'éliminer sans conflit les activités subversives des Pathans.

Les Rajpouts avaient perdu beaucoup de leur prestige et de leur vitalité, et le Rajpoutana était sans cesse en proie aux agressions des Mahrattes, des Pindari, des Pathan. Ruinés et désorganisés, les états rajpouts acceptèrent l'un après l'autre de signer des traités qui les mettaient sous la tutelle anglaise. Ces traités « d'alliance défensive, d'amitié perpétuelle, de protection et de coopération subordonnée » furent signés par les maharajas de Kotah en décembre 1817, d'Udaipur en janvier 1818, de Bundi en février 1818, de Kishangarh et Bikaner en mars 1818, de Jaipur en avril 1818. Jaisalmer signa en décembre 1818 et Sirohi en 1823. Après les états rajpouts, les petits états princiers de l'Inde centrale signèrent des traités semblables, sacrifiant leur indépendance pour conserver un semblant de pouvoir.

C'est ainsi qu'à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, tous les états indiens qui avaient repris leur indépendance avec le déclin de l'empire moghol et pouvaient prétendre jouer un rôle dans la vie politique de l'Inde, s'effondrèrent et la puissance britannique devint le seul pouvoir qui fût capable de contrôler le continent indien, de l'Himalaya au cap Comorin et du Brahmapoutra à la Sutlej. L'empire moghol n'était plus qu'une fiction. Les Anglais avaient pris le contrôle de Delhi en 1803, et l'empereur shah Alam II recevait d'eux une assez modeste pension. A sa mort, en 1806, Lord Hastings pria son successeur Akbar II de renoncer à toute cérémonie qui pût « suggérer qu'il exerçait une autorité sur l'empire de la compagnie ».

Lorsque Lord Hastings quitta l'Inde en 1823, un de ses contemporains, Prinsep écrivit : « Le conflit qui a abouti à l'établissement de l'influence britannique sur l'Inde entière est d'une importance particulière, puisqu'il sera le *dernier* que nous aurons

jamais à soutenir avec les puissances indigènes de l'Inde. » Toutefois, pour la sécurité de leur empire, les Anglais devaient encore assurer leurs frontières de l'est et de l'ouest. Libérés de la rivalité française après la chute de Napoléon, ils se trouvèrent bientôt en face de l'expansion russe en Asie.

Le gouvernement anglais des Indes s'attaqua d'abord à la Birmanie. Les Burmais avaient établi leur domination sur le royaume indépendant d'Arakan en 1784, de Manipur en 1813 et de l'Assam en 1821-1822. Ils s'étaient aussi saisis de l'île de Shahpuri, près de Chittagong, qui appartenait à la compagnie. Le gouverneur général anglais, Lord Almherst, déclara la guerre à la Birmanie le 24 février 1824. Cette guerre fut coûteuse et difficile, devant la résistance acharnée et très organisée des Burmais. Mais ceux-ci furent vaincus et durent signer en 1826 un traité par lequel ils payaient dix millions de roupies comme indemnité de guerre, cédaient les provinces d'Arakan et de Tenasserim, reconnaissaient l'indépendance de Manipur, acceptaient un traité commercial et la présence d'un résident anglais dans la capitale birmane d'Ava.

Les Anglais détrônèrent le roi Hpagyidoo en 1837 et le remplacèrent par son frère Tharrawaddy. Celui-ci, exaspéré par l'impudence des Anglais, opposa quelque résistance et fut enfermé comme fou. Malgré les efforts de son fils et successeur pour éviter une guerre, le commodore Lambert lui adressa des ultimatums inacceptables, saisit la ville de Rangoon en 1852, puis le port de Bassein, et les Anglais annexèrent toute la basse Birmanie, ne laissant au souverain qu'un état très diminué, isolé de la mer et sans contacts avec l'extérieur.

L'effort des Sikhs pour gagner leur indépendance, entre 1708 et 1716, avait fini en désastre. Leur chef Banda fut torturé à mort par les Moghols, et les Sikhs furent l'objet de constantes persécutions. L'invasion du shah de Perse Nadir shah, en 1739, et celles, répétées, de l'Afghan Ahmad shah Abdali, de 1748 à 1752, en affaiblissant l'empire moghol permirent aux Sikhs de se reprendre et de s'organiser. Ils occupèrent Lahore en 1764 et fondèrent un empire, qui, en 1773, allait de Shahrampur à Attock et de Multan à Kangra et Jammu. Les Sikhs étaient organisés en douze clans, formant des sortes de confréries. Ce fut l'œuvre de Ranjit Singh d'unir les Sikhs en une seule monarchie.

Ranjit Singh qui, à la mort de son père, avait douze ans, se trouva le chef d'un des clans. Il sut habilement rendre d'importants services à Zaman shah de Kaboul, lorsque celui-ci attaqua le nord-ouest de l'Inde. En échange, Zaman shah nomma Ranjit gouverneur de

Lahore. Cela lui permit d'établir sa suprématie sur les autres clans sikhs et ensuite d'éliminer graduellement les Afghans, dont il absorba les possessions. La puissance croissante et la bonne organisation des Sikhs inquiétèrent bientôt les Anglais ; mais, craignant une invasion des armées de Napoléon soutenues par les Persans et les Turcs, ils négocièrent avec les Sikhs. En 1809, ils signèrent un traité d'« amitié perpétuelle » avec Ranjit Singh, traité qui limitait son expansion, mais reconnaissait ses droits. Toutefois le danger passé, les Anglais reconsidérèrent leur position. Entre-temps Ranjit Singh avait pris Kangra en 1811, Attock en 1813, Multan en 1818, le Kashmir en 1819 et Peshawar en 1824.

La crainte de l'expansion russe poussa le gouverneur général Lord William Bentinck à tenir compte de l'état sikh comme d'un bastion éventuel. Le traité d'alliance fut renouvelé en 1831. Mais l'Angleterre s'opposa aux desseins de Ranjit Singh sur l'Afghanistan et sur le Sindh.

Ranjit Singh mourut en 1839 à l'âge de cinquante-neuf ans, et la puissante monarchie militaire qu'il avait créée ne dura pas longtemps. Des dissensions internes rendirent l'armée des Sikhs incontrôlable. Craignant une attaque des Britanniques, dont les préparatifs étaient évidents, l'armée sikh se prépara au combat. Lord Hardinge déclara la guerre en 1845 et proclama que tous les territoires sikhs sur la rive gauche de la rivière Sutlej étaient confisqués et annexés aux territoires britanniques. Les Sikhs se battirent féroceement. Ils auraient eu raison de l'armée anglaise sans l'incompétence et la défection de plusieurs de leurs chefs. Les pertes des deux côtés furent considérables. Finalement, les Sikhs furent vaincus à Sobraon, sur la rivière Sutlej, en janvier 1846. Leurs camps retranchés furent pris d'assaut, et un très grand nombre de Sikhs massacrés par les soldats anglais. Cette victoire débarrassa l'Empire britannique de l'« ennemi le plus courageux et le plus résolu qu'il eût jamais rencontré dans l'Inde ».

Les Anglais occupèrent Lahore, et Lord Hardinge imposa aux Sikhs un traité par lequel il annexait tous les territoires à l'est de la Sutlej et les districts des montagnes, y compris le Kashmir qu'il vendit pour un million de livres sterling à un officier de la cour de Lahore, nommé Goulab Singh. Ce traité fut révisé en décembre 1846, pour assurer un contrôle anglais plus serré sur les restes de l'état sikh. Une révolte ne pouvait tarder. Elle éclata, avec le concours des Afghans, en 1848. Prenant prétexte du meurtre de deux officiers à Multan, l'armée anglaise, dirigée par Lord Gough, attaqua ; et, après un terrible combat, les Sikhs furent finalement écrasés. Comme le remarque Malleon, « il n'existe pas de soldats

plus braves que les Sikhs, mais il n'y eut jamais d'armée plus mal dirigée ». Les Sikhs déposèrent les armes en février 1849. Leurs alliés afghans furent poursuivis jusqu'à Kaboul. Lord Dalhousie proclama l'annexion du Panjab le 30 mars 1849, malgré l'opposition du gouvernement britannique.

Les Afghans, sous un souverain capable, Dost Mohammed, recherchaient l'appui de l'Angleterre contre les Russes. Toutefois les Anglais voulurent déposer le roi et rendre son trône au souverain exilé, shah Shuja, ce qui força Dost Mohammed à rechercher l'aide des Persans et des Russes. Lord Auckland rassembla une armée sur l'Indus, en vue d'envahir l'Afghanistan. Les Anglais occupèrent Kandahar en avril 1834, prirent d'assaut Ghazni en juillet, et Kaboul, évacuée par Dost Mohammed, en août. Shah Shuja fut remplacé sur le trône de Kaboul sans la moindre acclamation du peuple. Son entrée dans la ville a été comparée à un enterrement. Dost Mohammed se rendit et fut exilé à Calcutta. Mais l'armée anglaise devait rester en Afghanistan pour maintenir shah Shuja, et cela coûtait des sommes considérables au gouvernement de l'Inde.

Les Afghans se révoltèrent en 1841, sous la direction d'Akbar Khan, fils de Dost Mohammed. Un grand nombre d'officiers et de fonctionnaires anglais furent assassinés ou faits prisonniers. Les Anglais durent négocier et accepter de se retirer en janvier 1842. Seize mille cinq cents hommes et leur famille durent prendre la route de Peshawar, malgré la neige et le froid. Toutefois personne ne pouvait contrôler les tireurs des tribus afghanes, cachés dans les rochers. Il n'y eut qu'un seul survivant. Il arriva blessé à Jalalabad, pour raconter le désastre.

Shah Shuja fut mis à mort et toutes les troupes britanniques se retirèrent du territoire afghan. Les Anglais, pour sauver la face, envoyèrent, en août 1842, une expédition punitive, qui atteignit Kaboul, fit sauter le bazar et se retira. Dost Mohammed rétabli sur son trône devait se montrer ensuite, comme auparavant, très amical envers les Anglais et opposé aux Persans. Tout cet épisode était donc dépourvu de sens, mais il avait coûté la vie à plus de vingt mille personnes et des sommes considérables.

Entre 1825 et 1858, les Anglais annexèrent le Sind, puis imposèrent leur administration graduellement à tous les petits états, généralement sous le prétexte d'une mauvaise conduite des affaires publiques. Les traités antérieurs furent annulés, mais un certain nombre d'états conservèrent, nominalement au moins, leur souverain et une administration indépendante. Les autres états étaient incorporés dans les provinces administrées directement par

les Anglais. L'Inde se trouva donc divisée en deux parties : les provinces anglaises et les états princiers, chacun gouverné par un souverain indien « assisté » d'un résident anglais.

La révolte de 1857-1859

L'expansion très rapide de la domination anglaise, qui imposait au pays des conceptions administratives et judiciaires très différentes des traditions ancestrales, provoqua des remous souvent violents et une série de révoltes, qui devaient culminer dans la grande révolution de 1857. Celle-ci faillit libérer l'Inde de l'emprise britannique. Les causes immédiates de la révolte furent la politique d'annexion des états, pratiquée par Lord Dalhousie, la répudiation des traités, l'expropriation des grands propriétaires et surtout le projet d'expulsion des derniers descendants des empereurs moghols, mesure qui choqua les Musulmans, ainsi que le refus de payer à Nana Saheb, fils du peshwar Baji Rao II, la pension accordée à son père, ce qui inquiéta profondément les Hindous.

Dans les cinq années qui précédèrent la révolte, une commission nommée par Lord Dalhousie confisqua plus de vingt mille grandes propriétés rien que dans le Deccan, réduisant les nobles à la misère.

L'agressivité des missionnaires, et les avantages accordés aux personnes qui adoptaient la religion chrétienne, l'abolition de certaines coutumes, comme celle qui interdisait le remariage des veuves, comme le sati, comme les pratiques d'infanticide, qui empêchaient l'accroissement désordonné de la population, préoccupèrent sérieusement les milieux traditionnels. Ceux-ci ne s'intéressaient pas aux questions politiques, mais voyaient à juste titre dans la politique anglaise un effort de colonialisme culturel et religieux qui menaçait la civilisation propre de l'Inde. Les Anglais ne pouvaient amener une armée suffisante pour tenir un pays aussi vaste. La clé de la situation était donc dans les mains de l'armée indienne au service des Anglais, qui était appelée l'armée des Cipayes. L'introduction du fusil Enfield, dont les cartouches étaient graissées avec des graisses animales de bœuf ou de porc, révolta terriblement les soldats hindous et musulmans. La mesure était très significative du mépris absolu des Anglais pour les sentiments des Indiens.

Les premiers signes de révolte apparurent à Barrackpore et à Berhampore, au Bengale, au début de 1857 et furent rapidement et cruellement réprimés. Mais, en mai 1857, les soldats indiens de

Meerut se révoltèrent, ouvrirent les prisons où leurs camarades étaient enfermés, tuèrent les officiers européens et brûlèrent leurs maisons. Ils se précipitèrent le lendemain vers Delhi, massacrant les Européens, et proclamèrent Bahadur shah II empereur de l'Inde.

Des insurrections eurent lieu alors un peu partout, au Rajpoutana, en Inde centrale, à Bénarès, au Bihar. Dans plusieurs cas, à Bénarès en particulier, les soldats anglais reprirent le dessus et fusillèrent tous les mutins qu'ils purent saisir. A Cawnpour, Nana Saheb, qui s'était proclamé peshwa, parvint à se saisir de la forteresse et de sa garnison anglaise, et massacra tous les occupants, y compris les femmes et les enfants. Le résultat fut surtout de faire naître une violente fureur de vengeance chez les Anglais.

Beaucoup de princes étaient toutefois demeurés fidèles à l'alliance britannique. Le sud de l'Inde restait indifférent. On a pu dire que c'est le maharaja Sindhia de Gwalior qui sauva les Anglais. Avec les troupes qui leur restaient, les Anglais attaquèrent Delhi et reprirent la ville après de violents combats. L'empereur fut arrêté et déporté en Birmanie. Ses enfants et petits-enfants furent mis à mort par le lieutenant Hodson auquel ils s'étaient rendus. C'est ainsi que finit la dynastie impériale. D'après le *Bombay Telegraph* de l'époque « tous les habitants qui se trouvaient à l'intérieur des murs de la ville quand nos troupes y entrèrent furent passés à la baïonnette sur-le-champ ; le nombre en était considérable, ainsi que vous pouvez l'imaginer quand je vous dis que, dans certaines maisons, il y avait quarante ou cinquante personnes qui se cachaient ».

A Lucknow, la révolte commença le 30 mai 1857, mais la garnison anglaise sut se maintenir dans la Résidence jusqu'à l'arrivée, en novembre, des troupes du nouveau général en chef venu d'Angleterre, Sir Colin Campbell (plus tard Lord Clyde), assisté de Jang Bahadur, du Népal, et de son important contingent de Gourkha.

Graduellement, les insurgés, mal coordonnés, perdirent du terrain. Une femme, la rani de Jhansi, prit la tête d'une lutte désespérée contre les Anglais et leurs alliés en Inde centrale. Elle fut tuée dans un combat près de Gwalior, le 17 juin 1858. Peu à peu, les Anglais reprirent le contrôle des diverses provinces où ils exercèrent de terribles vengeances. Nicholson demanda que fussent légalisés « la flagellation à mort, le pal et le bûcher » pour les meurtriers des femmes et des enfants de Delhi. Bien que Canning ait essayé d'empêcher le déchaînement de représailles sans discrimination contre les innocents, les Anglais profitèrent des circonstances pour se débarrasser de toute la fleur de l'aristocratie

indienne. D'après des correspondances de l'époque, les princes, les ministres furent attachés à la bouche des canons, chaque jour, devant les officiers anglais qui prenaient tranquillement le thé et riaient des contorsions des victimes. Ensuite commença une incroyable chasse à l'homme. Les soldats anglais massacrèrent et torturèrent tous les Indiens qui tombaient dans leurs mains, leurs propres domestiques, les villageois, la population entière de certaines villes. Nous connaissons les crimes des Indiens, longuement décrits par les historiens anglais. Mais, des incroyables atrocités qui suivirent, nous n'avons que les récits de ceux mêmes qui les ont commises.

D'après l'historien Kaye, « les vieillards, les femmes, les enfants étaient sacrifiés aussi bien que les coupables de rébellion... Ils étaient brûlés vifs dans leurs villages... Des Anglais se vantèrent dans leurs lettres qu'ils n'avaient épargné personne et que la " chasse au nègre " était un jeu des plus divertissants ».

La révolte avait échoué par manque de coordination entre les divers éléments. C'était avant tout une révolte de l'armée et des princes, mais qui ne concernait qu'une partie de l'Inde. Les troupes des autres régions restèrent fidèles aux Anglais ; et un certain nombre de princes, les seuls à avoir survécu, aidèrent l'armée britannique. Pourtant la révolte répondait bien à l'inquiétude d'un très ancien peuple, menacé dans ses traditions, dans sa vie sociale, sa religion, sa civilisation. La rani de Jhansi est restée, dans l'imagination populaire, le symbole de la gloire indienne, des vertus d'un peuple courageux et fier de sa culture. La victoire anglaise devait entraîner la lente et perfide destruction d'une des plus grandes civilisations du monde, de sa philosophie, de ses arts, de ses sciences, de ses techniques, désormais méprisés et découragés. Pour être moins rapide et moins spectaculaire, cet événement représente pour la culture universelle un désastre aussi grand que la conquête, par les peuples islamisés du Proche-Orient, de la Grèce, de l'Egypte et du sud de la Méditerranée.

La sauvagerie des destructions et des meurtres commis des deux côtés, durant et après la révolte, provoqua de violentes réactions en Angleterre. L'administration de l'empire de l'Inde fut retirée à la compagnie et rattachée à la couronne. Un acte du 2 août 1858 précise que désormais « l'Inde sera gouvernée, pour le souverain et en son nom, par un secrétaire d'Etat assisté d'un conseil de quinze membres ». Le gouverneur général fut remplacé par un vice-roi. La charte, proclamée par Lord Canning, le 1^{er} novembre 1858 au nom de la reine Victoria, promettait de « respecter les traités conclus avec les princes et de tenir compte des anciens droits, des usages et

coutumes des populations », accordait l'amnistie de tous ceux qui n'avaient pas directement pris part au meurtre de sujets britanniques et assurait que dans l'avenir le gouvernement « s'abstiendrait de toute intervention dans les croyances religieuses et les rites » des Indiens. Elle promettait, pour les emplois gouvernementaux, une égalité absolue entre les sujets de l'empire, quelle que fût leur race ou leur religion.

Ces promesses ne furent naturellement tenues que très en surface. En fait, le sentiment d'hostilité et d'inégalité entre Européens et Indiens, qui n'existait pas auparavant, se développa peu à peu, faisant de l'Inde à proprement parler une colonie, où les Européens jouissaient d'énormes privilèges, constituaient la « race supérieure » ; et c'est cette attitude qui devait conduire, un siècle plus tard, au mouvement nationaliste et à l'indépendance. Russel, alors correspondant du *Times* en Inde, écrivait : « Les révoltes ont créé trop de haine et de ressentiment entre les deux races pour qu'un simple changement de gouvernement puisse être un remède aux maux qui affectent l'Inde... Bien des années passeront avant que ne s'éteignent les sombres passions suscitées par les désordres ; il se peut que la confiance ne soit jamais rétablie ; si cela est le cas, notre domination sur l'Inde ne pourra être maintenue qu'au prix de souffrances effrayantes à envisager. »

L'Inde après la révolte

L'effet de la révolte de 1857 fut profond, car les Anglais se séparèrent complètement des habitants du pays. Ils eurent désormais leurs villes, leurs clubs, leurs quartiers résidentiels. Leurs contacts avec les Indiens restèrent purement administratifs et autoritaires. La conception de l'empire britannique fut exprimée par Fitzjames Stephen, qu'un écrivain anglais moderne appelle le philosophe de *l'Indian Civil Service*. Il définit en 1883 les principes du gouvernement britannique :

« C'est essentiellement un gouvernement absolu, qui a pour base non le consentement, mais la conquête. Il ne représente pas les concepts indigènes de la vie et du gouvernement et ne peut jamais le faire, car il représenterait alors l'idolâtrie et la barbarie. Il représente une civilisation belligérante, et rien ne pourrait être plus dangereux que d'avoir dans son administration, à la tête d'un gouvernement fondé sur la conquête – impliquant en tous points la supériorité de la race conquérante, de ses concepts, de ses

institutions, de ses principes et qui n'a d'autre justification pour son existence que cette supériorité –, des hommes qui hésitent à s'imposer ouvertement, sans compromis, avec conviction, et qui de quelque façon chercheraient à justifier leur position et se refuseraient, pour une raison quelconque, à la maintenir. »

L'un des aspects importants de la politique britannique fut le développement du système anglais d'éducation et de la langue anglaise, comme unique base de l'enseignement universitaire. Seuls les diplômes anglais étaient reconnus et permettaient d'obtenir un emploi. Les anciens centres de la culture hindoue furent donc graduellement annihilés, et seul l'enseignement privé de maître à élève parvint à maintenir la langue sanskrite et la philosophie indienne, parmi les Brahmanes qui se consacraient exclusivement à leurs fonctions de prêtres.

La période du gouvernement direct de l'Inde par la couronne britannique peut se diviser en deux parties : celle de l'impérialisme, de 1858 à 1905, et celle des réformes, de 1905 à 1937. L'administration de l'Inde était sous le contrôle de secrétaires d'Etat à Londres, et la politique suivie, en particulier les Affaires étrangères, était guidée par les intérêts européens.

Les relations de l'Angleterre et de la Russie devinrent un élément dominant de la politique indienne. En 1844, lors de la visite de Nicolas I^{er} à Londres, la reine Victoria avait jeté avec lui les bases d'un accord sur l'Asie centrale, par lequel les émirats de Bhoukhara, de Khiva et de Samarkand devaient constituer une zone neutre entre les deux empires. Cet accord amical fut rompu par la guerre de Crimée, lorsque l'expansion russe se trouva bloquée dans le sud-est de l'Europe et se tourna vers l'Asie centrale. D'autre part, la conquête du Panjab et du Sind avait étendu l'empire britannique jusqu'aux montagnes de l'Afghanistan, qui restait maintenant la seule région séparant les avant-postes russes et anglais. Il s'ensuivit une longue série de conflits d'influence et d'opérations militaires, dans lesquelles Anglais, Persans et Russes eurent successivement la supériorité et où l'intérêt des Afghans eux-mêmes n'entraît pas en considération.

Tirant profit du traité de Berlin, qui avait réglé les questions européennes et empêchait les Russes, sans renoncer aux avantages acquis par eux, d'entrer en guerre avec l'Angleterre, les troupes britanniques envahirent l'Afghanistan, occupèrent Kandahar puis Kaboul. L'émir Sher Ali s'enfuit au Turkestan et fut remplacé par son neveu, Abdur Rahman, qui dut accepter que sa politique extérieure fût contrôlée par l'Angleterre, en échange d'un subside annuel. Des

conflits entre Anglais et Russes étaient inévitables, après l'annexion de Merv par ces derniers et leur occupation de plusieurs districts afghans. L'habileté de Gladstone parvint à éviter un conflit armé. Finalement, en 1886, une commission réussit à délimiter la frontière russo-afghane.

Toutefois les tribus turbulentes de la frontière indoafghane furent une source constante de problèmes pour l'administration anglaise et nécessitèrent la construction de routes stratégiques et le maintien d'importantes garnisons dans cette région. Dans une lettre à Lord Lansdowne vers 1890 l'émir Abdur Rahman avait prévenu les Anglais du risque qu'ils couraient en annexant les régions du nord-ouest : « Si vous séparez ces tribus des montagnes des territoires sous ma juridiction, elles ne seront d'aucune utilité ni pour vous ni pour moi. Vous serez constamment en état de guerre avec elles et elles continueront leurs entreprises de pillage, qui vous causeront des ennuis. Aussi longtemps que votre gouvernement est fort et en état de paix, vous pourrez les maintenir par la force. Mais si jamais un ennemi apparaissait sur vos frontières, ce sont elles qui seront vos pires ennemis ¹. »

Les Anglais avaient occupé Rangoon et le sud de la Birmanie. Dans le nord, le roi Mindon, de l'ancienne dynastie, continuait de régner à Mandalay, où la capitale avait été transférée en 1857, et où les Anglais avaient un résident. Les Français avaient annexé la Cochinchine et le Tonkin, et cherchaient à étendre leur influence sur le nord de la Birmanie. La France signa un traité de commerce avec la Birmanie en 1885 et négocia l'ouverture d'une banque et la construction d'un chemin de fer. Prenant prétexte d'un jugement qui condamnait une compagnie anglaise à payer une forte amende, les troupes britanniques occupèrent Mandalay en 1885. Les Français refusèrent leur aide au roi Thibaw, successeur de Mindon. Après plusieurs années de guérilla, la Birmanie entière fut annexée à l'empire de l'Inde, avec Rangoon pour capitale.

La proclamation de la reine Victoria : « Nous ne désirons pas élargir nos possessions territoriales actuelles », devait en principe garantir l'intégrité des états princiers. Toutefois, le gouverneur de l'Inde se réservait deux raisons d'interférence, « l'absence d'un héritier légitime » et « la mauvaise administration des chefs *indigènes* ». Cela permit en fait l'annexion des états ou la nomination de nouveaux princes, quand cela arrangeait le gouvernement impérial.

C'est ainsi que le gaekwar de Baroda fut déposé, et un enfant, vaguement apparenté à sa famille et ultérieurement éduqué dans les

écoles britanniques, placé sur le trône. De même, Manipur fut occupé et son souverain exécuté, à la suite de l'assassinat de quatre officiers britanniques. Un enfant fut placé sur le trône, et un agent politique anglais prit charge de l'administration de l'état. En revanche, l'état de Mysore, après cinquante ans d'administration britannique, fut rendu à son souverain légitime en 1881.

Par l'acte de 1876, où la reine Victoria prenait le titre d'impératrice de l'Inde, tous les états princiers se trouvaient intégrés dans l'empire, et les princes indiens devenaient des vassaux de la couronne. Aucune succession ne pouvait avoir lieu sans l'approbation du gouverneur général, représentant la souveraine. Une déclaration de Lord Reading après son intervention dans l'état de Hyderabad exprime la position anglaise :

« Le droit du gouvernement britannique d'intervenir dans les affaires des états indiens est une autre des conséquences impliquées inévitablement par la suprématie de la couronne britannique. Le gouvernement britannique a indiqué à maintes reprises qu'il ne désire pas exercer ce droit sans de sérieuses raisons. Mais la sécurité intérieure et extérieure dont jouissent les princes régnants est due au pouvoir protecteur du gouvernement britannique et, lorsque l'intérêt de l'empire est en jeu ou que le bien-être des sujets d'un état sont sérieusement affectés par l'action des gouvernements, c'est au pouvoir suprême qu'appartient la responsabilité de prendre les mesures nécessaires. Les degrés divers de souveraineté dont jouissent les princes régnants pour les affaires intérieures des états sont soumis à cet exercice de ses responsabilités par le pouvoir suprême 2. »

Une décision du parlement britannique, en 1858 plaçait le pouvoir réel entre les mains du secrétaire d'état pour les affaires de l'Inde, à Londres. Le secrétaire d'état était assisté d'un conseil, le conseil de l'Inde, formé de personnalités éminentes, considérées comme ayant une longue expérience des affaires indiennes. Des pouvoirs précis étaient attribués au conseil pour lui permettre d'exercer un contrôle sur le secrétaire d'état. Toutefois ce personnage s'accommodait mal d'un tel contrôle. Par un acte du Parlement de 1869, le conseil fut privé de la plupart de ses pouvoirs et devint un simple organe consultatif. Le Parlement britannique ne connaissait rien aux problèmes de l'Inde et ne s'y intéressait pas. Le secrétaire d'état finit donc par prendre toutes les décisions et par considérer le vice-roi comme son agent. L'établissement d'une ligne télégraphique, en 1870, entre l'Inde et l'Angleterre rendit encore plus étroit le contrôle de Londres sur Calcutta, la capitale indienne.

Le gouvernement de l'Inde était composé d'un gouverneur général et de son conseil exécutif. Aucun Indien n'y était associé. Un acte de 1861 avait établi les principes de l'administration. Pour des raisons pratiques, les diverses activités furent divisées en « portefeuilles », confiés à différents membres du conseil et aux gouvernements provinciaux de Calcutta, Bombay et Madras.

C'est à cette époque que se forma le grand mouvement national appelé le « Congrès », qui commença à réclamer, et réussit parfois à obtenir des réformes constitutionnelles. Le Congrès demanda d'abord l'établissement de gouvernements provinciaux dans d'autres états que le Bengale, Bombay et Madras ; l'élargissement des conseils par l'adjonction de membres élus, et des pouvoirs accrus pour les conseils, en particulier celui de discuter le budget et de demander des informations sous forme d'interpellations. Lord Dufferin conseilla au gouvernement de Londres de répondre dans une certaine mesure, fût-elle très limitée, à ces demandes. Ce qui conduisit à l'Indian Councils Act de 1892. Cet acte fut un premier pas vers la possibilité, pour des Indiens, de faire entendre leur voix, quand il s'agissait des destinées de leur pays.

Cependant les Anglais qui se trouvaient dans l'Inde n'étaient plus des aventuriers que ce pays intéressait souvent pour de mauvaises raisons. C'étaient maintenant des fonctionnaires qui, grâce au canal de Suez et aux nouvelles facilités de transport, restaient en contact avec leur pays d'origine et y retournaient fréquemment. Ils amenaient maintenant leurs familles et n'avaient plus comme autrefois des maîtresses indiennes. Ils eurent donc une tendance à s'isoler du pays qu'ils administraient, vivant entre eux, dans les localités réservées, sans contact autre que professionnel avec l'Inde et sa culture. La discrimination dans les emplois resta presque absolue. La loi de 1793, aux termes de laquelle aucun Indien ne pouvait toucher un salaire supérieur à huit cents roupies, n'avait pas été révoquée. Elle leur interdisait, fussent-ils des lettrés ou des princes, un emploi autre que subalterne.

Par ailleurs, le système de concours pour les emplois importants, en principe ouvert à tous les sujets de Sa Majesté, exigeait avant vingt et un ans un séjour de deux ans dans une université en Angleterre et un concours entièrement anglais de langue et de matière, où des Indiens se trouvaient naturellement désavantagés. C'est seulement en 1879 qu'une ordonnance exigea qu'une proportion n'excédant pas un sixième des fonctionnaires de l'administration fût réservée aux Indiens. Toutefois le Congrès national s'opposa au fait que les examens n'eussent lieu qu'en Angleterre.

Une commission nommée par Lord Dufferin proposa de diviser les postes administratifs en trois catégories, impériaux, provinciaux et subordonnés. Les deux premières catégories devaient être réservées à des Anglais, la dernière presque entièrement laissée aux Indiens. C'est ce système qui demeura en vigueur, avec quelques légers changements, jusqu'à l'indépendance.

Aucun poste administratif ou commercial n'était accessible à des Indiens qui n'avaient pas reçu une éducation anglaise. Cela conduisit à un système scolaire et universitaire où la formation n'avait aucun rapport avec la culture propre du pays. Le système était d'ailleurs pareil dans les colonies françaises. Il eut, dans l'Inde comme ailleurs, des résultats culturellement désastreux, tendant à former une classe d'Indiens qui ne participaient que superficiellement à la culture anglaise et étaient presque totalement ignorants de leur propre culture. Cette classe d'individus superficiels et prétentieux, méprisés des Européens comme de ceux de leurs concitoyens qui conservaient l'héritage de la culture indienne, devait être, après la fin de l'ère coloniale, à la source de presque toutes les difficultés qui s'ensuivirent.

Un certain nombre de mouvements nationalistes et religieux cherchèrent à adapter l'ancienne culture à ce qui leur paraissait les exigences du monde moderne. Il s'agissait généralement d'une adaptation des idées protestantes au monde hindou, un peu comme le mouvement sikh avait été une adaptation des idées musulmanes.

Le premier de ces mouvements fut le *brahma samaj*, fondé par le raja Rammohan Roy au Bengale en 1828. Après la mort de celui-ci, c'est Devendranath Tagore, le père du poète, qui assuma la direction du mouvement. Il prêchait un monothéisme abstrait et s'opposait au culte des images. Il recommandait la récitation des textes des *Védas*, mais était ouvert à toutes les castes, favorisait le mariage entre différentes castes (interdit par la loi hindoue) et le remariage des veuves.

Ce mouvement fut divisé par plusieurs schismes, à la suite de désaccords sur l'amplitude des réformes sociales à envisager, sur l'éducation des femmes, etc. Keshab Chandra Sen, qui se joignit au mouvement en 1857, en fut exclu par Devendranath, à cause de son hostilité envers les Brahmanes et la langue sanskrite. Il forma une nouvelle secte, le *brahma samaj of India*. Il prônait la pratique des chants extatiques collectifs, appelés *Sankirtana*. Mais la vénération des idoles s'y trouva remplacée par une adoration des chefs religieux, et en particulier de Keshab lui-même. Le scandale causé par le mariage de la fille de Keshab, âgée de quatorze ans, avec le

maharaja de Cooch Bihar, provoqua un nouveau schisme, le *sadharana brahma samaj*, qui joua un rôle important en soutenant le gouvernement dans ses réformes pour imposer à la société hindoue des idées de morale anglo-saxonne et chrétienne.

Une branche du *brahma samaj* se développa dans le pays maharatte sous le nom de *prarthana samaj*. Celui-ci ne se considéra jamais comme une religion nouvelle, mais comme un mouvement de réformes à l'intérieur de l'hindouisme. Les membres de cette nouvelle secte s'occupèrent surtout de réformes sociales, sous la direction d'un juge, Mahadev Govinda Ranade, qui joua également un rôle important dans le développement du Congrès national indien.

Le fondateur de l'*arya samaj*, Svami Dayanand Saraswati (1824-1883), était un lettré de formation sanskrite, qui n'avait reçu aucune éducation anglaise. La base de sa réforme était un retour aux *Védas*, considérés comme des textes révélés contenant implicitement toute connaissance, y compris les sciences modernes. Son interprétation des *Védas* est souvent fantastique et contestée par les savants traditionnels aussi bien que par les linguistes modernes. Il était, lui aussi, strictement monothéiste, et recommandait la conversion des non-hindous à l'hindouisme, selon des rites qu'il appela *shuddhi* (purification). Sa doctrine est exprimée dans son ouvrage le *Satyartha Prakash*.

Ramakrishna (1836-1886) était un mystique, un saint homme, presque illettré, prêtre d'un temple près de Calcutta. Il ne voyait dans les différentes religions que des formes diverses d'une même aspiration vers le divin. Il ne rejetait aucune forme de culte et parlait à ses disciples en mystérieuses paraboles. Il vécut et mourut presque inconnu.

Le principal de ses disciples fut Narendranath Dutta (1863-1902), connu plus tard sous le nom de Svami Vivekananda. D'éducation anglaise, il fut invité en 1893 au « Parlement des religions », à Chicago, où la force de sa personnalité et son éloquence créèrent une forte impression. Vivekananda fonda un ordre religieux appelé « Ramakrishna mission », sur le plan d'un ordre chrétien. Son but était de réformer les croyances et la société hindoues, en prenant dans l'hindouisme ce qui paraissait être valable, du point de vue des idées occidentales modernes, et en rejetant le reste. Les moines de l'ordre de Ramakrishna prêchent l'unité de toutes les religions, pratiquent la conversion et se consacrent à des œuvres sociales, considérées comme un aspect essentiel de la vie religieuse. L'enseignement de la mission Ramakrishna reste extrêmement éloigné de la pensée

profonde de l'hindouisme, dont les moines de Ramakrishna sont généralement assez ignorants, prêchant seulement une sorte de *Védanta* occidentalisé, fondé sur quelques textes qu'ils interprètent à leur idée.

Les Hindous conservent toutefois une certaine gratitude envers Vivekananda, car il fut l'un des premiers à obtenir du monde occidental un certain respect de principe envers l'hindouisme, quelque falsifiée qu'en soit sa version.

Son attitude fait parfois songer à ce que représente, pour certaines cultures musicales méconnues, leur travestissement en groupes folkloriques, qui les dénaturent et les avilissent, mais en même temps font reconnaître leur existence et éventuellement leur valeur.

La Société théosophique fut fondée aux Etats-Unis en 1875 par une femme russe, Mme H. P. Blavatsky, et par un Américain, le colonel H. S. Olcott. Ils vinrent en Inde en 1879 et s'établirent à Adyar, près de Madras, en 1886. Le développement remarquable que prit ultérieurement la Société théosophique fut dû en grande partie à une Anglaise, Mme Annie Besant, qui devint membre de la société en 1889, s'établit en Inde en 1893 et fut la présidente de la société jusqu'à sa mort en 1933.

La Société théosophique constitue un important renversement de l'attitude de certains milieux occidentaux envers la culture hindoue. Elle se fonde sur une reconnaissance fondamentale de la religion, des rites, des institutions hindoues, comme représentant l'expression d'une des plus hautes formes de la sagesse et de la pensée humaines. La Société théosophique s'associa dès le début aux différents mouvements du modernisme hindou, proclamant d'un côté la validité et même la supériorité des conceptions hindoues, mais, par ailleurs, s'efforçant de réformer les institutions. Mme Besant, dans son autobiographie, écrivait en 1893 : « L'action à poursuivre dans l'Inde est avant tout de revitaliser, de renforcer, de remettre à l'honneur les anciennes religions. Cela apporte un nouveau sens du respect de soi-même, une fierté du passé, une foi dans l'avenir, et inévitablement un renouveau du patriotisme, le début de la reconstruction d'une nation. » Mme Besant fonda à Bénarès une « école hindoue », qui devait devenir un collège et être le point de départ de l'université hindoue, fondée en 1915.

La Société théosophique exerça une grande influence sur les réformes entreprises par le gouvernement et sur le mouvement nationaliste appelé le Congrès national indien, dont Mme Besant fut l'un des présidents. Toutefois l'attrait que l'Orient exerçait sur Mme Blavatsky et sur la plupart des membres de la société était plutôt de

nature occultiste et magique. C'était le « mystérieux Orient ». Au lieu de servir de lien, la Société théosophique a été un grand obstacle aux contacts des Occidentaux sérieux avec la philosophie et la religion hindoues. Les sectes modernistes et la théosophie furent secrètement soutenues par le gouvernement britannique, comme une manière de désorganiser les véritables institutions hindoues, tout en ayant l'air de sympathiser avec la vie religieuse du pays.

¹ Cité par R. S. MAJUMDAR, H. C. RAYCHAUDHURI et K. DATTA, dans *An advanced History of India*, Londres, 1965, p. 838.

² Cité par R. S. MAJUMDAR, H. C. RAYCHAUDHURI et K. DATTA, *op. cit.*, p. 846.

La fin de l'empire et l'indépendance

L'éveil du nationalisme

Un grand mouvement de libéralisme se manifesta dans la littérature et dans la politique anglaises au XIX^e siècle. Les Indiens qui étaient envoyés pour faire leur éducation en Angleterre se pénétrèrent des notions de démocratie et de patriotisme, qui représentaient l'idéal politique et social des Anglais. Cette attitude libérale se manifestait en Angleterre dans les proclamations concernant l'Inde. En 1858, la reine Victoria déclarait : « Les mêmes obligations qui nous lient à tous nos autres sujets nous lient également aux indigènes de nos territoires de l'Inde. » Cela avait d'autant plus de signification que la reine avait accordé une Constitution démocratique au Canada en 1848, événement qui fut suivi de l'émancipation de plusieurs colonies. Toutefois les Anglais de l'Inde ne partageaient pas du tout cette opinion. A quelques exceptions près, ils refusèrent d'admettre des Indiens dans les postes autres que subalternes de leur administration.

Ce furent donc des Indiens d'éducation anglaise, imbus du libéralisme anglo-saxon qui, à leur retour dans l'Inde, se trouvèrent frustrés dans leurs espérances et passèrent à une agitation active. Ainsi s'explique le caractère du mouvement appelé Congrès national indien, révolte non pas des masses indiennes, des princes ou des lettrés, mais d'une minorité anglicisée, à qui l'on refusait l'égalité hors d'Angleterre. Le Congrès, qui fonda sa politique sur des notions de démocratie, très étrangères à l'Inde, se voulait un mouvement politique et laïc, ouvert à tous les Indiens, quelles que soient leur race, leur caste ou leur religion. Cet idéalisme ne correspondait pas aux réalités indiennes et devait aboutir à la tragique division de l'Inde et, ultérieurement, aux erreurs dans lesquelles tomba le gouvernement de l'Inde indépendante.

A l'instigation d'un Anglais, A.O. Hume, un certain nombre d'Indiens occupant des positions importantes se réunirent à Bombay à la fin de décembre 1885, sous la présidence d'un avocat bengali,

W.C. Bonnerjea. Cette réunion fut l'origine et la base du Congrès national indien. Dans son discours inaugural, Hume déclara que le but du Congrès était « de permettre à tous ceux qui travaillent à l'œuvre nationale de se connaître personnellement, de discuter et de décider des opérations politiques à entreprendre dans le cours de l'année. Cette conférence indirectement formera le noyau d'un parlement indigène et, si elle est bien menée, constituera une réponse irréfutable à l'assertion selon laquelle l'Inde n'est pas capable d'avoir des institutions représentatives ».

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le Congrès se contenta de critiquer le gouvernement, mais avec modération et dignité. Il affirmait sa loyauté à la Couronne et sa foi dans le libéralisme et le sens de la justice des hommes d'Etat anglais. Au début, le gouvernement considéra le Congrès avec faveur, comme un moyen d'information concernant les sentiments de la population ; mais cette première attitude se changea bientôt en suspicion. Le Congrès s'orienta alors vers une politique d'agitation constitutionnelle, en Angleterre et dans l'Inde, et réussit à obtenir parfois du Parlement britannique des lois favorables aux Indiens. Par ailleurs, le caractère non indien de l'idéologie du Congrès provoqua l'hostilité de larges sections de la population, entre autres des Mahrattes, fiers de leur tradition religieuse et politique, et des Musulmans, peu intéressés par la culture occidentale. Les mouvements créés par Bal Gangadhar Tilak, un Brahmane mahratte, et par Sir Syed Amad, chef des Musulmans, restaient toutefois encore imprégnés d'idéalisme anglo-saxon. Il faudra attendre beaucoup plus tard pour voir naître des partis traditionalistes authentiquement hindous et musulmans.

L'ouverture du canal de Suez avait permis une augmentation considérable du commerce. Les exportations de l'Inde étaient passées d'environ cinq millions deux cent mille roupies en 1855 à neuf cents millions en 1900, et six milliards en 1928. Toutefois la nature des exportations avait changé. Graduellement, l'Angleterre avait étranglé les industries indiennes, dont les produits finis, les textiles en particulier, étaient d'une qualité unique au monde, ce qui avait orienté la production indienne vers des produits bruts, utilisés par les industries anglaises. L'Inde exportait maintenant principalement du jute, du coton, du thé, des graines oléagineuses. La main-d'œuvre à bon marché travaillait donc pour l'Angleterre, tandis que l'artisanat dépérissait. Dans la deuxième partie du XIX^e siècle, fut construit un vaste réseau de chemins de fer, qui monopolisa les transports au profit de compagnies anglo-saxonnes. L'établissement de lignes télégraphiques fut commencé en 1851, et un système postal efficace créé à partir de 1854. D'importantes

industries naquirent, mais furent dans une grande mesure paralysées par les Anglais qui, dans le cas des textiles par exemple, exigeaient la libre entrée des produits du Lancashire et imposaient une taxe considérable à l'exportation des textiles indiens.

Les changements constitutionnels (1906-1937)

Durant cette période, qui vit le développement du nationalisme indien, le contrôle du gouvernement de l'Inde par le Parlement britannique fut fortement réaffirmé. Toutefois, une réforme, en 1909, permit pour la première fois à un Indien, Lord Sinha, de devenir membre du Conseil exécutif du gouverneur général, et les conseils législatifs des différentes provinces inclurent peu à peu quelques Indiens anglicisés. Par ailleurs, cette même réforme, en instituant des électors séparés pour les Musulmans et pour les Hindous, favorisa les conflits entre les deux communautés. La guerre de 1914-1918, à laquelle d'importants contingents de troupes indiennes participèrent, fut l'occasion pour les mouvements nationalistes indiens de revendiquer une plus grande participation au gouvernement.

Gandhi

C'est alors qu'apparut sur la scène indienne un personnage énigmatique, retors et ascétique, ambitieux et dévot, un de ces gourous qui semblent exercer un incroyable magnétisme sur les foules et les mènent souvent au désastre. Ce personnage s'appelait Mohan Das Gandhi. En quelques années, Gandhi élimina tous les chefs de partis et devint une sorte de symbole de l'Inde. C'est pratiquement avec lui seul que le gouvernement britannique décida de l'avenir de l'Inde et ceci de la manière la plus désastreuse car elle aboutit à la division du pays, à l'un des plus grands massacres de l'histoire, à l'élimination du système social et de la culture traditionnelle, à celle de la caste des princes, au génocide des tribus primitives, à la ruine des castes artisanales et leur réduction à un prolétariat misérable. Tout ceci présenté comme un progrès. Les lettrés hindous considéraient Gandhi comme une sorte d'antéchrist et offrirent des actions de grâce lorsqu'il fut assassiné. Mais il était trop tard. Nul n'avait su de son vivant s'opposer à son influence néfaste. Il faudra longtemps encore pour que les victimes de son

charisme, en Inde comme en Occident, osent faire le bilan de son action.

Une religiosité sentimentale liée à une absence de scrupules semble des éléments favorables à la création de personnages qui exercent un magnétisme sur les masses. Gandhi avait beaucoup en commun avec les gourous qui, de nos jours, fascinent tant de gens apparemment raisonnables.

Pour comprendre le personnage de Gandhi, il faut se rappeler qu'il est un Bania, un membre de la caste des marchands et que, dans l'Inde, à chaque caste correspondent des conceptions morales, intellectuelles, religieuses particulières qui en font une sorte de secte. En Occident, le groupe le plus proche par sa mentalité des commerçants indiens serait peut être les Quakers anglo-saxons. Les caractéristiques de la caste dont était issu Gandhi sont l'extrême puritanisme, le plus strict végétarianisme, l'absence totale de préoccupations métaphysiques comme de culture philosophique et, par contre, la sentimentalité religieuse la plus grossière s'exprimant dans un art de type saint-sulpicien dont les images colorées se répandent partout aujourd'hui. La charité fait partie des vertus qui justifient l'âpreté du commerçant au gain mais non point la justice sociale. Un puritanisme glacial masque la malhonnêteté dans tout ce qui concerne les questions d'argent et les affaires. Où qu'ils se trouvent, les marchands indiens finissent par tout posséder.

Le fait de ses origines explique pourquoi ce personnage d'apparence ascétique eut toujours l'appui inconditionnel du grand capital indien (les Birla, les Tata) et d'autre part que les réformes sociales qu'il entreprit finirent toujours par profiter à la bourgeoisie commerçante et aux possédants agricoles. La solidarité de caste jouait en sa faveur, alors que le monde des Brahmanes et celui des princes regardaient ce Bania exalté avec méfiance et parfois un certain dégoût.

La politique du Congrès, guidé par cet étrange ascète, devait aboutir au triomphe de la caste commerçante, industrielle et capitaliste. Mohan Das Gandhi (1869-1948) était le fils d'un fonctionnaire au service d'un petit prince du Kathiawar. Il fit en Angleterre des études d'avocat et devint membre du barreau de Londres. C'est vêtu de la redingote noire et du col rigide de l'avocat anglais qu'il se rendit en Afrique du Sud pour diriger un mouvement qui réclamait l'égalité des droits pour les Indiens et les Européens. Après un bref séjour dans les prisons de Pretoria, il arriva en Inde en 1914 et commença aussitôt à jouer un rôle dans l'effervescence politique qui régnait durant la Première Guerre mondiale. Peu à peu

Gandhi s'empara de la direction du Congrès et en éloigna les grands leaders modérés qu'avaient été Tilak, Lajpat Rai, S.N. Banerjee, Gokhale et Annie Besant.

L'empire turc fut démembré à la fin de la guerre 1914-1918, et le sultan déposé. Mais celui-ci était le calife des croyants musulmans et sa chute affecta profondément les Musulmans de l'Inde. La Grande-Bretagne était le principal bénéficiaire de ce démembrement. L'humiliation subie par le commandeur des croyants exaspéra le sentiment anti-britannique chez les Musulmans de l'Inde. Gandhi prit la tête d'un mouvement en faveur du sultan. La Conférence panindienne pour le califat (*All-India Khilafat Conference*), présidée par Gandhi, menaça de lancer un mouvement de non-coopération si la Grande-Bretagne ne trouvait pas une solution au problème turc acceptable pour les Musulmans. Ceci permit à Gandhi de rallier à la cause nationaliste les masses musulmanes jusque-là très indifférentes. Le 20 août 1917, le secrétaire d'Etat pour l'Inde avait annoncé à la Chambre des communes : « La politique du gouvernement de Sa Majesté, avec laquelle le gouvernement de l'Inde est en complet accord, est d'accroître l'association et le développement progressif d'institutions autonomes, en vue de l'établissement dans l'Inde d'un gouvernement représentatif, dans le cadre de l'Empire britannique. » Toutefois, le gouverneur général conservait une autorité exclusive sur des « sujets réservés », tels que la police, la justice et les prisons, l'irrigation, les forêts, les revenus agraires, l'inspection des industries, etc. Les Indiens furent déçus par les propositions anglaises et, sous la direction de Gandhi qui venait d'assumer la direction du Congrès, fut décrétée en 1919 une grève générale (*hartal*) dans tout le pays, qui paralysa complètement l'industrie, l'administration, les transports. A la suite d'une commission, présidée par Sir John Simon en 1928, qui recommandait l'établissement de gouvernements responsables dans les provinces, le gouvernement britannique convoqua une conférence à Londres, dans le but d'établir un projet de réforme constitutionnelle pour l'Inde. Gandhi participa à la seconde session, de septembre à novembre 1931. Le Parlement anglais adopta en 1935 un projet constitutionnel, qui ne fut réalisé que partiellement, et qui prévoyait une fédération des provinces et des états princiers. Toutefois, les gouverneurs conservaient des pouvoirs de veto absolus. Dès juillet 1937, le Congrès avait formé des gouvernements dans la plupart des provinces. Des garanties furent données aux princes, les assurant que les traités qui les liaient à la couronne ne seraient pas transférés sans leur accord à un nouveau gouvernement de l'Inde, responsable envers un parlement indien. Ces engagements ne devaient pas être tenus.

Le Congrès national indien

Le Congrès, comme nous l'avons vu, était un mouvement politique non religieux, formé essentiellement d'Indiens d'éducation et d'idéologie anglo-saxonne. Pour obtenir l'assentiment des masses indiennes, il lui fallait une couverture d'apparence religieuse. Ce sont les mouvements réformés *arya-samaj*, *brahma-samaj*, etc. qui lui fournirent un alibi, leur permettant de s'attaquer aux institutions ancestrales, non sur des bases purement politiques et sociales, mais sous le couvert d'une divergence d'opinions religieuses, ce qui était parfaitement acceptable pour les Hindous.

Peu à peu, Gandhi changea sa personnalité et son apparence. Le jeune avocat révolutionnaire anglicisé, venu d'Afrique du Sud, se mua en moine indien, demi-nu et vêtu de bure. On prétendit que cette transformation lui avait été suggérée par le leader musulman, membre du Congrès, Mohammed Ali Jinnah. L'aspect de prophète biblique de Gandhi inspirait confiance aux masses populaires indiennes et impressionna les Occidentaux. Ses compagnons lui donnèrent le titre de *Mahatma* (grande âme). Toutefois il ne convainquit jamais les élites du monde traditionnel hindou qui le considéraient comme un imposteur et comme un dangereux politicien. Le petit bonnet blanc adopté par les membres du Congrès était la copie du calot des prisonniers qu'avait porté Gandhi dans les prisons d'Afrique du Sud. Le Congrès encouragea les organisations culturelles qui s'inspiraient de l'idéalisme anglo-saxon, pittoresquement déguisé sous des oripeaux indiens. La principale de ces organisations fut le *Visva-Bharati*, une école créée par Rabindranath Tagore à Santiniketan (Bengale).

Tagore était un disciple de Tolstoï, un ami de Romain Rolland, un poète d'une étonnante versatilité. Son idéalisme, son internationalisme en faisaient une personnalité très attachante. Fils d'un réformateur religieux, il était profondément hostile à tout ce que représentait traditionnellement l'hindouisme. Mais il se méfiait de Gandhi et se retira du Congrès lorsque celui-ci en assumait la direction. Une autre de ces organisations pseudotraditionnelles était l'*ashram* de Shri Aurobindo à Pondichéry. Le syncrétisme religieux d'Aurobindo était un alibi commode pour s'opposer aux organisations traditionnelles des Hindous.

Les gouvernements du Congrès encouragèrent partout le développement de l'éducation, sur le plan d'une anglophilie

déguisée à l'indienne. L'enseignement de la philosophie, des arts, des sciences, qui constituait la prestigieuse tradition culturelle de l'Inde, ne put survivre que grâce aux Brahmanes qui, sans aucune aide de l'Etat, continuèrent de leur mieux à maintenir le patrimoine culturel de l'Inde. Les institutions officielles enseignant la culture sanskritique et les sciences traditionnelles, telle que l'université hindoue de Bénarès, organisèrent l'enseignement selon des méthodes occidentales, avec des résultats très médiocres.

Peu à peu se formèrent des mouvements culturels et politiques pour défendre la culture traditionnelle, la religion et la structure de la société hindoue. Le premier fut l'Hindou Mahasabha, qui avait pour fin de contrebalancer l'influence de la Ligue musulmane. Puis, vers 1939, prit naissance, sous l'inspiration d'un moine hindou d'une extraordinaire culture et intelligence, Svami Karpatri, d'abord un mouvement culturel, le Dharma Sangh, puis, en 1947, un mouvement politique, le Jana Sangh, qui constitue encore aujourd'hui la principale opposition à la politique d'occidentalisation culturelle du gouvernement indien.

Reprenant la technique britannique, le Congrès attaqua ces mouvements en cherchant à les ridiculiser, en exagérant énormément les histoires d'intouchabilité, de culte des vaches, etc., et en feignant d'ignorer l'existence et l'importance de ces mouvements. C'est ainsi que la presse du Congrès consacrait une page à la visite d'un membre quelconque du parti dans une ville et ne mentionnait même pas une réunion où le Dharma Sangh avait rassemblé cinquante mille personnes. Cette politique fut très efficace par rapport à l'opinion étrangère. La presse du Congrès étant en grande partie en langue anglaise, alors que les partis traditionalistes employaient toujours des langues indiennes, il fut facile au Congrès de présenter sur le plan international les partis hindous comme rétrogrades, fanatiques et ridicules, et d'obtenir, lors de l'indépendance, que le pouvoir lui soit transféré, bien qu'il ne représentât qu'une faible minorité anglicisée. Comme prix de cette prise de pouvoir, Gandhi accepta la partition de l'Inde, qui était aussi inutile que néfaste et à laquelle tous les modérés hindous et musulmans étaient opposés. Ceux-ci considéraient que les Anglais devraient de toute façon quitter l'Inde et qu'il était inutile de se hâter et de payer un tel prix.

Lorsque l'Angleterre déclara la guerre à l'Allemagne, le 3 septembre 1939, l'Inde se trouvait automatiquement impliquée dans le conflit. Le Congrès et la Ligue musulmane refusèrent leur coopération. Les états princiers, en revanche, soutenaient fidèlement l'Angleterre. Les ressources de l'Inde et les troupes indiennes

jouèrent un rôle important en Egypte contre l'armée de Rommel et, en Birmanie, contre les Japonais. Les pertes de l'Inde furent d'environ cent quatre-vingt mille hommes, sur une armée d'environ deux millions. Le Congrès mettait comme condition, pour soutenir l'effort de guerre, la formation d'un gouvernement national, mais il n'obtint pas satisfaction. Entre-temps, Mohammed Ali Jinnah, président de la Ligue musulmane, récusait en 1940 la notion de parlement démocratique, fondé sur « le nombre de têtes », et déclara que les Musulmans formaient une nation séparée. Il réclama officiellement la division de l'Inde en deux états indépendants.

En août 1942, le Congrès adopta une résolution recommandant un mouvement de non-coopération aussi large que possible et proclama la désobéissance civile. Dans un discours adressé aux Américains, pour leur exposer la question des Indes, Sir Stafford Cripps, lord du Sceau privé et leader de la Chambre des communes, déclarait : « Gandhi a demandé que nous quittions les Indes, ce qui laisserait le pays aux prises avec les divisions religieuses, sans gouvernement reposant sur des bases constitutionnelles solides et sans administration organisée. Aucun gouvernement ayant conscience de ses responsabilités ne pourrait prendre une telle mesure, surtout au milieu d'une guerre. Il est certain que la menace actuelle de Gandhi – la désobéissance civile – a pour but de mettre en danger votre effort de guerre et le nôtre, et d'apporter l'aide la plus importante à nos ennemis communs. Il est possible qu'il obtienne une désobéissance civile en masse ; mais il est de notre devoir d'insister pour que l'Inde demeure une base où règnent l'ordre et la sécurité. Quelles que soient les mesures que nous jugerons nécessaires de prendre, nous devons les prendre sans peur. Nous avons offert à l'Inde de lui accorder un gouvernement autonome lorsque la guerre serait gagnée. Mais, pour cela, il faut que les Indiens ne nous mettent pas de bâtons dans les roues. » Churchill envoya Sir Stafford Cripps proposer un statut de dominion à la fin des hostilités si les leaders de l'Inde coopéraient à la défense du pays. Gandhi compara cette offre à « un chèque en blanc sur une banque en faillite ». Les Japonais étaient entrés dans la guerre et les sympathies des Indiens étaient désormais du côté de l'Axe. Le refus de Gandhi obligea les Anglais à la répression. Le 8 août 1942, le Congrès vota une motion « *quit India* » et annonça un mouvement de désobéissance civile.

Beaucoup d'Indiens modérés étaient, comme les Anglais, choqués de ce coup de poignard dans le dos d'une Angleterre qui se défendait vaillamment. Ce geste aussi peu chevaleresque qu'inutile était typique de la mentalité de Gandhi. Tagore, qui s'était dissocié

du Congrès depuis que Gandhi en avait assumé la direction, y était très opposé. Le gouvernement déclara le Congrès illégal, emprisonna tous ses chefs et adopta de sévères mesures de contrôle. Neuf cent quarante personnes furent tuées au cours des émeutes, seize cent trente blessées, soixante mille arrêtées, dix-huit mille détenues sans jugement. L'un des plus brillants chefs du Congrès, Subhas Chandra Bose, était parvenu à s'échapper de l'Inde en 1941. Il prit contact avec les Allemands et fut reçu par Hitler. Il s'établit ensuite au Japon et, à la suite d'un accord avec les Japonais, prit en charge les prisonniers indiens tombés aux mains de l'armée japonaise. Il organisa avec eux l'armée de l'Inde libre (*Azad Hind Fauj*). Il créa un gouvernement de l'Inde libre à Singapour, en 1942, et son armée s'avança avec celles des Japonais jusqu'aux frontières de l'Inde. Cette armée se rendit aux Anglais après la défaite du Japon. Subhas Chandra Bose était mort dans un accident d'avion.

L'Inde et le Pakistan

L'hindouisme n'est pas une religion, dans le sens que l'on donne généralement à ce mot. Il n'y a pas, dans l'hindouisme, de prophètes qui aient établi une fois pour toutes des « vérités » qu'il faut croire ou des règles de conduite inaltérables et communes pour tous. L'hindouisme est une philosophie, un mode de pensée, qui pénètre et coordonne tous les aspects de la vie et cherche à l'harmoniser avec un monde infiniment diversifié, dont les causes profondes sont hors de portée de l'esprit humain.

Même dans les classes sociales les moins évoluées, la tolérance apparaît comme une vertu fondamentale. Chacun cherche à faire de son mieux, selon ses capacités, mais nul ne peut savoir quel est le chemin qu'un autre doit suivre pour se rapprocher du divin, pour réaliser ce qu'il est ; car tous les êtres sont différents et nul ne peut juger des intentions mystérieuses des dieux qui font naître l'un riche, beau, intelligent, robuste, l'autre pauvre, laid, stupide ou malade. La violence, l'assurance excessive, le dogmatisme irréflecti, le prosélytisme des Musulmans et des Chrétiens, semblent aux Hindous des attitudes naïves et impies. Quel fou peut se prétendre informé des intentions secrètes des dieux ?

C'est pourquoi les conversions des Hindous à l'islam et au christianisme ont été rares et n'ont eu lieu que dans les classes sociales inférieures ; et cela par la force, par intérêt, ou par nécessité de survivre. Ces conversions restent le plus souvent superficielles. Il

existe de très nombreux Musulmans dans l'Inde qui sont végétariens, observent les règles de purification hindoues, vénèrent Kali la déesse de la mort et chantent les amours de Krishna. La plupart sont des Shiites, comme les Persans, inclinés vers le mysticisme, et leur conception de l'islam est très différente de celle des Sunnites puritains et agressifs. Les Sunnites, dans l'Inde, sont surtout des étrangers, venus avec les armées des envahisseurs arabes, turcs et mongols. Ils formaient la classe dirigeante autour des empereurs, mais leur nombre ne fut jamais très important. Le commerce et l'industrie restèrent toujours entre les mains des Hindous. Les conquérants n'étaient que des soldats formant une sorte d'aristocratie guerrière, tandis que les Indiens convertis appartenaient aux classes artisanales et restèrent de petits artisans et des paysans. Un très grand nombre de gens faisant partie des classes les plus défavorisées avaient été convertis de force à l'islam et formaient un prolétariat artisanal musulman très nombreux. Ces petits artisans et paysans représentaient la main-d'œuvre servile qui, lors de la division de l'Inde, massacrèrent les Hindous qui constituaient la classe commerçante, possédante et intellectuelle. Pour eux, il s'agissait d'un mouvement de revendications sociales et économiques plutôt que religieuses, qui n'est pas sans analogie avec l'antisémitisme.

Pour les Hindous, les Musulmans appartenaient simplement à une caste à part et pouvaient vivre comme bon leur semblait, à condition de ne pas intervenir dans les habitudes des autres castes. Beaucoup d'Hindous appréciaient l'extrême courtoisie persane, qui s'était conservée dans les milieux musulmans cultivés. Un grand nombre de poètes, de musiciens de l'Inde, au XIX^e et au XX^e siècle, étaient des Musulmans reçus et honorés par toute la population.

Les manœuvres politiques qui permirent de soulever l'une contre l'autre ces deux communautés, très imbriquées, avaient été préparées de longue date dans le but de conduire à une division éventuelle de l'Inde, avec l'idée de permettre à l'Angleterre de maintenir son contrôle sur le continent indien, lorsque l'indépendance paraîtrait inévitable. Un bon nombre d'administrateurs anglais opposés à ce plan machiavélique furent déplacés au cours des années. Mohammed Ali Jinnah fut donc encouragé à créer une « Ligue musulmane », formée des éléments sunnites les plus agressifs. L'ensemble de la population musulmane se laissa faire, tout comme les Hindous laissèrent agir le Congrès. Après des émeutes savamment organisées, les deux communautés se trouvèrent également troublées, et l'inquiétude monta parmi des populations qui vivaient côte à côte depuis des générations, dans les

mêmes villages, les mêmes villes, les mêmes quartiers.

Prenant prétexte des émeutes qu'il avait lui-même organisées, le gouvernement britannique proposa une division de l'Inde, entre un Pakistan musulman et une Inde hindoue (*Bharat*). Ce qui fut accepté par la Ligue musulmane, et aussi par le Congrès, malgré l'opposition de tous les éléments modérés, hindous et musulmans.

L'Indépendance

Lord Wavell, vice-roi des Indes à partir d'octobre 1943, était un homme ferme et modéré. Il réussit à rétablir l'ordre et à créer des conditions favorables pour le transfert éventuel du pouvoir. A partir de 1946, les Anglais envoyèrent une série de missions dans l'Inde pour préparer une Constitution. Le 2 septembre 1946, Jawaharlal Nehru et ses collègues, à peine sortis de prison, acceptèrent de faire partie du Conseil exécutif du vice-roi.

Entre-temps, le parti travailliste avait pris le pouvoir en Angleterre et le gouvernement Attlee, avec l'impatience irréfléchie qui caractérise souvent les idéologues socialistes, annonça en février 1947 la volonté des Anglais de quitter l'Inde en juin 1948. Cette précipitation devait rendre les négociations particulièrement difficiles et avantager les chantages. L'intelligentsia musulmane qui avait dominé l'Inde sous l'empire moghol se trouvait désormais en minorité. Elle réclamait un statut spécial et des garanties que le Congrès lui refusait au nom de ses principes démocratiques. Cette intransigeance permit à Jinnah d'exiger la division de l'Inde en états séparés, à domination hindoue ou musulmane. Lord Mountbatten fut dépêché en Inde pour organiser le transfert des pouvoirs. Il assumait l'office de vice-roi le 24 mars 1947.

Pressé d'aboutir, Mountbatten ne discuta qu'avec les chefs du Congrès et de la Ligue musulmane, donnant ainsi une importance démesurée aux deux partis que les Anglais avaient contribué à créer. Il ignorait complètement les autres mouvements politiques, les partis hindous, les Mahrattes, les grands ministres des états princiers hindous ou musulmans, les Dravidiens, les tribus.

Mountbatten ne voulut négocier qu'avec ces trois avocats du barreau de Londres qu'étaient Gandhi, Nehru et Jinnah. Le destin de l'Inde fut décidé entre gens « comme il faut » dans des conversations de salon dans lesquelles Lady Mountbatten eut une part active. Mountbatten, pressé par le temps qui favorisait les revendications

de Jinnah, imposa la partition de l'Inde et organisa le transfert du pouvoir au Congrès et à la Ligue musulmane qui ne représentaient en rien l'ensemble de la population. Leur seule légitimité était celle que leur conférait le pouvoir britannique en les choisissant comme interlocuteurs. En fait, la Ligue musulmane était un parti artificiel, créé de toutes pièces par Mohammed Ali Jinnah après sa rupture avec le Congrès, et n'avait ni structures ni adhérents. Le Congrès lui-même était un parti révolutionnaire non confessionnel anti traditionnaliste. Il était monstrueux de le considérer comme représentant les Hindous, alors que les partis hindous très bien organisés tels que le Hindou Mahasabha, le Jana Sangh, le Rashtriya Swayam Sevak Sangh, étaient totalement ignorés.

La division de l'Inde fut décidée dans l'abstrait, sur le papier, sans préparation suffisante. Le 3 juin 1947, moins de trois mois après son arrivée dans l'Inde dont il ignorait les problèmes, Lord Mountbatten lança une proclamation, sur la manière dont le pouvoir serait transféré aux Indiens. Cette proclamation indiquait que, non seulement les provinces, mais les districts de majorité musulmane pourraient, s'ils le désiraient, former un dominion séparé. Ce qui devait conduire à la partition du Bengale et du Panjab.

Malgré de sérieuses dissensions, le Congrès et la Ligue musulmane finirent par accepter ce marché, contre la volonté de tous les autres partis. Le 16 août 1947, l'Inde et le Pakistan furent déclarés indépendants, dans le cadre du Commonwealth britannique. Lord Mountbatten fut nommé gouverneur général de l'Inde, Mohammed Ali Jinnah, gouverneur général du Pakistan.

Excepté pour quelques régions sur la frontière afghane, il n'existait aucune région dans l'Inde où les deux communautés ne fussent représentées. On divisa le pays sur une base de pourcentage de population. Les régions comprenant plus de 50 % de Musulmans furent déclarées musulmanes et données au Pakistan. Tout dépendait, naturellement, de la façon dont les régions étaient délimitées. Au Bengale, où les deux populations étaient à peu près en nombre égal, il eût suffi de prendre la province dans son ensemble pour qu'elle restât dans l'Inde. En la divisant par districts, et en laissant de côté l'énorme ville de Calcutta, en grande majorité hindoue, on parvint, avec les régions rurales, à créer un Pakistan de l'est, qui était une absurdité, et devait proclamer son indépendance en 1971 sous le nom de Bangladesh.

De plus, en mettant sur le même plan l'Inde et le Pakistan, l'Angleterre divisait le continent entre un état laïc multireligieux, où les droits des citoyens étaient définis par des lois modernes, et un

état théocratique, le Pakistan, où seule était admise la loi coranique, qui ne reconnaît aucun droit aux non-Musulmans et fait de leur meurtre une vertu. Les partis hindous ne furent jamais consultés car Nehru, un agnostique, et Gandhi, un illuminé réformiste, ne représentaient en rien la population hindoue. Le déguisement de Gandhi en saint homme était un masque habilement utilisé pour faire croire au monde extérieur qu'il représentait les Hindous.

Plus de la moitié des Musulmans restèrent dans l'Inde ; en revanche, les Hindous du Pakistan furent spoliés, massacrés, privés de droits civiques et de protection. Les survivants quittèrent en masse leurs maisons, leurs terres, leurs villages, dans un exode qui fut l'un des plus effarants des temps modernes, et n'est pas encore terminé. Des millions de malheureux prirent refuge dans une Inde déjà surpeuplée. Beaucoup moururent de faim et de misère dans des camps improvisés ou dans les rues de Calcutta, transformées en cour des miracles. Les massacres et les transferts de population qui suivirent la partition furent effrayants. Une estimation modérée du juge G.D. Khosla (*Stern Reckoning*, p. 299) fait état de cinq cent mille morts et de dix millions et demi de personnes déplacées.

Quand la tension créée par les réfugiés menaça de provoquer un massacre des Musulmans restés en Inde, Gandhi, qui n'avait signé qu'à contrecœur les accords de partition et était parti pour essayer de calmer l'agitation du Bengale, revint à Delhi pour défendre les Musulmans menacés de représailles et pour exiger le paiement au Pakistan d'une partie des réserves monétaires. Le 20 janvier 1948, il fut assassiné alors qu'il assistait à une réunion de prières à la Nouvelle-Delhi. La raison principale de cet assassinat, par un jeune Brahmane appartenant au parti orthodoxe, était l'inquiétude causée par l'hostilité de Gandhi envers les institutions traditionnelles des Hindous considérée comme beaucoup plus pernicieuse que l'indifférence anglaise. Une autre raison était l'attitude trop conciliante de Gandhi envers les Musulmans, malgré les massacres terribles qui avaient précédé et suivi la partition de l'Inde. Gandhi recommandait de gagner la coopération par l'amour et le désintéressement, alors que les Musulmans de l'Inde et du Pakistan chantaient partout : « Nous avons eu le Pakistan pour une chanson, Delhi nous coûtera une bataille. » Toute publication du plaidoyer que prononça le meurtrier pour expliquer son geste a été interdite dans l'Inde. La mort de Gandhi fut célébrée par des cérémonies d'action de grâces dans beaucoup de villes hindoues. Il est difficile de dire ce que serait devenue l'Inde si Gandhi avait vécu. Son prestige était grand. Il s'opposait également aux structures politiques de l'Inde traditionnelle et à l'industrialisation du pays.

Tous ses disciples devaient filer eux-mêmes et tisser leurs vêtements. Son égalitarisme, dans un pays aux races et aux cultures si diverses, était impraticable. Il semble que, malgré leurs déclarations, certains chefs du Congrès furent plutôt soulagés d'être libérés de ce vieux rêveur.

La division de l'Inde fut, sur le plan humain, comme sur le plan politique, une erreur des derniers colonialistes anglais. Elle a ajouté au Moyen-Orient un état instable, le Pakistan, privé de ses superstructures économiques, industrielles et culturelles. Par ailleurs, elle a alourdi d'un poids énorme les problèmes, déjà graves, qui accablent l'Inde. Et le bilan de l'opération devra être payé par les pays d'Occident.

L'Inde, dont les anciennes frontières se développaient au-delà de l'Afghanistan, a perdu, avec le pays des Sept-Rivières (la vallée de l'Indus), le centre historique de sa civilisation. Au moment même où les envahisseurs musulmans semblaient avoir abandonné leur virulence et s'assimiler peu à peu aux autres populations de l'Inde, le conquérant européen, avant de retourner chez lui, a livré à leur fanatisme le berceau même du monde hindou.

Les états princiers se trouvaient dans une situation difficile. La couronne britannique ne pouvait maintenir sa suzeraineté, et celle-ci ne pouvait être transférée aux gouvernements de l'Inde et du Pakistan. Certains états acceptèrent le principe d'une union indienne, où l'administration intérieure des états resterait indépendante. D'autres états voulurent proclamer leur indépendance. Cela n'était pas acceptable pour le gouvernement du Congrès. La plupart furent groupés en union et les maharajas dépossédés. Deux problèmes subsistaient : celui d'Hyderabad, au centre de l'Inde, avec une population en majorité hindoue et un souverain musulman, et celui du Kashmir, avec un souverain hindou et une majorité musulmane. Après que le nizam d'Hyderabad eut menacé d'agréger ses états au Pakistan, Sardar Patel, devenu ministre de l'Intérieur, dépêcha l'armée indienne qui envahit l'état et emprisonna le Premier ministre. Le nizam fut forcé de signer l'acte d'annexion, le 26 janvier 1950 et ses états furent divisés.

Etat frontière entre l'Inde, le Pakistan, l'Afghanistan et le Tibet, le Kashmir posait un problème plus délicat. Des bandes armées venant du Pakistan occupèrent une partie du Kashmir. Le maharaja signa immédiatement l'acte d'union à l'Inde, le 26 octobre 1947, et les troupes indiennes aéroportées commencèrent d'arriver le 27 octobre. La question n'est pas encore résolue. Les troupes indiennes et pakistanaïses s'affrontèrent et sont restées depuis sur leurs

positions. Le Pakistan continue d'occuper une partie du Kashmir. Le problème est pendant devant le Conseil de sécurité des Nations unies depuis 1948. Le pays reste divisé entre les deux armées d'occupation. Après la mort de Gandhi, le pouvoir se trouva aux mains d'un diumvirat, d'une part le Premier ministre Nehru, socialiste d'origine aristocratique et de l'autre Sardar Vallabhai Patel, vice-Premier ministre et ministre de l'Intérieur, un homme d'origine plébéienne, énergique et conservateur, qui avait la confiance de la classe industrielle et possédante aussi bien que des Hindous traditionalistes. Il avait réussi l'intégration des états princiers, annexé Hyderabad et avait pris une influence grandissante. Il était la seule personne qui aurait pu trouver un compromis entre les valeurs de la société traditionnelle et le modernisme. Il devait malheureusement mourir en 1950 laissant Nehru seul maître de l'Inde.

Nehru

C'est Jawaharlal Nehru qui devint la figure dominante de l'Inde nouvelle. Nehru était la parfaite réplique d'un certain type d'Anglais, courtois, élégant avec une pointe d'affectation. Il employait volontiers l'expression *continental people* (les gens du continent) pour parler des Français ou des Italiens, avec une supériorité bienveillante et amusée. Il méprisait les Indiens non anglicisés et n'avait qu'une connaissance restreinte et superficielle de la culture indienne, acquise uniquement à travers des ouvrages en langue anglaise. Il parlait mal le hindi et l'urdu, un peu comme un sous-officier britannique.

« Nehru est un aristocrate par la naissance et par la culture, Brahmane, fils d'un grand avocat occidentalisé, éduqué à Harrow et Cambridge, il n'a jamais quitté les sommets... Nehru est un impulsif et par certains côtés un romantique qui a du charme et de la bonté, et des goûts simples bien qu'il soit sensible à l'esthétique... Ses explosions de colère sont célèbres ¹. » Nehru était par ses goûts et ses habitudes un Occidental, un laïc qui refusait de se considérer un Hindou et rejetait toutes les valeurs de la société traditionnelle. « C'était un démocrate socialiste des années 1930, mais (...) il rejetait la croyance de Gandhi dans la possibilité de démocraties villageoises à l'intérieur d'une société non industrielle, pensant qu'une société industrielle moderne était le seul moyen d'éliminer la pauvreté ². »

Nehru était avant tout un autocrate absolu.

Les Hindous, qui dans l'ensemble avaient soutenu le Congrès dans son combat pour l'indépendance, avaient cru que l'idéologie moderniste, d'inspiration anglo-saxonne, des chefs du Congrès était une arme politique destinée à justifier l'indépendance aux yeux des Occidentaux. Ils pensaient qu'une fois l'indépendance acquise, le Congrès réviserait ses principes et rétablirait le respect envers la culture sanskrite, les institutions religieuses et sociales qui constituent la base de la civilisation de l'Inde. Il n'en fut rien. La minorité que formaient les dirigeants du Congrès était beaucoup trop anglicisée et à un niveau trop médiocre pour pouvoir reconsidérer la valeur de ce qu'ils avaient appris, comme eussent pu le faire des Anglais de haute culture. Peu de choses changèrent dans l'administration, si ce n'est la couleur de peau des nouveaux dirigeants, qui n'étaient souvent que les subalternes de l'ancien régime occupant la place du patron.

Une nouvelle Constitution fut établie par une assemblée constituante selon les idées de Nehru. Cette nouvelle Constitution, entièrement inspirée des modèles occidentaux, abolissait en conformité avec les conceptions morales et politiques européennes toutes les institutions traditionnelles. Basée sur le suffrage universel et l'égalité absolue des individus, elle supprimait en même temps les garanties et les protections dont jouissaient les divers groupes ethniques et religieux et les corporations. C'est d'ailleurs cette intransigeance égalitaire qui avait conduit la minorité musulmane à exiger la division du territoire indien. Les autres minorités furent désormais livrées sans défense aux exactions de la bourgeoisie commerçante.

La Constitution faisait de l'Inde une république à l'intérieur du Commonwealth. La non-violence de Gandhi qui avait servi sa politique contre l'Angleterre fut vite oubliée. Nehru annexa militairement Goa et les territoires portugais de l'Inde en 1961. La France avait préféré se retirer volontairement de ses comptoirs et Pondichéry fut intégré à l'Inde en 1956.

Désireux de jouer un rôle central parmi les pays asiatiques, Nehru fut l'initiateur du groupement des pays non alignés. Comme beaucoup d'hommes de gauche de l'époque, Nehru considérait le marxisme comme un idéal, même s'il n'approuvait pas son application en Union Soviétique. Malgré les conflits de frontières, il chercha à se rapprocher de la Chine communiste. Zhou Enlai fut reçu à Delhi avec de grands honneurs. L'Inde ne fit aucun geste lorsque la Chine occupa le Tibet. A la suite de la révolte tibétaine,

écrasée par les Chinois en 1959, le Dalaï Lama avec sa suite de 13 000 Tibétains se réfugia en Inde, ce qui déplut aux Chinois. Par ailleurs, les Chinois construisirent une autoroute qui traversait une partie du plateau tibétain, théoriquement sous souveraineté indienne. Une série d'incidents menèrent finalement à un conflit. En octobre 1962, la Chine attaque l'Inde en Assam et au Ladakh. Les troupes indiennes furent mises en déroute. Toutefois, après une brève occupation, les Chinois se retirèrent sur leurs positions antérieures.

Nehru se trouva alors confronté avec une sérieuse crise économique. Les réserves de devises étaient épuisées. La stagnation agricole tournait à la pénurie, ce qui provoqua des émeutes au début de 1964.

Nehru devait mourir peu après, le 27 mai 1964. Il laissait la plupart de ses entreprises inachevées, son effort de modernisation avait surtout servi à développer une classe moyenne sans aucun avantage pour la population.

Lal Bahadur Shastri, un homme modeste et relativement effacé qui était membre du Congrès depuis les premiers jours, fut désigné comme successeur de Nehru. Il dut bientôt affronter de graves problèmes, particulièrement dans le sud, lorsqu'en 1965, le hindi fut proclamé langue nationale malgré l'opposition des populations de langues dravidiennes. Puis il dut faire face à une guerre avec le Pakistan à la suite des conflits territoriaux dans le Sindh. L'armée indienne repoussa les Pakistanais et finit même par menacer Lahore. Une conférence de paix fut organisée par l'Union soviétique à Tashkent. Lal Bahadur Shastri mourut tragiquement quelques heures après avoir signé les accords de paix.

Le Congrès refusa la succession à Morarji Desai, qui représentait l'aile conservatrice du parti, et choisit comme Premier ministre Indira Gandhi, la fille de Nehru, tout en lui imposant Desai comme vice-Premier ministre et ministre des Finances. Cette nomination était en principe temporaire ayant pour but de diriger les affaires du Congrès jusqu'aux élections de 1967.

Indira se lança aussitôt dans une politique « progressiste » et nationalisa les quatorze banques privées. La roupie fut considérablement dévaluée et Morarji Desai contraint de démissionner. Aux élections générales de février 1967, le Congrès perdit 80 sièges mais conserva une légère majorité. Il perdait de plus le contrôle de huit des seize provinces. Le Congrès se divisa alors en deux branches, l'une conservatrice, appelée Organisatrice, le Congrès O, et l'autre soutenant Mme Gandhi et liée au pouvoir, le

Congrès R (Ruling), contraint de s'appuyer sur les partis de gauche.

A Madras, le parti dravidien D.M.K. détenait maintenant la majorité. Dans le Madhya Pradesh et l'Uttar Pradesh, c'était le Jana Sangh hindou; au Gujerat, le Svatantra conservateur, au Kerala, les communistes. Partout, des gouvernements de coalition instables se formèrent.

Les élections générales de 1971 tournèrent en faveur de la partie du Congrès qui soutenait Indira et l'établirent fermement comme successeur de son père. Toutefois le Congrès restait divisé entre une aile idéologique et une aile gouvernementale prônant un socialisme autoritaire.

Indira Gandhi

La fille de Jawaharlal Nehru, Indira, a été élevée en Suisse et en Angleterre, et, pour quelque temps, à Santiniketan, la fantaisiste école de Rabindranath Tagore. Très jeune, au grand scandale de sa famille, elle fit un mariage d'amour (hors caste) avec un Parsi, Firoze Gandhi (aucun rapport avec le Mahatma) dont elle eut deux fils. Ce mari fut toutefois bientôt écarté car Indira vivait dans l'ombre de son père dont elle était une fidèle collaboratrice et envers lequel elle témoignait une admiration sans bornes.

Indira Gandhi est une personne froide et autoritaire. Vivant dans le milieu de la riche bourgeoisie anglicisée de la Nouvelle-Delhi, elle ne connaît rien à la culture indienne et affiche un profond mépris pour les institutions traditionnelles. Ses intérêts sont essentiellement politiques et elle ne manque pas d'habileté. Cependant ses efforts pour introduire son fils aîné Sanjay dans la vie politique et assurer ainsi, en quelque sorte, la succession dynastique, n'ont pas été une réussite. Sanjay entreprit une campagne de stérilisation des villageois qui le rendit très impopulaire et il se trouva mêlé à un



scandale industriel et financier. Il est mort le 23 juin 1980 dans un accident, à bord de son avion privé qu'il pilotait lui-même.

Reprenant les idées socialistes un peu vagues de son père, Indira a signé un traité d'assistance mutuelle avec l'Union soviétique, plaçant l'Inde dans la sphère d'influence russe. Des lois prises en faveur des classes défavorisées ont abouti surtout à attirer dans les grandes cités des masses paysannes formant un prolétariat misérable.

La naissance du Bangladesh

Le Bengale de l'est, en dehors du fait qu'il avait eu une légère majorité musulmane au moment de la division de l'Inde, n'avait rien en commun avec le Panjab, le Pakistan de l'ouest. Ces deux parties du nouvel état, séparés par deux mille kilomètres de territoire indien, ne parlaient pas la même langue et les Bengalis subissaient avec difficulté la domination des Musulmans arabisés du Panjab. Un mouvement autonomiste se développa au Bengale et son chef, Sheik Mujibur Rahman, favorable à de meilleures relations avec l'Inde, fut élu avec une écrasante majorité à l'Assemblée nationale pakistanaise. Le 25 mars 1971, le gouvernement du Pakistan le fit arrêter, interdit le mouvement autonomiste et réprima féroce

une révolte du Bengale. Le résultat fut un nouvel exode vers l'Inde d'environ sept millions d'Hindous et deux millions de Musulmans bengalis qui causèrent de terribles problèmes au Bengale de l'ouest, à nouveau envahi de réfugiés faméliques.

Indira Gandhi lança, auprès des nations occidentales, un appel à l'aide qui resta sans écho. C'est finalement de l'Union soviétique qu'elle obtint un appui.

La guérilla s'organisa au Bengale oriental où les Mukhti Bahini (armée de libération), aidés par l'Inde, paralysèrent l'administration. Le gouvernement pakistanais décida de réagir et bombarda les aéroports de l'Inde le 6 décembre 1971. Ce fut le signal d'une guerre indo-pakistanaise qui dura douze jours. Le Pakistan de l'est fut occupé par l'armée indienne et l'armée pakistanaise du Bengale capturée. Dès le début des hostilités, l'Inde avait reconnu l'indépendance d'un nouvel état appelé le Bangladesh. La Russie donna son accord, la Chine resta énigmatique. Les Américains, agacés par l'effondrement de leur politique d'équilibre indo-pakistanaise, finirent par se résigner.

L'Inde retira ses troupes et put rapatrier la plupart des réfugiés. Indira Gandhi visita Dacca, la nouvelle capitale du Bangladesh, et signa un accord d'amitié avec Sheik Mujibur Rahman. Une réunion au sommet à Simla entre Mme Ghandi et Z.A. Bhutto, Premier ministre du Pakistan, en juin 1972 aboutit à un accord pour le retrait mutuel des troupes et permit le rapatriement des 93 000 soldats pakistanais prisonniers des Indiens.

La période d'euphorie qui suivit la naissance du Bangladesh ne dura pas longtemps. Comme dans d'autres pays qui manquent de structures sociales et économiques solides, une série de coups d'Etat militaires y a apporté des modes de gouvernement tyranniques qui rythment la course du pays vers la faillite. La division du Bengale sur des bases religieuses avait été une incroyable absurdité.

Le Bengale de l'est, aujourd'hui le Bangladesh, est essentiellement constitué des deltas de deux immenses fleuves, le Gange et le Brahmaputra, qui s'y rejoignent. Il est formé d'îlots séparés par des rivières instables et des canaux, et sujet à de perpétuelles inondations. Il est de plus périodiquement visité par des typhons. Le Bangladesh produit essentiellement du riz et du jute sur des lopins de terre dispersés. Toutes les organisations industrielles et commerciales qui utilisaient les produits du Bengale se trouvent dans la région de Calcutta qui fait aujourd'hui partie de l'Inde. De plus, le Bangladesh est entouré de toutes parts de territoires rattachés à l'Union indienne, l'Assam en particulier, grand

producteur de thé, qui ne communique plus avec l'Inde que par un étroit couloir. Une population de paysans pauvres avec un accroissement démographique aberrant fait du Bangladesh un état qui n'est pas viable et qui ne peut survivre que grâce à une aide et à des prêts internationaux. La population était de 87 millions en 1979 pour un territoire de 142 800 km².

Le Jana Sangh

Ses succès militaires contre le Pakistan confirmèrent la popularité d'Indira Gandhi. Un nouveau plan agricole établi en 1970 avait permis une amélioration spectaculaire de la production de riz mais rien n'arrivait à limiter une augmentation de la population de plus de douze millions par an. L'Inde dévorait sa prospérité en produisant trop de bouches à nourrir. Le manque de denrées alimentaires joint à l'augmentation du prix du pétrole, à l'inflation et à la corruption, provoquèrent en 1975 des mouvements de révolte. Indira Gandhi imposa l'état d'urgence et fit arrêter les chefs de l'opposition. L'état d'urgence arriva à sa fin et des élections eurent lieu en 1977. Indira Gandhi perdit sa majorité devant une coalition s'intitulant *Janata Party* (parti du Peuple). Cette coalition était formée essentiellement du Jana Sangh, le parti orthodoxe hindou, soutenu par le Rashtriya Swayam Sevak Sangh, organisation paramilitaire mahratte, du parti paysan ou *Bharatiya Lok Dal* (B.L.D.), parti fondé en 1967 par le vigoureux septuagénaire Charan Singh de l'Uttar Pradesh, mais aussi du Swatantra, parti des propriétaires fonciers pro-américain, dirigé par Morarji Desai, conservateur intransigeant et austère, ex-Premier ministre de Bombay, et finalement du parti socialiste du vieux leader Jai Prakash Narayana.

Une coalition aussi hétéroclite ne pouvait gouverner efficacement. C'est en fait le Jana Sangh qui représente la majorité de l'électorat qui, en 1977, renversa le gouvernement d'Indira Gandhi. Mais son alliance avec le parti socialiste qui s'opposait au Congrès pour des raisons différentes ne pouvait fonctionner. Manquant d'un chef autoritaire capable de prendre des mesures radicales et d'éliminer ses propres alliés, le Jana Sangh ne pouvait réussir.

Les partis conservateurs, s'ils font trop de concessions aux idées socialistes, perdent la confiance de leur électorat sans gagner de sympathies à gauche. Le problème du Jana Sangh est qu'il s'agit d'un mouvement organisé par des Brahmanes et des Sannyasi, par des

prêtres et des moines, se basant sur des principes de religion et de culture, mais sans aucun sens de l'amoralité politique.

Le nouveau gouvernement fut incapable de prendre des mesures efficaces et Indira Gandhi reprit le pouvoir en 1980. Sa succession, étant donné les conditions sociales et économiques désastreuses du pays, sera très difficile à assumer.

Problèmes sociaux et économiques

Depuis son indépendance, l'Inde a dû faire face à une série de problèmes. Certains sont communs avec ceux d'autres nations, d'autres lui sont particuliers. Ces problèmes sont essentiellement économiques, écologiques, démographiques, culturels, linguistiques, sociaux, religieux, sans parler des guerres de frontières et des révoltes intérieures. L'Inde est un pays d'une prodigieuse richesse. Elle possède tous les climats allant du désert brûlant du Thar aux régions de l'Assam, les plus pluvieuses du monde, des plaines fertiles du Gange aux sommets de l'Himalaya et aux collines tropicales des Nilgiri. Elle possède des ressources minérales considérables et produit en abondance du blé, du riz, du thé, du café, des bananes, des mangues, des pommes, des citrons, du maïs. Le nombre des espèces végétales et animales existant en Inde est sans égal dans le monde, la variété des oiseaux n'est comparable qu'à celle de l'Amérique du Sud. Couvrant 2 % des terres émergées, l'Inde abrite 5 % des organismes vivants connus.

Comment cet eldorado dont la fabuleuse richesse a toujours fait l'envie des autres nations du monde peut-il aujourd'hui se trouver parmi les pays considérés comme défavorisés ? Son exploitation durant l'époque coloniale a évidemment joué un rôle. Mais, depuis son indépendance, la situation a dégénéré catastrophiquement malgré des développements techniques spectaculaires, y compris la bombe atomique et les déclarations triomphalistes du gouvernement.

Cette dégradation de la situation semble due pour une part au colonialisme du deuxième degré, celui exercé par une minorité indigène d'éducation étrangère dont la volonté de réformes tend à détruire une société traditionnelle, fonctionnelle, pour essayer de la remplacer par une société de modèle étranger, qui ne correspond pas aux modes de vie des populations. La bourgeoisie socialiste qui a pris le pouvoir en Inde s'est opposée à la hiérarchie des castes, au pouvoir modérateur des Brahmanes, prêtres lettrés, pauvres mais

puissants, et à celui des princes riches mais imbus de principes chevaleresques et protecteurs du peuple. Par ailleurs, elle s'opposait aussi aux corporations qui assuraient les structures culturelles et morales, la dignité et la défense des classes artisanales.

Il existe partout une délimitation difficile à établir entre ce que l'on appelle socialisme et le capitalisme d'Etat. L'Etat socialiste est une formidable machine pour pomper le produit du travail et les richesses d'une nation sous prétexte de les redistribuer plus équitablement. Il peut difficilement fonctionner sans un autoritarisme absolu. Des puissances d'argent qui savent adroitement s'immiscer dans la terminologie socialiste peuvent alors acquérir une puissance occulte considérable. Ce n'est pas sans raison que le grand capital indien a soutenu depuis ses débuts la politique du Congrès qui, en rompant les barrières sociales et les privilèges des groupes, leur permettaient d'étendre leur pouvoir sur toutes les classes de la société.

En plus des grandes banques nationalisées, « le secteur public englobe aujourd'hui dix-sept branches industrielles... Cette politique a favorisé en réalité le capital privé dans la mesure où elle crée, aux frais de l'Etat, les bases d'une expansion industrielle plus rapide... Dans la répartition des fruits de cette expansion, les principaux groupes capitalistes indiens et en particulier les grands *managing agents* qui ont grandi entre les deux guerres (Tata, Birla) se sont taillé la part du lion³. »

Les nationalisations, l'interdiction d'exporter des bénéfices ainsi que les impôts excessifs analogues à ceux de l'Angleterre, avaient d'abord fait fuir tout le capital étranger. Les conditions offertes aux investisseurs étrangers ont toutefois été libéralisées ultérieurement.

D'après Narottam Shah, directeur du *Center for Monitoring Indian Economy*: Au cours des trente années qui ont suivi l'indépendance, les exportations de l'Inde ont décliné de 2,2 % à 0,4 %, soit plus de huit milliards de dollars. L'Inde est devenue de plus en plus dépendante de l'Union soviétique, où en 1980-81, elle a exporté pour une valeur de onze millions et demi de roupies contre seulement huit millions et demi vers les Etats-Unis.

Le marché noir a été estimé en 1981 à environ 50 % du marché national. D'après les statistiques officielles entre 1951 et 1961 le revenu national aurait augmenté de 42 % et la consommation de 16 %. Toutefois « la croissance du revenu national n'a profité qu'aux plus favorisés »⁴. 85 % des électeurs sont illettrés et dans un état de semi-famine. La moitié de la population vivait en 1972 avec l'équivalent de 7,2 dollars U.S. par mois. Malgré les dévaluations

successives de la roupie – la première, en 1965, était de 50 % –, l'inflation continue. L'augmentation de la population est effarante, alors que les ressources diminuent. Une campagne de stérilisation (souvent forcée) des hommes, entreprise dans les villages par Sanjay Gandhi, le fils d'Indira, a été un échec et a provoqué de violentes réactions. Sur une population de 700 millions d'habitants, 70 % restent employés dans l'agriculture sur des propriétés si petites qu'elles suffisent à peine à nourrir une famille. La suppression de la grande propriété et la distribution des terres aux paysans sans un système de financement adéquat a livré la population rurale aux exactions des prêteurs ambulants et a provoqué un exode vers les villes formant un prolétariat misérable utilisé à bas prix par une classe industrielle très riche liée au gouvernement.

Un plan établi en 1951 en faveur de l'agriculture qui utilisait des variétés nouvelles et des engrais modernes dans les anciennes propriétés agricoles confisquées par l'état eut un certain succès et la production aurait augmenté de 25 % en cinq ans. Mais ceci ne profitait en rien au paysan devenu ouvrier agricole. Sur le plan écologique, la déforestation sauvage a produit des périodes de sécheresse et des inondations sans précédent, 70 % de l'eau disponible est aujourd'hui polluée, l'atmosphère empoisonnée, les épidémies incontrôlables.

Les apprentis sorciers qui se sont confortablement installés à la place des fonctionnaires anglais de la Nouvelle-Delhi forment une petite oligarchie de nantis totalement étrangers à la culture de l'Inde et incapables de maîtriser les forces économiques et sociales qu'ils ont mises en mouvement.

Continuant la politique britannique, les nouveaux maîtres de l'Inde ne reconnaissent comme « éducation » que celle de type anglo-saxon. Toutes les formes de l'éducation traditionnelle sont considérées comme non existantes et ne mènent à aucun emploi. Les écoles et les universités produisent un nombre croissant de jeunes diplômés qui n'appartiennent plus à la société hindoue mais seulement à la fausse société bureaucratique, aux moeurs anglicisées.

Par ailleurs les statistiques qui classent comme illettrés la majorité de la population tiennent uniquement compte de l'éducation moderne. Un villageois ne sachant pas un mot d'anglais devenu garçon d'ascenseur à Calcutta peut très bien être un Brahmane pauvre qui lit les *Upanishads* en sanskrit en attendant les clients. On le classe cependant parmi les illettrés.

Nehru voulait créer une nouvelle société sur les ruines de

l'ancienne dont toutes les institutions, les garanties mutuelles étaient déclarées caduques. Toutefois, dans cette nouvelle société, la population s'est trouvée bientôt divisée entre une classe très riche d'éducation occidentale, une classe moyenne d'éducation moderne (ingénieurs, professeurs, médecins, etc.), misérablement payée, et une masse énorme de population, complètement désemparée, vivant au-dessous de la ligne de pauvreté et qui constitue la moitié de la population.

Le capital intellectuel de l'Inde est aujourd'hui orienté vers la formation d'électroniciens, d'ingénieurs atomistes, de biologistes qui n'ont guère d'autres perspectives que l'expatriation.

Le sort des tribus

La politique d'annexion et de nivellement social, plus théorique que réelle suivie par Nehru puis par Indira, a eu des conséquences tragiques en ce qui concerne les paysans, mais surtout les tribus, les Adivasi, ces premiers habitants du continent indien dont la société hindoue avait respecté les modes de vie, les territoires et l'indépendance, depuis des millénaires.

Le gouvernement britannique, après quelques tentatives d'assimilation, avait adopté l'attitude de non-interférence envers ce qu'ils appelaient les *scheduled tribes*, les tribus répertoriées. Ceci permettait aux Adivasi de maintenir leurs croyances et leur mode de vie. D'après le recensement de 1976, les Adivasi, regroupés en tribus démocratiques, comprenaient environ 41 millions de personnes, près d'un dixième de la population de l'Inde. Ils vivaient depuis toujours pratiquement en autarcie. « L'Adivasi se sentait merveilleusement à l'aise dans la jungle dont il connaissait les plantes et leurs usages, les moeurs des animaux. Il excellait à construire sa maison, à manier la hache, à fabriquer des outils, à sculpter, à tisser ses vêtements⁵. »

Pour Nehru « les Adivasi n'étaient pas un groupe racial et culturel à part mais seulement l'une des communautés composant avec d'autres les classes arriérées (*backward classes*) de la société indienne... l'intégration étant la seule solution viable. ⁶ » Nehru établit un programme en cinq points, le Panch Shila, pour leur développement, qui signifiait en fait leur extermination.

Considérant les Adivasi comme simplement des classes arriérées, les autorités indiennes ont envoyé des éducateurs et des

missionnaires, mais ont aussi ouvert leurs territoires aux spéculateurs fonciers, aux prêteurs, aux marchands d'alcool qui s'approprient des terres et ruinent les populations, et ont fini par provoquer des révoltes qui ont été féroce^{ment} réprimées.

Un enfant des villes est aussi incapable de survivre dans la forêt qu'un enfant des tribus de se défendre dans la jungle de la société industrielle. En refusant d'admettre les différences d'aptitudes des différents groupes ethniques, on aboutit aisément à ce qu'on pourrait appeler l'esclavage démocratique, c'est-à-dire, l'emploi des groupes de population héréditairement moins adaptée comme main-d'œuvre servile utilisée à bon marché, en milieu urbain, pour les tâches les plus pénibles. C'est ainsi que les Adivasi, dépossédés de leurs territoires, persécutés par les prêteurs, sont obligés à servir dans les mines et les entreprises pour des salaires de famine et sont rapidement décimés.

Dans les Mizo Hills, situées entre le Bangladesh et la Birmanie, les Mizo sont en guerre depuis 1959 avec le gouvernement de l'Inde qui impose un couvre-feu toute la nuit depuis sept ans (violation punissable de 5 ans de prison). La production agricole a été réduite pour affamer les populations. Beaucoup sont morts de faim. Ladenga, le chef des Mizo, qui avait reçu un sauf-conduit pour des négociations, a été emprisonné. Dans le Chhota Nagpur, au sud-Bihar, les efforts pour organiser un état indépendant, le Jharkhand, ont échoué, le pays est maintenant occupé par des industries, en particulier dans la région de Ranchi. Plus de 600 000 Adivasi ont été dépla^{cés}, « les villages adivasi sont attaqués, les paysans rossés et emprisonnés sous le moindre prétexte, leurs biens pillés et détruits ⁷ ». Dans le pays naga, le gouvernement Nehru a envoyé des détachements de police à partir de 1953. Depuis le conflit sino-indien de 1962, un mouvement d'indépendance dirigé par un chef appelé Phizo a reçu une aide chinoise et a constitué même un gouvernement en exil, « comme prévisible la politique d'annexion de l'Inde a fini par aboutir à la création d'un All Naga Land Communist Party⁸ ».

« Peut-on s'étonner que ces Adivasi vivant dans un tel dénuement, exploités économiquement, brutalisés par la police, incapables d'obtenir gain de cause auprès d'une administration corrompue soient sensibles aux arguments des leaders communistes qui leur prêchent la violence⁹ ? » Nous assistons dans l'Inde sous la couverture hypocrite d'un développement de populations « arriérées » à l'exploitation et au génocide de peuples qui ne connaissaient aucun problème économique ou social alors que dans les assemblées internationales les représentants de l'Inde accusent les autres pays

L'avenir de l'Inde

Avec ses sept cent douze millions d'habitants (recensement de 1982), l'Inde constitue le plus grand des pays de ce que l'on appelle le tiers monde. Elle se trouve aujourd'hui, après la fin de l'ère coloniale, devant un choix difficile.

Le progrès technique moderne, bien qu'il ait trouvé son point de départ dans certains pays d'Europe, est un phénomène général qui n'est lié à aucune religion ou civilisation particulières. Il serait absurde de croire que les principes religieux, moraux, sociaux établis par des prophètes hébreux de la préhistoire soient une meilleure base de développement, pour les techniques modernes, que ceux des philosophes et des législateurs hindous ou bouddhistes.

Le Japon a clairement démontré que le développement d'une civilisation technologique moderne, s'il exigeait une adaptation des conceptions anciennes du shinto et du bouddhisme – semblable d'ailleurs à l'adaptation qu'a dû s'imposer le monde chrétien –, ne nécessitait en rien l'abolition des valeurs d'une ancienne culture, de ses traditions sociales, morales, esthétiques. Dans les pays tels que l'Inde, où la civilisation traditionnelle a été désorganisée, bafouée, ignorée, le choix est beaucoup plus difficile. Les traditionalistes veulent rejeter en bloc le monde moderne qu'ils croient lié à une civilisation étrangère et hostile; les modernistes veulent rejeter en totalité les traditions qui, selon eux, freinent le développement technique et cherchent à s'intégrer entièrement dans une civilisation occidentale à laquelle ils ne participent que superficiellement. Ils tendent ainsi à transformer leur pays en une vague banlieue de l'Occident, sans vitalité culturelle, sans cohésion sociale. L'éducation publique de caractère national ayant été systématiquement détruite, les dirigeants d'éducation anglaise n'y ont plus accès et se contentent de très vagues notions de culture indienne. Ils reprennent inconsciemment les jugements intéressés de leurs anciens maîtres sur leurs propres institutions.

L'Inde a pourtant conservé, grâce à sa société cloisonnée, la plupart de ses institutions, de ses connaissances, de sa philosophie, de ses arts. Les fantoches de la Nouvelle-Delhi, quels que soient leurs efforts, n'y changeront rien. Les institutions hindoues sont bien trop humaines, trop évoluées, trop anciennes, et concernent une

population trop énorme pour ne pas survivre aux révolutions culturelles, aux invasions, aux gouvernements, au changement des temps. Ce sont ces institutions qui ont permis à l'Inde de rester elle-même à travers les millénaires alors que les autres civilisations de l'Antiquité ont été balayées par les invasions et les révolutions successives. Mais, dresser le bilan des institutions, des connaissances, des techniques, dans un territoire aussi vaste et aussi diversifié, serait déjà une entreprise considérable. Chaque caste, chaque groupe ethnique a son propre droit coutumier, ses rites, ses arts, ses croyances, ses fêtes, son système de mariage ou d'héritage. Tout effort pour standardiser ou réformer des institutions aussi complexes, représentant des millénaires de civilisation et d'expérience, demanderait une étude approfondie. L'ignorance des nouveaux maîtres de l'Inde est souvent stupéfiante. Le Parlement indien a voté une loi qui autorise le divorce (interdit aux Brahmanes), sans apparemment savoir que le divorce était légal et pratiqué selon le droit coutumier, par 95 pour 100 des habitants de l'Inde.

Existe-t-il une solution pour l'Inde ? En abolissant les règles et les interdits, souvent cruels, qui avaient permis de maintenir l'équilibre démographique pendant des siècles, on a abouti à une misère généralisée, infiniment plus cruelle, détruit les vertus civiques, les solidarités de groupe qui donnaient un sens à la vie, détruit en grande partie les oasis de culture qui font la valeur d'une civilisation. Les efforts, inspirés d'idées sociales occidentales, capitalistes ou marxistes, pour remplacer les corporations cohérentes, efficaces et fières d'elles-mêmes, par des syndicats, immédiatement politisés et manipulés, ne font que créer des difficultés et laissent une classe ouvrière mécontente et désaxée.

La destruction des états princiers a créé un vide qui semble très difficile à combler. Bien qu'ils aient été souvent affaiblis et dégénérés, les princes avaient conservé les structures sociales et politiques, les principes de gouvernement qui caractérisent la société hindoue. De grands ministres avaient montré comment cette société peut s'adapter sans heurts au développement de l'âge industriel. Les industries, les mines, les transports, les hôpitaux, l'agriculture étaient beaucoup plus modernes dans les états princiers que dans l'Inde britannique. La tradition politique de l'Inde, liée à la caste guerrière et princière qui encadre et protège la tradition religieuse, est essentiellement réaliste et souvent machiavélique. Elle reste en dehors des aspects sentimentaux, mystiques et moraux de la tradition religieuse.

Seuls peut-être les Mahrattes, peuple réaliste et guerrier, qui

avaient presque réussi à libérer l'Inde du pouvoir musulman, pourraient un jour rétablir l'équilibre du politique et du religieux dans une Inde à la fois moderne et respectueuse de sa tradition culturelle, comme le voulait Tilak qui fut éliminé par Gandhi.

La plus ancienne et la plus durable des civilisations pourrait apporter beaucoup au monde moderne si elle arrivait à retrouver son équilibre, après un millénaire de domination musulmane, puis européenne. Malheureusement les nations occidentales sont très mal informées des réalités de la politique indienne. Il suffit au gouvernement du Congrès de favoriser alternativement l'une des super-puissances pour obtenir le soutien qui lui permet d'écraser la majorité traditionaliste. La rupture du système d'écologie humaine de même que celui de l'écologie végétale et animale est, ici comme ailleurs, un engrenage sans issue où l'on ne voit de solution que catastrophique.

Le destin de l'Inde comme celui du reste du monde moderne n'est pas prometteur. L'important pour l'avenir est qu'elle puisse préserver dans des cellules cachées, ainsi qu'elle l'a déjà fait dans le passé, les secrets d'un savoir ancestral d'où pourront renaître un jour des civilisations nouvelles. Sur certains plans, toutefois, on commence à reconnaître quelques-unes des valeurs de culture proprement indiennes. La musique purement classique a retrouvé une place de choix, aidée d'ailleurs par son succès hors de l'Inde. Il ne se passe pas d'années où n'apparaissent en Occident de « nouveaux » médicaments, qui sont de très anciens médicaments de l'immense pharmacopée indienne. Cela n'est pas sans rendre un certain prestige aux écoles de médecine « ayurvédique ». Les pays occidentaux se servent de moins en moins de la religion et des missionnaires comme moyen d'établir leur influence politique et commerciale ; tout au contraire, le puissant mouvement dans la jeunesse occidentale vers la pensée, la philosophie, la « sagesse » de l'Inde, bien que superficiel et enfantin et le plus souvent fourvoyé, n'est pas sans impressionner les dirigeants indiens. Ils finiront peut-être par s'apercevoir de l'existence des grands lettrés, détenteurs d'un savoir millénaire qui survivent aujourd'hui dans l'ombre et la pauvreté.

Le Pakistan

En 1930, le poète musulman Iqbal avait suggéré la création d'un état indépendant dans les provinces du nord-ouest. Ce fut un

Bengali musulman Chaudhuri Rahmat Ali qui, à Cambridge, inventa le mot Pakistan (en langue urdue : « Terre des Purs ») formé des initiales de trois provinces, Panjab, Kashmir et Sind. Lorsque en 1939 l'Angleterre déclara que l'Inde était en guerre, le Congrès refusa une collaboration que la Ligue musulmane acceptait, ce qui donna un avantage aux Musulmans lors des négociations ultérieures. Encouragé vraisemblablement par les services secrets britanniques et dans le but de créer une situation irréversible, Jinnah, en 1946, proclama une « journée d'action directe ». Les Musulmans attaquèrent partout les Hindous provoquant de violentes réactions. Il y eut plus de 4 000 morts, à Calcutta seulement, durant cette première journée qui fut suivie, un peu partout, d'opérations similaires. Ceci facilitait la réalisation du plan britannique de division de l'Inde qui fut proclamé le 3 juin 1947 et accepté par le Congrès et la Ligue musulmane. Le Sind, le Bélouchistan, la province du nord-ouest, le Panjab de l'ouest et l'est du Bengale furent attribués au Pakistan.

L'absurde création d'un Pakistan formé de deux régions séparées par 2 000 km de territoire indien devait être résolue plus tard par la sécession du Bengale et la proclamation d'un Bangladesh indépendant. Alors que l'Inde conservait les principaux centres industriels et 95 % des stations hydro-électriques, le Pakistan n'avait qu'une seule ville importante Lahore. Karachi comme Dacca n'étaient que de petits centres régionaux. De plus, les Hindous qui prirent refuge en Inde représentaient les classes professionnelles et commerciales ainsi que les artisans, alors que les Musulmans qui quittèrent l'Inde pour le Pakistan n'étaient pour la plupart que de la main-d'œuvre paysanne. Le Pakistan fut obligé d'employer un grand nombre d'anciens fonctionnaires britanniques pour faire fonctionner son administration. Aujourd'hui, alors qu'il possède quelques ressources minières, il manque toujours de cadres et d'organisation. Le niveau d'alphabétisation ne dépasse pas 15 %.

Le Pakistan oriental était un pays complètement différent par sa langue et sa culture. Le Pakistan de l'ouest, lui aussi, était formé de populations très diverses par la langue et les coutumes. Le Bélouchistan parlait soit persan soit une ancienne langue dravidienne, le brahui. Le Sind et le Punjab parlaient urdu (variante persianisée du hindi). Les turbulentes tribus des frontières du nord parlaient pushtu comme leurs voisins d'Afghanistan et réclamaient leur autonomie.

Depuis ses débuts, le principal problème du Pakistan a été de se trouver une raison d'être qui puisse s'exprimer dans une Constitution acceptable pour l'ensemble de ses habitants. Il avait été

créé en 1947 comme une république sous l'égide de la Couronne britannique mais ne possédait aucune structure administrative ou politique autre que le bon vouloir de Mohammad Ali Jinnah.

Une première Assemblée constituante fut convoquée en 1950, mais ne put arriver à un accord. Les autorités religieuses trouvaient que le projet n'était pas conforme à la loi coranique. Une Constitution fut acceptée en 1956, remplacée par une autre en 1962, puis de nouveau changée en 1969, puis encore en 1973.

Mohammad Ali Jinnah, le fondateur du Pakistan et son premier gouverneur général, mourut de tuberculose en 1948. Sa succession fut assumée par un de ses fidèles collaborateurs, Liakat Ali Khan qui fut assassiné en 1951. La mort de Jinnah laissa le Pakistan désespéré. C'était lui qui avait inventé ce jouet qui ne correspondait pas en fait aux désirs de populations réunies contre leur gré et dont les différences étaient plus violentes que celles qui les opposaient aux autres Indiens. Les Musulmans avaient gouverné l'Inde pendant trois siècles et s'y sentaient chez eux. Ce sont les intrigues politiques qui les avaient persuadés qu'ils étaient une minorité menacée.

Sheikh Abdullah, le leader musulman du Kashmir, très lié à Nehru était resté en Inde. Abdul Ghaffar Khan, le chef des Pathans du nord-ouest était un fidèle disciple de Gandhi. Sheikh Mujibur Rahman cherchait l'appui de l'Inde et une réunification du Bengale. Le président du Congrès indien Abul Kalam Azad était un Musulman. Les tribus du Bélouchistan voulaient surtout conserver leur autonomie. Le premier mouvement d'exaltation passé, chacun se demandait ce qu'il faisait au Pakistan. Presque tous les musiciens et les artistes musulmans étaient revenus en Inde.

La Ligue musulmane, qui avait perdu le pouvoir au Bengale en 1954, le perdit aussi au Pakistan de l'ouest en 1956. L'unité se dissolvait et la corruption et les abus de pouvoir se répandaient dans le personnel administratif. En 1958, le commandant en chef des forces armées, Mohammad Ayub Khan, se saisit du pouvoir. Il suspendit la Constitution, abolit les partis politiques et plaça des militaires dans tous les postes administratifs. La capitale fut déplacée vers le nord dans une cité nouvelle, Islamabad. Un système politique appelé « démocratie de base » fut institué en 1960. Les gens élaient des conseils de villages, ceux-ci élaient des conseils de district, qui élaient des conseils de région, puis de province jusqu'au Conseil national. Des représentants du gouvernement faisaient partie d'office de tous les conseils.

Le Conseil national ainsi élu nomma Ayub Khan président pour

25 ans. Ayub Khan s'efforça de rétablir les partis politiques à partir de 1962, mais les problèmes du Bengale et le mécontentement général aboutirent à des émeutes et Ayub Khan dut démissionner en 1969. Le commandant en chef de l'armée, Mohammad Yahya Khan, prit alors le pouvoir et provoqua des élections en vue de la formation d'une nouvelle Assemblée constituante. La ligue Awami du Bengale obtint 162 sièges et le parti du Peuple de Zulfikar Ali Bhutto, opposé à Yahya Khan, prit 81 des 138 sièges du Pakistan de l'ouest. L'Assemblée ne se réunit jamais car Yahya Khan refusa les conditions de la ligue Awami qui, sous la direction de Sheik Mujibur Rahman, réclamait l'indépendance du Pakistan oriental. Une armée de libération se forma au Bengale et entreprit une vaste action de guérilla. La répression, qui dura huit mois, fut très sévère jusqu'à l'intervention de l'Inde qui força l'armée du Pakistan à se rendre. Yahya Khan dut démissionner.

Zulfikar Ali Bhutto, en tant que chef du principal groupement politique, devint le maître du nouveau Pakistan réduit désormais à ses provinces occidentales, formant un pays semi-désertique de 800 000 km² pour une population de 80 millions. Bhutto était le premier dirigeant du Pakistan élu démocratiquement. C'était un politicien habile, arrogant et sans scrupules. Il négocia avec l'Inde le retour de son armée prisonnière et la restitution de 10 000 km² de territoires occupés par l'armée indienne. En 1972, le Pakistan se retira du Commonwealth britannique pour protester contre la reconnaissance du Bangladesh par l'Angleterre.

À l'intérieur, Bhutto s'attaqua aux riches industriels. Vingt-deux familles se partageaient la totalité des industries. Il renvoya aussi 12 000 fonctionnaires accusés de corruption et un bon nombre d'officiers supérieurs de l'armée. Il établit une organisation paramilitaire « les Forces fédérales de sécurité » qu'il employa pour harasser ses adversaires. Quiconque critiquait son gouvernement était battu et emprisonné. Par suite de ses méthodes autoritaires, Bhutto perdit peu à peu le support de ses partisans, en particulier celui des intellectuels et des étudiants. Bientôt, l'autorité du gouvernement fut menacée par des mouvements de guérilla au Bélouchistan et, surtout, dans la province du nord-ouest, à la frontière afghane.

Des élections aux assemblées provinciales en mars 1977 tournèrent en apparence en faveur de Bhutto mais elles furent suivies d'émeutes sous le prétexte que les résultats avaient été falsifiés. Bhutto fit appel à l'armée et imposa la loi martiale. Mais les chefs militaires, jugeant qu'il avait perdu le support populaire, le firent arrêter et installèrent le général Mohammad Zia al-Haq

comme administrateur général. En mars 1978, Bhutto fut condamné à mort pour conspiration. Il fut pendu en avril 1979.

Mohammad Zia prit le titre de président en septembre 1978. Il mit l'accent sur le caractère islamique de son gouvernement et instaura des punitions sévères pour tous ceux qui péchaient contre la loi coranique. Il renforça les liens avec les pays musulmans du Moyen-Orient et de l'Afrique qui lui fournirent une aide financière importante. Les élections promises ont été repoussées indéfiniment.

Pays artificiel sans traditions et sans unité, le Pakistan n'a d'autre élément de cohésion que religieux. Il ne peut se maintenir que comme un état théocratique et militaire, basé sur l'inquisition et la sévérité de la loi coranique. Ceci représente un retour à une conception médiévale dont les Occidentaux ne semblent pas comprendre la nature et l'incompatibilité avec les notions modernes de liberté, de démocratie et de droits de l'homme. Le Pakistan ne peut se maintenir que comme un camp armé et ne pourra jamais devenir un état pacifique. Le cas est un peu similaire à celui de l'état palestinien s'il était créé.

La politique extérieure du Pakistan est donc essentiellement orientée en termes d'objectifs militaires d'où son effort d'alliance avec la Chine et la création de la route du Karakorum qui, passant par des cols à plus de 5 000 m d'altitude, ouvre aujourd'hui une porte aux armées chinoises venant du Sinkiang vers la vallée de l'Indus obligeant l'Inde à se rapprocher de l'Union Soviétique.

Dans la conception britannique, la création du Pakistan devait être pour le continent indien une source de perpétuels conflits facilitant le maintien d'un pouvoir d'arbitrage de l'Angleterre. C'était, en fait, une grave erreur politique.

La création de petits états islamiques servant de tampons entre la Russie et l'Inde avait commencé avec l'émirat de Boukhara, suivi de la création de l'Afghanistan et enfin du Pakistan. Ceux-ci ne pouvaient être qu'une tentation pour l'expansionnisme de l'empire russe. La situation de l'Afghanistan aujourd'hui serait différente si c'était une Inde puissante et unie, ayant un intérêt au maintien de son indépendance, qui se trouvait sur sa frontière du sud.

La mort d'Indira Gandhi

Après avoir repris le pouvoir en 1980, Indira Gandhi dut faire face à de nombreux problèmes sociaux qu'elle entreprit de résoudre

d'une manière très autoritaire. De nombreux Bengalis musulmans fuyant la famine endémique du Bangla Desh envahirent les provinces du nord-est, en particulier la riche province de l'Assam, provoquant des réactions hostiles de la population animiste et hindoue. Lorsque le pouvoir central voulut accorder le statut de résidents et le droit de vote aux émigrés, une violente révolte et d'importants massacres eurent lieu. Indira n'hésita pas à employer l'armée, faisant de nombreuses victimes.

Dans le pays Andhra au sud-est, Indira, profitant d'une maladie de Rama Rao, le Premier ministre du gouvernement local, qui était très populaire et appartenait à l'opposition hindoue, fit destituer celui-ci et remplacer par un homme de son choix. Au Kashmir elle destitua également le Premier ministre musulman, Farook Abdullah, pourtant très modéré, mais qu'elle soupçonnait de connivence avec le Pakistan. L'Union Soviétique avait occupé l'Afghanistan, créant de graves problèmes pour le Pakistan qui se trouve coincé entre un Afghanistan soviétique et une Inde alliée aux Russes.

A propos d'un projet de redistribution des eaux des rivières qui arrosent les riches plaines du Panjab, le grenier à grains de l'Inde, un fort mouvement d'opposition se développa dans la communauté des Sikhs qui formaient la grande majorité de la population du Panjab. Un chef religieux fanatique, Jarnail Singh Bhindranwale, commença une campagne pour réclamer l'autonomie du Panjab, secrètement soutenu par le Pakistan. Après plu-sieur échauffourées, Indira fit occuper par l'armée indienne le temple sacré des Sikhs à Amritsar. Bhindranwale fut tué, ses partisans massacrés. Il y eut un grand nombre de morts de part et d'autre.

Le 30 octobre 1984, Indira était assassinée dans son jardin par un commando de Sikhs faisant partie de sa garde personnelle. Il s'ensuivit, pendant plusieurs jours, des massacres de Sikhs par de prétendus Hindous qui semblent avoir été des agents provocateurs. Les Hindous n'avaient certes pas de sympathie particulière pour Indira Gandhi. Des Sikhs occupent de très hauts postes dans l'administration et l'armée. Le président de la République indienne est un Sikh. C'est la modération des chefs Sikhs et hindous qui permit de limiter le conflit.

Le second fils d'Indira, Rajiv, avait renoncé à sa carrière de pilote d'avion pour venir seconder sa mère dans la vie politique après la mort de son frère aîné. Les membres du Congrès présents à Delhi le nommèrent aussitôt Premier ministre pour éviter une vacance du pouvoir dans un moment critique, créant une sorte de succession dynastique qui sera certainement contestée.

Rajiv est un homme modéré. Fils d'un Parsi, élevé en Angleterre et marié à une Italienne, il est en fait un étranger. Il se peut qu'il ait une vision moins passionnelle que Nehru et Indira des valeurs culturelles de l'Inde traditionnelle qui ont aujourd'hui une place dans la culture occidentale qu'elles n'avaient pas il y a quelques décennies. C'est de sa sagesse et de sa modération que dépend désormais l'unité de l'Inde, s'il parvient à rester au pouvoir.

1 JACQUES POUCHPADASS, *L'Inde au XXe siècle*, p. 243.

2 PERCIVAL SPEAR, *A History of India*, p. 246.

3 JACQUES POUCHPADASS, *L'Inde au XXe siècle*, pp. 172-173.

4 *Ibid.*, p. 74.

5 B. D. SHARMA, *Tribal development*, Bhopal, 1978.

6 GHURIE, *The Aborigines socalled and their Future*, cité dans *Les Aborigènes de l'Inde*, p. 220.

7 GÉRARD BUSQUET et CHRISTIAN DELACAMPAGNE, *Les Aborigènes de l'Inde*, p. 202.

8 *Ibid.*, p. 192.

9 *Ibid.*, p. 203.

Chronologie

<i>Inde</i>	<i>Europe, Moyen-Orient, Extrême-Orient</i>
30000 proto-australoides (Nishadas) parlant des langues munda.	30000 début de l'art magdalénien.
10000 un peuple dolichocéphale parlant des langues dravidiennes se superpose aux Nishadas.	15000 Lascaux, Altamira (peintures).
9990 début du premier <i>Sangham</i> , tradition de poètes dravidiens (trad.).	
6000 débuts du shivaïsme (trad.). Fondation de Kashi (Bénarès) (trad.).	
5550 fin du premier <i>Sangham</i> des poètes dravidiens (trad.). Madura submergée par la mer (trad.).	
	5000 début de la civilisation de Chogha Mish en Iran (durant jusqu'à 3000).
	4500 début des vestiges retrouvés de civilisations urbaines (briques, métaux, roues, voiliers).
4000(?) Rishabha fonde la religion jaïna (date supposée).	
4000 exode dravidien vers l'ouest (?).	4000 premiers documents sumériens (langue de type dravidien).

N. B. Les dates provenant de sources traditionnelles sont indiquées : (trad.).

- 3400 civilisation d'Amri (vallée de l'Indus), poteries de type mésopotamien en Bélouchistan.
- 3300 premiers hymnes du *Rig Veda* (trad.).
- 3200 première pénétration aryenne dans l'Inde du nord-ouest (Gandhara) (trad.).
- 3102 guerre du Mahabharata (trad.) (défaite aryenne), début du Kali Yuga (trad.).
- 3100 Arishkanemi, 22^e prophète jaina (trad.).
- 2700 sceaux de l'Indus trouvés à Kish et à Bahrein.
- 2200 coton indien exporté à Babylone, évidence de commerce maritime entre l'Inde et le Moyen-Orient.
- 4000 début de la civilisation égyptienne (crânes de type gangétique).
- 4000 arrivée en Crète des ancêtres des Minoens venant d'Asie.
- 3300 premiers documents écrits sumériens (Our, Lagash, Eridu), amazonites de l'Inde du Sud trouvées à Our.
- 3200 début de la première dynastie en Égypte, premiers documents archéologiques en Crète, première écriture égyptienne.
- 3000 Fo Hi, premier empereur de Chine (symboles shivaïtes).
- 3000 le cuivre est en usage en Perse.
- 2800-1800 première civilisation minoenne en Crète.
- 2780-2720 troisième dynastie d'Égypte, début de l'Ancien Empire.
- 2400 Sargon, fondation d'Akkad, invasion de Chypre.
- 2300 première dynastie de Babylone.
- 2150 Our-nammu établit la suprématie d'Our sur les cités sumériennes.
- 2100 début du Moyen Empire d'Égypte.
- 2025 Our est détruit par les Amorites et les Elamites.

Inde

- 2000 poteries iranico-indiennes dans la vallée du Gange.
- 1900 nouvelles invasions aryennes dans l'Inde (trad.).
- 1850 fin du deuxième *Sangham* des poètes dravidiens (trad.).
- 1800 littérature védique des *Brahmanas* (trad.).
- 1800 séparation des tribus aryennes et iraniennes.
- 1400 rois aryens dans l'Asie occidentale.
- 1375 dieux aryens vénérés à Mitanni.
- 1300 les Aryens dominent le nord-ouest jusqu'à la rivière Sarasvati.
- 1200 transcription des hymnes védiques.
- 1100 les Aryens occupent l'ensemble du Panjab.

Europe, Moyen-Orient, Extrême-Orient

- 2000 palais de Knossos en Crète, apparition du cheval en Asie Mineure.
- 1900 invasion hittite de l'Asie Mineure, fondation de Boghazköy, fondation de Troie, arrivée des Achéens blonds en Grèce (parlant le grec).
- 1800 naissance d'Abraham à Our.
- 1800-1550 deuxième civilisation minoenne en Crète.
- 1792 règne d'Hammourabi, développement de Babylone.
- 1555 début du Nouvel Empire d'Egypte.
- 1550 fin de la deuxième civilisation minoenne.
- 1500 débuts de civilisation en Europe, emploi du fer par les Hittites.
- 1400 existence de Jérusalem: inscriptions des rois du Mitanni à Boghazköy; les Arméniens découvrent un procédé économique pour travailler le fer; invasion de Knossos par les Mycéniens; les tribus juives sont encore nomades;
- 1380 les Assyriens dominent la haute vallée du Tigre.
- 1350 mort de Tout Ankh Amon (fin de la 18^e dynastie).
- 1300 prise de Babylone par les Assyriens sémites.
- 1275 victoire de Ramsès II sur les Hittites.
- 1200 Etrusques en Lydie, mentionnés par les Egyptiens.
- 1190 siège de Troie par les Mycéniens.
- 1100 début de l'âge du fer en Grèce.

1050 les Aryens étendent leur domination sur la vallée du Gange (trad.).

1000 les Aryens pénètrent au Gujérat.

1000 littérature védique des *Sutras* (trad.).

900 l'écriture brahmi (phénicienne) est adoptée dans l'Inde.

817 naissance de Parshvadeva (23^e prophète jaina).

800 important commerce entre l'Inde et Babylone.

778 mort de Parshvadeva ; littérature védique (*Brahmanas*) (d'après les historiens modernes).

750 les Aryens étendent leur domination sur la vallée du Gange (d'après les historiens modernes).

642-320 période shishunaga-nanda.

600 littérature védique, période des *Sutras* (d'après les historiens modernes) ; l'écriture kharoshthi (araméenne) apparaît dans l'Inde.

1100 invasion doriennne qui détruit les Mycéniens ; les Hittites sont chassés d'Asie Mineure ; l'Egypte est vaincue par les Libyens et les Nubiens.

1025 Saül, premier roi des Hébreux.

1010-970 David.

970-913 Salomon ; il importe du sud de l'Inde de l'ivoire, des singes, des paons.

900 arrivée des Etrusques chassés de Lydie en Italie.

900-800 Homère.

800 fondation de Carthage par les Phéniciens.

612 Ninive capitale assyrienne prise par les Babyloniens, Mèdes et Scythes.

597 Nabuchodonosor (de Babylone) emmène les Juifs en captivité ; bois de tek venant du Malabar à Babylone.

563-483 Sidhartha Gautama
Bouddha.
559-468 Mahavira (24^e prophète
jaïna).

525-500 Bimbisara, roi de
Magadha.

520 annexion de l'Indus par les
Perses.
517 expédition de Skylax.
500-475 Ajātashatru, roi de
Magadha.
500 le grammairien Panini.

425-325 dynastie des Nanda.
416 Indika de Ktesias.
356-323 Alexandre.
326 invasion de l'Inde par
Alexandre.
325 Alexandre quitte l'Inde.
325 Chandragupta Maurya s'em-
pare du trône du Magadha.
325-184 dynastie maurya.
321-297 Chandragupta.

305 alliance de Séleucus et de
Chandragupta.
300 Mégasthènes à la cour de
Chandragupta.
300 *Artha Shastra* de Kautilya.

274-237 règne d'Ashoka.
220 établissement du pouvoir
andhra ;
Kharavela, roi de Kalinga.

558-530 Cyrus, roi de Perse.
549-468 Hécateé de Milet.
525 Cambysès, roi de Perse,
conquiert l'Egypte.
522-486 Darius I^{er}, roi de Per-
se ; l'empire achéménide
s'étend de l'Inde à la
Grèce.

490 bataille de Platée (les
Grecs repoussent l'invasion
de Darius).
486-465 Xerxès, roi de Perse.
480 destruction d'Athènes par
Xerxès,
de nombreux philosophes
et moines bouddhistes et
jaïna visitent la Grèce et
l'Egypte.

312-280 Séleucus Nicator, roi de
Syrie.

286-247 Antiochus II Theos, roi
de Syrie.
285-247 Ptolémée Philadelphe,
roi d'Egypte.

- 206 expédition d'Antiochus III, roi de Syrie dans l'Inde.
- 200 premières fresques d'Ajanta.
- 187-175 dynastie shunga.

- 151 mort de Pushyamitra.
- 150 *Mahabhashya* de Patanjali.

- 100 commerce intense avec Rome.
- 78 Manès premier roi scythe en Inde.
- 75 début de la dynastie kanvas; suprématie scythe et parthe sur le Panjab.
- 50 fin du 3^e *Sangham* (des poètes tamouls) (trad.).
- 30 fin du dernier royaume grec.
- 25 expédition envoyée par Auguste pour contrôler la route maritime de l'Inde.
- 26-20 ambassade indienne auprès d'Auguste; établissement de la dynastie de Satavahana (andhra).

- 1 *Stupa* de Sanchi.
- 48 les Kushans (Yueh Chi) occupent le Gandhara.

- 171-138 Mithridate I^{er}, roi des Parthes.
- 165 défaite de Yueh Chi par les Huns.
- 165 Plato, roi de Bactriane.

- 138-128 Phraadès II, roi des Parthes.
- 138 conflit des Parthes et des Scythes en Iran.
- 135 invasion de la Bactriane par les Scythes.
- 128-123 Artabanus I^{er}, roi des Parthes.
- 123-88 Mithridate II, roi des Parthes.

- 22 ambassade d'Auguste auprès du roi Pandion (Inde du sud).
- 1 naissance de Jésus-Christ.

- 50 débuts de l'hindouisation de l'Asie du sud-est.
- 70 *Périple de la mer Erythrée*; destruction du temple de Jérusalem.

- 78 début de l'ère shaka (scythé).
- 100 ambassade indienne auprès de Trajan.
- 120-380 domination scythé de l'ouest de l'Inde.
- 120 *Stupa* de Amaravati.
ambassade indienne auprès d'Hadrien.
- 144 (?) avènement de Kanishka; art gréco-bouddhique, sculpture de Mathura.
- 150 ambassade indienne auprès d'Antonin le Pieux.
- 162 (?) mort de Kanishka.
- 220 ambassade indienne auprès d'Héliogabale.
- 273 ambassade indienne auprès d'Aurélien.
- 300 avènement de la dynastie gupta.
- 319-330 Chandragupta.
- 330-380 Samudragupta.
- 340 ambassade indienne auprès de Constantin.
- 362 ambassade indienne auprès de Julien.
- 380 fin de l'empire shaka (scythé).
- 380-415 Vikramaditya.
- 399-414 voyage de Fa Hsien; Kali dasa.
- 400 établissement des Huns au Gandhara;
fresques à Ajanta.
- 450-650 fresques de Ceylan;
temples d'Aihole.

- 80 construction du Colisée.
- 90 Baalbek.
- 98-117 Trajan.
- 117-138 Hadrien.
- 120 importante colonie indienne à Alexandrie.
- 138-161 Antonin le Pieux.
- 140 *Géographie* de Ptolémée.
- 160 arrivée des premiers moines bouddhistes en Chine.
- 200 Palmyre colonie romaine.
- 212 thermes de Caracalla;
établissement des Francs sur le Rhin.
- 225 avènement des Sassanides (Perse).
- 270-275 Aurélien.
- 323-353 Constantin.
- 330 fondation de Constantinople.
- 451 défaite d'Attila.

- 500 temple de Dugarh ;
les Huns envahissent le
Rajpoutana, le Panjab et le
Kashmir.
- 530 ambassade indienne auprès
de Justinien.
- 550 fin de l'empire gupta.
570 développement de la dy-
nastie pallava.
- 606-647 Harsha.
- 629-645 voyage de Hiuen Tsang.
650-663 les Arabes occupent
Herat et Kaboul.
- 700 dynastie pala au Bengale.
- 712 les Arabes envahissent le
Sind.
- 725 temple de Vijayeshvara à
Pattadakal.
- 800 temple du Kailasa à Ellora.
- 816 les Pratiharas prennent Ka-
nauj.
- 840-890 Bhoja.
850 temple de Mukteshvara à
Bhuvaneshwar.
- 900 fin de la dynastie pallava.
- 907-1251 empire chola.

- 481-511 Clovis.
- 527-565 Justinien.
- 531 Chosroès 1^{er}, roi des Per-
ses.
- 590-604 Grégoire le Grand.
- 618 avènement de la dynastie
Tang (Chine).
- 622 début de l'Hégire.
- 711 Arabes en Espagne ;
Japon : Bouddha de Nara.
- 731 ambassade de Yashovar-
man en Chine.
- 733 Charles Martel arrête l'in-
vasion arabe à Poitiers.
- 751-768 Pépin le Bref.
- 768-814 Charlemagne.
- 778 Java ; Boroboudour.
- 790 Euclide est traduit en
arabe.
- 794 Kyoto devient capitale du
Japon.
- 800 les Turcs occupent Turfan.
- 809 mort d'Haroun al-Rashid.
- 820 début des invasions nor-
mandes.
- 864 fondation de Kiev.
- 885 siège de Paris par les Nor-
mands.
- 901 conquête de la Sicile par
les Arabes.

954 temple de Lakshmana à Khajuraho.

998-1030 Mahmoud de Ghazni.
1000 Khajuraho (temple de Mahadeva, Bhuvaneshwar temple du Lingaraja).
1005 occupation musulmane du Panjab par Mahmoud de Ghazni.

1014 destruction du temple de Mathuhra.

1018 sac de Kanauj;
Mahmoud de Ghazni occupe le bassin oriental du Gange.

1020 temple de Tanjore.

1055-1113 Ramanuja définit la philosophie non dualiste.

1186 Muhammad de Ghour, souverain de Ghazni.

1192-1196 conquête de l'Inde du nord par Muhammad de Ghour.

1202 prise de Bénarès par les Musulmans.

936 invasion hongroise en Europe.

962 Otton 1^{er} le Grand fonde le Saint Empire romain germanique.

987 avènement des Capétiens.
987-996 Hugues Capet.

1010 conquête de la Sicile par les chevaliers normands.

1037 mort d'Avicenne.

1065 *Chanson de Roland*.
1066 conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie.

1078 prise de Jérusalem par les Turcs.

1095 Saint-Marc de Venise.

1099 prise de Jérusalem par les croisés.

1100 Angkor Vat.

1162-1227 Gengis Khan.

1163 Notre-Dame de Paris.

1180 Angkor Thom.

1182-1226 saint François d'Assise.

1198 mort d'Averroès.

1209-1229 croisade des Albigeois.

- 1210-1236 Ilutmich sultan de Delhi.
- 1220-1230 construction du Qutb Minar;
- 1221 arrivée des Mongols conduits par Gengis Khan.
- 1240 Lahore ravagée par les Mongols.
- 1250 Konarak.
- 1266 Balban devient sultan de Delhi.
- 1287 mort de Balban.
- 1290 Firuz fonde la dynastie des Khalji.
- 1296 Ala-ud-din devient sultan de Delhi.
- 1303-1326 conquête musulmane du Deccan et du Sud de l'Inde.
- 1320 Ghiyas-ud-din fonde la dynastie Tughluq.
- 1336 fondation du royaume de Vijayanagar.
- 1369 Timur (Tamerlan) monte sur le trône de Samarkand.
- 1374 ambassade de Vijayanagar en Chine.
- 1380-1420 Kabir.
- 1398 Timur envahit l'Inde et prend Delhi.

- 1215 prise de Pékin par Gengis Khan.
- 1226-1270 Saint Louis.
- 1236 *Roman de la rose*.
- 1243 Sainte-Chapelle.
- 1265-1337 Giotto.
- 1266-1274 saint Thomas d'Aquin; introduction de l'islam en Indonésie.
- 1271-1295 voyage de Marco Polo.
- 1285-1314 Philippe le Bel.
- 1291 naissance de la Confédération helvétique.
- 1320-1388 Hafiz poète persan.
- 1321 mort de Dante.
- 1337 début de la guerre de Cent Ans.
- 1363-1405 Timur (Tamerlan).
- 1368-1644 dynastie des Ming à Pékin.
- 1386 Timur prend Ispahan, Chiraz, Bagdad.
- 1387-1455 Fra Angelico.
- 1429 Jeanne d'Arc à Orléans.
- 1430-1470 François Villon.
- 1447-1501 Botticelli.

1498 Vasco de Gama arrive dans l'Inde.

1504 Babour prend Kaboul.

1510 Albuquerque s'empare de Goa.

1524 Babour occupe Lahore.

1525 bataille de Panipat, Babour occupe Delhi.

1526-1530 les Turco-Mongols soumettent les Afghans et les Rajpouts.

1530 mort de Babour; avènement de Humayoun.

1538 mort de Gourou Nanak.

1545 mort de Sher shah.

1556 mort de Humayoun.

1556-1605 règne d'Akbar.

1565 destruction de Vijayanagar par les musulmans.

1600 création de l'East India Company.

1605-1627 Jahangir.

1616 arrivée des Danois.

1628-1658 Shah Jahan.

1630-1680 Shivaji.

1658 les Hollandais prennent Ceylan.

1658-1707 Aurangzeb.

1664 fondation de la Compagnie française des Indes orientales.

1450 Gutenberg.

1452-1519 Léonard de Vinci.

1453 fin de la guerre de Cent Ans, prise de Constantinople par les Turco-Mongols.

1461-1483 Louis XI.

1500-1524 Ismaïl Safavi fonde l'empire safavide en Perse.

1515-1547 François I^{er}.

1520-1566 Sulaiman le Magnifique ajoute à l'empire turc l'Europe du sud-est.

1558-1603 Elisabeth d'Angleterre.

1564-1616 Shakespeare.

1586 exécution de Marie Stuart.

1589-1610 Henri IV.

1610-1643 Louis XIII.

1630-1685 Charles II d'Angleterre.

1630 traité de Madrid.

1643-1715 Louis XIV.

1653-1658 Cromwell.

1664-16 Colbert.

- 1673 les Français acquièrent Pondichéry.
- 1690 construction de Chander-nagor.
- 1698 les Anglais fondent Calcutta et annexent Bombay.
- 1725 annexion de Mahé par les Français.
- 1739 Nadir shah prend Delhi.
- 1740-1754 Dupleix gouverneur de Pondichéry.
- 1765 les Anglais acquièrent la pleine souveraineté du Bengale.
- 1772 Warren Hastings gouverneur du Bengale.
- 1782-1799 Tipu sultan.
- 1806 mort de shah Alam II.
- 1842 destruction d'une armée anglaise par les Afghans sur la Khyber Pass.
- 1844 traité anglo-russe.
- 1849 annexion du Panjab.
- 1852 annexion de la Birmanie.
- 1857-1859 la révolte.
- 1876 la reine Victoria devient impératrice de l'Inde.
- 1880 création du Congrès national indien.
- 1947 déclaration d'indépendance de l'Inde et du Pakistan.
- 1948 mort de Gandhi.
- 1948 mort de Jinnah.
- 1964 mort de Nehru.
- 1965 Indira Gandhi, Premier ministre.
- 1971 Indépendance du Bangladesh.
- 1980 Indira Gandhi reprend le pouvoir.

- 1713 traité d'Utrecht.
- 1715-1774 Louis XV.

- 1740-1748 guerre de succession d'Autriche.
- 1763 traité de Paris.

- 1774-1792 Louis XVI.

- 1804-1814 Napoléon I^{er}.

- 1814-1824 Louis XVIII.
- 1837-1901 Victoria, reine d'Angleterre.

- 1848 Deuxième République.

- 1852 Napoléon III.

- 1871 Troisième République.

- 1951 Invasion chinoise du Tibet.

- 1973 Fin de la guerre du Viet Nam.

- 1979 Départ du shah d'Iran.
- 1980 Invasion russe de l'Afghanistan.

Bibliographie

ADCOCK (F. E.), voir BORY (J. B.).

AGRAWALA (VASUDEVA S.): *Matsya Purana. – A Study*, Varanasi, 1963.

- *India as known to Panini*, Varanasi-Bénarès, 1963.

- *Vamana Purana. – A Study*, Varanasi, 1964.

ANTONOVA (K.), BONGARD-LEVINE, KOTVSKI (G.), *Histoire de l'Inde*, Editions du Progrès, Moscou, 1979.

ARRIEN: *L'Inde*, trad. Pierre Chantraine, Paris, 1927.

- *Anabasis of Alexander*, traduction anglaise de J.W. McCRINDLE, éditée par R.C. MAJUMDAR dans *The Classical Accounts of India*, Calcutta, 1960.

BANERJEA (G.N.): *Hellenism in Ancient India*, Delhi, 1961.

BANERJI (R. D.): *Prehistoric Ancient and Hindu India*, Bombay, 1942.

BARTON (GEORGE A.): *Semitic and Hamitic Origins social and religious*, University of Pennsylvania, Philadelphie, 1934.

BARY (W_M. THEODORE DE): *Sources of Indian Tradition*, New-York, 1966.

BEAL (SAMUEL): *The Travels of Hiuen Tsang*, traduit du chinois, Londres, 1884; Calcutta, 1963.

BHALCHANDRA (SHANTARAM): *History of Jaina Monachism*, Poona, 1956.

BHANDARKAR (D. R.), *Carmichael Lectures*, Oxford, 1921.

BHOWMICK (P. K.): *The Lodhas of West Bengal*, Calcutta, 1963.

BONGARD-LEVINE, voir ANTONOVA.

BORY (J. B.), COOK (S. A.) et ADCOCK (F. E.): *The Cambridge Ancient History*, Cambridge (U. K.), 1964.

- *Bulletin of the Institute of Traditional Cultures-Madras*, Madras.

- *Cambridge History of India*, Cambridge University Press, Londres; édition indienne, Delhi, 1963 (6 vol.).

BUSQUET (GÉRARD), DELACAMPAGNE (CHRISTIAN), *Les*

Aborigènes de l'Inde, Arthaud, Paris, 1981.

CHATTOPADHYAYA (SUDHAKAR): *Early History of North India*, Calcutta, 1958.

– *Chronology of Gujarat*, université de Baroda, Baroda, 1960.

COÉDES (G.) : *Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, 1948.

COLLINS (LARRY), LAPIERRE (DOMINIQUE), *Cette nuit la liberté*, Laffont, Paris, 1975.

COOK (S. A.), voir BORY (J. B.).

COOMARASWAMY (ANANDA K.): *History of Indian and Indonesian Art*, Londres, Majumdar Sastri, 1927.

CUNNINGHAM (SIR ALEXANDER): *Ancient Geography of India*, éd. Surendranath, Calcutta, 1924.

DANI (AHMAD HASAN): *Prehistory and Protohistory of Eastern India*, Calcutta, 1960.

DELACAMPAGNE (CHRISTIAN), voir BUSQUET (GÉRARD).

DUBOIS (Abbé J. A.), *Hindu Manners and Customs*, 3^e édition, Oxford, 1928.

DUMONT (L.), *Homo hierarchicus, essai sur le système des castes*, Paris, 1966.

EDWARDES (MICHAEL): *A History of India*, Bombay, 1961,

ETIENNE (G.): *Les Chances de l'Inde*, Paris, 2^e édition, 1973.

FILLIOZAT (JEAN), voir RENOU (LOUIS).

FISCHER (LOUIS): *The Life of Mahatma Gandhi*, Londres, 1951.

GOKHALE (B. G.): *Ancient India*, Bombay, 1942.

GYANI (S. D.) : *Agni Purana, a Study, Varanasi*, 1964.

HALL (H.R.) : *The Ancient History of the Near East*, Londres, 1913.

HASTINGS (JAMES) et GRAY (Louis A.): *Encyclopedia of Religion and Ethics* (12 vol.), Edimbourg, 1953-1959.

HAZRA (R. C.) : *Studies in the Upapuranas*, Calcutta, 1963.

HEURY (R.): *Les Sommaires de Photius* (Crésias, la Perse, l'Inde), Bruxelles, 1947.

HERAS, s. j. (R. P.): *Studies in Proto-Indo-Mediterranean Culture*, Bombay, 1953.

- *History of India as told by its own Historians (the), the Posthumous Papers of the Late Sir H. M. Elliot*, Calcutta, 1867.

HIUEN TSANG: *Travels*, trad. angl. de SAMUEL BEAL, Londres, 1884. Reproduit dans *Chinese Accounts of India*, Calcutta, 1963.

HULTZSCH (Ed.): *Corpus Inscriptionem Indicarum*, Oxford, 1925.

ILANGO ADICAL: *Le Roman de l'anneau (Shilappadikaram)*, traduit du tamoul par ALAIN DANIELLOU et R. S. DESI-KAN, Gallimard, Paris, 1961 ; 2^e édition, 1981.

JAISABHOI (R. A.): *Foreign Influence in Ancient India*, Bombay, 1963.

KARMAKAR (A. P.): *Cultural History of Karnataka*, Dharwar, 1947.

- *Kautilya's Arthasastra*, trad. angl. de H. SHAMASASTRY, Mysore, 1929.

KHOSLA (G. D.) : *Stern Reckoning*, New Delhi, 1950.

KOTVSKI (G.): voir Antonova.

LAPIERRE (DOMINIQUE): voir COLLINS).

LAW (BIMALA CHARANA): *India as described in Early Texts of Buddhism and Jainism*, Londres, 1941.

LEEMANS (W. F.): *Foreign Trade in the Old Babylonian Period*, Brill-Leyde, 1960.

MAC DONELL (A. A.): *India's Past*, Londres, 1956.

Mahabharata (Le) (en sanskrit), Bénarès, 1940 (9 vol.).

MAHAVAMSA, éd. et trad. W. GEIGER, Londres (P.T.S.), 1908. 1912.

MAJUMDAR (R. C.): *The Classical Accounts of India*, Calcutta, 1960.

- *Ancient India*, Delhi, 1964.

- *History of the Freedom Movement in India*, Calcutta, 1962-1963, 3 vol.

MAJUMDAR (R. C.) et PULASKER (A. D.): *The History and Culture of the Indian People*, Bombay (Bharatiya Vidya Bhavam), 1951-1965.

MAJUMDAR (R. S.), RAYCHAUDHURY (H. C.) et DATTA (KALI-KIMKAR): *Advanced History of India*, Londres, 1963.

MARSHALL Sir John): *Mohenjo Daro and the Indus Civilization*, Londres, 1931. 13 vol.

- McCRINDLE (J. W.): *Ancient India as described by Ptolemy*, Bombay 1885; Calcutta, 1927;
- *Ancient India as described by Megasthenes and Arrian*, Londres, 1877; Calcutta, 1960.
- MEGASTHÈNES: *Indika*, fragments réunis par docteur Schanbeck et traduits par J. W. McCRINDLE, dans *Ancient India as described by Megasthenes and Arrian*, Londres, 1877; Calcutta, 1960.
- METCALF (T. R.): *Modern India*, Londres, 1971.
- MITTAL (AMAR CHAND): *An Early History of Orissa*, Bénarès, 1957.
- MOOKERJEE (R. K.): *Chandragupta Maurya and his Time*, Madras, 1943.
- *The Gupta Empire*, Bombay, 1959.
- MUDRA RAKSHASA de VISHAKHADATTA édit. par R. S. WALIMBE, Poona, 1948.
- MUKERJEE (L.) : *History of India*, Calcutta, 1938.
- MUNSHI (K. M.): *The Age of Imperial Unity*, dans *The History and Culture of the Indian People*, Bombay, 1960.
- MURTHY (docteur H. Y. SREENIVASA): *History of Ancient India*, Pathsala-Assam, 1963.
- NARAIN (A. K.), *The Indo-Greeks*, Oxford, 1957.
- PANIKKAR (K. M.): *Survey of Indian History*, Londres, 1960.
- NEHRU (JAWAHARLAL): *Autobiography*, Londres, 1936.
- PARGITER (F. E.) : *Ancient Indian Historical Tradition*, Delhi, 1922.
- *Purana Text of the Dynasties of the kali Age*, Varanasi, 1913.
- PATANJALI: *Mahabhashya*, éd (en sanskrit) Sadaranjan Roy Vidyavinod, Calcutta, 1926.
- PATHAK (VISHUDDHANAND): *History of Kosala*, Delhi, 1963.
- POUCHPADASS (JACQUES) : *L'Inde au XX^e siècle*, Presses Universitaires de France, Paris, 1975.
- PHILIPS (C. H.): *East India Company*, 2^e édition, Londres, 1962.
- PREMI (NATHURAM): *Jaina Sahitya aur Ithihasa* (en hindi), Bombay, 1942.
- PRIAULX (OSMOND DE BEAUVOIR): *The Indian Travels of Apollonius of Tyana and the Indian Embassies to Rome*, Londres, 1873.

- PULASKER (A. D.), voir MAJUMDAR (R. C.).
- PURI (BAIJNATH): *India in Classical Greek Writings*, Ahmedabad, 1963.
- RADHAKRISHNAN (SARVAPALLI): *Eastern Religion and Western Thought*, Oxford University Press, Londres, 1940.
- RAGOZIN (ZENAIDE A.): *Vedic India*, Delhi, 1961.
- RAJARAM (DEVENDRAKUMAR): *Cultural History from the Vayu Purana*, Poona, 1946.
- RAJATARANGINI, éd. DURGA PRASADA; trad. angl. R. S. PANDIT, Allahabad, 1935.
- RAWLINSON (H. C.): *Indian Historical Studies*, Londres, 1913.
- *Intercourse between India and the Western World*, Cambridge (U. K.), 1916.
- RAYCHAUDHURY (H. C.), voir MAJUMDAR (R.S.).
- RENOU (Louis) et FILLIOZAT (JEAN): *L'Inde classique*, Paris, 1953.
- RHYS-DAVIDS (T. W.): *Buddhist India*, Londres, 1903, Calcutta, 1950.
- SALETORÉ (BHASKAR ANAND): *Ancient Karnataka*, t. I, Poona, 1936; t. II, Poona, 1944.
- SANKALIA (H. D.): *Prehistory and Protohistory of India and Pakistan*, Bombay, 1962.
- SASTRI (K. A. NILAKANTA): *Early History of the Deccan*, Calcutta, 1960.
- *The Age of the Nandas and Mauryas*, Bénarès 1952;
- *The History and Culture of the Tamils*, Calcutta, 1964.
- SEN (A.): *Ashoka's edicts*, Calcutta, 1956.
- SEN (S. P.): *French in India*, Calcutta, 1958.
- SHARMA (RAM SHARAN): *Sudras in Ancient India*, Delhi, 1958.
- SMITH (V. A.) : *Early History of India*, Oxford, 1924.
- *Oxford History of India*, Oxford, 1958.
- *Sources of Indian Tradition*, édité par W^m. THEODORE DE BARY, Columbia University Press, New York, 1966.
- SPEAR (PERCIVAL): *History of India*, Penguin Books, England,

1965-1970.

SURYAVANSHI (BHAGWANSINGH): *The Abhiras, their History and Culture*, Baroda, 1962.

TAMPIMUTTU (E. L.): *Dravida*, Madras, 1945.

TILAK (LOKAMANYA): *The Antic Home of the Vedas*, Poona, 1925.

TOYNBEE (Arnold J.): *Between Oxus and Jumna*, Londres, 1961.

- *Travels of Fa Hsien*, A. D. 399-414 (The), trad. H. A. GI-LES, Londres, 1923-1959.

- *Travels of Hiouen Tsang*, trad. SAMUEL BEAL, Londres, 1884; Calcutta, 1958.

TRIPATHI (R. S.): *History of Ancient India*, Delhi, 1942.

UPADHYAYA (BALADEVA): *Bharatiya Darshana* (en hindi), Bénarès, 1942.

UPADHYAYA (BHAGWAT SARAN): *India in Kalidasa*, Allahabad, 1947.

VATSYAYANA: *Kamasutra*, avec le commentaire de YASHODHARA, en sanscrit, Bénarès, 1929.

- *Vishnu Purana*, texte sanscrit, commentaire en hindi Gorakhpur, 1936.

VERRIER (ELWIN): *The Aborigines*, Oxford, 1944.

WHEELER (JAMES TALBOYS): *Ancient and Hindu India*, Calcutta, 1961.

WHEELER (Sir R. E. MORTIMER): *The Civilisation of the Indus*, dans la revue *Antiquity*, 1958, XXXII.

WILSON (H. H.): *The Vishnu Purana*, Calcutta, 1961.

WOODCOCK (GEORGE): *The Greeks in India*, Londres, 1966.

XÉNOPHON: *Anabase*, trad. REX WARNER, Edimbourg, 1949.

HISTOIRE DE L'INDE

Alain Daniélou

